REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXI[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXI[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME TRENTE-CINQUIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOIT, 20

1861

LA

CAMPAGNE DE 1815

LIGNY ET LES QUATRE-BRAS.

SECONDE PARTIE.[1]

I. — OUVERTURE DE LA CAMPAGNE. — PASSAGE DE LA SAMBRE.

Selon l'usage, une proclamation de Napoléon ouvre la campagne. Tout ce qui peut enflammer une armée est rassemblé en quelques lignes : le ressentiment contre les injures des Prussiens, le souvenir des pontons anglais. Et ce n'était pas seulement aux Français que de telles paroles étaient adressées, c'était aux Belges, aux Hollandais, aux Hanovriens, aux soldats de la confédération du Rhin, à tous ceux qui, par force, par lassitude ou par choix, avaient grossi les rangs de la coalition. Un seul mot avait été oublié, celui dont l'ennemi s'était armé contre nous, la liberté; mais qui pouvait s'en plaindre ou s'en préoccuper, quand on arrivait à ces dernières paroles : « Pour tout Français qui a du cœur, le moment est venu de vaincre ou de périr? »

Ainsi c'est à une lutte désespérée qu'il faut se préparer. Voilà par où la guerre se distingue des précédentes : il ne s'agit plus de gloire ou de puissance, mais du salut de tous.

Le 14 juin au soir, l'armée française, partagée en cinq corps, était réunie, à l'insu de l'ennemi, derrière la Sambre. Elle venait, à marches forcées, de Paris, de Mézières, de Metz, de Laon, et se trou-

(1) Voyez la livraison du 15 août.

vait rassemblée, la droite (4e corps, sous le général Gérard) en avant de Philippeville; le centre, formé du 3e corps (Vandamme), du 6e (Lobau) et de la garde, sous le commandement immédiat de Napoléon, à Beaumont; la gauche (1er et 2e corps, sous d'Erlon et Reille) à Ham-sur-Eure et à Solre-sur-Sambre. Cette concentration de forces s'était opérée sans que, dans un si grand mouvement d'hommes et de choses, l'éveil eût été donné à ceux qu'on allait surprendre. A deux heures et demie du matin, cette armée, qui s'est tenue en silence dans ses bivacs, les feux éteints, doit s'ébranler en trois colonnes. L'ordre de mouvement est plein de précautions inaccoutumées dans les dernières guerres. Tout est prévu pour empêcher la confusion dans la marche de ces colonnes, qui traînent après elles un nombreux matériel (1).

Napoléon avait dessein de passer la Sambre à midi; il était plus de trois heures quand le passage fut opéré par Reille à Marchiennes-sur-Pont, par Gérard à Châtelet. Les ordres avaient été néanmoins exécutés ponctuellement à l'exception de celui qui prescrivait au général Vandamme de commencer son mouvement à deux heures et demie du matin. L'officier porteur de cet ordre s'était cassé la jambe en tombant de cheval; il n'avait pas été remplacé. Vandamme n'avait été instruit que fortuitement et tardivement de ce qu'il avait à faire. Quoique le mouvement général de l'armée eût pu l'instruire, il n'était sorti de ses bivacs qu'à sept heures et demie, opposant aux impatiens la résolution inébranlable d'attendre un ordre positif.

Du reste, le retard du 3e corps sera sans résultats fâcheux, puisque la garde l'a remplacé en prenant la tête de l'armée. Précédé de la cavalerie légère du général Pajol, le centre s'est avancé, sans trouver presque aucune résistance, jusqu'aux faubourgs de Charleroi. Là on a rencontré une digue de trois cents pas, aboutissant au pont, dont la tête avait été palissadée. La cavalerie française ne s'est arrêtée qu'un moment devant les tirailleurs ennemis embusqués derrière les chevaux de frise. Ce faible obstacle est bientôt rompu par les sapeurs de la garde; à midi, les Français entraient dans Charleroi, chassant devant eux le régiment prussien qui l'occupait et qui se retirait en arrière de Gilly.

La colonne de gauche n'avait pas été moins heureuse, elle s'était avancée, le 2e corps en tête, sous le général Reille, par Thuin sur Marchiennes. D'abord les avant-postes du général Ziethen s'étaient repliés, mais la résistance avait commencé à Thuin, que des bataillons de Westphaliens avaient tenté de défendre. Une partie de cette infanterie avait été coupée de la Sambre et s'était rendue; le reste, vivement poursuivi par les nôtres, s'était dérobé par Damprémy et

(1) Voyez l'ouvrage si justement classique du général Dufour, *la Tactique*, p. 18.

marchait vers Fleurus, point de ralliement donné à tout le corps de Ziethen.

Un événement funeste, dans lequel plusieurs virent un mauvais présage, avait arrêté un moment la colonne de droite; le général commandant une des divisions du 4e corps, M. de Bourmont, avec son chef d'état-major et trois de ses aides-de-camp, s'était approché des avant-postes comme pour les observer; mais là il avait congédié son escorte. On l'avait vu dans les premières heures du jour abandonner ses troupes et entrer dans les rangs ennemis. Il avait été conduit auprès du maréchal Blücher, et comme quelqu'un faisait remarquer que le général français avait déjà changé de cocarde, on rapporte (1) du maréchal prussien de rudes paroles pour condamner en soldat l'action dont il allait profiter en chef d'armée. Après un demi-siècle dans lequel nous avons honoré et couronné tout ce qui a réussi, cette défection est peut-être la seule qui n'ait pas trouvé parmi nous d'apologistes. Le bruit s'en répandit aussitôt dans le 4e corps; la défiance s'augmenta chez les plus soupçonneux. Indignée et ne sachant sur qui faire retomber ses soupçons, cette colonne s'avança sans rencontrer l'ennemi; mais comme elle avait le plus long chemin à faire, elle fut la dernière à atteindre la Sambre, qu'elle passa le soir sans obstacle à Châtelet.

Napoléon, arrivé à Charleroi, se trouvait au sommet de l'angle dont l'un des côtés formait la ligne anglaise et l'autre la ligne prussienne. Par la route de Charleroi à Bruxelles, il pouvait faire irruption au milieu des cantonnemens du duc de Wellington; par celle de Charleroi à Fleurus, dans les cantonnemens du maréchal Blücher. Profitant du premier moment de surprise, il achèvera sans doute de partager l'ennemi; le résultat sera de rejeter les Anglais sur l'Escaut, les Prussiens sur le Rhin. Ceux-ci s'échappant par les deux routes, l'une des divisions du général Ziethen s'était aventurée sur le chemin de Gosselies; elle se trouvait coupée ainsi du reste de l'armée. Napoléon la fait suivre par la brigade de Clary, qu'appuiera bientôt la cavalerie légère de la garde, soutenue elle-même d'un régiment de la division Duhesme. Le reste des troupes engagées de Ziethen, c'est-à-dire la 2e division, après avoir abandonné Charleroi, s'était replié du côté de Fleurus, point de concentration assigné à l'armée prussienne; mais bientôt cette division s'était arrêtée, voyant qu'elle n'était pas suivie. A deux heures, elle avait pris position au village de Gilly, la droite à l'abbaye de Soleilmont, la gauche vers Châtelineau. Par cette contenance assurée, elle donnait à l'armée prussienne le temps de se reconnaître et de se rassembler. D'ailleurs la 1re division, égarée dans la fausse direction de Gosselies,

(1) Voyez Siborne.

risquait d'être perdue, si le corps principal ne lui permettait, en s'arrêtant, de se rabattre par des chemins de traverse sur Gilly ou Fleurus.

Dans cet intervalle, le maréchal Grouchy, avec un corps de dragons, avait pris les devans vers Gilly. Il croyait les troupes de Ziethen en pleine retraite; il les voit, établies dans un bon poste, prêtes à accepter le combat. Cette hardiesse lui impose; d'ailleurs il ne commandait alors que la cavalerie. Pouvait-il, sans un seul fantassin, forcer un village défendu par de nombreux abatis? Il revient de sa personne auprès de Napoléon, il raconte ce qu'il a vu : des masses d'infanterie sont embusquées en avant des bois de Lambusart et de Fleurus. Probablement par-delà tout le corps de bataille est caché, en seconde ligne, dans les vastes plis de terrain qui de ce côté dérobent l'horizon. C'est à l'empereur d'en décider d'un coup d'œil.

Napoléon part avec Grouchy; il va un peu tardivement, accompagné de quatre escadrons de service, reconnaître les lieux par lui-même. Ce n'est pas l'armée prussienne tout entière, comme on l'avait cru d'abord, mais seulement 18 ou 20,000 hommes qui sont devant lui. Il ordonne d'attaquer avec l'infanterie de Vandamme dès qu'elle se présentera. Ce corps, longtemps attendu, vient en effet de déboucher; mais il est déjà près de six heures du soir. Les colonnes de Vandamme s'avancent en échelons par la droite, de manière à envelopper le village de Gilly. L'attaque est soutenue par deux brigades de dragons d'Exelmans prêts à déborder l'aile gauche des Prussiens et à les charger en flanc.

Le général Ziethen avait réussi à gagner du temps; c'était la seule chose qu'il pût désirer. Il retire ses troupes par Lambusart, sur Fleurus. Un bataillon est rompu et pris presque en entier; mais la division continue de se retirer sans être entamée davantage. Elle atteint la lisière du bois en avant de Lambusart, où elle déploie ses tirailleurs. Impatient de la lenteur de cette retraite, sentant déjà que le temps presse, Napoléon envoie à la charge, comme dans un cas extrême, ses escadrons de service. C'est dans cette charge que son aide-de-camp, le général Letort, reçut la blessure dont il mourut le surlendemain. Aucun officier français n'avait vu avec plus d'indignation que lui les étrangers maîtres de la France en 1814. Je tiens de ceux qui l'ont connu de près qu'il avait failli plus d'une fois éclater devant les bataillons russes et prussiens qui défilaient dans Paris. Il représentait tout ce qu'il y avait de généreuses colères dans l'armée. Nul n'était plus impatient de se venger ou de mourir.

Tel fut le résultat de cette première journée : le passage de la Sambre, 12 ou 1,500 hommes pris ou tués, les deux armées enne-

mies séparées, tout ce qui prépare un succès décisif, et, si l'on s'en rapporte aux aveux des étrangers, il n'avait tenu qu'à Napoléon de les mettre dans une situation presque désespérée, car, ce qu'ils n'avaient pas avoué dans les temps rapprochés de 1815, ils l'ont déclaré plus tard. Ramenés à la vérité par le temps et l'expérience, ils avouent aujourd'hui que cette soudaine irruption du 15 les avait déconcertés, que le commencement de la campagne avait été singulièrement heureux pour les Français; il ne leur restait qu'à achever avec vigueur ce qui avait été combiné avec habileté. En effet, des quatre corps du maréchal Blücher, celui de Ziethen était le seul qui eût pu se réunir; encore le matin était-il disséminé, ses avant-postes occupaient une ligne de plus de seize lieues, de Dinant jusqu'à Binche. Une partie de ses troupes avaient été coupées pendant la journée presque entière, et ce n'est qu'à onze heures du soir que ce corps se concentra entre Ligny et Saint-Amand, à cinq ou six lieues en arrière de la ligne qu'il occupait le matin.

Le 2e corps, celui de Pirch, arrivé de Namur, n'avait pu dépasser Mazy. Il se trouvait ainsi à deux lieues de la position du général Ziethen. Quant à Thielmann, il ne quitta ses cantonnemens de Ciney qu'à sept heures et demie du matin. Il passa la nuit à Namur, c'est-à-dire à cinq lieues plus loin que Pirch. Le 4e corps prussien, celui de Bulow, était bien moins encore en état de tenir tête à une première et vigoureuse attaque des Français. Il se réunissait à Liége, à près de vingt lieues du champ de bataille (1).

Les corps prussiens semblaient donc s'offrir d'eux-mêmes séparément aux coups de Napoléon dans les premiers momens, où ils ne pouvaient attendre aucun appui les uns des autres; mais pour cela il fallait que pas un instant ne fût perdu. Aujourd'hui les Prussiens demandent pourquoi le chef de l'armée française les a laissés respirer, se concentrer sans obstacle depuis onze heures du matin jusqu'à six heures du soir. Il y eut là pour le général Ziethen et la division Pirch un moment bien difficile. Le péril était certain pour eux. On n'en profita pas. Pourquoi cela? Le retard du corps de Vandamme en fut-il la cause? C'est là l'excuse que l'on assigne le plus souvent; mais assez d'autres troupes avaient passé la Sambre à Charleroi. Pourquoi ne s'en servit-on pas? Peut-être Napoléon ne voulut-il pas engager la garde dès le début de la campagne; mais il avait sous la main tout le corps de Lobau, le 6e. On dit aussi que le maréchal Grouchy accuse Vandamme d'avoir refusé son concours pour l'attaque de Fleurus. Ainsi déjà les généraux se plaignent les uns des autres, en attendant que le chef se plaigne de tous. Le plus certain, c'est que l'irrésolution était dans le commandement quand

(1) Voyez Damitz, Clausewitz.

Napoléon était absent. Rien ne se faisait où il n'était pas. Peut-être aussi croyait-on les Prussiens plus nombreux, et ne voulait-on engager la campagne qu'à coup sûr.

Ordinairement des hommes qui ont échappé à un grand danger prennent plaisir à rechercher tout ce qui aurait pu leur arriver de pire, et ils se donnent ainsi la jouissance de la sécurité dans le péril. C'est ce que l'on voit aujourd'hui chez les principaux historiens de cette campagne, Anglais ou Prussiens. Ils se demandent ce qui serait arrivé, si Napoléon eût été ce jour-là le Napoléon de 1807 ou de 1809. Si dans la soirée ou le lendemain une attaque impétueuse eût été dirigée sur les corps de Ziethen et de Pirch, qui n'étaient pas encore rassemblés, il est très probable, disent-ils, que ces corps eussent été battus et détruits. Celui de Thielmann, arrivant plus tard de Namur, eût partagé le même sort. Les débris de l'armée eussent été forcés de se retirer dans la direction de Hannut ou de Liége, pour faire la jonction avec Bulow. Voilà ce que répètent les historiens militaires étrangers; ils tirent un motif de satisfaction de tous les maux qui les menaçaient, et auxquels ils ont échappé. Par la joie qu'ils montrent, ils constatent ce qu'ils avaient sujet de craindre. Singulier triomphe! Ils se donnent le spectacle de leur destruction imaginaire et jouissent avec complaisance des heures de répit que Napoléon leur a accordées dans cette journée du 15, qui, selon eux, eût pu être décisive.

Pour nous, sans porter nos espérances, dès cette première journée, aussi loin qu'ils ont porté leurs craintes, nous répéterons les excuses que l'on a données des lenteurs de Napoléon. Ses apologistes soutiennent que les Français, étant en marche depuis deux heures du matin où ils avaient quitté leurs bivacs de Solre-sur-Sambre, de Beaumont, de Philippeville, avaient besoin de repos et de faire leurs vivres. Les têtes de colonnes seules étaient en présence de l'ennemi; mais les masses restaient en arrière. Pendant que le 2e corps (Reille) atteignait Gosselies, le 1er (d'Erlon) était encore à Marchiennes. Vandamme bivaquait dans les bois de Fleurus, la garde et Lobau à Charleroi; le général Gérard, malgré son impatience, n'avait pu dépasser Châtelet pour prendre à revers le corps avancé des Prussiens. Sans doute l'exécution n'a pas entièrement répondu à l'habileté du premier plan : on n'a pas retrouvé, dans l'attaque au-delà de la Sambre, la résolution, l'impétuosité ordinaire du chef de l'armée française; mais faut-il se hâter de condamner une prudence peut-être nécessaire? Le début n'a pas été le coup de foudre que craignaient les ennemis : est-ce donc que toute campagne doit commencer par un triomphe? La patience est aussi une vertu militaire, et puis le prodige, pour s'être fait attendre, n'éclatera qu'avec plus de force. La nuit qui s'approche verra se former une de

ces grandes résolutions qui ont déjà tant de fois surpris le monde. Les corps français achèveront de se concentrer, le général prendra son parti, et le lendemain, à la pointe du jour, les troupes bien rassemblées et reposées, il rachètera aisément par quelque coup rapide, imprévu, les lenteurs de la veille. D'ailleurs ces retards, que l'on ne peut nier, il faut les attribuer aux accidens, inévitables dans une première attaque de frontière sur une ligne aussi étendue que celle de Marchiennes à Châtelet : surtout il faut en accuser les généraux, Vandamme d'abord, encore tout étonné de son désastre de Culm; Grouchy, trop neuf peut-être pour de si grands commandemens; Reille, d'Erlon, à peine remis de la journée de Vittoria. Les uns se sont laissé imposer par l'ennemi, les autres, faute de vigilance, ont trop fait traîner leurs colonnes; mais au milieu de tant d'hésitations, de négligences, un seul est resté infaillible, un seul n'a pas été effleuré par l'adversité. Celui-là réparera les fautes de tous les autres.

II. — EXAMEN DES REPROCHES ADRESSÉS AU MARÉCHAL NEY DÈS L'ENTRÉE EN CAMPAGNE.

Le maréchal Ney venait d'atteindre à Charleroi le quartier-général. Il était resté jusqu'au 11, dans l'ignorance de ce qui se préparait, seul à sa terre des Coudraux, ne sachant même s'il aurait un commandement dans la prochaine campagne. La retraite d'un tel homme aux champs, loin de l'armée, avait servi à dissimuler plus longtemps l'imminence de la guerre. Averti seulement le 11, il arrivait précipitamment, avec un seul officier, sans équipages, longtemps retardé faute de chevaux. A Beaumont, il avait pu en acheter deux du maréchal Mortier. C'était toujours, à l'approche de l'ennemi, le même Michel Ney, invulnérable, la taille fière, la face du lion au repos. Tout au présent, personne n'était plus que lui facile à l'espérance. Il arrivait impatient d'agir, certain de couvrir les calamités ou les reproches des derniers mois par quelque nouveau prodige de fermeté et d'audace qui le réconcilierait en un jour avec sa vieille renommée.

Napoléon, en sortant de Charleroi, le rencontra sur la grande route, vers quatre heures et demie. Il l'accueille avec joie, il lui donne le commandement des deux premiers corps (d'Erlon et Reille), auxquels il joint la cavalerie légère de Piré et la grosse cavalerie de Kellermann. Cela forme un corps d'armée d'environ 48,000 hommes. « Allez et poussez l'ennemi! » c'est par là qu'il termine ses brèves instructions, sans mettre pied à terre. L'aide-de-camp Heymès, à cheval à côté du maréchal, n'en entendit pas d'autres.

Ney court rejoindre ses troupes sur la grande route de Bruxelles. A trois lieues, à Gosselies, il rencontre le général Reille avec deux

divisions : à une lieue plus loin, la division Bachelu et la cavalerie légère occupaient Frasnes; mais le 1er corps, celui du général d'Erlon, est encore en arrière, et la division Girard a été détachée, sur la droite, vers Heppignies, à la poursuite d'une division prussienne. Le général Piré, envoyé en reconnaissance, rapporte que les Quatre-Bras sont occupés par la brigade du prince Bernard de Saxe-Weimar, et que l'armée du duc de Wellington se rassemble sur ce point. Il était dix heures du soir, la nuit déjà profonde; le maréchal Ney, arrêté par l'obscurité, fait prendre position à ses troupes sur le terrain qu'elles occupent.

Il vient à peine d'arriver; il ignore encore la force de ses régimens, le nom de leurs colonels, même celui des généraux. Il n'a encore sous la main que la moindre partie de son corps; la nuit l'oblige de s'arrêter; et déjà dans ces premiers instans prennent naissance contre lui les plus violentes accusations, celles que l'opinion publique a acceptées avec le plus de complaisance, et dont il semble impossible de la faire revenir, quand même on aurait pour soi l'évidence. C'est pourtant ce qu'il faut essayer ici. Je le ferai froidement, à la manière des géomètres. La mémoire d'un homme tel que Ney vaut bien, de la part des lecteurs, un moment d'attention.

La légende en effet commence à cet endroit, je veux dire un système de faits que tout le monde reçoit sans consentir à en examiner la vérité. Mieux que personne, Napoléon savait que des désastres tels que celui de Waterloo ont des causes éloignées. Aussi, avec son esprit fertile, a-t-il voulu en faire remonter l'origine au début même de la campagne; pour couper court à toute autre investigation, il lui fallait une grande victime qui pût porter dès la première heure la responsabilité et le fardeau du désastre. Le maréchal Ney a été cette victime jetée en expiation à l'opinion crédule. Sur sa tombe encore chaude ont été jetées coup sur coup les accusations, les condamnations de Sainte-Hélène : elles durent encore; elles pèsent aujourd'hui du même poids sur le jugement du plus grand nombre.

Interrogez en effet au hasard l'un de nous sur l'ouverture de la campagne, et en particulier sur les premiers pas du maréchal Ney. Tous nous avons notre version reçue; tous nous répondrons sans hésiter que Ney a compromis les affaires dès le début. Il tenait dans ses mains le sort de la France, et par sa faute il l'a perdue. N'avait-il pas reçu de l'empereur l'ordre positif, impérieux, d'occuper le 15 dans la soirée, ou au moins le 16, à la pointe du jour, la position des Quatre-Bras? C'était la clé de toute la campagne : il suffisait d'obéir pour s'assurer la victoire; mais, la tête troublée par les souvenirs de 1814 et de mars 1815, le maréchal Ney n'exécuta pas l'ordre prescrit, lorsqu'il dépendait de lui à ce moment de détruire l'armée anglaise en détail avant qu'elle fût rassemblée. Il ne fit rien

de ce qui avait été ordonné; pour comble d'égarement, oubliant tout un jour derrière lui un de ses corps d'armée, il avait d'avance paralysé les résultats que l'on pouvait attendre d'une entrée en campagne si vive, si soudaine, si digne des temps d'Arcole et de Lodi. Voilà la légende, telle que nous l'avons reçue docilement, telle que le plus grand nombre de nos historiens la répètent. Examinons-la une fois impartialement.

Première question. Quel jour le maréchal Ney a-t-il reçu l'ordre d'occuper les Quatre-Bras? Napoléon, dans l'un de ses premiers récits, affirme que Ney aurait dû s'en rendre maître le 15 dès dix heures du matin. Napoléon avait donc oublié que le maréchal n'a reçu son commandement qu'à cinq heures du soir de la même journée? Exigeait-on de lui qu'il prît position avant d'être arrivé de sa personne à l'armée? Exemple de cette impatience d'accuser, d'incriminer à l'aveugle dans le premier ressentiment de la défaite! Voici au contraire ce qui s'était passé.

Ney, après avoir ordonné la vigilance la plus grande à ses avant-postes, était revenu de Frasnes à minuit auprès de Napoléon à Charleroi. Le maréchal partage le souper de l'empereur. Tous deux restent à conférer ensemble pendant que l'armée est profondément endormie dans ses bivacs. Que s'est-il passé dans cette conférence nocturne? Une grande résolution est-elle sortie de ces heures solennelles? Ney en a-t-il rapporté l'impulsion vive et décidée qu'il est allé chercher? Nul témoin n'a assisté à ce colloque; pourtant il n'est pas impossible d'en saisir au moins le résultat principal dans les explications, les lettres qui l'ont presque immédiatement suivi. Ney vient d'entrevoir l'ennemi sur la route de Bruxelles. Avec la fougue d'un homme tout d'action, il demande que l'armée marche à sa suite. C'est contre les Anglais qu'il faut se porter en masse par cette même route qu'il a éclairée. Cette armée est la plus redoutable; le coup frappé sur elle retentira davantage. Il suffira de contenir les Prussiens sur la droite. Telle est l'opinion que le maréchal Ney a toujours soutenue, et qu'il est permis de lui attribuer à ce moment. Napoléon est moins impétueux; son parti n'est pas pris encore. S'il rencontre les Prussiens, il leur livrera bataille; mais il ne pense pas qu'ils osent l'attendre. Le plus probable selon lui, c'est qu'il se décidera à marcher le lendemain au soir sur Bruxelles avec sa garde, après avoir éclairé la route sur Gembloux. Dans cette incertitude, il est impossible qu'il ait communiqué une impulsion décisive, irrévocable à sa gauche, lorsqu'il ignore encore ce que fera sa droite. Tout dépend des nouvelles qu'on aura des Prussiens. Le maréchal Ney quitte l'empereur le 16 à deux heures du matin, et va rejoindre ses avant-postes. A sept heures, à Gosselies, il dit au général Reille qu'il attend les ordres promis.

Ainsi la seule chose que l'on puisse induire de cette conférence, c'est que la résolution de l'empereur n'est pas encore formée; elle ne le sera que dans la matinée du 16. Napoléon instruit alors Ney, par une dépêche, du projet que vient d'enfanter la dernière moitié de la nuit. Il partage son armée en deux ailes : il donne l'aile gauche à Ney, la droite à Grouchy. Il garde sous ses ordres immédiats une puissante réserve, qu'il portera, suivant les circonstances, vers l'un ou vers l'autre. Dans tout cela, il ne s'agit encore que du principe général de la campagne.

Quant à un ordre précis, à une résolution de détail, pour la première fois le nom des Quatre-Bras est prononcé dans un ordre du 16, du major-général : « L'empereur ordonne que vous mettiez en marche les 1er et 2e corps pour les diriger sur l'intersection des chemins dits des Trois-Bras. » C'est là un ordre formel, mais c'est le premier de ce genre que l'on puisse découvrir, et il n'est pas question de tomber tête baissée sur l'ennemi, ou sur la position dont on s'est encore si peu occupé que le nom même en est écrit imparfaitement. Il s'agit seulement de *se diriger* vers les Quatre-Bras. On savait donc bien que cette position n'était pas occupée par Ney, et l'on ne témoigne en rien l'étonnement, le mécontentement que l'on affectera plus tard. Ni reproches, ni surprise, ni hâte.

Seconde question. — A quelle heure cet ordre positif a-t-il été donné? à quelle heure a-t-il été reçu? Napoléon, dans sa seconde version, ne s'approche guère plus de la vérité que dans la première. « Le maréchal Ney, dit-il, reçut *dans la nuit* l'ordre de s'emparer des Quatre-Bras. Le comte de Flahaut, aide-de-camp-général, porta cet ordre. » Par cette désignation, on avait un moyen de s'assurer de l'exactitude du récit. Le général de Flahaut, interrogé sur ces détails, a répondu qu'il avait écrit l'ordre à Charleroi, sous la dictée de l'empereur, entre huit et neuf heures du matin. Or de Charleroi il y a quatre lieues à Frasnes, où se trouvait le maréchal Ney. Le général Reille vit passer le comte de Flahaut à onze heures à Gosselies; celui-ci avait encore une lieue pour atteindre le maréchal.

Nous voilà bien loin des supputations de Sainte-Hélène. Le premier ordre de se diriger sur les Quatre-Bras est du 16 et non du 15 au soir; il a été reçu dans la matinée et non dans la nuit, vers onze heures et demie et non à la pointe du jour. Dans tout cela, pour arriver à l'évidence il n'est besoin d'aucun raisonnement. Les dates, les heures, les faits parlent d'eux-mêmes.

Mais, dit-on, car comment renoncer si vite à une idée si aisément acceptée? il a pu y avoir une instruction verbale donnée sans témoin, directement par l'empereur au maréchal dans la soirée ou dans la nuit. Le maréchal Soult, major-général de l'armée, qui

devait pourtant avoir connaissance des mouvemens importans, nie formellement l'existence de cet ordre. N'importe, on insiste, on accuse; on accable Ney d'instructions imaginaires qui n'ont été ni vues, ni connues, ni entendues de personne. Sur cela, je demande si l'histoire militaire doit échapper à toutes les règles de critique réclamées par la vérité dans les autres genres d'histoire. Peut-il dépendre d'un chef d'écraser la mémoire de l'un de ses lieutenans en se contentant d'avancer qu'il a donné telle instruction verbale, lorsque tous les ordres écrits, tous les témoins les plus considérables contredisent son assertion? Dans ce cas, l'honneur des généraux est à la merci du chef; l'histoire militaire n'est rien qu'une consigne donnée à la postérité, qui doit la répéter de siècle en siècle sans l'examiner ni la comprendre.

Ne sait-on pas que, dans les jours qui suivirent le désastre de Culm, Napoléon forgea après coup des ordres contraires à ceux qu'il avait réellement donnés? Ce qu'il a fait après Culm, qui empêche qu'il ne l'ait fait après Waterloo? Le besoin de rejeter le désastre sur autrui était-il moindre alors? Tant s'en faut. Il n'est donc pas possible de prendre, les yeux fermés, ses déclarations comme la règle absolue de la vérité. Encore Napoléon n'a-t-il pu maintenir dans sa seconde relation ce qu'il a avancé dans la première. Que reste-t-il donc à faire à l'historien en présence, non de témoignages et de faits, mais de suppositions gratuites? Dès que l'on se jette en dehors des faits positifs, les choses ne suffisent plus. Pour contredire des conjectures, il faut des raisonnemens. L'ordre n'a pas été donné : cela est prouvé par ce qui précède. A-t-il pu l'être? C'est ce qu'il reste à examiner.

Dans cette seconde manière de présenter la question, ceux-là n'ont été contredits par personne qui ont réduit la difficulté à la considération suivante : Napoléon à Charleroi se trouvait, avons-nous dit, au sommet d'un triangle dont l'un des côtés était la route de Charleroi à Bruxelles, passant par les Quatre-Bras, l'autre la route de Charleroi à Namur, par Sombref. La base de ce triangle était la chaussée de Nivelles à Namur, par les Quatre-Bras; elle servait de communication entre le duc de Wellington et le maréchal Blücher : par où l'on voit qu'en occupant les Quatre-Bras on empêchait l'armée anglaise de se joindre aux Prussiens, de même qu'en occupant Sombref on empêchait les Prussiens de se joindre aux Anglais. Pour empêcher la réunion, il était indispensable de fermer à la fois les deux passages. Si la gauche de l'armée française se fût portée avec Ney jusqu'aux Quatre-Bras sans que Sombref fût occupé, son corps d'armée pouvait être accablé à la fois par les Anglais et par les Prussiens. La même chose était à craindre si la droite française était aventurée au loin sans que le passage fût fermé aux Anglais, à l'in-

tersection des routes, par la gauche : d'où la conséquence irrésistible que les deux débouchés devaient être occupés simultanément, pour que les manœuvres de l'armée française eussent une base solide. C'est la seule chose qu'ait pu accepter la raison de Napoléon. Par là s'ouvre un nouveau moyen de pénétrer dans le secret de la conférence de nuit entre Napoléon et le maréchal Ney. Pour savoir si l'ordre a été donné à celui-ci de pousser jusqu'aux Quatre-Bras, il suffit de savoir si l'ordre a été donné à la droite de pousser jusqu'à Sombref.

Or la question ainsi transformée se trouve résolue. Il suffit pour cela de citer la déclaration suivante, qui a échappé, je ne sais comment, aux yeux si clairvoyans du général Jomini. Voici cette réponse : « Le 15 au soir, l'armée ne resta pas à Charleroi, il était impossible d'occuper Sombref. L'intention de Napoléon était que son avant-garde occupât Fleurus, en cachant ses troupes derrière les bois, près de cette ville. Il se fût bien gardé d'occuper Sombref; cela seul eût fait manquer toutes ses manœuvres. » Qui dit cela? Napoléon. Et remarquez qu'il ne s'agit pas seulement d'un fait, d'un détail qui peut être aisément oublié ou confondu avec d'autres; il s'agit de la clé même des opérations de l'empereur. *Cela seul eût fait manquer* toutes ses combinaisons. Quel doute peut rester encore? Les historiens militaires réduisaient la question à savoir quelle avait été l'intention de Napoléon sur Sombref. Lui-même fait la réponse; il dit ce que lui seul peut savoir, son projet, ses intentions, ses vues réfléchies à cet égard.

Il est donc permis de dire que le problème des Quatre-Bras (1), tel qu'il a été posé par les principaux historiens de cette campagne, est résolu avec une évidence géométrique, puisque ayant établi une simultanéité nécessaire entre l'occupation de ces deux points, Sombref et les Quatre-Bras, et Napoléon déclarant lui-même qu'il n'a pas voulu occuper le premier, par là s'évanouit la supposition imaginaire et fausse qu'il a voulu occuper le second. En s'aventurant jusqu'à ce point dans la soirée du 15 ou dans la nuit, le maréchal Ney n'aurait eu aucune raison de se croire soutenu par la droite dans un mouvement analogue. S'il l'eût fait, on l'eût accusé de témérité, et non sans motif; la simultanéité dans les deux opérations était si conforme aux plans de Napoléon que, dès le premier ordre où il porte la gauche aux Quatre-Bras, il est en même temps question de porter la droite à Sombref et réciproquement. La raison stratégique se joint ainsi à l'évidence des documens, et l'on voit comment, par leur méthode excellente, les historiens militaires qui méritent ce nom ont un moyen pour ainsi dire certain de faire

(1) Il ne s'agit toujours ici que du 15 juin et de la nuit du 15 au 16.

jaillir la vérité qui se cache le plus. Cessons donc de répéter des versions que Napoléon lui-même eût rejetées, si le temps et la force des choses lui en avaient révélé comme à nous la fausseté. N'accusons plus si légèrement la mémoire de Michel Ney; n'a-t-il pas payé assez chèrement les fautes d'autrui? Fallait-il encore l'accabler de tant d'ordres, d'instructions imaginaires? Était-ce bien sur lui qu'il fallait, de Sainte-Hélène, faire retomber les colères de la France vaincue?

L'histoire répétera, avec les documens inédits, avec la correspondance de Jomini, avec le sage et impartial auteur de la relation hollandaise, Loben Sels, avec le colonel Charras, que Ney fut aux Quatre-Bras ce qu'il avait été dans ses grands jours, qu'il trouva dans le désespoir une énergie surhumaine, que, son action étant subordonnée à celle de Napoléon, il dut attendre la décision, quoique tardive, du chef, qu'il empêcha un seul Anglais de se joindre aux Prussiens à Ligny, quand c'était là toute la combinaison des armées ennemies, qu'il laissa ainsi à Napoléon le temps de vaincre et de saisir la fortune. Sont-ce là des preuves d'*aberration d'esprit*, comme parle la première relation? Mais n'anticipons pas (1).

III. — RETARDS DU DUC DE WELLINGTON. — CONCENTRATION DE L'ARMÉE PRUSSIENNE. — TEMPORISATIONS DE NAPOLÉON.

Cependant le duc de Wellington avait reçu le 15, à quatre heures après midi, à Bruxelles, la première alerte dans une dépêche du maréchal Blücher. Le général anglais se persuada faussement que l'attaque des Français menaçait d'abord les Anglais dans la direction de Mons. Tranquille de ce côté, il ne change rien à ses dispositions. Seconde dépêche plus pressante de Blücher à dix heures du soir; il fait connaître la force des Français, le passage de la Sambre

(1) J'ai dit plus haut que la correspondance entre le duc d'Elchingen et le général Jomini est un modèle dans l'art d'appliquer la méthode géométrique à la recherche d'une vérité importante de l'histoire militaire. Quand cette correspondance parut en 1841, je fus frappé de voir que le général Jomini gardait un doute parce qu'il supposait que Napoléon avait eu l'intention d'occuper Sombref le 15 au soir. Persuadé du contraire, j'en cherchai la preuve; je n'eus pas de peine à la trouver, puisque Napoléon l'a fournie lui-même. C'est par là que je commençai mes recherches sur la campagne de Waterloo. J'en formai un mémoire que je donnai en 1844 au duc d'Elchingen. Par quel hasard la déclaration positive de Napoléon, qui tranchait le problème si habilement débattu entre les deux auteurs de la correspondance, leur a-t-elle échappé? Par un de ces hasards qui font que ceux qui savent le mieux une chose en oublient quelquefois un détail important et décisif. En voyant cette déclaration formelle de Napoléon, le duc d'Elchingen regrettait de l'avoir omise dans sa correspondance; il pensait que le général Jomini se serait rendu à *l'évidence mathématique*. M. le colonel Charras arrive aux mêmes conclusions par une autre voie non moins sûre.

sur trois points. A cette nouvelle, le duc de Wellington se contente de donner à ses troupes l'ordre de se concentrer, la gauche (divisions Perponcher et Chassé) à Nivelles, le centre (divisions Clinton et Colville) à Grammont, la droite (divisions Stedmann et Anthing) à Sotteghem, le contingent de Brunswick à Vilvorde, la réserve et la division Picton à Bruxelles. Ces précautions prises, le duc de Wellington se rend au bal de la duchesse de Richmond. Là plusieurs heures se passent dans les fêtes, au milieu de la musique et des danses, soit qu'il ne pût croire à une attaque si impétueuse sur un seul point, soit désir de montrer une sécurité affectée ou réelle.

A minuit arrive la dépêche du général de Doeremberg, elle annonce positivement que les Français négligent Mons, passent la Sambre, débouchent en masse sur leur extrême droite. Alors seulement la fête fait place à de sérieuses dispositions de guerre. L'armée anglaise reçoit l'ordre de mouvement pour se concentrer aux Quatre-Bras. La division Alten se dirigera de Braine-la-Leud sur Nivelles; la division Cooke, d'Enghien sur Braine-le-Comte; les divisions Clinton et Colville, d'Ath, de Grammont et d'Audenarde sur Enghien.

Ainsi, dès le premier jour, le duc de Wellington, ne sachant où attendre l'ennemi, perd treize heures en temporisations ou en ostentations frivoles. N'ayant jamais commandé contre Napoléon, il ne devinait en rien son adversaire; et ce qui l'avait empêché de se décider plus tôt, c'est l'idée doublement fausse qu'il serait attaqué avant les Prussiens, et qu'il le serait par sa droite. On verra combien cette idée persista chez lui, puisqu'elle se montre encore jusque dans les dispositions préliminaires de la bataille de Waterloo. Cette combinaison fausse eut plusieurs conséquences, dont la perte de treize heures ne fut pas la plus fâcheuse; mais la grande supériorité du nombre permettait aux généraux ennemis de commettre impunément des fautes. Napoléon, au contraire, ne peut en commettre une seule qui ne lui soit funeste. On dit que le duc de Wellington, malgré tant d'avertissemens, aurait encore tardé à s'ébranler, si le duc de Brunswick, le même qui devait mourir le lendemain glorieusement, ne l'eût arraché au milieu du bal à ses incertitudes. Au lever du jour, c'est-à-dire vingt-quatre heures après le premier mouvement des Français, les troupes autour de Bruxelles quittent enfin leurs cantonnemens. Le général anglais, parti à huit heures du matin, précède son armée aux Quatre-Bras. Dans cette nuit du 15 au 16, Napoléon avait eu son quartier-général à Charleroi, Blücher à Sombref.

Quelques heures ont été perdues par les Français le 15, à l'entrée de la campagne : déjà, comme on l'a vu, on en fait un grave sujet de reproches, même à des absens; mais les Anglais ont pris soin par

leur propre lenteur de réparer la nôtre. La balance penche toujours de notre côté. La journée du 16 commence, et l'on est précisément dans la saison où les jours sont les plus longs de l'année. Le soleil se lève à deux heures et demie. C'est le mois des batailles. Napoléon le sait mieux que personne. On reverra, ce jour-là, les prodiges d'activité, de vigilance, de décision, qui ont fait la fortune des campagnes heureuses.

Déjà les Prussiens à sa droite, entraînés par leur ardeur, viennent se placer témérairement au-devant de ses coups. Ils se concentrent au-delà de Fleurus, à deux lieues de ses avant-postes. Loin de se dérober, comme il avait pu le craindre, ils attendent, ils appellent, ils provoquent la bataille, seuls, sans leurs alliés; car, bien qu'ils comptent sur cette coopération, il est certain qu'elle va leur manquer, et l'on peut compter sur Ney pour l'empêcher aux Quatre-Bras. Napoléon, avec la droite de l'armée, a donc une journée entière pour profiter de cette fortune inespérée; mais il faut, sans balancer, la saisir comme une faveur, car qui peut assurer qu'elle se retrouvera, et que les deux armées prussienne et anglaise, dont toute la pensée est de se réunir, n'y parviendront pas dès le lendemain? Il faut donc que chaque heure de cette journée soit pleine, surtout que la bataille commence dès que les armées pourront être en présence, afin qu'on ait le temps, non-seulement de vaincre (chose dont personne ne doute), mais de tirer tous les avantages de la victoire. Et cela ne sera possible qu'à la condition de ne pas donner à l'ennemi les premières heures de la nuit pour se refaire, se reconnaître, se rallier, peut-être même pour se dérober.

Par malheur Napoléon hésite encore à croire à tant de témérité de la part des Prussiens. Comment penser qu'ils osent seuls le provoquer? Cette idée était si loin de lui, qu'il crut inutile de se hâter. Chose inexplicable autrement, c'est seulement à dix heures du matin, et sans aucune précipitation, qu'il quitta son quartier-général de Charleroi. Il s'avança vers Fleurus pour s'éclairer, par ses propres yeux, sur la situation des choses. C'était le moment même où le duc de Wellington avait joint le maréchal Blücher, sur les hauteurs, près du moulin de Bussy. De là les deux généraux ennemis auraient pu voir Napoléon, qui observait, de son côté, les mouvemens de concentration de l'armée prussienne. Jusqu'à cet instant, le duc de Wellington s'était obstiné à croire qu'il était seul menacé. Le témoignage de ses yeux, la campagne pleine d'ennemis, la position des masses françaises, purent seuls le convaincre que l'orage se tournait contre les Prussiens, tant une première idée entrée dans l'esprit d'un général résiste longtemps même à l'évidence. Il n'y avait plus moyen d'en douter, un grand choc se préparait; le duc de Wellington promet au maréchal Blücher le concours de l'armée

anglaise dans la bataille, désormais inévitable. Il promet son appui pour quatre heures, et va rejoindre ses troupes.

Malgré une assurance si formelle, on a blâmé les Prussiens d'avoir eu la témérité d'accepter seuls la bataille de Ligny, privés encore de leur 4e corps, celui du général Bulow, resté loin en arrière. Pour excuser leur audace, ils disent qu'ils n'auraient pu se retirer de Sombref sans renoncer à leur ligne d'opération, chose à laquelle ils ne pouvaient penser, à moins d'y être forcés par une défaite (1). En allant chercher la bataille à Mont-Saint-Jean, ils n'auraient eu, en cas d'insuccès, d'autre retraite que la Hollande. Accepter la bataille en avant de Bruxelles, c'était, au moindre échec, livrer à Napoléon la capitale de la Belgique et augmenter ses forces de toutes celles du pays envahi. Voilà une partie des raisons qu'ils assignent, sans parler de la promesse positive que le duc de Wellington vient de faire à Blücher de lui venir en aide à Ligny, après avoir passé sur le corps de Ney. Peut-être à ces motifs faut-il ajouter qu'un désir immodéré de gloire, de représailles, de vengeance, l'impatience de se mesurer seul avec Napoléon, de lui tenir tête le premier, et surtout l'espoir de renverser le colosse sans en partager l'honneur avec personne, entrèrent aussi pour quelque chose dans la résolution du maréchal Blücher.

Ce qui autorise toutes ces explications, c'est la position prise par l'armée prussienne dans les champs de Fleurus; la pensée de Blücher s'y montre à découvert, car cette position n'était pas seulement défensive, elle était hardiment offensive. L'armée ennemie aurait pu, si elle n'avait songé qu'à se ménager la retraite, prendre position à Sombref et Boigne, à cheval sur la grande route de Namur : par là, elle eût été plus rassemblée; mais les nombreux résultats que l'on poursuivait apportèrent un grand changement à ce plan. Il y avait surtout pour les Prussiens deux buts importans à atteindre : premièrement garder la ligne d'opération sur Namur, et pour cela il fallait occuper Sombref et Tongrenelle sur la gauche; secondement tendre la main aux Anglais; pour cela, il faut non-seulement appuyer fortement le centre à Ligny, mais prolonger la droite vers Saint-Amand et Wagnelée. On se cramponnera à ces villages, que l'on défendra pied à pied jusqu'à ce que les alliés, en paraissant à l'improviste sur le plateau de Bry, décident la journée. Le ruisseau de Ligny, encaissé, mais guéable, s'étend sur le front de l'armée; il ajoute aux difficultés de la position, couverte par six villages, qui, avec leurs maisons de pierre, forment autant de bastions.

Le seul défaut de cette ligne est son extrême étendue de Tongrenelle à Sombref, de Sombref à Ligny, de Ligny à Saint-Amand, et

(1) Voyez Damitz.

pourtant, si le 4e corps prussien était arrivé, on affirme qu'il eût été porté plus avant encore sur la droite, pour mieux assurer le débouché des Anglais, et menacer plus directement la gauche et les derrières de l'armée française. Ces buts différens sont aussi importans les uns que les autres; mais, pour vouloir trop de choses à la fois, ne court-on pas le risque de n'en atteindre aucune? Et comment cette ligne immense, presque circulaire, ne sera-t-elle pas percée par un adversaire tel que Napoléon?

Il lui avait suffi de monter l'escalier de bois d'un moulin à vent, au sortir de Fleurus, pour que ces masses d'hommes, qui lui étaient restées cachées jusque-là, se montrassent tout à coup à ses yeux. Il ne dissimula pas son étonnement de tant d'audace en découvrant ces 80,000 hommes rangés sur de vastes glacis. Aucun d'eux ne se dérobait aux regards, excepté sous les massifs d'arbres dont les villages sont environnés. Quant aux Français, ils avaient cette bonne fortune que les terrains où ils étaient placés formaient de larges plis dans lesquels leurs réserves pouvaient être tenues à l'abri jusqu'au moment où elles seraient appelées à entrer dans l'action. Toute la ligne ennemie se dessinait avec la netteté d'une carte topographique. Les clochers aigus de Saint-Amand, de Wagnelée, de Bry, de Ligny, pointaient au loin à travers le feuillage des arbres, et marquaient l'emplacement des villages qui ne se découvraient pas en entier.

Le doute n'était plus possible à Napoléon. Non-seulement les Prussiens osaient l'attendre, mais ils avaient la prétention de le déborder par sa gauche à Saint-Amand et de l'envelopper, pour peu qu'il cédât sur ce point. Il s'attendait à les refouler devant lui sur la route de Namur; il les voit déployés sur son flanc. Il dut arrêter ses colonnes en marche et modifier subitement son ordre de bataille, ce qu'il fit par un grand changement de front de toute l'armée, la droite en avant. La menace de le couper de la Sambre ne pouvait être méprisée; elle l'oblige à laisser en arrière, en observation, le corps de Lobau dans la direction de Fleurus.

IV. — PLAN DE BATAILLE DE NAPOLÉON.

Les vastes plaines de Belgique ne sont jamais si unies qu'il ne s'élève quelque part une éminence, un tertre, un monticule boisé, et dans une surface si plane la moindre inégalité du sol vous cache l'horizon. Deux armées de quatre-vingt mille hommes peuvent se dérober l'une à l'autre et ne s'apercevoir qu'au moment de se toucher. C'est ce qui venait d'arriver. Cette même disposition du sol a conduit à des surprises de ce genre dans presque toutes les guerres livrées sur le sol de la Belgique. Nulle contrée n'est plus propre aux

embûches que ces terres rases, cédées par la mer, où l'on croit tout voir, et qui, derrière un rebord de quelques pieds, peuvent cacher des multitudes d'hommes. Le maréchal de Luxembourg l'a éprouvé à Steinkerque. César n'a été surpris qu'une fois : c'est le jour où il a mis le pied sur ces mêmes bords évasés de la Sambre.

En sortant de Fleurus, au nord, par la grande route de Namur, la plaine se déroule en immenses nappes de terrain à peine ondulées. Sans haies, sans fossés, sans murs, la terre ne forme qu'un seul champ ouvert de tous côtés. Sur la gauche, deux de ces vastes plans inclinés s'abaissent en forme de glacis naturels l'un vers l'autre. A l'endroit où ils se rapprochent le plus, ils se terminent à leur base, non par un ravin, mais par un large bas-fond où coule le Ligny. Ce petit ruisseau, de sept ou huit pieds de large sur trois de profondeur, serpente si lentement que l'on a peine à reconnaître qu'il se dirige du sud-ouest au nord-est, et la lenteur de ses eaux montre combien la pente des lieux est peu sensible. Les deux armées occupaient en face l'une de l'autre, sur les deux rives opposées de ce ruisseau limoneux, chacun des deux grands plans inclinés. Aujourd'hui cette plaine est partout perforée de crevasses, de puits profonds pour l'extraction des minerais de fer; mais alors aucune aspérité du sol n'interrompait l'uniformité de ces pentes, où les bataillons pouvaient se déployer sans trouver d'autres barrières que les blés, qui étaient dans toute leur hauteur et les cachaient souvent plus qu'à mi-corps.

Dans ces vastes bassins, le front de la position des Prussiens était surtout marqué par trois villages. A leur droite, au pied de la ligne de hauteur, Saint-Amand, en murs de brique, qui forme trois hameaux, car les maisons y sont éparses, séparées par des prés, des bouquets de bois, de petits ravins où coule le *Riz de Saint-Amand*. Au centre, à un quart de lieue et dans un pli de terrain, le village de Ligny, composé principalement de deux rues que séparent l'une de l'autre des champs, des clôtures, le cimetière. Ces rues longues, interminables, pleines en toute saison d'une fange épaisse qui embarrasse le passage, sont bordées de maisons attenant les unes aux autres, en grosses pierres, et couvertes de chaume. Au-devant de ces maisons s'étendent de petites cours emmuraillées, dont chaque face crénelée peut devenir un petit fort. Ce village de granit, alors flanqué d'un château, doit évidemment former le grand obstacle; mais le ruisseau de Ligny ne couvre pas le village du côté des Français : il traverse seulement la partie basse qui regarde l'armée prussienne. Enfin, à l'extrême gauche de l'ennemi, un peu en arrière, sur le plateau, le gros bourg de Sombref domine la plaine et rattache fortement l'armée prussienne à la route de Namur, sa ligne d'opérations.

Telle était, à dix heures du matin, la position de l'armée ennemie. Elle était prise en flagrant délit, suivant l'expression de Napoléon. Que se passa-t-il alors dans son esprit? Qui le saura jamais? Pourquoi attendit-il cinq heures encore avant de commencer l'attaque, car il ne s'y décida que vers trois heures après midi? Quels graves motifs le forcent à retarder sans mesure la bataille, quand il a si grand besoin de la journée entière pour consommer la destruction de l'armée prussienne? Il a dédaigné de s'excuser sur ce point comme sur tous les autres, n'ayant jamais cherché à se justifier qu'en accusant, et ici personne ne peut être responsable de ces retards. Est-ce qu'il voulait donner au maréchal Ney le temps d'écraser les Anglais et de tomber à bras raccourcis sur les derrières des Prussiens, en se rabattant sur lui à la dernière heure, conformément à la pensée sur laquelle il est revenu tant de fois dans ses commentaires de la bataille de Ligny? Mais cette coopération de Ney, tardivement réclamée, pouvait être facilement illusoire; d'ailleurs Napoléon avait sous la main tout ce qu'il lui fallait pour battre les forces opposées.

Les uns ont dit qu'il était souffrant, les autres que sa pensée était tout occupée de ce qu'il appelait les menées des jacobins à Paris, car il donnait ce nom à la liberté depuis qu'il avait autour de lui une armée; d'autres prétendent que la liberté, même éloignée, paralysait son génie. Quoi qu'il en soit, ce retard devint une première cause de ruine, et je pense que la meilleure explication à donner, c'est que l'adversité rend le génie timide et temporisateur, parce que la première chose qu'elle ôte aux hommes, même les plus forts, c'est la foi en eux-mêmes. Faute de cette foi, qui n'est pas le génie, mais qui en est la compagne nécessaire, l'action devient plus difficile et plus lente. Elle ne suit que de loin le projet; quand elle arrive, il est trop tard pour consommer le miracle.

Napoléon lui-même, plusieurs années après, est convenu de tout cela, et il a donné son secret, lorsqu'il a dit (1) : « Il est sûr que dans ces circonstances je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif. Ce n'était plus ma confiance première... Toujours est-il certain que je sentais qu'il me manquait quelque chose. » Cette explication est la vraie; elle renferme toutes les autres.

Au reste, si le 16 juin il a tardé à agir, il n'a pas trop tardé à concevoir son plan d'attaque. La position ennemie reconnue, il a fixé ce plan par les considérations suivantes : s'il attaque les Prussiens par leur gauche, il trouvera plus d'obstacles, car il faudra gravir à découvert la pente jusqu'au village de Sombref; d'ailleurs on ne fera que précipiter le mouvement des Prussiens vers les Anglais et hâter

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. VII, p. 162.

leur jonction. C'est donc sur la droite et sur le centre qu'il faut porter les grands coups, quoique l'ennemi soit bien préparé de ce côté. Par là on rendra la jonction impossible; on rejettera l'armée vaincue vers la Meuse, dans la direction la plus opposée à celle de ses alliés. L'action se décidera dans le pli de terrain, à Saint-Amand et Ligny, que l'on domine; on y arrivera en plongeant.

D'après ce qui a été dit plus haut, on peut prévoir quel sera le caractère principal de cette journée : des attaques de villages, des batailles de rues, la plus meurtrière des actions de guerre, les régimens, les divisions qui fondent et disparaissent, engloutis dans d'étroits défilés de maisons de pierre, jusqu'à ce que la victoire demeure à celui qui aura su conserver une réserve et la lancer à propos dans cette mêlée de mourans et de morts. Qui saura se ménager cette réserve? Toute la question était là.

Du côté des Prussiens, quarante bouches à feu à Ligny, trente-deux à Saint-Amand, quarante-huit sur leur gauche, à Mont-Potriaux et Tongrenelle, défendent l'approche des villages; une artillerie égale y répondra du côté des Français.

Placées en amphithéâtre en arrière, les deux armées descendront dans les villages successivement par brigades, par régimens, comme deux fleuves de fer, pour remplacer les morts et alimenter la bataille. Et dans ces rues étroites, ce ne seront pas seulement des combats de soldats sous le drapeau, ce sera une guerre atroce de peuple à peuple, de race à race, dans un enclos, dans une ferme, dans une chaumière. Que chacun se choisisse un adversaire comme dans un duel à mort. Point de quartier : nul n'en demande, nul n'en veut accorder. Aucune autre tactique que celle qui va le mieux à la fureur : l'arme blanche, la baïonnette dès que l'on pourra s'atteindre. Voilà les instructions que les soldats se donnent à eux-mêmes; elles circulent de rang en rang.

Dans ces circonstances, la cavalerie jouera difficilement un rôle prépondérant : des deux côtés, masquée derrière les hauteurs, elle assiste en spectateur à ce qui se passe au-dessous d'elle. A travers les nuages de fumée, d'où jaillissent les flammes de l'incendie, elle cherche à voir de quel côté tourne la fortune, et selon que les villages sont pris ou perdus, elle pousse des hourras de colère ou de joie, attendant le moment de crise pour s'abattre sur la plaine et achever les vaincus.

Mais, quoique immobile, la cavalerie, par les positions qu'elle occupe, pèse d'un grand poids, même sans combattre, sur l'issue de la journée. Le maréchal Blücher a massé quarante-huit escadrons à sa droite, vers Saint-Amand; par là il montre clairement son projet d'envelopper la gauche française et de la précipiter sur la Sambre. Un projet si ouvertement annoncé devra difficilement réussir. Napo-

léon a fait tout le contraire. Il a serré en masse sa cavalerie, cinquante-sept escadrons, du côté opposé, vers sa droite, en face de Tongrenelle et de Sombref, où il n'a dessein de rien entreprendre de sérieux. Ce rassemblement de cavalerie est fait pour tromper l'ennemi. Celui-ci croit qu'un grand effort le menace de ce côté, il y retient inutilement tout le 3e corps prussien, celui de Thielmann; mais l'endroit par où Napoléon veut percer l'armée prussienne est précisément celui où il ne montre ni cavalerie, ni réserve. Les troupes destinées à porter le dernier coup seront tenues la journée entière à l'écart loin du champ de bataille, vers Fleurus; elles ne s'ébranleront, elles ne se démasqueront qu'au dernier moment; alors elles devront quitter la gauche pour se porter précipitamment au centre. Leur mouvement sera si rapide qu'il devra tromper toutes les prévisions du maréchal Blücher. Sans doute abusé par ces démonstrations, Blücher aura porté ses dernières réserves sur sa droite, à Saint-Amand : ce sera le moment de le culbuter, en perçant le centre à Ligny. Napoléon montre de loin à Gérard le clocher de ce village : voilà le point décisif qu'il le charge d'enlever.

Telle est la conception de la bataille par le chef de l'armée française. Ces dispositions, que je sache, n'ont pas trouvé de critiques. Dans la manière dont Napoléon masque son dessein pendant la plus grande partie de l'action, ses plus vifs adversaires ont reconnu l'empereur.

V. — BATAILLE DE LIGNY.

A deux heures et demie, Vandamme fait aborder le village de Saint-Amand par la division Lefol; celle de Berthezène la suit. On a dit que les nôtres s'élancèrent en chantant (1). Leur ardeur est si grande que les Prussiens sont culbutés. Deux régimens de renfort accourent pour les soutenir, ils sont renversés à leur tour. Dès ces premiers momens, la division prussienne de Steinmetz a déjà perdu quarante-six officiers et deux mille trois cents soldats; mais sitôt que les Français veulent déboucher de l'autre côté de Saint-Amand, à la naissance du ravin, ils sont écrasés par les batteries de Ziethen et obligés de rentrer dans leurs abris. A leur extrême gauche, la division Girard déborde le village; elle s'avance en colonnes sur l'extrémité de la ligne prussienne. Le maréchal Blücher lance au-devant d'elle la division de Pirch II. Cette division ne réussit qu'à pénétrer au milieu du village; elle cède devant les soldats de Girard. Blücher la ramène au feu. Il galope au-devant des bataillons; on l'entend crier avec fureur : « En avant! au nom de Dieu! » Il ramène les siens

(1) Vaulabelle.

dans le village. Vandamme, menacé d'être accablé, reçoit pour renfort les lanciers Colbert et une division de la jeune garde. Nouvel assaut des Français sur le front et sur les deux côtés du village. Les lanciers de Colbert fondent sur les batteries; ils sont chargés par les dragons de la reine. En même temps, des hauteurs de Wagnelée débouchent neuf bataillons prussiens et trois brigades de cavalerie. Nos tirailleurs, cachés dans les blés, les arrêtent et les rejettent en arrière.

Cependant le grand nombre permet aux Prussiens de retirer du feu leurs troupes épuisées qu'ils remplacent par d'autres. De notre côté au contraire, point de repos pour personne. Les mêmes brigades qui ont commencé l'attaque la poursuivent et l'achèvent. Mutilées, désunies, elles restent en première ligne. Les troupes de Pirch II, qui se sont épuisées contre Vandamme, vont se reformer hors du feu, en arrière de Bry. Leur place est occupée par une troupe fraîche de trois régimens d'infanterie et par la cavalerie de Jurgas. Déjà trente-neuf bataillons prussiens se sont jetés et usés dans Saint-Amand. De notre côté, la division Girard, qui a occupé le point saillant de l'attaque à l'extrême gauche, reste en première ligne contre un ennemi qui se renouvelle sans cesse. Dans cette lutte inégale, cette division a perdu son chef, le général Girard, atteint d'une balle au moment où pour la troisième fois il débouche au-delà du ravin. Les deux généraux de brigade sont blessés et mis hors de combat. C'est un colonel qui commande, Tiburce Sébastiani. Le tiers des hommes de cette division couvrent de leur corps les débris fumans du village; mais en mourant le général Girard laisse à ses soldats son caractère invincible. Il tombe, et son esprit reste debout.

Dans le même temps, au centre, le village de Ligny était attaqué sur trois colonnes. Là les Prussiens ont vu, sous la fumée, une masse profonde s'élancer des hauteurs en face d'eux. C'est le 4e corps français dirigé par Gérard. Le côté du village qui se présente à lui n'offre qu'une longue ligne et comme une muraille continue et crénelée. L'abord en est plus difficile que celui de Saint-Amand. En outre deux batteries prussiennes sont placées aux deux extrémités de cette longue rue, qu'il faut prendre à revers. C'est principalement par les issues particulières de chaque maison que les nôtres pénètrent dans le village. Ce ne sont pas, comme à Saint-Amand, de vastes espaces ouverts où l'on peut se porter en masse et d'où les Français et les Prussiens se refoulent alternativement les uns après les autres. A Ligny, les troupes ont plus de points d'appui pour résister dans chaque enclos, et une fois maîtresses d'une partie du village, elles le sont plus longtemps. Pendant un carnage de trois heures, l'œil ne peut suivre la bataille dans l'intérieur des cours, des hangars, des masures. C'est au bruit de la mousqueterie, aux

coups redoublés des haches sur les portes, au cliquetis des baïonnettes, mêlés de cris, d'imprécations et même de courts silences, comme dans une citadelle prise d'assaut, qu'il faut suivre les alternatives du combat et deviner quel est le vainqueur ou le vaincu.

Gérard a déjà tenté deux attaques par les deux extrémités du village et par le centre. Quatre bataillons de la division de Henckel sortent de leurs abris et se présentent à tous les débouchés; ils appellent à eux leurs réserves, ils réussissent à se maintenir comme dans une vaste forteresse. Gérard renouvelle ses assauts, et cette fois il dirige ses principales attaques contre le centre et l'extrémité basse de Ligny, qu'il menace de tourner par sa droite. Les obusiers ont mis le feu au vieux château, l'incendie s'est rapidement propagé sur les toits de chaume attenant les uns aux autres; mais les fortes murailles de ces masures de granit résistent à la flamme. Nos tirailleurs, cachés dans les blés, arrivent jusqu'aux haies, aux jardins, aux portes de derrière des maisons; ils y pénètrent, les Prussiens se retirent dans l'intérieur. Une fois introduits au rez-de-chaussée de ces masures, les soldats ont le temps de s'assaillir corps à corps avant que les toits et l'étage supérieur ne s'effondrent et ne s'abîment sur eux. Pendant que la lutte se dérobe aux regards, les batteries sur les hauteurs prennent en écharpe, des deux côtés, les masses qui descendent, pour se joindre aux combattans, dans l'intérieur des rues incendiées. Une immense fumée s'élève du château de Ligny, qui s'écroule; la flamme des toits de chaume brille de plus en plus vive sur la tête des combattans.

Les Prussiens ont repris la portion avancée du village; la division de Jagow est venue soutenir celle de Henckel. Toutes deux essaient de déboucher. A l'issue, elles rencontrent des bataillons français serrés en colonnes. Tous font halte sans pouvoir se déployer dans cet étroit espace : les têtes de colonnes s'abordent et se fusillent à bout portant; mais les Prussiens ont entendu la fusillade sur leurs derrières, ils sont tournés; fusillés en tête, mitraillés en queue, ils se rompent, ils s'éloignent. Les Français s'emparent du cimetière, ils y placent deux pièces de canon.

Ordre au général prussien Krafft de reprendre le village. Une artillerie de renfort le précède; la huitième division marche après lui, celle de Langen. Six fois le 21e régiment prussien recommence ses attaques, toutes sont repoussées; les Français restent maîtres de ce qui est à la droite du ruisseau. Le général Krafft envoie au chef de l'armée un de ses aides-de-camp; il annonce que le village lui a échappé, qu'il va être rompu et rejeté en-deçà du Ligny. Réponse du général Gneisenau : Qu'on tienne encore une demi-heure!

Au même moment, le général Pirch Ier fait dire au maréchal Blücher que ses brigades sont écrasées, qu'en disputant Saint-Amand

elles ont épuisé leurs munitions, même celles dont on a dépouillé les morts. Réponse : Que le deuxième corps se maintienne dans son poste; qu'il attaque à la baïonnette.

Le moment est venu d'en finir. Pendant que Blücher a dépensé ses réserves, Napoléon a gardé les siennes. Certain de vaincre, il a déjà donné à sa garde l'ordre de se mettre en mouvement; il trompe son adversaire par une retraite feinte de quelques troupes avancées de Gérard. Blücher croit à la défaite des Français; il ordonne la marche de tous les bataillons disponibles sur Saint-Amand. Tandis que l'ennemi découvre ainsi son centre, Napoléon n'a plus qu'à frapper; mais un incident l'arrête : cet étrange événement suspend tout; il faut, jusqu'à ce qu'il soit éclairci, éloigner le moment de la crise.

Le général Vandamme vient d'apercevoir, en arrière de l'extrême gauche, un corps d'armée qui se dirige à grands pas sur le champ de bataille. Quelles sont ces troupes? Sont-ce des Français ou des ennemis? Le côté de l'horizon par lequel elles arrivent est formé d'une ligne de monticules qui ne permettent pas à la vue de s'étendre au-delà d'une petite lieue. Voyant cette armée si près de lui, le corps de Vandamme, incertain, étonné, a cédé une partie du terrain qu'il vient de conquérir; la division Girard, plus exposée, s'est retirée plus loin encore. Vandamme fait dire que s'il n'est pas soutenu, il sera forcé de rétrograder vers Fleurus. Un aide-de-camp de Napoléon part au galop pour reconnaître le corps qui est en vue. Une heure après, l'incertitude a cessé. Les troupes qui se sont montrées un moment sur le rebord d'un bassin sont des troupes françaises. Napoléon le sait, il en a une connaissance certaine, et il ne donne aucun ordre pour attirer à lui ce renfort inespéré. Vingt mille hommes de toutes armes sont là sous sa main; qu'ils fassent encore un pas dans la même direction, ils envelopperont la droite de l'armée prussienne. Déjà ébranlée, cette armée est perdue jusqu'au dernier homme; mais pour cela il faut un mot, un seul de l'empereur. Ce mot n'est pas prononcé.

Ces troupes ne recevant aucune direction formelle de l'empereur, on les a vues bientôt faire volte-face, redescendre l'éminence, retourner sur leurs pas et disparaître. C'est la bonne fortune de Napoléon qui s'est montrée encore à lui comme dans ses plus beaux jours. C'est l'occasion de Marengo, d'Iéna, d'Eylau, de Bautzen, qui se présente d'elle-même sans être appelée. Il ne l'a pas saisie aux cheveux, elle disparaît. Est-il sage d'espérer qu'elle reviendra dans la même campagne?

Durant cette attente, plusieurs heures ont été consumées sans résultats. La journée approche de sa fin; il est huit heures. Il ne reste plus que quelques momens avant la nuit pour exécuter les

projets du matin. Napoléon fait avancer cette formidable réserve que, depuis plusieurs heures, il tient suspendue, sans que l'ennemi ait pu savoir quel point elle menace. Douze bataillons de la garde à pied, toute la grosse cavalerie de Milhaud, c'est-à-dire huit régimens de cuirassiers, les dragons et les grenadiers à cheval de Guyot, forment cette réserve; elle traverse la moitié du champ de bataille, et tout à coup elle se détourne et fond sur Ligny. En même temps les batteries de la garde rapprochent leur feu. Sous la protection de cette canonnade, le général Gérard lance la division Pécheux pour achever de déloger les Prussiens de la partie du bas village où ils se cramponnent encore. Les Prussiens voient sur leur gauche une colonne sortir de l'épaisse fumée. Le village de Ligny est tourné. Les cuirassiers Milhaud longent le chemin creux qui le borde; ils s'élancent vers le ruisseau, qu'ils remplissent de morts. L'eau, déjà rouge de sang, disparaît sous les cadavres. L'ennemi se retire en carrés.

Cependant le maréchal Blücher, qui vient de porter lui-même ses réserves à son extrême droite, reconnaît qu'il s'est mépris, et que son centre est entamé. Aura-t-il le temps de repousser cette dernière attaque? Des hauteurs de Saint-Amand, il se précipite vers Ligny avec trois régimens de cavalerie. Ces régimens viennent, à bride abattue, se rompre contre les colonnes françaises. Brisés trois fois, le vieux Blücher les rallie. Il se met à leur tête, il les ramène à la charge. Son cheval, blessé d'un coup de feu, l'entraîne quelques pas et se renverse mort sur lui. « Je suis perdu, Nostiltz! » dit en tombant le maréchal Blücher à son aide-de-camp. Celui-ci met pied à terre et reste immobile auprès de son général. Les cuirassiers français passent au galop auprès d'eux sans les voir, car il faisait déjà obscur. Bientôt les cuirassiers sont ramenés par une dernière charge de lanciers prussiens. L'aide-de-camp eut peine à se faire reconnaître. Six cavaliers, descendus de cheval, emportent dans leurs bras le vieux maréchal presque sans connaissance. On le conduisit à deux lieues en arrière du champ de bataille, à Gentinnes.

Les historiens prussiens ne cachent pas à ce moment la détresse de l'armée prussienne. Les chefs de corps venaient eux-mêmes de toutes parts chercher des ordres. Obligés de céder le terrain, nul ne savait de quel côté se retirer. Abandonnerait-on la ligne d'opérations de Namur? renoncerait-on à toutes les combinaisons qui avaient été formées? Quelques-uns parlaient déjà de se retirer sous le canon d'Anvers. Le chef d'état-major Gneisenau mit fin à ces perplexités en ordonnant de changer la ligne d'opération et de faire retraite sur Wavres pour rejoindre les Anglais. Cet ordre audacieux, promptement obéi, relève l'espérance et le moral de l'armée ennemie. Vaincu, on se prépare à se venger de sa défaite.

Sur ces entrefaites, la nuit est arrivée. Il manque deux heures de jour pour s'emparer des fuyards et recueillir les résultats de la victoire. La garde impériale s'arrête sur les hauteurs, à quelques centaines de pas de Bry, que continuent d'occuper les troupes de Pirch. De rares feux de tirailleurs et d'artillerie se font encore entendre par intervalle, sur le plateau, dans la première moitié de la nuit, comme pour empêcher le vainqueur de dormir. Trop sûr d'avoir vaincu, Napoléon ne prend aucune mesure pour surveiller le mouvement des Prussiens et pénétrer leurs projets. Tout est mouvement, activité chez les vaincus; tout est repos et sommeil chez les vainqueurs. Vandamme bivaque en avant de Saint-Amand, Grouchy en arrière de Sombref, qu'on laisse à l'ennemi, Gérard en avant de Ligny, Lobau en arrière; Napoléon, de sa personne, quitte le champ de bataille et se retire au loin à Fleurus. On ne prévient pas même Ney, à l'aile gauche, du résultat de la journée, soit oubli, soit fatigue, soit qu'on attendît de plus grandes nouvelles pour le lendemain. Les résultats méritaient pourtant qu'on les fît connaître sans délai : l'armée ennemie en retraite, 10,000 morts, 8,000 hommes dispersés des contingens du Rhin, de Westphalie et de Berg, qui vont porter jusqu'à Louvain et Aix-la-Chapelle la nouvelle de la déroute des Prussiens; seize pièces de canon seulement, il est vrai, et point de prisonniers, car on a refusé de se rendre, tant est grande l'animosité entre les deux armées, et de notre côté 6,800 tués ou blessés.

C'est une journée glorieuse qui s'ajoute à tant d'autres; mais trois causes peuvent empêcher qu'elle ne porte ses fruits : premièrement le retard que l'on a mis à l'attaque, secondement l'occasion échappée, la fortune méprisée qui voudra se venger, les 20,000 hommes qu'elle a amenés sur le champ de bataille ayant été négligés et rendus inutiles. Ces deux fautes pourront encore être réparées, si l'on met une activité extraordinaire à poursuivre l'armée que l'on vient d'entamer; mais, au lieu de cela, si, la croyant plus découragée, plus intimidée, plus affaiblie qu'elle ne l'est en effet, on lui laisse la nuit entière pour se remettre, cette illusion du vainqueur se paiera chèrement, et cette troisième faute, ajoutée aux deux autres, pourra les rendre irréparables.

VI. — MOUVEMENS ET CONTRE-MARCHE DU CORPS DE D'ERLON. — QUELLE EN FUT LA CAUSE?

Ce fut longtemps une chose inexplicable que l'apparition soudaine du corps entier du général d'Erlon dans le voisinage du champ de bataille de Ligny. Napoléon paraît n'en avoir jamais connu la cause véritable. Trompé sur les faits, il n'a pas manqué de trouver là un nouveau sujet d'accusation contre le maréchal Ney. Suivant la ver-

sion de Sainte-Hélène, ce maréchal, toujours le premier au feu, avait oublié la moitié de ses troupes, le corps de d'Erlon, à deux lieues en arrière; il ne s'en était souvenu que lorsqu'il s'était trouvé lui-même aux prises avec l'ennemi. Alors il avait envoyé en toute hâte à ce corps l'ordre d'avancer; mais il était trop tard, et c'était une des raisons pour lesquelles ces 20,000 hommes de d'Erlon s'étaient promenés, dans la journée du 16, entre les Quatre-Bras et Ligny, sans avoir été engagés nulle part : grand malheur assurément, qui ne serait jamais arrivé sans le trouble d'esprit où était le maréchal Ney depuis les événemens de 1814.

Cette fiction historique sur un fait si important, si facile à vérifier, a duré jusqu'au moment où le général d'Erlon a expliqué lui-même ce qui s'était passé. Malheureusement il ne l'a fait qu'en 1829, lorsque la fiction s'était déjà enracinée dans l'esprit des multitudes, et qu'il était déjà un peu tard pour la faire disparaître. Le général d'Erlon expliqua alors qu'il avait reçu du maréchal Ney, le vendredi 16 juin, vers onze heures ou midi, l'ordre de diriger son corps sur Frasnes et les Quatre-Bras. Immédiatement ses troupes, déjà sous les armes, s'étaient mises en mouvement en toute diligence. Pour lui, il les avait devancées à Frasnes. Là, il avait été rejoint par un aide-de-camp de Napoléon, le général Labédoyère. Celui-ci lui fit voir une note au crayon qu'il portait au maréchal, laquelle lui enjoignait de diriger son premier corps sur Ligny. Labédoyère prévint en outre le général d'Erlon qu'il avait déjà donné l'ordre d'exécuter ce mouvement et fait changer la direction des colonnes. Sur cet avis, d'Erlon avait pris la route indiquée, il avait porté ses troupes au canon de Saint-Amand, jusqu'à ce qu'il fût rappelé impérativement par le maréchal Ney, aux prises avec des forces triples, qui augmentaient à vue d'œil et menaçaient de l'accabler. Napoléon n'ayant rien fait pour attirer à lui le 1er corps, lorsque celui-ci touchait au champ de bataille, d'Erlon avait dû obéir à son chef immédiat et rejoindre le maréchal aux Quatre-Bras.

Du moins il avait pris sur lui de laisser à portée de Napoléon la division Durutte et trois régimens de la cavalerie Jaquinot; mais l'empereur n'avait pas profité de ce détachement plus que du corps entier. Là aussi, les généraux avaient discuté vivement entre eux; les uns voulant, avec le général Brun, que l'on se portât au canon et que l'on attaquât les Prussiens à revers et en queue, par Wagnelée, les autres que l'on se contentât de rester en observation et d'attendre les volontés de l'empereur. Ce dernier parti avait été adopté par le général Durutte, qu'une plus grande responsabilité alarmait. Ce détachement, qui eût pu être si utile, dut se contenter d'inquiéter l'ennemi de loin par quelques coups de canon. La nuit avait mis fin à ces démonstrations sans importance.

Telle est la vérité, bien loin, on le voit, de ce que se représentait Napoléon lorsqu'il écrivit les récits de Sainte-Hélène. Ce n'est pas le maréchal Ney qui a oublié ses troupes; c'est un aide-de-camp de l'empereur qui a pris sur lui de détourner les colonnes en marche, et de les envoyer, au lieu des Quatre-Bras, à Villers-Peruin et Saint-Amand. Avait-il mission de changer leur mouvement? Cela est plus que douteux. Apparemment la note *au crayon* portait que le maréchal Ney, après avoir refoulé les Anglais, détacherait son premier corps sur Ligny pour prendre à revers les Prussiens, et elle le laissait juge de ce qu'il y avait de possible dans l'accomplissement de cette instruction; mais le général Labédoyère, dans la hâte excessive d'amener à Napoléon un appui, il est vrai, décisif, ne prenant conseil que de son zèle, avait fait exécuter lui-même le mouvement vers Ligny. Il avait par là enlevé à Ney la moitié de ses troupes, sans attendre que le maréchal fût prévenu et qu'il eût pu décider.

VII. — LES QUATRE-BRAS.

Qu'est-ce donc que cette position des Quatre-Bras, objet de tant de discussions et de reproches sanglans depuis bientôt un demi-siècle? Voici l'exacte configuration des lieux. Au sortir des dernières maisons de Frasnes, éparses sur la hauteur, la grande route traverse une vaste plaine jusqu'aux Quatre-Bras, dont la ferme blanchit à une lieue, sur une petite éminence. Cette plaine est à peine ondulée en quelques endroits; nulle part la moindre aspérité, le moindre obstacle; çà et là une saignée dans les prés; partout une terre grasse, noire, ou plutôt un seul champ de labour. A une distance de 1,500 mètres l'une de l'autre, de grosses fermes aux toits bas qui s'élèvent du milieu des blés : sur la gauche, Pierrepont; au centre, Gémioncourt; à droite, le village de Pyraumont. Aujourd'hui la monotonie de ce terrain n'est interrompue par aucune grande végétation. En 1815, un taillis nommé le bois de Bossu bordait en partie la gauche de la route pavée. Depuis que le champ de bataille est devenu, par un don public, le domaine du duc de Wellington, il a fait extirper le bois, qu'il a changé, comme le reste, en terres à blé. Au-delà de la ferme de Gémioncourt, un petit ruisseau stagnant, le seul que l'on rencontre, et plus loin, à une demi-lieue, les Quatre-Bras. Ce n'est point un village, mais un groupe de quelques fermes aux quatre embranchemens des routes, sur Charleroi, Nivelles, Bruxelles et Namur. Comme ce point d'intersection est plus élevé que le reste de la plaine, on y arrive en montant par ces quatre tronçons de route, et, plus loin, le même plateau se déroule, les mêmes vastes bassins s'étendent. Ce n'est qu'à trois quarts de lieue plus loin que les nappes de terrain commencent à

se rompre et à s'encadrer d'éminences et de collines jusqu'au défilé de Génappes, au pont de la Dyle, où commencent ces larges ondulations qui se prolongent au loin dans la direction de Waterloo. La position de ce champ de bataille n'avait par elle-même aucune force particulière; mais il est vrai que la rencontre des routes lui donne une grande importance stratégique. C'était, ai-je dit, le point où se concentrait l'armée anglaise; c'était aussi sa ligne de communication avec l'armée prussienne.

Nous avons laissé le 16 juin, à onze heures et demie, le maréchal Ney à ses avant-postes de Frasnes, au moment où l'ordre lui parvient de se diriger sur les Quatre-Bras. Il transmet sur-le-champ à ses deux chefs de corps, Reille et d'Erlon, l'ordre de mouvement. Déjà les dispositions sont indiquées pour s'avancer jusqu'auprès de Génappes; quelques bataillons devront même se risquer plus loin sur la route de Bruxelles.

Sur ces entrefaites, le général Girard, détaché vers Fleurus, avait annoncé que les Prussiens occupaient encore ce bourg à dix heures du matin, et qu'ils continuaient à s'avancer sans obstacles. Sur cet avis, le général Reille, qui se voit débordé par sa droite et en arrière, hésite à se compromettre davantage. Il tient ses troupes rassemblées et sous les armes; mais, pour les porter en avant, il attend l'effet de cette nouvelle sur le maréchal Ney, et il demande un second ordre, tant il est vrai que les lenteurs que Napoléon avait mises à attaquer les Prussiens se communiquaient à toute la ligne. Les meilleurs généraux considéraient le mouvement en avant de la gauche, sous Ney, comme nécessairement subordonné à un mouvement analogue de la droite, sous Napoléon. Ney renouvelle son ordre à Reille, et cette gauche, retenue si longtemps par l'immobilité de la droite, aborde enfin l'ennemi sur les hauteurs de Frasnes. Les forces de Ney se composaient alors de 15,750 hommes d'infanterie, 1,865 cavaliers, total : 17,615 combattans, 38 pièces de canon. Le prince d'Orange, qu'il avait en tête, ne pouvait lui opposer que la division hollando-belge de Perponcher, 6,832 hommes et 16 bouches à feu.

L'inquiétude que venait d'éprouver le général Reille n'était pas étrangère à Ney. Il ne crut pas devoir s'engager tête baissée, dès la première heure, tant que le canon de Napoléon ne se fit pas entendre sur sa droite. Voilà ce qui explique sa marche circonspecte en commençant l'attaque, et pourquoi il ne tira pas immédiatement un plus grand parti de sa supériorité de forces. Ajoutez que le prince d'Orange, avec beaucoup de présence d'esprit, montrait dans toutes les directions d'assez fortes têtes de colonnes. Il en avait au débouché du bois, il en avait sur la route de Nivelles, sur celle de Sombref. Par là il réussit à faire croire que des masses débouchaient de

tous les points de l'horizon. Si le maréchal Ney eût su ce que nous savons aujourd'hui, nul doute qu'il n'eût cruellement puni le prince d'Orange d'une telle dissémination de ses troupes : il les aurait percées et rompues, il aurait occupé le point d'embranchement des routes; mais quel eût été le grand résultat de cette occupation ? Aurait-il pu se maintenir aux Quatre-Bras ou dépasser ce point sans être enveloppé ? Dans tous les cas, si ce fut une faute d'avoir voulu marcher dès les premiers pas trop à coup sûr, on verra bientôt qu'elle a été exagérée, dénaturée, jusqu'à en changer entièrement le caractère.

A mesure que Ney s'avance, précédé d'une ligne de tirailleurs, le prince d'Orange reploie ses postes et cède lentement le terrain. A droite, la division Bachelu marche contre le village de Pyraumont; à gauche, le bois de Bossu est attaqué par le général Foy, dont le nom ne brillait encore que d'un éclat militaire. Il devait plus tard nous subjuguer par cette singularité d'un vieux soldat qui met au-dessus de la faveur de son chef l'ambition de la liberté. La division Jérôme est en réserve. Ney avait ainsi profité habilement des lieux pour appuyer ses deux ailes, formées de son infanterie, là où elles pouvaient trouver un soutien, dans le bois, les fermes, le village; mais il avait réuni au centre sa nombreuse cavalerie, parce que là le terrain est ouvert et qu'elle pourra s'élancer sans nul obstacle sur des plans inclinés. Quant à l'ennemi, surpris, pressé par le temps et la nécessité, il n'a d'autre plan de bataille à ce moment que de jeter au plus vif du feu les troupes à mesure qu'elles arrivent, hors d'haleine, au rendez-vous.

Déjà, à trois heures moins un quart, le prince d'Orange aperçoit les colonnes anglaises qui se pressent de l'atteindre au pas de course. Ce sont les trois brigades d'infanterie de la division Picton; elles rétablissent l'égalité du nombre. Cette division se déploie promptement sur deux lignes, en avant de la route de Sombref, pour tendre la main aux Prussiens. Presque en même temps arrive le duc de Wellington; il est suivi de la brigade de cavalerie légère hollando-belge. Après Picton arrivent le duc de Brunswick et son corps, ce qui élève les forces ennemies à 18,090 fantassins, 2,000 chevaux, 28 pièces de canons. La supériorité du nombre a déjà passé du côté de l'ennemi.

Les Belges soutinrent le premier choc, et voici ce que des témoins oculaires racontent à ce sujet : ils disent que les chevau-légers, dès qu'ils débouchèrent, se formèrent pour attaquer. Un régiment français, des chasseurs de Piré, marche au pas au-devant d'eux. On vit de loin s'avancer les Français, non comme pour une attaque, mais plutôt comme dans une parade. Le sabre baissé et pendant, ils tendaient les mains aux Belges, et dès que l'on fut à portée de la

voix, ils leur crièrent de venir dans leurs rangs, qu'ils y seraient bien reçus, qu'ils étaient anciennement amis, qu'ils avaient servi ensemble en Espagne, sous les mêmes généraux et dans le même corps, et ils appelaient par leurs noms ceux qu'ils reconnaissaient. Plus on était proche, plus les instances redoublaient. On en vint ainsi à se toucher; mais, au lieu de se rendre à ces instances, les Belges commencèrent à sabrer. Alors les Français, d'anciens amis qu'ils étaient, devinrent de furieux ennemis. Chacun se choisit un adversaire, et, comme on était déjà presque mêlé, on se prit corps à corps. Cette première rencontre fut terrible, mais elle dura peu. Culbutés, écharpés, les Belges s'enfuient en désordre au-delà du champ de bataille. Ils y laissent en morts et en blessés une bonne partie des leurs.

Pendant qu'aux deux ailes l'infanterie de Reille gagne du terrain, la cavalerie légère au centre continue ses charges le long de la grande route. Le duc de Brunswick, à la tête de ses lanciers, fond sur les colonnes françaises. Il est rejeté sur son infanterie au bas de la route de Nivelles. Comme il essayait bravement de rallier ses troupes, il est tué d'une balle qui lui traverse le corps. Son cheval l'emporte au loin, sans vie, penché sur l'arçon, au milieu de la seconde ligne. A sa suite, la cavalerie légère de Piré pénètre jusque dans les Quatre-Bras; les têtes de colonnes tourbillonnent à la croisée des routes. Les cavaliers brandissent le sabre sous le feu nourri des *highlanders*, embusqués derrière les haies et les fossés.

Ney soutient ce succès par la grosse cavalerie de Kellermann, qui vient de le rejoindre. A la vue de ces cavaliers, les carrés anglais se forment; ce sont d'abord ceux du 44e et du 42e régiment. Picton les appuie des carrés de sa division et de ceux des gardes. Trois régimens anglais achèvent de fermer la trouée, le 32e, le 79e, le 95e. Disposée en échiquier, cette infanterie est en partie cachée par les blés; mais des lanciers français viennent intrépidement planter en terre les hampes de leurs lances, en guise de jalons, sur le front des bataillons ennemis, à peu de distance des baïonnettes; l'escadron charge en prenant la flamme de la lance pour point de direction. Les tirailleurs anglais se retirent; ils vont se coucher à terre à l'abri des baïonnettes croisées de leur régiment. Les batteries françaises qui leur sont opposées se taisent. On entend le bruit sourd des pas des chevaux à travers les sillons, sur la paille foulée.

Ce fut comme un prélude des grandes charges de cavalerie qui devaient se renouveler le surlendemain au milieu du plateau de Mont-Saint-Jean. Les étrangers ont comparé ces attaques d'escadrons à des faucons et des éperviers qui épient et saisissent le moment de fondre d'en haut sur leur proie. A peine un escadron a-t-il été repoussé par les feux convergens, un autre se précipite sur la

même face du carré; mais le plus souvent ce même assaut rencontre le même obstacle : la tête de colonne, après avoir essuyé le feu, se brise et dévie sur la droite ou sur la gauche. Les divisions qui galopent sur ses pas suivent le même mouvement. Après avoir passé et repassé dans les intervalles des carrés en absorbant leurs feux, la cavalerie va se reformer et reprendre haleine. Aussitôt les batteries muettes recommencent à tonner, jusqu'à ce que les escadrons s'ébranlent de nouveau.

Ainsi se succèdent ces flots de fer, sans pouvoir entamer les épaisses murailles de l'infanterie ennemie. C'est en quelque sorte le combat inégal des armes blanches des anciens et des armes de jet des modernes, et il semble que la formation particulière de l'armée anglaise entra pour beaucoup dans le résultat. Les historiens de ces guerres n'ont pas assez remarqué (1) que la ligne anglaise, lorsqu'elle se préparait à recevoir un choc, se doublait et se formait sur quatre rangs, au lieu de deux. Je ne puis m'empêcher de croire que cette disposition augmenta sa force de résistance dans le choc, soit que l'infanterie ainsi formée ait plus de feux réservés, soit plutôt que le quatrième rang, même sans tirer, ajoute à la confiance et à la solidité des trois premiers (2).

Cependant le maréchal Ney est vainqueur à ce moment sur toute la ligne. Aux deux ailes, son infanterie a pénétré jusque sur les routes de Nivelles et de Sombref; au centre, la cavalerie a fait de terribles ravages. Deux régimens anglais, le 42e et le 44e réunis, ne forment plus qu'un bataillon. Le corps hollando-belge a été culbuté, la ferme Gémioncourt occupée : il est cinq heures; mais à ce moment arrivent par la route de Bruxelles le reste des brigades de Kempt et de Parck, par celle de Nivelles deux brigades d'infanterie de la division Alten et deux batteries. Ce renfort porte l'armée anglaise à 26,238 hommes, quarante pièces de canon. Ney est réduit toujours au même effectif, car Kellermann a comblé à peine le nombre des morts. Encore dans quelques instans vont déboucher par la chaussée de Nivelles les batteries de Lloyd et de Cleeve : elles donneront à l'ennemi la supériorité d'artillerie qui lui manque.

C'est alors que le colonel Laurent apprend à Ney que son premier corps a été détourné; peu d'instans après, nouvelle dépêche de Napoléon, datée de deux heures : « Le sort de la France est entre vos mains. » Presque immédiatement cette dépêche est suivie d'une troisième, plus pressante, qu'apporte le colonel Forbin-Janson. Ainsi

(1) Ce détail important n'a pas échappé à M. le colonel Charras.

(2) Les Suisses ont emprunté cette disposition de l'infanterie anglaise : l'expérience de la campagne de 1815 prouve que cette formation pourrait être introduite avec avantage même dans les états du continent où les armes touchent de plus près à la perfection. 1857.

les ordres de l'empereur pleuvent sur Ney à mesure qu'il lui est plus impossible de les exécuter. Napoléon agit à ce moment en homme qui a trop tardé à donner ses ordres. Il les renouvelle, il les multiplie, comme si par là il regagnait le temps perdu.

Le duc de Wellington vient de recevoir une nouvelle division entière, celle de Cook. Elle élève maintenant ses forces à 31,643 hommes, dont une grande partie de troupes fraîches, et soixante-huit canons. Ney n'a toujours que ses 20,000 hommes, déjà harassés par six heures de combat, et dont il faut défalquer les blessés et les morts.

En présence de cette marée montante d'ennemis et de ces ordres répétés, de plus en plus pressans, de Napoléon, que l'on se figure ce qui se passa dans l'esprit du maréchal Ney, lorsqu'appelant à soi le corps de d'Erlon, qu'il attendait de minute en minute, le chef d'état-major Delcambre lui asséna cette réponse : que le corps tout entier a été dirigé à plus de deux lieues et demie, qu'il ne faut plus compter sur ces 20,000 hommes formant la moitié de ses troupes! C'est là un de ces momens où un caractère de fer peut être ébranlé. Il est constant qu'à cette nouvelle le maréchal Ney fut saisi d'un violent désespoir. Au milieu des boulets qui ricochaient autour de lui, il s'écria : « Vous voyez ces boulets; je voudrais qu'ils m'entrassent tous dans le corps. » Et ce qui causa ce désespoir à un pareil homme, ce ne fut pas la nécessité où il pourrait être de faire quelques pas en arrière jusqu'à Frasnes, ce fut la crainte de laisser ouverte à l'ennemi la voie de communication des Quatre-Bras à Sombref; car non-seulement il ne pourrait porter à l'empereur le concours que celui-ci demandait, mais il allait se trouver en péril de le laisser accabler par l'intervention de l'armée anglo-belge. Au lieu du détachement français qui devait apporter la victoire décisive à Ligny, Napoléon verrait donc déboucher sur sa gauche les colonnes anglaises, belges, hollandaises, dont Ney allait être impuissant à arrêter le débordement. Ney sentit alors qu'il serait responsable d'un immense désastre. Il aperçut le 16 comme une sorte de Waterloo dont il serait le Grouchy. Ce sombre pressentiment ne fit que redoubler son énergie; il dit à Kellermann : « Mon cher général, il faut ici un grand effort; il faut enfoncer cette masse d'infanterie; il s'agit du salut de la France. Partez! Je vous fais soutenir par toute la cavalerie de Piré. »

Kellermann, à la tête de ses cuirassiers, charge sur la route qu'enfile une batterie anglaise : il perce plusieurs lignes; mais la route est bientôt couverte des cadavres des assaillans. Ce grand effort a été inutile. La charge se rompt. Kellermann, dont le cheval a été tué, reste quelque temps à la merci des ennemis. Il leur échappe, à pied, en se suspendant aux mors des chevaux de deux de ses cuirassiers.

Le soleil se couchait; la victoire est arrachée aux nôtres au moment où leurs têtes de colonnes abordaient sur trois points la chaussée de Namur. Le duc de Wellington profite enfin de son immense supériorité numérique; il prend l'offensive. L'infanterie de Foy, de Bachelu, de Jérôme, se retire lentement du bois, de Gémioncourt et de Pyraumont. La cavalerie la couvre au pas. Au débouché du bois de Bossu, les régimens des gardes anglaises tentent d'inquiéter la retraite. Ils sont chargés et contenus.

Ney se retire, mais pas à pas, et seulement quand la nuit est arrivée; encore ne cède-t-il que le terrain qu'il a conquis; il se retourne pour peu que l'ennemi devienne importun. Pas à pas et fièrement il ramène ses troupes, jusque-là victorieuses, dans ses positions du matin, sur ces mêmes hauteurs de Frasnes. Ses avant-postes s'arrêtent à une demi-portée de fusil de l'ennemi et retiennent un lambeau du champ de bataille. Quant aux Anglais, ils n'osent poursuivre plus loin l'avantage de la dernière heure, contens d'avoir repris ce qu'ils avaient perdu.

Les troupes du général d'Erlon ne rejoignent que vers neuf heures, lorsque tout est fini; elles relèvent celles de Reille, qui passent en seconde ligne. Toute la nuit, Ney montra une vigilance admirable; il y eut, dans les ténèbres, une fausse alerte, causée par la rencontre de deux patrouilles, et les deux armées coururent aux armes. Le silence du reste de la nuit ne fut plus interrompu que par le feu des vedettes françaises au moindre mouvement de l'ennemi, ou par l'arrivée des renforts anglais, composés surtout de cavalerie.

Ainsi s'était terminé ce combat acharné des Quatre-Bras. Il avait coûté 4,000 hommes aux Français, près de 5,000 aux Anglo-Belges. Il s'agissait pour les deux chefs d'empêcher que l'un d'eux ne portât son appui à la grande bataille rangée qui se livrait le même jour, au même moment, à deux lieues et demie de là, dans les champs de Ligny. Wellington avait promis à Blücher d'arriver à temps pour le soutenir. Ney, sans rien promettre, avait reçu l'ordre de se rabattre avec une partie de ses forces sur Ligny, si la chose était possible. Après neuf heures de combat, Ney est obligé de céder; mais il met deux heures pour se replier sur Frasnes. Avec vingt mille hommes, il oppose un mur d'airain à l'armée anglo-hollandaise : il empêche le duc de Wellington de tenir sa parole, quand c'est sur cette parole qu'a été engagée la bataille de Ligny; il empêche qu'un seul homme de l'armée anglaise aille rejoindre l'armée prussienne, quand cette jonction était toute la combinaison des généraux ennemis. Il cède les Quatre-Bras, mais il les cède quand ce terrain n'a plus aucune importance pour l'ennemi, et que le rassemblement des deux armées anglaise et prussienne sur ce point est devenu impossible. Il donne neuf heures à Napoléon, non-seulement pour

vaincre, mais pour profiter de la victoire, sans inquiétude sur ses flancs, sans souci du concours du duc de Wellington, seul en champ clos avec les Prussiens, ayant encore en réserve tout le corps de Lobau, qui n'avait pas tiré un coup de fusil, toute la division Durutte et la cavalerie Jaquinot, laissées presque sous sa main par d'Erlon en se retirant. Voilà ce que Ney a fait ce jour-là. Ces services insignes devaient-ils être transformés en opprobres? Plaise à Dieu qu'une faute de ce genre soit commise le surlendemain, et que la droite fasse le 18 ce que la gauche a fait le 16! Dans ce cas, Waterloo sera un Austerlitz.

Voulait-on qu'avec ses vingt mille hommes postés en rase campagne autour des Quatre-Bras, Ney détruisît en détail d'abord le corps du prince d'Orange, puis la division de Picton, puis le corps du prince de Brunswick, puis la division Cook, en un mot tout le corps de bataille du duc de Wellington, pour se rabattre sur l'armée de Blücher et la détruire à son tour? Il y a des historiens qui sont allés jusque-là, et c'est le plus grand nombre. D'autres ont reproché même à Ney de ne s'être pas emparé avec un de ses escadrons du duc de Wellington, du prince d'Orange et du général Perponcher. Mieux vaudrait reprocher à ce maréchal de n'avoir pas tenu à lui seul la campagne contre les armées coalisées.

Encore une fois, ce que l'on pouvait raisonnablement attendre du maréchal Ney, c'est qu'il fît tête à l'armée anglaise et qu'il l'empêchât de rejoindre les Prussiens. Voilà le but. Peu importe, pour l'atteindre, qu'il fût placé en-deçà ou au-delà, ou par le travers de l'embranchement des routes. Ce n'était pas d'occuper tel plateau qu'il s'agissait, c'était de rompre la combinaison des ennemis. Il importait assez peu que Ney ne fût pas sur la chaussée, pourvu qu'il empêchât l'ennemi d'y passer. Mais l'artifice de l'imagination a été de faire croire que le moyen, c'était le but, que tout consistait à occuper la croisée des chemins, et que si on n'était pas placé à tel endroit, le résultat était manqué; comme si les Quatre-Bras eussent été une forteresse, un camp, la clé de la position. Exemple frappant de la facilité que l'on a de faire prendre aux hommes, et même aux générations, l'ombre pour l'objet, le moyen pour le but, l'apparence pour la réalité!

VIII. — RETRAITE DES PRUSSIENS. — D'OU VINT L'INACTION DE NAPOLÉON DANS LA MATINÉE DU 17? — INSTRUCTIONS DONNÉES AU MARÉCHAL GROUCHY.

Les deux ailes de l'armée française passèrent la nuit à deux lieues et demie l'une de l'autre, à Ligny et à Frasnes. Napoléon était revenu coucher à Fleurus, loin des bruits importuns du champ de bataille. Dans les anciennes campagnes, il n'eût pas manqué de bi-

vaquer à Ligny, au milieu des carrés de sa garde. Là pas un mouvement de l'armée ennemie ne lui eût échappé; il eût été à moins d'un quart de lieue de Bry, c'est-à-dire des masses prussiennes qui y étaient refoulées. A minuit, il eût entendu l'arrière-garde décamper à la suite des corps de Ziethen et de Pirch. S'il ne voulait pas poursuivre cette armée à outrance, que ne la tenait-il au moins sous ses yeux? Ses regards auraient pu voir à travers les ténèbres dans lesquelles elle s'enveloppe. A Fleurus, il en sera tout autrement : trop éloigné, il n'apprendra rien que par intermédiaire, et sans doute ce sera trop tard pour agir ou même pour se décider. Il ne saura rien que par de lents rapports, qui ne sont pas même demandés. Aussi, lorsque le maréchal Grouchy vint le soir au quartier-général chercher des instructions, il ne put obtenir aucun ordre positif, excepté celui d'envoyer la cavalerie de Pajol et la division Teste sur la route de Namur. C'était la direction précisément opposée à celle que prenaient les Prussiens.

Chose nouvelle pour Napoléon que ce tranquille sommeil de Fleurus! Il devait lui être funeste, car la disposition d'une armée victorieuse à s'endormir après la victoire est naturelle; elle devient insurmontable pour peu que le général en chef la partage. Les vainqueurs sont enclins à dormir parce qu'ils sont aussi fatigués que les vaincus, et de plus ils n'ont rien à craindre. Au contraire les vaincus ont alors une activité fiévreuse; la peur les éperonne et les empêche de fermer les yeux. Cette incroyable torpeur a été surtout condamnée par ceux qui en ont le plus profité. « Napoléon, disent-ils, se souvint trop alors de l'empereur et trop peu du général des guerres d'Italie. »

La nuit du 16 au 17 ne profita ainsi qu'à l'ennemi; mais il sut en tirer un bien grand avantage, et l'on peut dire que c'est pendant cette longue nuit d'inertie que la fortune commença à se lasser et à passer des Français dans le camp opposé. Pendant que tout repose du côté des Français, tout est en mouvement chez les Prussiens. Le premier et le second corps se retirent par Tilly, ils y bivaquent quelques heures, s'étendant jusqu'à Gentinnes et Mellery, où le maréchal Blücher porte son quartier-général. L'arrière-garde ne sort de Bry qu'à minuit. Le jour était levé lorsque le 3e corps, celui de Thielmann, se déroba de Sombref en une seule colonne à moins de mille pas de nos avant-postes, qui semblèrent ne pas l'apercevoir. Ce corps arrive à Gembloux à sept heures; voyant qu'il n'est pas poursuivi, il s'y repose jusqu'à deux heures après midi.

Ces mouvemens s'opèrent avec un tel ensemble, ils sont si peu entravés que l'ennemi a le temps d'en faire disparaître toutes les traces. Quand enfin on songea à poursuivre les Prussiens, on ne put ramasser ni un chariot, ni un débris de caisson, ni un prisonnier,

ni un blessé, ni trouver un seul indice de la marche qu'ils ont suivie. Cette armée de 80,000 hommes toute sanglante, que l'on croyait dispersée, se rallie à travers les grandes plaines de Marbais, et maintenant elle chemine à grands pas, effaçant derrière elle ses vestiges. Lorsque le vainqueur s'éveilla, les éclaireurs, envoyés tardivement, ne donnèrent aucune nouvelle certaine; le général Pajol, que l'on avait envoyé sur la route de Namur, ramassa avec ses coureurs quelques pièces d'artillerie. Cela même servit à tromper sur la direction que suivait l'ennemi. On verra plus tard combien l'idée de le chercher du côté de Namur, qui s'empara dès lors de l'esprit de Napoléon et de celui du maréchal Grouchy, eut de funestes conséquences.

L'histoire détaillée des guerres serait stérile pour l'intelligence, si dans les grands mouvemens des armées on ne voyait pas tout dépendre du travail secret de l'esprit des généraux. Le principal enseignement, c'est d'assister au conseil intérieur qu'ils tiennent en eux-mêmes, et lorsqu'il s'agit d'hommes tels que Napoléon, il est certain que, s'ils tombent dans l'inertie, cela vient de certaines erreurs d'esprit auxquelles le génie lui-même n'échappe pas. Ici deux causes expliquent l'inaction de Napoléon après la victoire : premièrement l'habitude qu'il a prise de regarder comme détruits tous ceux qu'il a frappés. Déjà il voit en imagination les Prussiens dispersés regagner les bords de la Meuse et du Rhin. Aussi dès le soir de Ligny il cesse de les croire redoutables, et il leur fait à peine l'honneur de compter avec eux. Voilà pourquoi il mit une si inconcevable incurie à les poursuivre. Cette première erreur est fortifiée par une seconde, le peu de cas qu'il fait de son adversaire. Il croit que le vieux maréchal Blücher ne se départira pas de la stratégie vulgaire et surannée des généraux autrichiens, laquelle lui conseille de faire retraite prudemment et méthodiquement sur ses renforts, par la Meuse. Il se refuse à penser que cet ancien général de hussards, comme il l'appelle, aura l'audace de s'improviser une nouvelle ligne d'opération par Louvain, Maestrich. En un mot, Napoléon agit comme s'il avait affaire à la vieille école d'Alvinzi ou de Wurmser. Il ne voulut pas reconnaître que Blücher avait appris quelque chose à l'école de Napoléon. On allait retourner contre lui les leçons de son propre génie, et il ne s'en apercevait pas : grave faute, la plus grave de toutes dans un chef, il se méprenait sur le caractère, le dessein de son adversaire, et, cette idée fausse se communiquant aussitôt à son lieutenant, c'était là une source de dangers, un principe de ruine, si l'on n'y remédiait pas à temps par quelqu'une de ces lueurs soudaines, qui à d'autres époques avaient éclairé tant de ténèbres plus épaisses encore.

Pour celui qui cherche à observer la succession des idées de Na-

poléon, il est important de savoir quelle a été la première instruction donnée par lui le matin du 17. Dans sa lettre au maréchal Ney, il pense que l'armée anglaise est en retraite. On occupera sans difficulté les Quatre-Bras; il faut compléter les munitions, rallier les soldats isolés, faire rentrer les détachemens. Tel est l'emploi qu'il veut faire de la dernière journée qui lui est accordée avant Waterloo; par où l'on voit qu'il était bien loin de l'idée de livrer ce jour-là une seconde bataille malgré ce qu'on lit à ce sujet dans les relations dictées par lui plusieurs années après.

Ce même matin du 17, le maréchal Grouchy vient au quartier-général de Fleurus demander des ordres, car il prévoit qu'il sera chargé de poursuivre les Prussiens, et déjà cette responsabilité lui pèse. Sans lui donner aucun ordre, Napoléon monte en voiture et l'emmène avec lui sur le champ de bataille de Ligny. Les embarras du chemin obligent Napoléon à monter à cheval. Il arrive sur les lieux à neuf heures, et depuis ce moment jusqu'à midi aucune résolution, mais de longs silences, des revues dans les prairies de Saint-Amand, souvent immobile, et toujours le maréchal Grouchy à ses côtés, muet, attendant ses instructions. Il semble que Napoléon lui-même attendît d'avoir pris un parti auquel il ne s'est pas encore arrêté. Les deux armées ennemies sont séparées par une défaite. A laquelle s'attachera-t-il d'abord?

La même incertitude qu'il a montrée la veille au matin assiége encore son esprit. Pour la dissimuler à lui-même et aux autres, il se prodigue devant les soldats, rangés sans armes devant leurs bivacs. Il les loue sur ce qu'ils ont fait; il les encourage à ce qui reste à faire; il remarque avec éloge que pour un cadavre de Français, il y en a cinq de Prussiens. Il fait relever les blessés, il visite, il améliore les ambulances : soins excellens, s'ils ne prenaient un temps qui devait être employé à sauver un empire. A Saint-Amand, il met pied à terre. Un cercle de généraux se forme autour de lui, un long entretien commence, et parmi tout cela rien qui concerne la guerre, mais des paroles emportées, étrangères à ce qu'on a sous les yeux : les nouvelles de Paris, les débats des chambres, l'opposition des libéraux, en qui il voit les anciens jacobins, et déjà des menaces, des accusations contre eux, comme si c'étaient là les ennemis les plus proches, les plus dangereux, profitant ainsi du bivac pour exhaler ses ressentimens, jusque-là contenus, contre la liberté, et reprendre le ton du vieil empereur. Il passe à accuser les factions de l'intérieur le peu d'instans que la fortune lui laisse encore pour se défaire des ennemis du dehors. Cependant les heures s'écoulent, et Grouchy, toujours cloué sur ses pas, ébloui ou stupéfait, et n'osant interrompre!

Marque infaillible des hommes ou des partis qui vont tomber.

Grands ou petits, vous les reconnaîtrez tous à ce signe. Leur esprit cherche à se distraire; ils se dérobent; ils vont à d'autres objets. La crise est là, le gouffre est ouvert : ils y sont déjà plongés; mais ils ne le voient pas, ou ne veulent pas le voir. Ils détournent, par des propos étrangers, leurs yeux, leurs pensées, leur imagination, de ce point noir qui grossit. Quand cela arrive, dites que ces hommes, ces partis se livrent eux-mêmes, car leur inertie volontaire, demain ils l'appelleront fatalité.

Ces lenteurs, ces temporisations échappent au soldat, que la vue du chef et sa familiarité au bivac après la victoire remplissent d'enthousiasme; mais une inaction si extraordinaire frappe les généraux, que les défaites des années précédentes ont ébranlés dans leur superstition pour la fortune de l'empereur. Ils attendaient des ordres de mouvemens; ils s'étonnent de ces conversations étrangères à la guerre. Même le fidèle Drouot s'attriste; il soutient que l'on aurait pu, ce jour-là, arriver à Bruxelles, et quel n'eût pas été l'effet d'une prompte occupation de la capitale! Quelques-uns murmurent tout bas. Gérard, Exelmans sont de ce nombre; leur impatience éclate, et ils se confient entre eux leur surprise. « Est-ce ainsi que l'on avait fait la guerre dans les campagnes heureuses? Où était la décision, la rapidité, le génie foudroyant qui ne laissait respirer ni les vainqueurs ni les vaincus? On avait rompu précédemment les coalitions, on avait battu l'ennemi lorsqu'il était trois contre un à Castiglione, deux contre un à Eckmühl, à Ratisbonne; mais comment cela? Par des prodiges d'activité, par des coups impétueux, par des marches forcées, par des combats de jour et de nuit, qui avaient rétabli l'inégalité au profit du petit nombre. Maintenant on avait à faire à plus de deux cent mille ennemis, et on leur laissait, avec l'avantage du nombre, celui de la décision et des manœuvres, car il ne fallait pas se dissimuler que la veille on avait perdu six heures en attaquant à trois heures au lieu de neuf. En ce moment, la même faute était répétée et aggravée. Toute la nuit et la moitié du jour avaient été perdus déjà, soit que l'on veuille se rejeter sur les Anglais, ou forcer les Prussiens à recevoir une seconde bataille, comme Beaulieu après Montenotte. Ce n'était pas ainsi que procédait l'ennemi; il ne s'endormait pas sur les dangers. Déjà il avait échappé, dans sa fuite, aux Français, et sans doute la victoire de Ligny, restée infructueuse, sera bientôt à recommencer. On voyait bien que l'ennemi avait appris de nous à se comporter sur un champ de bataille; mais nous, l'avions-nous oublié? »

Cela n'était encore prononcé que tout bas par quelques-uns. Vandamme, irrité des critiques que lui avait values son attaque de Saint-Amand, alla plus loin. Il lui arriva de dire : « Napoléon n'est plus l'homme que nous avons connu; » mais à ce blasphème presque

tous répondaient que l'on avait envoyé aux nouvelles du côté des Anglais et des Prussiens, que l'on ne pouvait marcher à l'aveugle, que le maréchal Ney avait ajouté à toutes ses fautes de ne pas envoyer de dépêches (ce qui était inexact). On n'avait pas reconnu à Saint-Amand la vigueur ordinaire de Vandamme; son impatience était du mécontentement. D'ailleurs, sitôt que les reconnaissances donneront quelque nouvelle, la décision du chef se fera connaître. On pouvait être sûr qu'elle ne tarderait pas.

Voilà comme on trompait les heures dans les bivacs de Saint-Amand, de Ligny. Cette sourde inquiétude des esprits dans une armée si passionnée, si raisonneuse, n'était pas le moindre inconvénient d'une si longue inaction.

Cependant l'ennemi n'avait éprouvé aucune de ces tergiversations. Dans le même temps que Napoléon était en proie à ces incertitudes, le maréchal Blücher, à peine relevé de cheval, avait ouvert la journée du 17 par cet ordre du jour à son armée : « Je vous conduirai immédiatement à l'ennemi; nous le battrons, car c'est là notre devoir, » et il marchait à ce rendez-vous. Vers dix heures du matin, Ziethen et Pirch, par Vilroux et Mont-Saint-Guibert, avaient atteint Wavre. Thielmann avait été rejoint à Gembloux par Bulow, qui arrivait de Liége, n'ayant pris aucune part à la bataille de Ligny. Son corps était de 30,000 hommes. Il faisait plus que combler les vides de l'armée prussienne, qui maintenant, toute rassemblée, impatiente de venger sa défaite, allait concentrer à Wavre une masse de 90,000 combattans. C'étaient 10,000 de plus qu'à la bataille de Ligny.

A quel moment Napoléon s'est-il enfin décidé à faire poursuivre cette armée par une masse considérable de ses troupes? Rien n'importe plus que ce détail. Si l'on s'en tient à la relation dictée par lui à Sainte-Hélène, il faut vraiment admirer l'art avec lequel il a dissimulé dans le récit le moment de la journée où il a chargé le maréchal Grouchy de la mission qui a rendu son nom tristement immortel. Dans les lignes qui précèdent, c'est à *la pointe du jour* que le général Pajol s'est mis en marche, c'est à *la pointe du jour* que le maréchal Ney a reçu son ordre; puis tout à coup viennent ces mots qui frappent pour la première fois l'attention : « Le maréchal Grouchy partit avec le corps de cavalerie d'Exelmans et le 3e et le 4e corps d'infanterie pour appuyer le général Pajol et suivre Blücher l'épée dans les reins. » Qui ne croirait, d'après l'habile contexture de ce récit, que le maréchal Grouchy a reçu son commandement et qu'il est parti presque à *la pointe du jour*, ou du moins à six ou sept heures du matin, puisqu'il appuie le général Pajol, lequel est bien réellement parti dans les premières heures du jour avec une division de cavalerie légère et la division d'infanterie

Teste, du 6e corps? Or il est certain que le tissu de ce récit, tout habile qu'il est, ne peut résister à l'évidence des faits.

C'est à midi seulement, et non pas à la pointe du jour, que le maréchal Grouchy a reçu, avec le commandement de 33,000 hommes, l'ordre de poursuivre les Prussiens. On venait d'apprendre par le général Exelmans qu'il avait aperçu une arrière-garde du côté de Gembloux. C'est dans cette direction que devra marcher l'aile droite française pour atteindre Blücher. Il est certain que le maréchal Grouchy aperçut dès le premier instant la difficulté de la tâche dont il était si tardivement chargé. Il en fut effrayé, il voulut la refuser. Je tiens de la personne (1) à laquelle il a répété ses propres paroles qu'il s'élança aux pieds de l'empereur et lui dit : « Sire, donnez ce commandement au maréchal Ney, et prenez-moi avec vous. — Non, lui répondit Napoléon, j'ai besoin de Ney avec moi. »

Alors le maréchal Grouchy insista avec anxiété sur les difficultés presque insurmontables de sa mission; il en était accablé d'avance. Il opposa que l'armée prussienne était partie à minuit, qu'on lui avait ainsi laissé prendre une avance de douze à quinze heures. Pouvait-il espérer de regagner sur elle ces deux marches? On ignorait encore dans quelle direction se retirait le gros de l'armée, et comme il était question de chercher les Prussiens du côté de la Meuse, Grouchy ajouta qu'il était trop dangereux de s'éloigner à ce point du corps principal formant la gauche française. D'ailleurs les troupes n'étaient point encore rassemblées. Les soldats, comptant que la journée était finie, avaient démonté leurs fusils pour les laver. Que de temps ne faudrait-il pas avant que les hommes fussent réunis et qu'ils se missent en marche! On ne pourrait s'ébranler qu'à deux heures, peut-être à trois. Dans cet intervalle, on achèverait certainement de perdre toute trace des Prussiens.

Ces représentations furent exprimées avec une sorte de véhémence qui étonna chez un homme ordinairement si soumis. Elles déplurent par tout ce qu'elles renfermaient de vrai. Napoléon ferma l'entretien par un mot amer qui ne souffrait pas de réplique : « Voulait-on lui donner des leçons? » Il ne restait plus à Grouchy qu'à obéir. Il réunit son corps d'armée, composé du 3e corps (Vandamme), du 4e corps (Gérard), de la cavalerie d'Exelmans et de cent bouches à feu. Quand les troupes purent se mettre en marche, il était entre deux et trois heures, comme Grouchy l'avait prévu. L'armée prussienne s'était retirée par Tilly et par Gembloux. Il y avait un avantage immense à poursuivre par la route de Tilly, puisque ainsi on restait plus près de Napoléon, et en communication certaine avec lui. On prit au contraire la route de Gembloux,

(1) M. le duc d'Elchingen.

qui était la plus divergente. La raison de cette préférence se montrera bientôt.

Chose qui semble d'abord extraordinaire, le corps d'armée du maréchal Grouchy mit sept heures à faire de Sombref à Gembloux le chemin que le corps du général Thielmann avait fait en quatre heures. On accuse le temps pluvieux, un orage, les chemins défoncés, et il est vrai que cette route n'était pas pavée. Quand Grouchy arriva à Gembloux, la nuit était noire, et il avait perdu toute trace du général prussien. Déjà fort inquiet, il s'arrêta, jeta des escadrons dans la direction de Wavre, et surtout de Pervez. Cet infortuné général tâtait de tous côtés les ténèbres, et il ne saisissait aucun indice, car il les cherchait principalement où il ne pouvait les trouver. Le plus grand malheur, c'est qu'une idée erronée s'était enracinée dans son esprit. Il croyait que le projet de Blücher était de prendre à dos l'armée française par un mouvement concentrique de la gauche prussienne sur Namur, Fleurus et peut-être Charleroi. Il s'attendait à voir l'armée prussienne revenir sur la ligne d'opérations des Français et les couper de la Sambre. Obsédé de cette idée malheureuse, il ne cédait qu'à regret au peu d'indices que les choses lui montraient.

Comme il voyait faux dans l'esprit de l'ennemi, et qu'il lui attribuait des intentions directement contraires à celles qui s'exécutaient, il était impossible qu'il rachetât par la sûreté de ses marches, par la rapidité de ses mouvemens, l'immense faute de Napoléon, et cette avance de quinze heures donnée à l'armée de Blücher. Le lieutenant ne pouvait ainsi qu'aggraver l'erreur du chef. Dans le même temps que Grouchy marchait dans la direction de Wavre, il se figurait que le danger viendrait du côté opposé, c'est-à-dire de Namur. Comment, dans une telle perplexité, aurait-il pu faire un mouvement prononcé, énergique? Les troupes étaient alourdies par la difficulté des chemins, le général était arrêté par une idée erronée qui l'enchaînait pour ainsi dire à chaque pas, et il s'arrachait comme malgré lui des champs de Ligny et de Fleurus. Il cherchait dans les ténèbres l'ennemi sur sa droite ou sur ses derrières, du côté de Pervez, pendant qu'il aurait fallu au contraire appuyer sur sa gauche pour se rapprocher tout à la fois et de l'armée française et de l'armée prussienne.

Après tout, c'est la pensée du chef qui donne aux troupes la sûreté, la rapidité, et leur fait faire des miracles. Si cette pensée est lumineuse, les troupes ont des ailes; si elle est incertaine, les cavaliers eux-mêmes sont appesantis et ne peuvent se mouvoir. Les mêmes chemins sont bons pour les uns, mauvais pour les autres, suivant le génie qui les mène. Au fond de tout désastre militaire, il y a une grande erreur d'esprit; ne cherchez pas d'autre fatalité.

Dans cette mission, déjà rendue presque impossible par tant de retards, quelle instruction positive a reçue le maréchal Grouchy? C'est sans doute un général plein de bravoure et de bonne volonté, mais il peut être au-dessous de sa tâche, il le craint du moins. Et qu'a-t-on fait pour l'éclairer, le rassurer, le diriger dans cette profonde nuit où il se trouve abandonné à ses seules lumières? Napoléon a partagé d'abord l'illusion que les Prussiens se retiraient par Namur sur la Meuse, et l'on ne voit pas qu'il ait rien fait pour détruire cette idée dans le maréchal Grouchy. Lorsque ce général pressait ses instructions dans cette nuit inextricable de Gembloux, qu'y trouvait-il? L'ordre de poursuivre les Prussiens : rien de plus; mais dans quelle direction les chercher de préférence? Quelle peut être l'intention du général ennemi? De quel côté était, sinon le certain, au moins le probable? C'est là que Grouchy aurait eu besoin d'être guidé par les lumières supérieures de Napoléon; mais sur tout cela Napoléon l'a livré à lui-même, sans lui donner aucune impulsion, aucune lueur pour s'orienter au milieu des incertitudes croissantes qui vont l'assaillir.

Il est vrai que, selon les relations de Sainte-Hélène, l'ordre aurait été donné à Grouchy de se tenir sur une *ligne intermédiaire* entre l'armée française et l'armée prussienne. Or c'est là ce que le maréchal Grouchy a nié péremptoirement, avec une persistance, un acharnement singulier jusqu'à la fin de sa vie, dans cette foule d'écrits, de notes de tout genre, où il n'a cessé de protester contre les récits de Sainte-Hélène. J'ai vu des notes manuscrites dont le maréchal couvrait ses livres; il revient constamment sur ce point : « que l'ordre donné le 17 était uniquement de poursuivre les Prussiens, qu'on les croyait en retraite sur la Meuse. Je ne sache pas, ajoute-t-il dans les confidences qu'il semble se faire à lui-même, que je pusse poursuivre les Prussiens et me lier avec l'empereur. »

Le maréchal Grouchy ne sort pas de là; toute sa vie il a répété la même chose avec une insistance qui a tous les caractères de la conviction et de la vérité, et il faut avouer que l'on ne trouve aucune trace d'une instruction de l'empereur sur cette *ligne intermédiaire* qui semble être une idée imaginée après l'événement, car les ordres subséquens ont été conservés : ils autorisent la marche sur Wavre et sont en pleine contradiction avec cette instruction prétendue qui aurait assigné la direction de Mont-Saint-Guibert. C'est sous les yeux mêmes de l'empereur et avec son assentiment que la route divergente de Gembloux a été choisie. Pourquoi Napoléon a-t-il laissé Grouchy s'engager de ce côté? Que ne l'a-t-il arrêté? Pourquoi ne lui a-t-il pas fait prendre la route de Bry à Tilly? Les communications se seraient liées d'elles-mêmes; mais c'est dès le point de départ, à Sombref, que les deux ailes se sont trouvées profondément

séparées par l'angle le plus ouvert. Napoléon a tout vu, il a tout approuvé. Est-ce à lui maintenant de rejeter sur un autre la responsabilité de ce choix malheureux entre deux directions, l'une proche, l'autre éloignée? Telles sont les explications que le maréchal Grouchy a répétées sous mille formes au sujet de ce premier faux mouvement qui a engendré tous les autres.

Il est une autre preuve que l'ordre de marcher sur une ligne intérieure n'a pas été donné (1) : c'est qu'un général aussi soumis que le maréchal Grouchy, qui, dans sa détresse, ne demandait qu'une instruction, une parole de son chef pour s'en couvrir, n'eût certes pas manqué de suivre la *ligne intermédiaire*, si cela lui eût été formellement commandé. Il ne s'éloignait qu'à regret, avec effroi, de Napoléon. Combien l'ordre de s'en tenir rapproché l'eût débarrassé d'un lourd fardeau!

IX. — RETRAITE DU DUC DE WELLINGTON SUR MONT-SAINT-JEAN.

On s'étonne que deux armées de 100,000 hommes, séparées seulement par une distance de deux lieues, puissent, après deux grandes batailles, ne rien savoir l'une de l'autre. Il est néanmoins incontestable que le duc de Wellington ignora toute la nuit le résultat de la bataille de Ligny. Le matin, ne recevant aucune nouvelle, il examinait l'horizon; il vit au loin une vedette française sur la route par laquelle auraient dû arriver les Prussiens. Il envoie un détachement de hussards en reconnaissance, et il apprend ainsi que les Prussiens sont en pleine retraite sur Wavre et que Napoléon est resté immobile dans Ligny.

Cette nouvelle lui est confirmée par une seconde dépêche du maréchal Blücher (la première avait été interceptée). Aussitôt le duc de Wellington prévient le maréchal Blücher qu'il va se retirer sur Waterloo. Il s'y arrêtera, il y acceptera la bataille le lendemain 18, pourvu qu'il puisse compter sur le concours de deux des corps de l'armée prussienne. Cet engagement pris, le général anglais, avec toutes ses forces maintenant rassemblées, n'avait plus d'autre but, en continuant d'occuper les Quatre-Bras, que de gagner encore quelques heures; par là il laisserait au général prussien cette journée entière et, s'il se pouvait, la matinée du lendemain pour achever son mouvement et venir le rejoindre en avant de la forêt de Soignes, où tous deux comptaient ressaisir l'occasion perdue à Ligny.

(1) Ces instructions prétendues sont même en contradiction avec les relations de Napoléon. Dans ses écrits de Sainte-Hélène, on voit qu'il continue d'approuver la marche sur Wavre, et qu'il était, lui aussi, préoccupé de la pensée que l'armée prussienne pouvait se reporter de Gembloux aux Quatre-Bras, sur les derrières de l'armée française (voyez *Notes et Mélanges*).

De son côté, le maréchal Ney était dans la même ignorance que le duc de Wellington. Il envoya à l'empereur le général Flahaut, resté avec lui depuis la veille. Il demandait avec instance des nouvelles de la bataille. Cette réponse arriva, elle semble incroyable. « Je crois cependant, écrit le major-général Soult, vous avoir prévenu de la victoire que l'empereur a remportée. » Ainsi l'on ne se rappelle pas à l'état-major général si l'on a donné avis à l'aile gauche de la victoire de l'aile droite!

Tant que dura cette incertitude sur ce qui s'était passé à Ligny, le maréchal Ney laissa ses troupes sous les armes, immobiles, sur les hauteurs de Frasnes, et véritablement pouvait-il faire autre chose? Si Napoléon, comme il était probable, avait gagné la bataille, quelle raison y avait-il pour Ney d'attaquer seul l'armée anglaise, tout entière en ligne? Il n'y avait aucun avantage à se commettre seul avec elle. Plus cette armée s'arrêtait aux Quatre-Bras, plus elle courait risque d'être détruite par la double attaque de l'empereur et de Ney. Au contraire, si la bataille de Ligny avait été perdue, et si l'aile droite française se retirait, fallait-il que la gauche courût à une destruction certaine en se plaçant aveuglément, dès la pointe du jour, au milieu de 200,000 ennemis victorieux? Ce sont là les motifs par lesquels s'explique l'inaction du maréchal Ney dans la matinée du 17.

Enfin les premières colonnes de Napoléon parurent, mais seulement à deux heures. Elles auraient pu facilement être rendues de Ligny aux Quatre-Bras à sept heures du matin, et c'est là encore une occasion où les relations de Sainte-Hélène, courant au-devant des reproches, pour empêcher que Napoléon ne fût accusé de cette nouvelle perte de six heures, se hâtent d'en accuser le maréchal Ney. Comme si ce n'était pas au corps le plus éloigné à se mettre le premier en marche, pendant que celui qui était aux Quatre-Bras était réduit à attendre! Mais le temps passé à Ligny en parades inaccoutumées se faisait cruellement regretter; la faute devenait flagrante, il fallait la rejeter sur un autre. Ney fut encore une fois chargé de ce fardeau. On l'accusa le 17, comme on avait fait le 15 et le 16. Napoléon pourtant était le premier moteur, c'était de lui que partait l'impulsion; la lenteur de ses mouvemens engendrait la lenteur de ses lieutenans. Voilà ce qu'il n'a jamais voulu reconnaître.

Le duc de Wellington donne l'ordre de se replier sur Waterloo. Pendant que ses troupes défilent autour de lui, il se couche sur la terre, le visage couvert de ses dépêches, et semble dormir. L'infanterie se retire de onze heures à onze heures et demie. Ce mouvement est masqué par la cavalerie, qui reste immobile sur deux lignes étendues, parallèles à la route de Namur. A l'approche des

troupes de Napoléon, ces deux grands rideaux se replient en trois colonnes sur la route de Bruxelles. Elles sont suivies de près et harcelées par la cavalerie légère du général Subervie. La journée était brûlante, le ciel pesant. Une de ces pluies diluviennes, fréquentes dans les étés de Belgique, vint à tomber. En quelques momens, les grasses terres que l'on traversait furent changées en marécages. Les chevaux s'abattaient sur les genoux; à chaque pas, la poursuite devenait plus difficile. D'ailleurs ce n'était pas la retraite d'une armée ébranlée qui refuse le combat, c'était le mouvement d'une armée qui va de sang-froid chercher son champ de bataille, depuis longtemps étudié et préparé.

La cavalerie française s'acharnait sur ses pas des deux côtés de la route, les lanciers de Subervie en tête, les cuirassiers de Milhaud sur les flancs. Les fantassins avaient peine à avancer, et pourtant ils firent le double du chemin de Grouchy ce jour-là, sans doute parce qu'ils marchaient sur une route pavée, mais aussi parce qu'ils savaient clairement où ils allaient.

Au passage du défilé à Génappes, l'arrière-garde anglaise, serrée de près, se retourne. Lord Uxbridge déploie sur le plateau, en travers de la route, la grosse cavalerie de Sommerset et de Ponsonby. Les nôtres débouchent de la longue rue étroite et serpentante de Génappes; ils rencontrent ce mur de cavaliers. Le 2e régiment de lanciers était en tête, il opposa une forêt impénétrable de lances au 7e de hussards anglais et au 1er des gardes. Le colonel Sourd acquit dans cette mêlée une renommée populaire par un exemple peut-être unique de vigueur : blessé et amputé du bras droit, il remonte une heure après à cheval et continue de conduire la charge. Une batterie française mit fin à ce combat de cavalerie. Depuis ce moment jusqu'à l'entrée du champ de bataille de Waterloo, l'armée française sembla plutôt escorter que poursuivre l'armée anglaise : on cessa de la harceler, comme il arrive à l'approche du moment décisif; mais, en atteignant la Belle-Alliance, Napoléon voulut s'assurer si c'était là le terrain choisi par l'ennemi. Les cuirassiers de Milhaud se forment comme pour charger, quatre batteries d'artillerie légère ouvrent le feu. Les Anglais y répondent par cinquante ou soixante pièces de canon. Ils s'arrêtent : c'était la position de Waterloo.

Il était six heures du soir; le temps manquait pour attaquer cette armée. Napoléon a dit qu'il eût voulu avoir ce soir-là le pouvoir de Josué, pour arrêter de deux heures le cours du soleil. Ce pouvoir, il l'avait eu le matin, dans les champs de Ligny; maintenant il était trop tard pour regretter de n'en avoir pas fait usage.

Dans cette soirée, le duc de Wellington reçoit la réponse de Blü-

cher : « Je n'arriverai pas seulement avec deux corps, mais avec toute mon armée; bien entendu que, si les Français ne nous attaquent pas le 18, nous les attaquerons le 19. » Sur cette assurance, le duc de Wellington établit son quartier-général au gros bourg de Waterloo, à une demi-lieue en arrière de son front de bataille; Napoléon, dans la petite ferme du Caillou, au-dessus du hameau de Maison-le-Roi. Cette masure devait être le dernier de ses bivacs.

X. — NUIT QUI PRÉCÈDE LA BATAILLE.

La journée du 17 juin vient de se terminer. La première moitié a été entièrement perdue pour les Français. Du côté des ennemis, les mêmes momens ont été employés avec une ardeur fiévreuse par les Prussiens. Leur armée a été portée comme sur des ailes de Bry à Mont-Saint-Guibert, de Sombref à Wavre; ils y bivaquent maintenant à l'entrée de la nuit.

Quel usage fera Napoléon des derniers momens qui lui restent? Ils sont bien courts; mais peut-être suffiront-ils encore, s'il trouve une de ses inspirations accoutumées, ou seulement s'il pénètre enfin le projet des ennemis. Retiré dans la ferme du Caillou pendant que la pluie tombe par torrens et que les soldats allument leurs feux de bivac, tout dépend de ce qui se passe à ce moment dans ce puissant esprit. Napoléon, dans cette nuit suprême, n'appréhenda qu'une chose : sa seule crainte fut que les Anglais ne profitassent des ténèbres pour décamper et se dérober à ses coups en passant la forêt de Soignes, car alors ils iraient faire leur jonction avec les Prussiens sous les murs de Bruxelles. Ils l'attendraient au débouché de la forêt, retranchés et rassemblés au nombre de 180,000 hommes. Comment les attaquer dans cette position au sortir du défilé? Il le faudrait pourtant, sous peine de laisser aux Russes, aux Autrichiens, aux Bavarois le temps de passer le Rhin et de se saisir de la France, vide de soldats.

Telles furent les seules inquiétudes de cette dernière nuit. Napoléon n'admit pas un seul moment que Blücher pût avoir l'insigne témérité de faire, en avant de cette forêt de Soignes, une marche de flanc pour tomber sur sa droite dans les champs de Planchenoit et de Frichermont. Toutes les fois qu'il interrogea sur sa droite l'horizon, il ne soupçonna, il ne pressentit, il ne vit aucun danger de ce côté-là. Ainsi le seul point qui le menaçait fut le seul qui ne lui inspira aucune crainte. Cependant ce ne fut pas un sommeil tranquille comme à la veille d'Austerlitz ou d'Iéna. Napoléon ne put dormir. A une heure du matin, il sortit à pied avec celui devant lequel il se contraignait le moins, le général Bertrand. Il marcha sur la route jusqu'aux grand'-gardes; la pluie continuait de tomber à flots.

Jamais soldats, à la veille d'une bataille, ne passèrent une nuit plus difficile, sans vivres, sans abri, couchés dans une boue liquide, ou, ce qu'il y avait de pis, dans les seigles trempés d'eau; mais la fatigue était plus forte que tout le reste, et les deux armées, harassées par la faim, les marches ou les combats des journées précédentes, étaient profondément endormies. Un silence solennel régnait au loin; l'horizon semblait tout en feu sur la ligne des bivacs. Napoléon prêta l'oreille; il entendit le bruit d'une cavalerie en marche. Cela renouvela la crainte que les Anglais ne se retirassent; mais des déserteurs qu'on lui amena et d'autres rapports diminuèrent cette inquiétude. Rassuré, il regagna avant le jour la ferme du Caillou.

Tout allait ainsi au gré de ses vœux. Il n'est qu'un seul reproche qu'il eût pu adresser alors justement à la fortune : c'est de ne lui avoir pas envoyé, pendant cette reconnaissance de nuit, une de ces illuminations soudaines qui, en d'autres circonstances, lui avaient fait voir si clair dans les projets de l'ennemi. En effet que d'indices qui l'eussent frappé et éclairé infailliblement à d'autres époques de sa vie! La lenteur calculée de la retraite du duc de Wellington, la précipitation effrénée de celle de Blücher, la ligne d'opérations de celui-ci abandonnée sur la Meuse, preuve certaine qu'il va rejoindre l'armée anglaise! En d'autres temps, ces signes auraient été pour l'empereur autant de traits de lumière; mais, puisqu'au contraire il a fermé les yeux à toutes les lueurs qui pouvaient le sauver, il faut bien reconnaître dans cet aveuglement les ténèbres soudaines qui s'amassent dans l'esprit de l'homme le plus clairvoyant, lorsque son moment approche et que la fortune veut en finir avec lui.

Certainement, lorsqu'il prit son quartier-général, à sept heures du soir, à la ferme du Caillou, il était bien tard pour remédier aux fautes commises, et pourtant qui peut dire que cela était impossible, s'il avait enfin deviné la pensée de l'ennemi? Il eût assiégé Grouchy de ses instructions, de ses prévisions; sa grande affaire eût été de se lier à lui par des communications certaines, incessantes; or, dans cette dernière nuit Grouchy n'a pas reçu de Napoléon une seule ordonnance, une seule dépêche, une seule parole! Il est vrai que, d'après les relations de Sainte-Hélène, Napoléon a envoyé à Grouchy deux officiers, l'un à dix heures du soir, l'autre à quatre heures du matin; mais ces assertions sont-elles exactes? Plusieurs les nient, et voici les motifs de leur incrédulité : ces deux officiers n'ont jamais été vus par Grouchy; personne n'a jamais pu indiquer leurs noms. Les ordres qu'ils sont censés avoir portés ne se retrouvent pas inscrits sur le registre de l'état-major. Bien plus, dans les dépêches qui ont suivi, Napoléon ne fait aucune mention de ces ordres qu'il aurait donnés pendant la nuit. Il n'insiste pas sur l'exécution, il ne la rappelle pas même, contre l'usage invariable en pareilles circon-

stances! De tout cela, plusieurs historiens, en particulier M. le colonel Charras, induisent que les dépêches dont il n'y a aucune trace, qui prescrivaient à Grouchy de détacher 7,000 hommes sur la gauche, n'ont jamais existé. Elles semblent avoir été imaginées après l'événement. Dans tous les cas, il est évident, par la faiblesse même de ce détachement de 7,000 hommes, que la pensée du mouvement en masse que préparaient les Prussiens n'entra pas sérieusement dans l'esprit de Napoléon. Il ne le crut pas possible; il ne fit rien de décisif pour l'empêcher ou seulement pour s'en assurer. Après tout, on doutait fort que le choc eût lieu le lendemain; c'est peut-être là ce qui explique le mieux qu'aucune grande mesure n'ait été prise pour une bataille suprême à laquelle on ne croyait pas encore.

En effet, tandis qu'une division de cavalerie anglaise allait déjà jusqu'à Ohain, au-devant des Prussiens, leur ouvrir le champ de bataille, Napoléon méprisait d'éclairer sa droite à l'approche du défilé de Lasnes. Au moment où les bivacs français se formaient, le major prussien de Falkenhausen les observait déjà, à peu de distance, sur les hauteurs. Il peut compter à son aise ces feux tranquilles. Il court informer le maréchal Blücher. Il raconte la sécurité du chef de l'armée française, l'imprévoyance de ces bivacs, qu'aucune précaution n'a été prise à l'entrée du défilé et du bois de Paris, qu'assurément une attaque de ce côté n'a pas été prévue. Une seule patrouille française a été rencontrée le matin vers Maransais. Le major Witowsky confirme ces nouvelles par un récit semblable, et elles fortifient Blücher dans le projet de jeter toute l'armée prussienne ou au moins trois corps vers le bois de Frichermont, sur le flanc de l'armée française.

Ainsi les Anglais occupent seuls Napoléon : il néglige le reste; mais rien n'est encore perdu pour cela. Même sans attirer à lui Grouchy, même sans envoyer aucune instruction nouvelle, il lui reste encore une possibilité de vaincre. Lui qui a tant de fois percé les ténèbres, s'il pressent enfin, au lever du jour, ce qui s'amasse sur sa droite, il profitera en toute hâte des derniers momens qui lui sont accordés; il devancera à tout prix l'arrivée et l'attaque des Prussiens. La journée du 18 commence.

La pluie a cessé, le ciel s'éclaircit vers cinq heures. C'est un dernier sourire de la fortune, et comme un signe qu'il faut se hâter. Pourquoi attendre davantage le soleil d'Austerlitz, puisqu'il refuse de paraître? Il suffit qu'il fasse jour. Napoléon, pressentant le danger, ne se laissera retarder par aucune considération tirée de l'indécision du temps, des terrains détrempés, de la difficulté de mouvoir l'artillerie, genres d'observations que ne manquent jamais de faire les inférieurs, et qui disparaissent devant la nécessité d'une volonté inflexible. Qu'il se souvienne seulement de lui-même. N'a-t-il

pas vaincu à Dresde par une pluie battante, à Eylau malgré la neige qui aveuglait son armée? A Iéna, en octobre, n'a-t-il pas commencé la bataille avant le jour, au milieu d'un brouillard impénétrable où il se faisait éclairer à la lueur des torches? Si la pluie doit éteindre les feux de l'infanterie, comme à la journée de la Katzbach, ce sera à l'avantage de l'assaillant et de l'arme blanche. D'ailleurs à ce moment même le corps de Reille, parti de Génappes dans la nuit, vient d'arriver. Il se forme le premier sur le champ de bataille, sans consulter l'état du terrain. Ce que ce corps a fait après avoir marché trois heures, les autres peuvent le faire plus aisément. Dans tous les cas, la nécessité commande; il n'y a plus à délibérer. Une seule chance reste : il dépend de Napoléon de la saisir. Pour cela, les troupes sortiront de leurs bivacs dès qu'il fera grand jour; il attaquera à sept heures, ou au moins à huit heures du matin.

Mais au contraire, trompé par une fausse confiance, aveuglé pour la première fois et jusqu'au dernier moment, s'il croit n'avoir pas besoin de compter avec le temps, si, après avoir perdu la matinée du 16, du 17, il perd encore celle du 18, s'il croit pouvoir attendre que le soleil disperse les nuages, que la pluie s'éloigne, que la terre soit séchée, qu'aucun obstacle ne l'empêche de vaincre, ce pourra être le dernier délai qui lui sera accordé. De ces deux chances qui se présentent encore à Napoléon, voyons laquelle il va choisir.

XI. — ORDRE DE BATAILLE DES DEUX ARMÉES. — PLAN DE NAPOLÉON.

Avec la nuit s'est dissipée la dernière inquiétude de voir les Anglais refuser le combat. Les premiers rayons du jour, le 18 juin, les montrent immobiles dans leur position de la veille. Napoléon en éprouve une vive joie. Il promène de nouveau ses regards sur le champ de bataille. En découvrant sur sa droite, à l'est, en pleine lumière, ce terrain découpé, ravineux, montueux, boisé, il ne soupçonna pas plus que la veille qu'un péril pût être caché dans ces étroits défilés qui de ce côté fermaient l'horizon. Cependant vers dix heures un régiment de hussards prussiens, sous le major Lutzow, s'approchait déjà en silence de la lisière du bois de Frichermont. Ils remplacèrent les avant-postes anglais sans rencontrer un seul homme pour les inquiéter ou les surveiller. Ils étaient là à une portée de canon de l'armée française, et l'idée qu'il y eût quelque chose à craindre des Prussiens n'entrait encore dans l'esprit de personne. Si une seule brigade de cavalerie eût été envoyée pour éclairer cette direction, elle aurait bientôt immanquablement révélé la présence du corps de Bulow, car son avant-garde à ce même moment gravissait déjà les rampes opposées des hauteurs de Saint-Lambert; mais ce fut la même sécurité chez les nôtres que le soir précédent.

Napoléon, certain du succès, ne fit pas même reconnaître cet ennemi qui était déjà caché sur ses flancs, tant il dédaignait ceux qui devaient lui porter le dernier coup! Il semblait alors, non pas seulement les mépriser, mais les oublier.

Un peu auparavant, pendant que l'empereur déjeunait, le maréchal Ney était accouru; il vient de parcourir les avant-postes; il annonce, dès le seuil, que l'occasion a échappé, que les Anglais se retirent. Si l'on tarde un seul instant, ils vont se dérober, et la forêt de Soignes les couvrira bientôt. Napoléon ne partage ni cette crainte ni cette impatience; il a mieux vu que son lieutenant, il lui répond qu'il est maintenant trop tard pour les Anglais et qu'il ne leur reste qu'à livrer bataille. En cela, il ne se trompait pas: mais comme si en ce moment ses lumières mêmes devaient servir à l'aveugler, il trouva dans cette certitude une raison de temporiser encore. On remarqua qu'il se plut à préciser mathématiquement devant ceux qui l'entendaient les chances de la journée. Elles étaient, suivant lui, de quatre-vingt-dix sur cent pour la victoire; il n'y en avait pas dix contre: encore est-il certain que dans ces dix chances contraires il ne fit entrer pour rien l'intervention des Prussiens sur le champ de bataille. C'est à peine s'il devait y croire lorsqu'il la verrait de ses yeux.

La confiance de l'armée n'était pas moindre que celle du chef. Soixante-dix mille Français conduits par Napoléon et par Ney se sentaient une supériorité certaine sur 80,000 ennemis, dont 40,000 seulement étaient de vieilles troupes et le reste formé en partie de landwehrs. Jamais on n'avait été plus sûr de vaincre, et c'est là sans nul doute (bien plus que le mauvais temps) ce qui fit encore une fois différer la bataille; car il y eut dans cette matinée deux ordres du jour de Napoléon très différens l'un de l'autre. D'après le premier, l'armée sera prête à attaquer à neuf heures du matin, et chacun sera à ce moment précis dans la position indiquée la veille au soir. Un second ordre du jour, distribué un peu plus tard aux chefs de corps, éloigne de beaucoup le moment de l'action; celui-ci prescrit que l'armée soit rangée en bataille *à peu près à une heure après midi*, et l'attaque commencera aussitôt. Entre ces deux ordres d'attaque, il y a une différence de quatre heures, et la cause en est la sécurité complète qui s'était emparée des esprits après que les Anglais n'avaient fait aucun effort pour échapper au combat. Du reste, ni l'une ni l'autre de ces instructions ne fut exécutée à la lettre; probablement elles furent remplacées toutes deux par des ordres donnés de vive voix.

On chercha longtemps quelque habitant du pays pour servir de guide à Napoléon. Un paysan qui s'était enfui comme tous les autres dans les bois revint le matin à Planchenoit; il se rendait à l'église,

car c'était un dimanche. Des généraux l'envoyèrent à Napoléon, qui le garda près de lui sur les hauteurs de Rossomme. Cet homme des champs resta à cheval la journée entière à côté de lui, dans les stations diverses qu'il occupa pendant la bataille. Pour rassurer ce paysan, Napoléon lui dit : « Parlez-moi, mon ami, avec franchise, comme si vous étiez avec vos enfans; » et le voyant interdit, il lui donna de son tabac, il le questionna sur les villes qu'il avait vues dans sa jeunesse. Plus tard, il le réprimanda et lui reprocha de baisser la tête sous les boulets, ce qui pourrait faire croire de loin que l'empereur était atteint, ajoutant qu'on ne les évitait ni debout ni couché. Ce paysan remarqua que Napoléon donnait ses ordres à ses aides-de-camp avec une grande douceur; dès qu'il osa parler, il nomma les villages voisins à mesure que l'empereur les montrait de la main, à gauche, parmi des ravins, les clochers en aiguilles de Braine-la-Leud, de Merke-Braine, à droite Planchenoit, Lasnes, Ohain, et à travers le feuillage bronzé des taillis, sur une hauteur, Chapelle-Saint-Lambert, qui n'éveillait alors aucun soupçon.

Le champ de bataille (1) où la destinée du monde allait se décider était alors bordé de forêts au nord et au nord-est comme un vaste champ clos. Un vallon séparait les deux armées; elles occupaient en face l'une de l'autre des hauteurs à peu près parallèles dans la direction de l'est à l'ouest; la chaîne de collines où étaient placés les Français formaient une ligne légèrement convexe et enveloppait le côté opposé. La partie la plus élevée de ces deux lignes parallèles est à leur milieu, en sorte que les deux extrémités, plus basses, sont cachées l'une à l'autre; les deux ailes de la même armée ne peuvent s'apercevoir. Les points culminans sont coupés par la grande route qui se déroule presque perpendiculairement à la position sur les hauteurs, en suivant les ondulations du sol. Du côté des Anglais, le bord du plateau était marqué dans son étendue par un chemin creux, capable de mettre à l'abri le front de leur armée. En avant de cette sorte de fossé, le terrain se relevait brusquement en une vive arête ou escarpement difficile à gravir, surtout au centre. Au-dessous de cette crête prolongée étaient trois postes, comme des forts détachés en avant de la ligne ennemie. Le premier, à l'extrémité de notre gauche, était le château d'Hougoumont, vaste tour carrée flanquée de granges et d'étables, environnée de bois, de vergers, de jardins et d'enclos; le second, au-dessous du centre, est la grande ferme de la Haie-Sainte, à mi-côte du ravin, sur le bord de la route; une cour fermée de hauts murs, une vaste porte sur-

(1) Voyez la description détaillée que j'ai publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1836.

montée d'une sorte de créneau la précède; le jardin, en terrasse, la défend par derrière; vers la droite, la vallée est fermée par le village de Smohain et le château de Frichermont; il fait le pendant du château d'Hougoumont, à l'extrémité opposée.

Ainsi un long plateau profondément ondulé, revêtu d'une crête, au-dessous du plateau, parmi de larges bas-fonds, trois forteresses rustiques, Hougoumont, la Haie-Sainte, Smohain, cet espace planté à gauche de taillis, partout ailleurs couvert de seigles, sans haies, sans ruisseaux, traversé par deux grandes routes pavées qui vont se rejoindre au sommet de l'angle, dans le bourg de Mont-Saint-Jean, tel était le champ de bataille. Les Anglais avaient immédiatement derrière eux le village de Mont-Saint-Jean, qui se prolonge aux deux côtés de la route comme un faubourg, plus en arrière Waterloo, enfin la forêt de Soignes, plantée de hêtres, sans broussailles ni végétation embarrassée. On dispute encore si elle eût été un abri ou un obstacle dans la retraite. L'extrémité gauche de la position anglaise aboutissait à un bois de pins et de chênes dominant ce côté du champ de bataille. Une armée qui se cacherait dans ces épais fourrés, coupés de quelques clairières, pourrait se glisser et déboucher à l'improviste; elle ne serait démasquée qu'au moment où elle prendrait part à l'action.

Le général anglais avait profité de ce terrain, qu'il avait étudié depuis longtemps. Sa première ligne couronna le bord du plateau; on vit comme une longue bande rouge se détacher sur la verdure des haies. La gauche se forma de la cavalerie légère de Vivian et de Vandeleur, de la division d'infanterie Picton, de la division hollando-belge Perponcher et de la 8ᵉ brigade de Kempt. Ceux des alliés sur lesquels le duc de Wellington comptait le moins se trouvaient ainsi encadrés et contenus dans les rangs des Anglais. A la droite anglaise de la grande route s'étendaient les divisions Alten, Cooke, la 1ʳᵉ et la 2ᵉ brigade des gardes. Ces troupes, qui composaient le centre, étaient serrées en colonnes par division, au-dessus et au-dessous de la crête, et elles atteignaient la route de Nivelles. Par-delà, le corps de lord Hill s'appuyait à des ravins en arrière de Merke-Braine; à l'extrême droite, la division belge de Chassé occupait Braine-la-Leud. En avant de la position, le château d'Hougoumont était occupé par quatre compagnies légères de Nassau, une compagnie de Hanovriens, une partie du bataillon de Lunebourg, la 2ᵉ brigade des gardes formant la réserve; la ferme de la Haie-Sainte par le second bataillon de Hanovre, sous le major Baring; la ferme Papelotte par un détachement belge; Smohain par le régiment d'Orange-Nassau, commandé par le prince de Saxe-Weimar.

Telle était la première ligne anglaise. La seconde se composait

entièrement de cavalerie. Les colonnes par escadron, à intervalle de déploiement, se tenaient massées en arrière du plateau; elles échappaient à la vue des Français. Derrière la division Picton était la 2e brigade de Ponsonby.

Les réserves firent une troisième ligne : à la gauche et au centre, la division de cavalerie hollando-belge de Collaerts; la 10e brigade anglaise dans l'angle d'intersection des routes; la brigade de Lambert près des fermes de Mont-Saint-Jean; à l'extrême droite, le corps de Brunswick entre Merke-Braine et la route de Nivelles. Ainsi partout les Belges, les Hollandais et les milices de Hanovre et d'Allemagne étaient flanqués et comme gardés à vue par les vieilles troupes britanniques. Chez celles-ci, l'infanterie était formée sur deux rangs, mais prête à se doubler dès qu'elle serait menacée.

L'artillerie couvrait le front des divisions. Au-dessus de la Haie-Sainte, il y avait une batterie de vingt-quatre pièces de canon. Ces dispositions prises, le duc de Wellington se plaça de sa personne à cent pas du bord du plateau, à l'abri de l'escarpement. Il était là, au plus chaud de la bataille; il tenait son armée dans sa main : aucun détail d'exécution ne pouvait lui échapper.

Napoléon, dans la reconnaissance qu'il venait de faire, avait jugé avec son coup d'œil ordinaire les circonstances du champ de bataille : il avait vu la droite et le centre de l'ennemi protégés par les difficultés du terrain, et de plus couverts par deux grands obstacles, Hougoumont et la Haie-Sainte, éloignés à peine de 400 à 300 mètres de la ligne de bataille; mais lorsqu'il s'était arrêté en face de la droite française, il avait remarqué que de ce côté la crête des terrains s'inclinait en pente douce. D'ailleurs cette première ligne était séparée du château de Frichermont par un intervalle vide de 1,600 mètres qui la laissait suspendue sans appui. Ses colonnes d'attaque pourront aisément passer dans cet intervalle. C'est évidemment de ce côté qu'il aura prise le plus aisément sur la ligne anglaise.

Aussi n'y a-t-il aucun doute sur le plan d'attaque qu'il forma à ce moment; il le dicta à deux généraux assis par terre, autour de lui, sur une butte d'où son regard embrassait le terrain que les deux armées allaient se disputer. Il trompera l'ennemi par de fausses attaques sur Hougoumont et des démonstrations sur Merke-Braine. Quand l'ennemi aura porté ses renforts de ce côté, Napoléon fera sa véritable attaque au côté opposé, sur la gauche anglaise. En refoulant cette gauche qu'ils trouveront sans soutien, les Français se porteront sur Mont-Saint-Jean, à la croisée des routes. L'ordre est donné aux compagnies de sapeurs du corps du général d'Erlon de se tenir prêtes à se barricader dans ce village. De ce côté, la difficulté sera plus faible et la victoire infailliblement plus grande. Vaincus,

les Anglais ne pourront se replier sur les Prussiens; ils seront même coupés de la route de Bruxelles; il ne leur restera que les défilés de Braine, et au loin l'Escaut, puis la mer, où l'on achèvera de les précipiter. Napoléon se retrouve tout entier dans ce plan de bataille. Pourquoi, après avoir été essayé dans la première phase de la bataille, a-t-il été si vite abandonné? C'est ce que la suite des événemens ne tardera pas à montrer.

Tandis que Napoléon donnait ses dernières instructions à ses lieutenans, l'armée française se formait sous ses yeux. Dans la relation de Sainte-Hélène, il marque la position d'attente non-seulement de chaque corps, mais de chaque division, de chaque brigade, avec un soin de détail qu'il n'a mis dans aucun autre de ses récits. On dirait qu'en décrivant aussi minutieusement la place de chacun avant la bataille, il a voulu pour tous prolonger ces momens d'espérance, faire défiler devant lui son armée encore intacte, et en passer une dernière fois la revue.

Les troupes se formaient en effet, comme pour une revue, sur un front de 4,000 mètres, entre les hauteurs de Frichermont, la route de Charleroi et celle de Nivelles. Onze colonnes se mirent à la fois en marche pour aller prendre leur position. Pendant qu'elles défilaient toutes ensemble sur le sommet des collines, elles se déroulaient comme d'énormes serpens revêtus d'éblouissantes écailles; mais de ce chaos apparent l'ordre ne tarda pas à sortir : l'immobilité remplaça le mouvement, un silence solennel se fit sur le champ de bataille. L'ennemi put contempler à loisir cet ordre nouveau qui ressemblait à une fête militaire.

Les deux premières lignes, à trente toises l'une de l'autre, étaient formées de l'infanterie de Ney. C'était d'abord, sur la droite, le corps du général d'Erlon, qui n'avait pas encore eu de rencontre avec l'ennemi. Il était rangé par inversion, sans doute par suite des contre-marches (1) de la journée des Quatre-Bras; sa quatrième division était en tête, en face de Smohain, sa première à gauche, appuyée à la chaussée de Charleroi. Ce corps fut prolongé par celui de Reille, aussi sur deux lignes, depuis les hauteurs de la Belle-Alliance jusqu'à la chaussée de Nivelles, Bachelu à droite, Foy au centre, Jérôme à gauche. Les deux corps de cavalerie de Jaquinot et de Piré s'étendirent sur trois lignes, au loin, sur les deux ailes, l'un observant Frichermont et jetant des postes sur Ohain, l'autre éclairant la plaine jusqu'à Braine-la-Leud. C'étaient là les lignes qui allaient aborder les positions ennemies.

(1) Je ne vois pas d'autres raisons à donner de cette formation et de ce *chaos*, qu'avait déjà remarqués le général Jomini. *Précis*, p. 204.

A cent toises en arrière de ce premier front de bataille se développaient quatre immenses lignes de cavalerie. Là étaient d'abord les cuirassiers Kellermann et Milhaud, rangés derrière Reille et d'Erlon : ils étaient prêts à soutenir l'infanterie dans son attaque; puis venaient après eux, encore à cent toises en arrière, et comme pour recueillir les premiers fruits de la victoire, les grenadiers à cheval, les dragons de la garde de Guyot et les lanciers de Lefebvre-Desnouettes. Toute cette cavalerie, étincelant de l'éclat des casques et des cuirasses, avait près d'elle, dans un intervalle de cent toises, le corps de Lobau comme une première réserve. Ce corps seul s'était massé en colonnes serrées sur les deux côtés de la chaussée de Charleroi, son infanterie à gauche, la cavalerie Domont et Subervie à droite. Au sommet de cet ordre de bataille se déployèrent sur six lignes les vingt-quatre bataillons de la garde à pied. Ces bataillons, sombres et massifs, étaient là, au loin, dans la main du chef, au dernier rang, pour finir la lutte. Deux cent cinquante bouches à feu étaient distribuées sur le front des divisions, dans les intervalles, ou sur les flancs; l'artillerie de réserve, derrière les lignes. Dans les dispositions préliminaires, il était difficile de trouver un indice certain du plan d'attaque. Tous les points de la ligne ennemie sont menacés. Le duc de Wellington ne peut manquer de rester longtemps incertain sur les projets de son adversaire.

Plusieurs historiens ont mis en doute que ces dispositions préparatoires aient été réellement exécutées telles que je viens de les rapporter d'après les récits de Sainte-Hélène. Ceux-là allèguent que cette formation est plutôt une fête militaire qu'une disposition d'attaque. Le terrain onduleux permettait de se concentrer et de couvrir les masses. Ils ajoutent qu'il est absolument impossible que Napoléon ait perdu un temps si précieux à déployer inutilement des lignes démesurées qu'il faudrait rompre en colonnes dès qu'on en viendrait aux mains. D'autres se contentent de blâmer; mais il est certain, d'après les témoignages les plus dignes de foi, que ces dispositions ont été vraiment exécutées. Sans doute, par ces vastes déploiemens, Napoléon s'était proposé un but qu'expliquent des circonstances suprêmes. Il voulait donner à l'armée le spectacle de l'armée, ajouter par ce spectacle à la confiance du soldat, l'exalter de la pompe et de la grandeur de cette scène militaire. Il est sûr que par le développement de ces lignes concentriques, que prolongeaient au loin les escadrons de cavalerie légère sur les deux ailes, il semblait déjà déborder et envelopper l'ennemi. Non-seulement il est avéré qu'il déploya ainsi l'armée entière, mais il passa devant les lignes pendant que les tambours battaient aux champs, et que les musiques jouaient au milieu des cris enthousiastes des soldats. Ceux

qui ont assisté à cette fête militaire sont unanimes; il n'y avait pas là un homme qui, à cette vue, doutât de la victoire. Il est vrai que les heures s'écoulaient; mais qui pouvait croire alors que ces heures d'enthousiasme profitassent à l'ennemi? Celui-ci gardait le silence. Ses colonnes masquées par le terrain, serrées en masse, taciturnes, se dérobaient en partie tristement à la vue. Là, point de bruit de trompettes, ni de roulemens de tambours, ni de vivat, mais une immobilité sinistre. Ainsi, grâce à ces dispositions préliminaires, l'armée anglaise paraissait inférieure de beaucoup à l'armée française. Les nôtres avaient, outre tous les autres motifs d'assurance, la confiance du nombre.

Napoléon mit pied à terre sur la hauteur de Rossomme: il était à un peu plus de 1,500 mètres en arrière du front de bataille; mais son regard pouvait embrasser de là l'ensemble du terrain que les deux armées allaient se disputer. On apporta d'une chaumière voisine une petite table et une chaise de paille. Il s'assit, il déroula ses cartes; l'action venait de commencer.

Dans une action telle que celle de Waterloo, il semble que les incidens les plus décisifs devraient aujourd'hui être assez exactement connus pour qu'il fût impossible à l'histoire de s'y méprendre, et c'est le contraire qui arrive. Pour peu que l'on entre sérieusement dans l'histoire de cette journée, on s'étonne de voir combien il reste encore d'obscurités, de contradictions, d'incertitudes dans le récit des événemens importans. Telle phase de la bataille a-t-elle précédé ou suivi telle autre phase? tel village a-t-il été pris? telle ferme occupée? à quel moment perdue et reprise? Chaque relation diffère sur chacun de ces points, et c'est pourtant de cet enchaînement de causes et d'effets que dépend le caractère réel d'une bataille. Il y a dans ces journées une chronologie implacable; si vous l'intervertissez d'un moment, tout vous échappe. Je me propose ici, non pas de réveiller les émotions du 18 juin, mais de marquer les phases principales de l'action dans l'ordre exact où elles se sont produites. Je cherche la vérité telle qu'un examen de quarante-six années, admirablement rouvert et continué par M. le colonel Charras et le général Jomini, peut la révéler à un esprit impartial, s'il y en a de tels en semblable matière.

EDGAR QUINET.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

LA

PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE

DEPUIS DESCARTES

I. *Essai de Philosophie religieuse*, par M. Émile Saisset; 1 vol. in-8°, 1859. — II. *Œuvres de Spinoza*, traduites par M. Émile Saisset, avec une introduction critique; 3 vol. in-18, 1861.

« On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, » disait un philosophe antique, signalant ainsi le flux perpétuel des choses dans ce monde « où tout devient, ajoutait-il, où rien ne demeure. » Héraclite a raison : le flot pousse le flot, tout change, tout s'écoule, et l'atmosphère d'idées au sein de laquelle nous vivons aujourd'hui n'est pas celle que respiraient nos devanciers. Et pourtant à travers cette instabilité des phénomènes, au milieu de ce mouvement des générations, il y a des choses qui durent et qui reparaissent toujours. Cette matière, livrée à des transformations sans nombre dans l'immense laboratoire du *cosmos*, ne cesse pas d'être la même matière; cet esprit de l'homme, qui déploie à travers les âges les pouvoirs que Dieu lui a confiés, est soumis de nos jours comme il y a deux mille ans à des lois invariables. Comment donc s'étonner que certaines époques, bien que séparées par une durée assez longue, offrent parfois de frappantes analogies? On insiste plutôt aujourd'hui sur les différences des siècles, c'est-à-dire sur l'écoulement des flots. On veut que chaque période, chaque génération, chaque année même, j'allais dire chaque moment de la durée, ait son caractère distinct, et l'étude des choses passagères prétend se substituer à la contemplation des vérités éternelles. Puisque tout devient

et que rien ne demeure, à quoi bon chercher des principes? La loi suprême pour certains esprits, c'est qu'il n'y a pas de loi. La vue de ce fleuve qui nous emporte, le tableau de ces ondes capricieuses qui se succèdent à l'infini, sont donc la seule chose qui puisse nous intéresser, et d'ingénieux critiques en effet n'ont pas craint de dire que la philosophie devait abdiquer devant l'histoire. Ils ont oublié seulement une remarque assez grave, c'est que l'histoire, pour laquelle ils réclament une place si haute, allait être frappée par cela même d'un discrédit profond. En voulant la surfaire, ils la rabaissent. Que deviendra l'art des Thucydide, des Tacite, des Guichardin, renouvelé de nos jours avec tant d'éclat, dès qu'il lui sera interdit de fournir à l'humanité des enseignemens solides? Ce ne sera plus qu'un spectacle frivole : dépouillée du droit de donner des leçons, l'histoire perdra sa dignité; mais non, ce n'est pas en vain que de nobles maîtres ont fait de la littérature historique une des meilleures gloires de notre XIX[e] siècle, et l'art qu'ils ont relevé ne sera pas amoindri. L'histoire, quoi qu'on puisse dire, sera toujours consultée, non pas comme l'image désespérante d'une perpétuelle anarchie, mais comme la preuve des lois qui se manifestent au milieu de la mobilité des temps.

Au moment où tant de brillans esprits exagèrent à dessein les différences qui séparent les générations, il n'est pas inutile de signaler parfois les ressemblances qui les rapprochent et les intérêts communs qui les unissent. Dans le domaine de la philosophie religieuse par exemple, une de ces analogies les plus dignes d'attention est celle que nous présentent deux époques, bien dissemblables d'ailleurs, les dernières années du XVII[e] siècle et le milieu du XIX[e]. Rappelez-vous la situation des sciences philosophiques au temps de Bayle et de Leibnitz : le tableau est grand et singulièrement varié. Dans le fond apparaît Descartes entouré de ses disciples, ceux-ci introduisant les principes du maître dans la science, dans les lettres, dans l'église même, ceux-là essayant de les développer librement à leurs risques et périls : grande école, école vivante où se déploient les talens les plus divers, où les plus originaux n'éprouvent aucune contrainte, où les plus fiers se sentent à l'aise, où Bossuet enfin trouve sa place à côté de Malebranche et le physicien Jacques Rohault à côté du mystique Fénelon. En face de cette glorieuse assemblée s'élève un personnage solitaire, le doux, l'austère, le profond et redoutable Spinoza. Or, tandis que le cartésianisme avec toutes ses ramifications occupe la plus grande partie de la scène, le spinozisme, réprouvé par tous ces mâles esprits, combattu par Fénelon, dédaigné par Bossuet, considéré par tous comme une monstrueuse chimère, eût été complétement rejeté dans l'ombre, si un esprit in-

génieux et subtil, aux dernières années du XVII[e] siècle, n'était venu en répandre parmi la foule, non pas certainement les doctrines abstraites, mais les conséquences trop réelles. Cet esprit, c'est Pierre Bayle. La critique est son arme; il juge, il décompose, il dissout tout ce qu'il touche. A le voir flotter dans le monde des idées, poursuivre partout les nuances, soutenir quelquefois le pour et le contre, défendre et condamner tour à tour la même cause, il est impossible de ne pas admirer la finesse de cette intelligence qui sait apercevoir si délicatement tous les aspects des choses; mais comment ne pas l'accuser aussi de scepticisme? Soldat dévoué de la tolérance, c'est au nom du scepticisme qu'il soutient cette grande cause, au lieu de combattre au nom des droits de la conscience et du respect de l'âme humaine. Prenez garde pourtant, ce scepticisme est d'une espèce particulière : Bayle se rattache à Spinoza. Sans admettre les formules géométriques du philosophe hollandais (rien ne serait plus opposé à sa tournure d'esprit), il adopte maintes conséquences du système. Le spinozisme en un mot lui fournit des argumens pour démontrer la faiblesse de l'esprit humain et par conséquent la vanité des croyances altières, le néant des convictions intolérantes; c'est à ce titre que le spinozisme ne lui déplaît pas. « Quel bonheur pour l'humanité, s'est-il écrié un jour, si le roi Louis XIV était spinoziste! » La révocation de l'édit de Nantes, les conversions forcées, les *dragonneries*, toutes les hideuses applications du *compelle intrare*, eussent été impossibles. Voilà ce que Bayle voulait dire, voilà dans quel sens et dans quelles limites ce sceptique est un disciple de Spinoza; il n'en est pas moins vrai que le subtil critique, une fois en relation avec le philosophe de Rotterdam, lui fait de nombreux emprunts, et, s'inspirant, non de ses paroles, mais de son esprit, introduit dans la littérature de son temps maintes idées séduisantes et funestes. Son influence est telle que le grand philosophe de cette période et l'un des plus vastes génies du monde moderne, Leibnitz, est sans cesse préoccupé du besoin de la combattre. Parcourez tous les écrits philosophiques et religieux des vingt dernières années du règne de Louis XIV, vous verrez que la critique de Bayle y obsède, pour ainsi dire, l'intelligence des penseurs, mais nulle part cette obsession n'est plus visible que chez Leibnitz : « M. Bayle a dit, M. Bayle affirme, on lit chez M. Bayle... » Ces préoccupations le suivent partout. Il y a tel ouvrage du grand philosophe qui n'existerait pas sans la nécessité de réfuter celui qu'il appelle continuellement, avec une estime mêlée de crainte, *l'un des esprits les plus pénétrans, les plus déliés, un des plus habiles gens de notre siècle*. Il n'attaque pas seulement l'action du publiciste, il le réfute encore après qu'il a quitté le champ de bataille. Bayle venait de mourir en 1706, quand Leib-

nitz composa sa *Théodicée*, et l'auteur des ***Pensées sur la Comète*** y est interpellé à chaque page. Rien de plus curieux en un mot que l'émotion produite à la fin du XVII[e] siècle par le dilettantisme subtil de la critique, si ce n'est l'attention respectueuse et l'opposition persévérante qu'il provoque chez cet illustre maître.

Il y aurait assurément quelque chose de puéril à vouloir retrouver parmi les écoles philosophiques de notre siècle tels et tels personnages de la période que je viens de décrire. Ne serait-ce pas toutefois fermer ses yeux à l'évidence que de ne pas remarquer ici des analogies singulières? Nous aussi, il y a une quarantaine d'années, nous avons vu grandir une noble école spiritualiste, tandis que le Spinoza du XIX[e] siècle dominait la pensée de l'Allemagne; nous aussi, nous avons vu le dilettantisme de la critique, avec une merveilleuse souplesse, populariser chez nous les idées du Spinoza germanique. Enfin, à défaut d'un Leibnitz, ne voyons-nous pas aujourd'hui tout un groupe d'intelligences d'élite qui, préoccupées à leur tour des dangers que court la philosophie, redoublent d'ardeur pour maintenir les éternels principes auxquels est attachée la dignité de notre nature? Ce rapprochement ne saurait blesser personne, et nous pouvons, sans crainte d'être injuste, tirer de ce spectacle les enseignemens qu'il renferme.

Sous des influences très diverses, parmi lesquelles il faut compter au premier rang le despotisme religieux et l'hypocrisie, qui en est la suite obligée, le doute à la fin du XVII[e] siècle envahissait tous les esprits, l'impiété se répandait dans toutes les classes. Les grands dogmes de la religion naturelle, l'immortalité de l'âme et la responsabilité dans une autre vie, — c'est Leibnitz lui-même qui dénonce cette situation avec une visible épouvante, — ces grands dogmes, dédaignés des classes supérieures, commençaient à devenir indifférens au peuple. Toutes les vertus qu'inspire la foi à un ordre providentiel disparaissaient peu à peu. A l'amour de la patrie, au sentiment du bien public, succédait un égoïsme impudent; borné par son scepticisme à une vie sans lendemain, l'homme ne songeait plus qu'à jouir. Ce scepticisme ou plutôt cette négation pratique de Dieu devait être un mal singulièrement grave, puisque La Bruyère, vivant à Versailles, initié aux secrets de la cour et de la ville, consacre tout un chapitre de son ouvrage à la réfutation des athées. Toute la littérature de cette période atteste que le mal était profond. Les écrits de La Bruyère, le théâtre de Regnard, les mémoires de Saint-Simon, la correspondance de la princesse palatine, les dernières luttes de Bossuet et l'espèce d'inquiétude qui semble agiter ce génie superbe, les plaintes de Fénelon dans *Télémaque*, dans la *Lettre à Louis XIV*, dans maintes parties de sa correspon-

dance, enfin mille symptômes révèlent le profond affaissement philosophique et religieux du siècle qui avait produit le cartésianisme et Port-Royal. C'était donc pour arriver à ce résultat que tant de grands esprits, un demi-siècle auparavant, avaient étonné le monde par la vigueur et la fécondité de leur foi spiritualiste! On se figure aisément la douleur de Leibnitz, lorsque, dernier représentant de cette forte race, il jette les yeux sur la scène philosophique. Descartes et ses glorieux disciples ont disparu depuis longtemps; Bossuet et Arnauld sont morts; Fénelon est encore là, mais il semble uniquement occupé de préparer le règne du duc de Bourgogne; d'ailleurs il écrit peu pour le public : c'est seulement par hasard et par des mains étrangères que le *Traité de l'Existence de Dieu* va être mis au jour en 1713, sous une forme incomplète. Leibnitz est donc le dernier survivant de cette génération virile, l'unique héritier de cette période créatrice qui s'ouvre en 1636, et quand il veut se rendre compte de la situation morale de son temps, quand il cherche les fruits obtenus par tant de généreux efforts, que trouve-t-il? Ce grand travail de la pensée spiritualiste, arrêté dans son cours ou détourné de ses voies, est venu aboutir à une impiété grossière. « Rien n'est plus rare en France que la foi chrétienne, écrit en 1699 la princesse palatine. Il n'y a plus de vice ici dont on ait honte, et si le roi voulait punir tous ceux qui se rendent coupables des plus grands vices, il ne verrait plus autour de lui ni nobles, ni princes, ni serviteurs... » Cette impiété a beau se dissimuler sous un formalisme hypocrite, il n'y a pas de masque pour un homme tel que Leibnitz; il voit les choses à nu, et c'est alors qu'il écrit cette sombre page :

« Les opinions contraires à l'existence de la Providence et à la responsabilité dans l'autre vie, s'insinuant peu à peu dans l'esprit des hommes du grand monde qui règlent les autres et dont dépendent les affaires, et se glissant dans les livres à la mode, disposent toutes choses à la révolution générale dont l'Europe est menacée, et achèvent de détruire ce qui reste encore dans le monde des sentimens généreux des anciens Grecs et Romains, qui préféraient l'amour de la patrie et du bien public et le soin de la postérité à la fortune et même à la vie. Ces *publics spirits*, comme les Anglais les appellent, diminuent extrêmement,... et ils diminueront davantage quand ils cesseront d'être soutenus par la bonne morale et par la vraie religion, que la raison naturelle même nous enseigne... On se moque hautement de l'amour de la patrie, on tourne en ridicule ceux qui ont soin du public, et quand quelque homme bien intentionné parle de ce que deviendra la postérité, on répond : Alors comme alors! Mais il pourra arriver à ces personnes d'éprouver elles-mêmes les maux qu'elles croient réservés à d'autres... Si cette maladie d'esprit épidémique va croissant, la Providence corrigera les hommes par la révolution même qui en doit naître, car, quoi qu'il puisse arriver,

tout tournera toujours pour le mieux en général,... quoique cela ne doive et ne puisse arriver sans le châtiment de ceux qui ont contribué même au bien par leurs actions mauvaises. »

Que Leibnitz ait écrit ces prophétiques paroles, qu'il ait annoncé et justifié d'avance la révolution de 89, ce n'est pas là ce qui me frappe le plus dans cette page éloquente; Catinat disait aussi clairement, aussi énergiquement que le grand philosophe : « Il n'y a qu'un comble extrême de désordre qui puisse ramener l'ordre dans ce royaume, » et l'on sait que Vauban a prononcé plus d'une fois une sentence toute semblable. Ce qui m'émeut ici plus encore que le pressentiment d'un avenir sinistre, c'est ce douloureux regard sur le passé. Je lis dans le cœur de Leibnitz la pensée qu'il n'exprime pas, mais qui est manifestement la cause secrète de ces accens inattendus. « Quoi! semble-t-il dire, après Descartes, après Arnauld, après Bossuet, après Malebranche, après tant de savans hommes qui ont marché sur leurs traces, après tant de découvertes immortelles dans le monde de la pensée pure, voilà où nous en sommes! » Or voyez si le rapprochement que j'ai fait ne s'offre pas d'une manière saisissante à tout observateur impartial. Qu'on ouvre le livre le plus considérable publié dans ces derniers temps sur la philosophie religieuse, un livre spécialement consacré aux problèmes qui agitent notre siècle, aux maladies qui le tourmentent, aux dangers qui le menacent, on y trouvera une plainte exactement pareille à la plainte de Leibnitz.

L'auteur examine notre situation philosophique, et voyant tous les systèmes de nos jours, ceux-là mêmes qui sont le plus opposés les uns aux autres, systèmes écossais ou allemands, protestans ou catholiques, sceptiques ou panthéistes, matérialistes ou ultramontains, concourir par des moyens divers à une même œuvre, qui est d'effacer dans les âmes l'idée d'un Dieu personnel, et par conséquent de détruire aussi la personne humaine avec ses droits et ses devoirs, il s'écrie douloureusement : « Voilà donc où nous en sommes après un demi-siècle de travail et d'efforts! Est-ce pour en venir là que s'est opéré ce grand mouvement de renaissance qui signala d'une façon si glorieuse les commencemens du siècle où nous vivons? Avec quelle ardeur et quel enthousiasme ce siècle s'élance dans la carrière! De l'héritage du passé il accepte tous les instincts généreux, il ne répudie que le matérialisme et l'esprit d'impiété. A l'idéologie étroite et mesquine de Condillac succède une philosophie plus élevée et plus large qui, s'inspirant tour à tour de Leibnitz, de Thomas Reid, de Platon, ranime la tradition de la haute métaphysique et aspire à comprendre et à concilier toutes les grandes pen-

sées de l'esprit humain. En même temps la poésie des antiques symboles refleurit dans le *Génie du Christianisme* et dans *les Martyrs*. Je ne sais quel courant mystérieux de spiritualisme circule en tous sens, rend à l'histoire son coloris et ses vastes horizons, élargit la critique, ranime les arts et la poésie, inspire des accens d'une mélancolie sublime, d'une tendresse et d'une harmonie inconnues au chantre des *Méditations*. Partout éclate, avec le goût désintéressé des plus nobles exercices de la pensée, la passion de la liberté. Les âmes se dérobent à l'égoïsme et à la petitesse des intérêts vulgaires et tressaillent aux grandes luttes de la vie publique. Quel enthousiasme, quelle confiance, quelle sympathie entre les cœurs, quel rajeunissement de séve morale et de vie ! C'est ainsi, j'en appelle à tous les souvenirs, c'est par ces nobles élans que notre XIXe siècle a commencé. Est-il possible que tant d'ardeur et tant de génie, de si profondes spéculations, de si rares chefs-d'œuvre, de si belles espérances, que tout cela se termine par un avortement, que notre siècle, arrivé au milieu de sa carrière, donne un démenti à son passé, et que de ses deux meilleurs desseins, la renaissance du spiritualisme en philosophie et celle du sentiment chrétien, le premier aboutisse au retour plus ou moins déguisé du matérialisme, et le second à un fanatisme insensé, aveugle ennemi de la raison, qui, tarissant la source du sentiment religieux, ne laisse place dans les âmes qu'à une docilité servile, à une crédulité superstitieuse, à une dévotion sans lumière et sans amour? Je ne puis croire, je ne croirai jamais que telle soit la destinée réservée à notre âge. Et cependant, à voir les choses comme elles sont, il faut reconnaître que, si Dieu n'est pour la raison qu'une abstraction sans réalité, si la seule existence réelle c'est l'existence finie, si l'antique opposition des choses de la terre et des choses du ciel n'a aucun sens, si enfin tout être est le produit d'une nécessité aveugle qui enfante les modes successifs de la vie pour les absorber sans retour, la conséquence inévitable, c'est que les hommes ont sommeillé jusqu'à ce jour dans une véritable enfance... Tous les problèmes, le problème social, le problème moral, comme le problème religieux, changeant de données, appellent d'autres solutions, et parmi les penseurs qui les cherchent aujourd'hui, il n'y a que deux sortes d'esprits conséquens, ceux qui, niant la raison, la science et le progrès, rêvent le retour de la théocratie du moyen âge, et ceux qui veulent une reconstitution radicale de la société et de la vie humaines. Voilà ce qui m'a conduit à considérer la question de la personnalité divine comme une des questions vitales de notre temps... »

Qui tient ce noble langage? Un écrivain qui connaît de la façon la plus précise la situation des écoles philosophiques, l'état des

problèmes, la pente des esprits, et qui a qualité pour juger toutes ces choses avec autant de savoir que de vigueur. J'ai parlé d'un groupe d'hommes qui remplit aujourd'hui le même rôle que remplissait Leibnitz à la fin du XVIIe siècle; en Allemagne, ce sont des disciples de Kant, rectifiés, j'ose le dire, par l'esprit de la France cartésienne, et je nommerai parmi eux MM. Hermann Fichte, Fortlage, Weisse, Ulrici, Trendelenburg; en France, ce sont les élèves, les continuateurs de Royer-Collard, de Maine de Biran, de Victor Cousin, de Théodore Jouffroy, groupe d'élite dont l'un des représentans les plus autorisés est assurément le vigoureux traducteur et critique de Spinoza, l'auteur de l'*Essai de Philosophie religieuse*, M. Émile Saisset.

I.

J'ouvre ce livre, et tout d'abord je vois que je ne me suis pas trompé en rapprochant le XVIIe siècle et le XIXe. Voilà un philosophe qui veut résoudre les plus hautes difficultés philosophiques et religieuses de notre temps, et tout naturellement ce sont les philosophes du siècle de Descartes qu'il va interroger. Il ne s'enfermera pas dans cette période, toutes ses pensées sont dirigées vers nous; il ne saurait pourtant résister à l'attraction du siècle où toutes ces questions furent développées avec autant d'audace que de puissance. C'est là qu'est pour nous le point de départ, et s'il nous reste beaucoup à faire, car chaque époque a ses erreurs à réfuter et ses vérités à conquérir, c'est encore le siècle de Descartes qui est notre foyer de lumière et de vie dans le domaine des sciences métaphysiques. Un grand problème, souvent traité dans le monde ancien, mais écarté alors par des solutions sommaires plutôt que débattu avec persévérance, le problème de Dieu et du monde, du fini et de l'infini, est devenu au XVIIe siècle la préoccupation de l'humanité virile et chrétienne. Descartes, Malebranche, Spinoza, Newton, Leibnitz, y ont déployé toutes les ressources de leur génie, et quand on lit la correspondance de ces grands hommes, on voit combien d'âmes s'intéressaient à ces recherches, combien d'esprits étaient capables de les suivre dans leurs spéculations audacieuses. Bien que le XVIIIe siècle, représenté par quelques intelligences supérieures, n'ait pas été étranger à ces questions sublimes, il avait un autre rôle à jouer dans le drame du monde. En somme, on peut dire que le problème de Dieu et de l'homme, du Créateur et de la création, a été surtout développé au XVIIe siècle, et que l'époque où nous vivons a eu l'honneur de le ressaisir.

Dans ces grandes théories métaphysiques du XVIIe siècle et celles

qui se sont développées à leur suite, quelle est la part du vrai et du faux? Avant de nous livrer le résultat de ses propres méditations, M. Saisset veut savoir où ont échoué les maîtres, car enfin, si les générations nouvelles sont entraînées par le panthéisme, si Hegel règne aujourd'hui dans la science, il faut bien que les grands architectes spiritualistes du XVIIe siècle, Descartes et Malebranche, Leibnitz et Newton, aient donné prise par quelque côté aux attaques de leurs adversaires. Comment se sont écroulées ces constructions sublimes, ou du moins pourquoi les spiritualistes de nos jours n'y trouvent-ils plus le sûr et solide abri de leurs croyances? Voilà ce que cherche M. Saisset, et comme les plus précieux intérêts de l'âme sont engagés pour lui dans cette recherche, l'histoire philosophique prend tout à coup entre ses mains un caractère inattendu. A travers le respect que le génie lui inspire, on sent percer dans ses paroles les exigences d'une âme altérée de vérité. Ces maîtres qu'on étudiait naguère encore, je ne veux pas dire avec indifférence, mais pourtant avec une certaine tranquillité d'esprit, il les presse de questions et d'objections; il s'inquiète de leurs défaillances, il signale leurs erreurs, erreurs peu remarquées d'abord, erreurs de doctrine, de méthode, et non pas d'intention, erreurs pernicieuses toutefois, car en présence des nouveaux assaillans elles ont été comme des brèches fatales par où l'ennemi a pénétré. Aussi dans cette vivante étude des créateurs de systèmes rien n'est donné à la pure curiosité historique. L'auteur va droit à son but, il entre dans les conseils secrets de ces âmes supérieures; il s'élance, si je puis ainsi parler, au cœur même de leur philosophie, pour en saisir à la fois le principe et les conséquences dernières. Qu'est devenu dans leurs conceptions méthaphysiques celui à qui la Bible fait dire : « Je suis celui qui suis? » Comment se représentent-ils cette source éternelle de l'être? Comment expliquent-ils les rapports du fini et de l'infini? Quel est pour eux l'ordonnateur du monde, et qu'est le monde en sa présence? En essayant d'organiser scientifiquement la croyance universelle du genre humain, l'ont-ils affermie ou ébranlée? Dans des questions de cette importance, et quand la foi de l'humanité est en péril, une timide soumission aux maîtres serait une faiblesse coupable. Donc point de timidité, nulle hésitation; il est temps de parler enfin au nom des pensées qui nous sont propres. Les plus glorieux métaphysiciens du XVIIe siècle, interrogés sans complaisance, admirés sans idolâtrie, doivent rendre leurs comptes aux spiritualistes du XIXe.

Descartes comparaîtra le premier. Descartes, *ce mortel dont on eût fait un dieu chez les païens*, et dont nous avions presque fait une idole, tant nous étions enivrés de reconnaissance pour ce libre

et audacieux génie, Descartes est critiqué avec une résolution, une netteté, une hardiesse où il eût reconnu avec joie un enfant de sa mâle pensée. Rien de plus éblouissant à première vue que la philosophie religieuse de l'auteur des *Méditations* et du *Discours de la méthode*. Quand on en rassemble les principes, les développemens, les conséquences dans un tableau rapide et lumineux comme l'a fait M. Saisset, il est impossible de ne pas être ravi de tant de richesse et de grandeur. Descartes, pour démontrer l'existence de Dieu, a trouvé une preuve d'une simplicité merveilleuse, et cette preuve, nous la portons en nous-mêmes, si bien que, dès le premier regard jeté sur notre imparfaite nature, nous voilà initiés par le penseur à la plus haute, à la plus féconde des vérités. Toutes les conséquences que produit ce premier principe sont d'une beauté incomparable. Ce Dieu, que la conscience nous révèle, est la perfection même, et Descartes ne fait que développer les trésors contenus dans cet argument si simple, quand il recommande à qui veut concevoir les attributs de la Divinité, « de ne supposer en son essence que les choses qui peuvent être conçues comme parfaites et d'en exclure tout ce qui implique quelque privation ou quelque imperfection. » Le Dieu de Descartes possède donc la perfection souveraine, et cette perfection éclate surtout dans ses œuvres, dans ce monde qu'il a créé librement et par un acte d'amour, dans ce monde, sa digne et complète image, infini comme lui et comme lui éternel. Et ne craignez pas que le Créateur se confonde avec cette création sans fin; tout dépend de lui, il ne dépend de rien. Il n'aspire pas à quelque chose de meilleur, il possède la plénitude immuable de son être et il en jouit éternellement. C'est un Dieu bon autant que puissant, un Dieu qu'il faut adorer et dont l'adoration nous pénètre de joie; c'est le Dieu qui inspire au sévère logicien ce religieux transport exprimé avec une naïveté pleine de charme : « Il me semble très à propos de m'arrêter quelque temps à la contemplation de ce Dieu tout parfait, de peser tout à loisir ses merveilleux attributs, de considérer, d'admirer et d'adorer l'incomparable beauté de cette immense lumière, au moins autant que la force de mon esprit, qui en demeure en quelque sorte ébloui, me le pourra permettre; car, comme la foi nous apprend que la souveraine félicité de l'autre vie ne consiste que dans la contemplation de la majesté divine, ainsi expérimentons-nous dès maintenant qu'une semblable méditation, quoique incomparablement moins parfaite, nous fait jouir du plus grand contentement que nous soyons capables de ressentir en cette vie. »

Voilà certainement un admirable ensemble de déductions; délivré, par son doute volontaire, de toutes les traditions confuses, de toutes les autorités contestables qui offusquaient sa pensée, enfermé

en lui-même, parti de l'observation de sa conscience, le philosophe nous conduit, par une suite de démarches aussi sûres que hardies, jusqu'au Dieu créateur du monde, et nous apprend à nous prosterner devant lui dans un transport d'adoration joyeuse. Comment s'étonner que Malebranche, Fénelon, Bossuet lui-même, se soient estimés heureux d'avoir rencontré un tel maître? Et cependant M. Saisset ne craint pas de le dire, quand on examine les vues particulières de Descartes sur les rapports du Créateur avec le monde et l'humanité, quand on suit le développement de ses idées sur ce grand sujet et qu'on veut se rendre compte des modifications qu'elles ont subies depuis le premier de ses ouvrages jusqu'au dernier, on s'aperçoit bien vite que ce système, si fortement lié en apparence, présente un véritable conflit de principes et de sentimens contraires. Il y a deux méthodes chez Descartes, la méthode psychologique, qui poursuit les choses concrètes, les réalités vivantes, et la méthode géométrique, uniquement occupée de conceptions abstraites. Appliquer les procédés de la démonstration géométrique à ce Dieu qui est l'être des êtres et à cette âme humaine qu'il anime de son souffle, c'est quitter le monde réel, le monde de la vie et de l'action, pour un domaine sans réalité, où nul fait, nul signe ne pourra ramener dans le droit chemin le penseur qui s'égare. Or l'esprit géométrique a été le mauvais génie de Descartes. Après avoir commencé avec tant de bonheur par la logique vivante, il l'abandonne pour la logique abstraite. Du *Discours de la méthode* aux *Méditations* et des *Méditations* aux *Principes*, M. Saisset nous fait toucher du doigt cette transformation, dont les conséquences furent si fâcheuses. A l'analyse de la conscience, à l'observation pénétrante et féconde des élémens que nous portons en nous-mêmes, succèdent des raisonnemens *à priori*, des argumentations ingénieuses et stériles. Quand Descartes disait : *Je pense, donc je suis*, il saisissait hardiment le principe de notre être, et une fois en possession de la vie, il en déroulait les trésors. Ce vivant principe, si nettement établi dans le *Discours de la méthode*, commence à se dénaturer dans les *Méditations* sous l'influence de l'esprit géométrique, et bientôt enfin, dans les *Principes*, au lieu d'être une intuition directe de la réalité, ce n'est plus autre chose que la conclusion d'un syllogisme. « Voilà donc, s'écrie le ferme critique, cette grande et simple philosophie changée, ou, pour mieux dire, voilà son esprit étouffé et disparu! Pour établir l'existence du moi, il nous faut un syllogisme; pour l'existence de Dieu, des syllogismes; enfin, pour s'assurer de l'existence des corps, encore des syllogismes : géométrie impuissante! stérile entassement d'abstractions, incapables de donner un atome de réalité, de mouvement et de vie! »

Cette première faute de Descartes en entraînera de plus graves. Abusé par les procédés de l'esprit géométrique, il finira par détruire l'activité de notre principe spirituel. Cette âme de l'homme, si libre, si riche, ne sera plus qu'un concept abstrait au lieu d'une force vive, et quel concept? Une chose pensante, dit-il, *res cogitans*, de même que la nature entière se réduira pour lui, dans sa physique, au concept de chose étendue, *res extensa*. Le monde de Descartes est donc un monde abstrait, logique, géométrique, bien différent de ce riche univers où se déploient tant de germes variés, tant d'énergies fécondes, et si le grand philosophe n'a pas appauvri l'âme aussi complétement que la nature extérieure, cette heureuse contradiction n'arrêtera pas les logiciens plus rigoureux, mais moins sages, qui pourront s'emparer un jour de ses principes. Spinoza n'est pas loin. Descartes définit le corps une collection des modalités de l'étendue; Spinoza définira l'âme une collection des modalités de la pensée. C'est la brèche par où le panthéisme entrera dans les constructions sublimes de Descartes. Et qui a fait cette brèche? Descartes lui-même en méconnaissant le caractère de la volonté. L'homme n'est pas seulement une pensée, c'est une force libre, c'est une âme qui veut, qui se décide, qui agit, qui est responsable de ses actes. Descartes le sait bien, lui qui dans sa carrière philosophique a déployé une si généreuse initiative, mais la méthode abstraite dont il est dupe a fini par effacer dans ses ouvrages cette liberté dont il a été parmi nous un des révélateurs : grand exemple des suites funestes que peuvent entraîner une fausse méthode et une erreur psychologique chez le génie même le plus lumineux et le plus ferme. N'oublions pas toutefois que ce noble maître est assez riche pour réparer les torts qu'il a causés. Quand les doctrines du panthéisme naîtront un jour de son école, ce sera lui néanmoins, ce sera le vivant esprit de son système qui fournira jusqu'à nos jours les plus solides moyens de réfuter ces folies. Si M. Saisset, dans cette neuve et vigoureuse critique des erreurs de Descartes, prépare déjà ses armes contre Spinoza, à qui doit-il cette précision de pensée, cette force de raisonnement, cet amour des réalités spirituelles que poursuit le métaphysicien? Il les doit au premier Descartes, au Descartes du *Discours de la méthode*, à celui qui, développant les richesses du *cogito ergo sum*, a été le fondateur et est demeuré le maître du spiritualisme français.

Parmi les disciples de Descartes, deux génies originaux vont mettre en pleine lumière les périlleuses tendances de son système. Il n'y avait chez Descartes que des germes de panthéisme, mais ces germes existaient si bien que deux grands esprits, animés d'inspirations tout opposées, absolument différens par la race, le caractère, la re-

ligion, comme par le but auquel ils tendaient l'un et l'autre, finissent par arriver tous les deux, après bien des circuits, à l'anéantissement de la personne humaine. Est-il besoin de nommer Malebranche et Spinoza?

Géomètre comme Descartes, Malebranche est un chrétien ardent, et après avoir exagéré les principes de son maître jusqu'au point de les fausser, il les complète tout à coup par la plus aventureuse théologie. Il faut lire dans M. Émile Saisset l'enchaînement des idées de Malebranche, il faut voir le religieux oratorien, attiré au cartésianisme par le peu de place que le monde des sens y occupe, pousser à bout ce principe, anéantir l'autorité des sens, détruire l'univers visible comme on dissipe un fantôme, délivrer l'âme des liens du corps et la placer au sein du monde des idées, c'est-à-dire au sein de la lumière infinie, où elle voit tout en Dieu. Respectueusement dévoué à Descartes, il ne comprend pas qu'un si grand homme ait voulu, dans ses spéculations sublimes, séparer la raison de la foi, et de toutes les forces de son génie, de toutes les aspirations de son cœur, il proteste contre cette séparation. « Son christianisme à lui et son cartésianisme ne font qu'un, dit excellemment M. Saisset. Il trouve dans les lumières de sa raison l'éclaircissement des obscurités de la foi et dans les dogmes révélés la clé des plus profonds mystères de la nature. Il ne se pique pas d'innover. Sa philosophie est celle de Descartes, sa théologie celle de saint Augustin. Son seul objet, c'est de les unir, c'est de faire de saint Augustin et de Descartes un seûl philosophe, un seul esprit, un seul cœur. Là est son effort, là est sa vie, là est le secret de ce mélange unique de candeur et de témérité, de subtilité et d'enthousiasme, qui le rend si intéressant, si original et si aimable. » Impossible de mieux dire. Comment ne pas l'aimer, ce métaphysicien si pieux et si ingénument hardi? Comment ne pas s'intéresser à des tentatives si belles, à des efforts si respectables et si touchans? Voyez-le à l'œuvre dans sa théorie de la création; c'est là vraiment qu'apparaît la libre pensée déployant ses ailes au sein de l'infini. La philosophie et la théologie soutiennent son vol. Si la raison s'arrête en face du problème du monde, si elle voit de toutes parts des contradictions, s'il lui est aussi impossible de croire à un monde éternel, émanation nécessaire de la Divinité, que d'admettre un monde fini, limité, indigne du Créateur, incapable d'exprimer ses perfections et de servir à sa gloire, la foi du chrétien vient au secours du philosophe déconcerté. Toutes les difficultés s'évanouissent dans le dogme de l'incarnation. C'est le plus mystérieux des mystères qui est chargé d'expliquer à la raison humaine les problèmes les plus ardus de la métaphysique. Le monde est fini, selon Malebranche : il est limité dans la durée,

limité dans l'espace; mais cette expression infidèle de son immensité et de son éternité, Dieu ne se serait pas décidé à la produire, n'y voyant pas un motif d'action digne de lui, s'il n'eût trouvé le secret d'imprimer à son ouvrage un caractère divin. Quel est ce secret? L'incarnation de Jésus-Christ. — Quoi! s'écrient les théologiens, Dieu n'a créé le monde qu'en vue de l'incarnation! Le péché était donc nécessaire, et si le péché n'eût pas été commis, l'incarnation se serait donc accomplie sans motif! Un Dieu se serait fait homme sans que sa miséricorde souveraine l'y eût déterminé! L'incarnation, la passion, la consommation du drame divin, tout aurait eu lieu ainsi qu'il est écrit, et tout aurait eu lieu inutilement! — Ni les objections des théologiens, ni les réclamations des philosophes n'arrêtent l'ardeur de Malebranche. Son candide enthousiasme le soutient dans les régions du vertige. Il défigurera le dogme de la rédemption, il détruira l'idée même du miracle en voulant donner à l'Évangile un rôle métaphysique, il supprimera le surnaturel en le ramenant aux lois générales de la nature. Que lui importe? Au milieu de ces témérités, il sent un ravissement divin, et jamais sur des questions plus hautes la pensée ne fut plus libre. Ame sainte, âme heureuse, qui a cru trouver dans la venue de Jésus-Christ une raison toute nouvelle d'adorer ce grand mystère, n'y voyant pas seulement le rachat du péché d'Adam, mais la cause première de la création du monde et le principe éternel de la sanctification de l'homme! Du haut des sphères où il plane, il n'entend guère les objections d'Arnauld, il n'entend pas les invectives de Bossuet, il ignore que l'évêque de Meaux, écrivant au père Lamy, n'hésite pas à traiter son système de *galimatias*; mais nous, si éblouis que nous soyons de ces saintes hardiesses, et malgré les attraits de cette langue uniformément mélodieuse qui ressemble aux plaines tranquilles de l'éther, il faut bien que nous prêtions l'oreille à la critique de nos jours lorsqu'elle résume tous ses reproches dans ces décisives paroles : « Il me semble que votre dernier mot, ô mystique génie, c'est que la nature n'est qu'un vaste théâtre pour les mouvemens de Dieu, comme les hommes ne sont que des cordes impuissantes d'un instrument aux mille touches dont Dieu se sert pour sa gloire; l'univers s'efface, l'âme humaine se dissipe et s'évanouit, il n'y a plus que Dieu. »

Si la critique spiritualiste du XIXe siècle est obligée de condamner avec cette résolution les erreurs de Descartes et les témérités de Malebranche, quelle sera son attitude en face du panthéisme de Spinoza? C'est là qu'il faut frapper les grands coups. On ne jugeait pas nécessaire, il y a deux siècles, de mener vigoureusement cette réfutation : le danger n'était pas de ce côté. Les philosophes qui

pouvaient ouvrir la porte aux doctrines panthéistes ne péchaient que par imprudence; malgré leurs fautes de méthode ou leur téméraire ivresse, l'esprit de leurs systèmes, comme la croyance de leurs cœurs, affirmait toujours un Dieu personnel. Aussi les pages que Fénelon a dirigées contre le philosophe de Rotterdam, la réfutation du spinozisme par le père Lamy sont-elles de simples études, sans aucun caractère d'urgence et de nécessité. Dans cette dernière période du règne de Louis XIV, quand tout commençait à s'affaisser, on était sceptique bien plutôt que panthéiste; un écrivain du XVIII[e] siècle va jusqu'à féliciter Fénelon de n'avoir accordé qu'une légère et dédaigneuse attention à *un système en général si obscur et si monstrueux dans ce qu'on en peut comprendre.* « C'est, dit-il, une peine bien perdue que de chercher à entendre un homme qui probablement ne s'est pas entendu lui-même. Fénelon fait ce qu'il peut pour l'interpréter, et résume son inintelligible livre en quatre pages qui contiennent tout ce qu'il est possible d'y apercevoir. » Que notre situation est différente! A l'affaissement moral qui caractérise la société de nos jours se joint une sorte d'exaltation fébrile, et ce mélange d'exaltation et d'affaissement a trouvé dans le panthéisme son expression complète. Pour un métaphysicien qui comprend son époque, il n'est pas de question plus urgente. Spinoza, renouvelé par Hegel, a été la plus puissante personnification du panthéisme dans l'histoire de l'esprit humain; voilà le fascinateur qu'il faut oser regarder en face, voilà les séductions grandioses qu'il faut écarter à jamais, si l'on veut affranchir les générations nouvelles.

Il y a longtemps que M. Émile Saisset s'occupe de Spinoza; à une époque où la philosophie de nos jours, plus préoccupée de l'histoire que de la critique, s'efforçait surtout de retrouver le sens des principaux monumens de l'esprit humain, il avait traduit les œuvres du philosophe de Rotterdam, et dans une introduction aussi précise que savante il avait exposé à grands traits sa mystérieuse doctrine. Cette exposition si sereine, si impartialement scientifique, attira d'assez vifs reproches à l'auteur. La philosophie avait alors des ennemis pour qui tous les moyens étaient bons, et il fut convenu chez certaines gens que l'université voulait populariser en France le spinozisme, puisqu'un de ses maîtres traduisait les œuvres de Spinoza sans avoir soin de les réfuter. Ceux qui formulèrent cette accusation, s'ils s'en souviennent encore aujourd'hui, doivent être bien honteux de leur bévue. Il était difficile en effet de se méprendre plus grossièrement, et si je rappelle ici un incident oublié, c'est que le contraste de ce passé avec la situation présente a vraiment quelque chose de piquant. Ce prétendu patron du panthéisme était l'homme qui lui préparait les attaques les plus rudes. En réalité M. Saisset,

dans cette introduction, avait marqué assez nettement son aversion pour les doctrines qui, détruisant la liberté de Dieu, suppriment aussi la liberté humaine; mais il avait cru devoir rassembler toutes ses forces avant de se mesurer avec un adversaire comme Spinoza. Pénétrer jusqu'à l'âme de son système, en mettre à nu les principes, en démasquer les conséquences, c'était déjà une première réfutation implicite qui en promettait une autre plus décisive encore. D'ailleurs la question du panthéisme n'offrait pas alors cet intérêt d'urgence qu'elle a malheureusement acquis depuis une douzaine d'années; s'il y avait des panthéistes en ce temps-là, ils n'étaient point protégés comme les nôtres par l'éclat du talent, c'étaient des rêveurs confus, peu nombreux, ignorés de la foule, et qui ne trouvaient pas encore une sorte d'encouragement dans les défaillances de la pensée publique. Clairvoyant autant que modeste, le traducteur de Spinoza continuait en silence à ceindre ses reins pour la lutte, et c'est ainsi qu'à l'heure du péril il s'est trouvé prêt dès le premier appel.

Le chapitre consacré à Spinoza dans l'*Essai de Philosophie religieuse* et l'introduction nouvelle qui précède aujourd'hui la traduction de ses *Œuvres complètes* sont le produit de ces fortes méditations de M. Émile Saisset. On ne lui reprochera pas d'affaiblir les argumens des panthéistes pour en triompher plus aisément. Spinoza lui-même est devant nous; c'est lui qui nous parle, c'est lui qui nous enseigne la géométrie de l'infini, qui déroule à nos yeux l'immensité des mondes, et qui partout, dans l'univers qu'aperçoivent nos sens comme dans ces autres univers sans nombre que notre esprit ne peut pas même soupçonner, nous montre l'évolution prodigieuse de l'unique et éternelle substance. Il ne faut pas qu'il y ait ici de méprise, ni que le panthéisme puisse se plaindre orgueilleusement d'avoir vu ses magnificences méconnues par nos pensées étroites; la loyale impartialité de M. Saisset ne dissimule aucun des avantages de l'ennemi. Ce n'est point assez de raconter avec respect la vie de Spinoza, d'honorer sa vertu, son humilité, son courage, sa piété profonde, son détachement de toutes les choses terrestres, et d'avouer que le panthéisme peut aussi avoir ses saints. Il y a longtemps que les esprits élevés savent admirer la pureté de cette belle âme, tout en repoussant le joug de son effrayant génie. Une chose plus difficile, c'est de découvrir les grandes inspirations morales que contient son système, d'y reconnaître d'admirables fragmens de vérité, de proclamer même les services qu'il a pu rendre. M. Saisset ne manque pas à ce devoir; mais aussi, quand il a rassemblé les plus belles pensées du philosophe de Rotterdam, avec quelle autorité il lui en demande les principes et lui en démontre

les contradictions! avec quelle force il démolit tout son échafaudage! Point d'argumens vulgaires, aucune déclamation; chaque coup porte et fait brèche. Un grand chrétien de nos jours, Alexandre Vinet, a réfuté le panthéisme en une seule page au nom du sens commun et de l'éternelle morale. « La personnalité de Dieu ne se conçoit pas, s'écrie-t-il, son impersonnalité pas davantage; mais comment Dieu aurait-il pu donner ce qu'il n'avait pas? comment l'impersonnalité aurait-elle pu produire quelque chose de plus excellent qu'elle-même, je veux dire la personnalité? Puisqu'il y a des êtres finis qui sont personnels, il y a un infini qui est personnel, il y a une personnalité infinie, et toute la question est de savoir comment il peut y avoir des personnalités finies, comment en dehors de Dieu et vis-à-vis de Dieu quelque chose peut dire *moi*, en d'autres termes, comment il peut y avoir un *moi* qui n'est pas Dieu. Évidemment cela nous passe; mais il n'importe, cela est. L'homme, chaque homme est un être personnel, et la personnalité est une partie essentielle de la notion d'homme. Cet être personnel, cet être à qui il a été donné de dire *moi*, le dit trois fois. Il le dit à Dieu, au monde, aux autres hommes, en un mot il se distingue. Cette distinction n'est pas un isolement. Si cet être n'est personnel qu'en se distinguant, il ne vit de sa triple vie, organique, intellectuelle et spirituelle qu'en s'unissant. Il ne saurait s'isoler sans périr. La personnalité implique l'individualité. L'être personnel est encore plus pleinement, plus énergiquement individuel que l'être impersonnel; l'homme est plus individuel que la plante, mais il a aussi des liens, et parce que son existence est plus riche, il a des liens plus nombreux; il est dépendant, il est solidaire, il est à la fois un tout et fait partie d'un tout... » Excellentes paroles, condamnation en premier ressort des erreurs de Spinoza; mais Spinoza peut en appeler, il est riche en argumens subtils, en difficultés imprévues. Or la démonstration morale ne suffit pas pour affranchir les esprits enlacés dans le terrible réseau de ses formules géométriques; il faut le suivre pied à pied, il faut briser une à une toutes les mailles de son filet d'airain. Le moraliste touche le cœur; quand l'erreur est métaphysique encore plus que morale, c'est au métaphysicien de la détruire. Telle est l'œuvre particulière de M. Saisset; psychologue pénétrant, il possède à un rare degré le sens métaphysique. Cette science des premiers principes qui donne le vertige aux esprits mal préparés, il l'a étudiée avec les maîtres, il l'aime, il s'y plaît, il en connaît les limites, il sait ce qu'il y faut de prudence et de hardiesse, quelles ressources on possède pour démêler l'erreur et la vérité dans les inextricables constructions de Spinoza. Ce qui me paraît surtout bien remarquable, c'est le sentiment de la vie, l'amour

de la réalité que M. Saisset conserve si ardent et si net au milieu des abstractions de la science. C'est ainsi que, cherchant toujours l'être véritable, l'être concret et actif, quand son adversaire s'enivre de conceptions logiques, il lui montre, au nom de la métaphysique comme au nom du sens commun, que sa théorie de la substance est la négation de toute substance, l'anéantissement de toute vie digne de ce nom, la destruction de Dieu et de l'homme.

« J'ai parcouru en tous sens le monde des idées cartésiennes, y trouvant d'abord de grandes clartés, puis des lueurs douteuses qui m'ont enfin jeté dans de profondes obscurités. Descartes et ses disciples n'ont plus, ce me semble, rien à m'apprendre d'essentiel; je veux interroger le rival, le contradicteur de Descartes, Isaac Newton. » Nous entrons ici avec notre guide dans un monde tout nouveau. Ce système de Descartes que l'on continue, que l'on développe, que l'on corrompt (car le spinozisme, suivant l'énergique parole de M. Saisset, n'est qu'un cartésianisme corrompu), ce système, que l'on transforme de tant de manières différentes, mais que nul ne contredit en Europe, un jeune homme de vingt-trois ans se lève pour le renverser. Il est vrai que ce jeune homme de vingt-trois ans, physicien de génie, mathématicien créateur, a déjà inventé le calcul infinitésimal, analysé la lumière et découvert la loi de l'attraction universelle. En même temps c'est un chrétien convaincu, et à chaque pas qu'il fait dans la connaissance des mystères du *cosmos*, on le voit, au milieu de ses effrayans calculs, se prosterner devant la Providence avec une piété plus profonde. Comment ne pas désirer savoir exactement ce qu'un Newton a pensé des choses divines? Ce nom, qui remplit l'histoire des sciences, apparaissait à peine dans l'histoire de la philosophie. Newton n'est pas un métaphysicien qui combine un système; les principes de sa théodicée, résultat de ses découvertes, sont disséminés çà et là dans ses traités de physique et de mathématiques. Or si les hommes de science spéciale négligeaient cette partie de ses travaux, les philosophes n'osaient guère s'avancer à sa suite au milieu des royaumes de l'algèbre, et la métaphysique religieuse de ce sublime génie était perdue pour le genre humain. M. Émile Saisset a eu le courage et l'honneur de la retrouver. C'est encore son instinct de la réalité qui l'inspirait ici; au sortir des abstractions cartésiennes, pouvait-il rester insensible à une philosophie toujours appuyée sur les faits, et qui ne se développe même qu'à l'occasion des faits?

Point de constructions *à priori* dans le système de Newton; il observe, il analyse les phénomènes, et va toujours des conséquences aux causes qui les produisent; il s'avance si loin dans cette voie qu'il atteint la limite *où cesse l'action des causes naturelles et où ap-*

paraît par conséquent la trace de l'action de Dieu. C'est lui-même qui prononce ces solennelles paroles dans ses lettres au docteur Bentley, et qui donc aurait pu s'approprier à plus juste titre l'expression hardie de Fénelon : J'aperçois *la main qui fait tout?* Rien de plus beau, rien de plus fortifiant pour l'âme qu'un tel spectacle, je veux dire l'action intelligente et libre du Créateur proclamée par l'homme qui a le mieux compris la mécanique céleste, la croyance universelle du sens commun consacrée par les plus merveilleuses découvertes du génie. Mais Newton ne s'en tient pas là; emporté par l'enthousiasme, oubliant sa méthode ordinairement si discrète, il prétend connaître immédiatement cette cause première, cet être des êtres, qu'il se contentait d'abord de proclamer à haute voix et d'adorer en silence. Ses vues sont grandes, originales, audacieuses; peuvent-elles satisfaire aux exigences de la raison? Non certes; tant que Newton emploie sa science *in proof of a deity*, comme il dit, son argumentation est aussi irréprochable que sublime; lorsqu'il veut expliquer la nature de Dieu et ses rapports avec le monde, il tombe à son tour dans de singulières erreurs. Faute d'une analyse métaphysique assez précise, il confond le temps avec l'éternité, l'espace avec l'immensité; il croit à un temps infini, à un espace sans limite, et comme l'infini, l'immense, l'éternel, ne peuvent appartenir qu'à Dieu, il en conclut que l'espace et le temps sont quelque chose de Dieu, un attribut de son essence cachée, un rayonnement de sa puissance invisible, c'est-à-dire, en définitive, qu'ils sont Dieu même. Que le grand et pieux Newton ait atténué cette périlleuse doctrine par des explications que lui inspirait son âme chrétienne, qu'il ait toujours affirmé la simplicité, l'immutabilité, la pleine et souveraine indépendance de l'esprit créateur, cela importe assez peu à la question philosophique. Newton est absous, son système ne l'est pas. Son système? Mais peut-on appeler ainsi cette conception de l'espace? ne serait-ce pas là simplement une vive image, une métaphore imprudente, ou tout au plus une de ces idées qui ne font que traverser un cerveau en travail? Non, il s'agit réellement d'une croyance métaphysique. Le disciple et l'ami de Newton, le plus intime confident de sa pensée, Samuel Clarke, ne nous laisse aucun doute à ce sujet. Sous les yeux et avec l'adhésion de son maître, il a développé cette théorie de l'espace et du temps, il en a construit un vaste ensemble, et le dernier mot de son œuvre est toujours cette conclusion : l'espace et le temps sont des attributs de Dieu. Ainsi, malgré tant de découvertes sublimes, malgré de si magnifiques hommages à la personne du Créateur, voilà Newton lui-même ramené aux erreurs qu'il a le plus détestées. — La plus simple logique, remarque M. Saisset, lui impose ce théorème qu'il repousse dans l'auteur de

l'*Éthique : Deus est res extensa.* — Le Dieu que Newton a découvert dans les cieux est le Dieu vivant qu'adore le genre humain, le Dieu qu'il a cherché dans le domaine métaphysique offre maintes ressemblances avec le Dieu de Spinoza. Contradictions et faiblesses de l'humaine pensée, même chez le génie le plus mâle! Ajoutez une autre contradiction non moins regrettable : s'il a été donné à un homme d'entrevoir la majesté de l'ordonnance des mondes, c'est Newton sans doute qui a reçu ce privilége; eh bien! Newton fait de la création une œuvre étroite, limitée, indigne du Tout-Puissant, et cet espace immense où il voit un prolongement, un rayonnement de l'essence divine, enferme dans son vaste sein je ne sais quel univers borné, machine imparfaite, ose-t-il dire, qui a besoin d'être remontée sans cesse. Non-seulement donc la théorie de l'espace et du temps conçus comme des attributs de Dieu est contraire à la souveraine immutabilité de l'être des êtres, mais le *cosmos* de Newton est contraire à l'idée de la puissance infinie, et l'homme qui a découvert la loi de l'attraction universelle a pu être accusé par Leibnitz d'avoir rapetissé la création.

Leibnitz! voici un nouveau métaphysicien qui s'élance à la poursuite des vérités divines, tant est grande la fécondité philosophique du XVIIe siècle. Les éminens penseurs qui l'ont précédé, Descartes, Malebranche, Spinoza, Newton lui-même malgré son point de départ, ont tous quelque chose d'exclusif; son originalité, à lui, c'est l'inspiration la plus large et la plus conciliante. Esprit critique et créateur tout ensemble, il s'instruit à toutes les écoles, il amasse par des lectures sans nombre une érudition universelle, et bien loin de s'y laisser engourdir, il y renouvelle sa force d'invention. Son amour des méditations philosophiques se manifeste de bonne heure. Dès l'âge de quinze ans, aux portes de Leipzig, dans ce bois charmant de la Rosenthal, où Schiller laissera aussi de précieux souvenirs, le jeune Leibnitz songeait déjà aux premiers principes des choses. Vingt-quatre ans plus tard, après des études que multipliait sans cesse une curiosité insatiable, armé enfin de toutes pièces, il ouvre ses grandes luttes contre le système de Descartes et le *cosmos* de Newton. L'erreur fondamentale de Descartes aux yeux de Leibnitz, c'est que rien ne vit dans son univers. La matière, privée d'énergie et réduite à la conception abstraite d'étendue, l'âme humaine sans volonté, sans action propre, pure collection de pensées, et au-dessus de tout cela un Dieu qui apparemment ne possède pas la vie, puisqu'il ne l'a pas répandue au sein de son œuvre, voilà le monde des cartésiens, s'il faut en croire le puissant polémiste. Pour lui au contraire, toute substance est une force. La physique, les mathématiques, l'histoire naturelle, la psychologie, le raisonnement

enfin, c'est-à-dire la méthode la plus riche qui fut jamais, lui ont appris que Dieu n'est pas seulement l'être des êtres, mais la force des forces. Dieu vit, toutes ses créatures sont aussi des énergies vivantes. « Voilà, dit M. Saisset, ces atomes de Leibnitz, non pas atomes de matière, mais atomes de substance, ces *monades* en d'autres termes, ces unités vivantes, ces forces partout répandues, qui, dans leur perfection inégale, dans la variété de leurs degrés, dans la suite de leurs évolutions, dans la gradation continue de leurs espèces, composent, sur la face de la terre et à travers l'immensité des siècles et des espaces, le drame infini de la création. » Le monde de Descartes est inerte, le monde de Newton est étroit; celui que Leibnitz nous fait concevoir, image fidèle du Créateur, est vivant et infini.

La première inspiration chez ces grands génies est toujours aussi sûre que féconde : quand ils poursuivent leur route sur ces hauteurs qu'ils croient avoir conquises, on voit trébucher les plus forts. Quoi de plus beau que la théorie du *cogito ergo sum*, si ce n'est la reconnaissance de l'ordre providentiel par celui qui a su décomposer la lumière? Cependant Newton et Descartes se sont perdus l'un et l'autre dans la voie qu'ils avaient si glorieusement ouverte; Leibnitz sera exposé au même péril par la sublimité de ses pensées. Heureux de contempler ces forces actives répandues à l'infini dans l'univers sans bornes, il croit avoir touché le port où tendirent en vain ses devanciers. Non, un obstacle l'arrête : comment ces monades, toutes vivantes, mais si différentes entre elles par la nature et le degré de leur être, peuvent-elles agir l'une sur l'autre? « Lorsque je me mis à méditer, dit Leibnitz, sur l'union de l'âme avec le corps, je fus comme rejeté en pleine mer. » Et remarquez bien que l'union de l'âme avec le corps n'est qu'une partie du problème plus général qui se formule en ces termes : — comment une substance créée peut-elle communiquer avec une autre substance créée? C'est alors que Leibnitz, avec son ingénieuse fécondité, imagine l'harmonie préétablie. Les substances n'agissent pas l'une sur l'autre, ne s'empruntent rien l'une à l'autre, elles se développent sans sortir d'elles-mêmes; mais le Dieu qui les a créées a connu dès l'origine toute la suite de leurs développemens, et il a établi entre leurs mouvemens réciproques une concordance parfaite. C'est votre âme, croyez-vous, qui gouverne et meut votre corps? Pure illusion. L'âme et le corps, ces monades si différentes, agissent chacune à part; seulement entre l'action de l'une et l'action de l'autre le divin régulateur a constitué une infaillible harmonie. Voilà certes une conception bien extraordinaire; Leibnitz aperçoit aussitôt les belles conséquences qui en résultent, et il en est presque ébloui. Le spectacle de ces forces si

harmonieusement associées n'annonce-t-il pas un Dieu, une providence attentive, un créateur qui a tiré le monde du néant, non par indifférence, encore moins par nécessité, mais par l'élan d'un amour égal à sa puissance infinie et à son infinie sagesse? Comme Pythagore entendait la musique des sphères célestes, Leibnitz voit dans les espaces sans fin l'harmonie de ces millions de substances répandues sur tous les degrés de la vie. Qu'il est beau et grand, ce monde où de tels objets sont offerts à nos contemplations! Un des principes de Leibnitz, c'est que dans l'œuvre du Créateur tout va à l'infini : infinité de vie, infinité de mouvement, de progrès, de perfectionnement; immortalité de toutes les substances, surtout immortalité des âmes créées pour réfléchir la divine sagesse, immortalité des esprits « seuls faits à l'image de Dieu et quasi de sa race ou comme enfans de sa maison, puisque eux seuls le peuvent servir librement. » Un seul de ces esprits « ne vaut-il pas tout un monde? Dieu tire infiniment plus de gloire des esprits que du reste des êtres, ou plutôt les autres êtres ne donnent que de la matière aux esprits pour le glorifier. »

« Les anciens philosophes, ajoute Leibnitz, ont fort peu connu ces importantes vérités. Jésus-Christ seul les a divinement bien exprimées, et d'une manière si claire et si familière que les esprits les plus grossiers les ont conçues. Ainsi son Évangile a changé entièrement la face des choses humaines. Il nous a donné à connaître le royaume des cieux ou cette parfaite république des esprits qui mérite le titre de cité de Dieu, dont il nous a découvert les admirables lois. Lui seul a fait voir combien Dieu nous aime et avec quelle exactitude il a pourvu à tout ce qui nous touche, qu'ayant soin des passereaux, il ne négligera pas les créatures raisonnables qui lui sont infiniment plus chères, que tous les cheveux de notre tête sont comptés, que le ciel et la terre périront plutôt que la parole de Dieu et ce qui appartient à l'économie du salut ne soient changés, que Dieu a plus d'égard à la moindre des âmes intelligentes qu'à toute la machine du monde... » Ils vivront donc, ces esprits, et Leibnitz, à la lumière de ses doctrines, aperçoit déjà quelque chose de la félicité de leur vie future. Ils vivront, non pas dans un état de contemplation oisive, *qui nous rendrait stupides*, mais dans un mouvement continu, puisque l'activité est leur essence, dans un essor perpétuel vers de nouveaux plaisirs et de nouvelles perfections, puisque leur loiest le progrès.

Leibnitz, comme une belle âme chrétienne de nos jours, repousse *le paradis qui fait peur*, et ce programme d'une carrière infinie réservée par Dieu à notre âme immortelle couronne magnifiquement un système rempli des plus sublimes vérités. Pourquoi faut-il qu'une

seule faute, mais une faute capitale, vienne détruire cet édifice grandiose? N'ayant pu comprendre l'action de l'âme sur le corps, ni, d'une manière plus générale, l'action d'une substance sur une autre substance créée, il a imaginé son hypothèse de l'harmonie préétablie; puis, enivré de quelques belles conséquences qu'il croyait voir découler de ce principe, ébloui du spectacle de cette providence éternellement active au milieu des forces sans nombre qui peuplent l'immensité, il s'est obstiné à ne pas voir une objection invincible. Laquelle? La liberté. Si l'hypothèse de l'harmonie préétablie est conforme à la nature des choses, l'homme n'est donc qu'un *automate spirituel*. Plutôt que d'abandonner son système, Leibnitz se résigne à cette extravagance. Oui, dans le monde de Leibnitz, c'est lui-même qui ne craint pas d'employer cette formule, l'homme est un automate. Dieu seul fait jouer les ressorts de notre machine; nous qui croyons vivre et agir, nous habitons un monde d'illusions, et voilà le victorieux adversaire de Spinoza, le grand philosophe chrétien, le héraut de la Providence et de la vie universelle, entraîné dans les erreurs qu'il a le plus ardemment combattues.

II.

La chute de Leibnitz a été la chute du spiritualisme. Où un tel homme avait échoué, qui pouvait se promettre de réussir? Le courant des idées sensualistes et sceptiques, arrêté un instant par ce noble génie, déborde de toutes parts. C'est le XVIIIe siècle qui commence. En vain Leibnitz a-t-il cru confondre la philosophie de Locke, terrasser le scepticisme de Bayle; les idées de Locke, les doutes de Bayle survivent aux doctrines de Leibnitz. On ne s'occupera plus désormais des recherches sublimes où se plaisait le XVIIe siècle. Ces systèmes, qui se détruisent les uns les autres, ont anéanti la foi métaphysique. Pourquoi prétendre s'élever jusqu'à la cause des causes? Ces questions surpassent l'intelligence de l'homme. Les phénomènes seuls sont accessibles à nos moyens de connaître; résignons-nous à explorer la surface des choses. Sommes-nous bien sûrs encore que cette surface existe dans la réalité avec les caractères que nos sens y découvrent? Soit que nous interrogions les corps célestes, soit que nous descendions dans les entrailles de la terre, nous ne sortons pas de nous-mêmes. Ainsi parlent tous les esprits dans le siècle de Voltaire, de Hume, de Reid, de Condillac, et voici un génie original, Emmanuel Kant, qui va coordonner tous ces doutes au sein du systeme le plus neuf, le plus fort, le plus redoutable qu'ait jamais produit le scepticisme. Est-ce que la vérité serait là? Avec sa scrupuleuse impartialité, M. Saisset étudie le sys-

tème de Kant comme un homme qui cherche le vrai sans parti-pris. Il écoute la voix de ce nouveau maître, il entre dans ses idées, il en explique la formation première, il les expose nettement, loyalement... Mais quoi! les objections naissent d'elles-mêmes à chaque page. Les principes du scepticisme de Kant reposent sur une histoire fantastique de l'âme; il faut opposer à cette psychologie trompeuse la psychologie du sens commun. Tout est ingénieux, laborieux, subtil, dans sa description de nos facultés; il faut replacer sans cesse l'image de la vraie nature humaine en face de cette création artificielle. Si vous accordez au grand sceptique les résultats que lui fournit son analyse des procédés intellectuels de l'esprit humain, sa dialectique pressante vous enfermera dans un cercle infranchissable. Pour briser ce cercle de fer où restent emprisonnés bien des esprits de nos jours, l'habile critique a recours à un procédé qui est l'âme de son livre, l'étude de la vie, l'analyse approfondie de la conscience. C'est la méthode cartésienne, débarrassée des erreurs de l'esprit géométrique; c'est la méthode française, la méthode éternelle. Kant n'y revient-il pas lui-même, mais trop tard, quand il essaie de rétablir sur les fondemens de la conscience morale toutes les vérités qu'il a détruites, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme? Trop tard, ai-je dit? Oui, le sol est miné sous ses pas, aucune construction solide ne s'y peut asseoir; si nous ne sortons pas de nous-mêmes, si nous ne connaissons que les apparences des choses, s'il nous est interdit, comme il l'affirme avec tant de force, de passer de nos impressions propres aux réalités véritables, pourquoi parler de la loi morale et du Dieu qui l'a écrite dans nos cœurs? Je ne sais rien de tout cela, je n'en puis rien savoir : fidèle à vos doctrines, je ne connais que le moi. Le moi! votre disciple Fichte ne connaît pas non plus autre chose, et quand il veut continuer le généreux essor qui vous porte vers les réalités du monde moral, c'est au nom du moi qu'il restaure tout le *cosmos*, c'est le moi qui crée le monde, c'est le moi qui crée Dieu, formule extravagante et logique, doctrine à la fois absurde et conséquente, comme le remarque très justement M. Saisset. « Puisque nul mortel, s'écrie Novalis, ne peut lever le voile de la déesse Saïs, devenons donc immortels! » Voilà l'entreprise de Fichte expliquée par un poète, et n'est-ce pas le système de Kant qui a obligé le noble Fichte à prendre ainsi la place de Dieu?

D'autres disciples viendront qui tireront de vos principes des conséquences plus monstrueuses encore. L'une des plus riches intelligences du XIX[e] siècle, un génie inspiré, Schelling, réagit au nom du divin univers contre l'idéalisme de Fichte. Il a bien compris que le moi absolu, imaginé par le successeur de Kant, ne pouvait être ni

la source ni l'explication de la nature; mais, entraîné par le courant d'idées qu'ont fait jaillir ses prédécesseurs, il perd de vue toute réalité au moment même où il revendique les droits du monde réel. Ce grand adversaire de Fichte ne fait que continuer, en le transformant, le système qu'il prétend détruire. Fichte faisait sortir du moi le *cosmos* tout entier; Schelling découvre entre le moi et non-moi, entre l'humanité et la nature, un lien commun, ou plutôt un principe vivant en qui réside l'identité des contraires, et qui est la source de tout ce qui est, de tout ce qui vit, de tout ce qui pense, c'est-à-dire Dieu lui-même. « Schelling, dit M. Saisset, a pris des mains de Fichte les cadres de sa philosophie; mais en les élargissant il leur a donné une ampleur infinie. Il a fait entrer dans le système de Fichte la nature proscrite, il y a répandu à pleines mains la réalité. » Vienne maintenant le grand et puissant Hegel : il s'emparera de ce principe de l'identité, et, déroulant ses éternelles évolutions à travers le fini et l'infini, il confondra l'histoire des destinées du monde avec l'histoire des destinées de Dieu. Le panthéisme immobile de Spinoza, le panthéisme si richement épanoui de Schelling, s'unissent dans le panthéisme à la fois mouvant et inflexible du philosophe de Berlin. Avec Spinoza, Hegel ne reconnaît qu'une seule substance; avec Schelling et plus complétement que lui, il proclame l'éternel développement de cette substance unique, si bien qu'il n'y a plus d'être, mais un éternel devenir, plus de vérité absolue, mais une perpétuelle transfiguration des choses, et que notre âme, au sein de cette mobilité sans terme, au milieu de cette destruction incessante, est semblable à un homme enfermé dans quelque horrible cachot d'où il ne sortira que pour mourir. Qu'importe que Hegel ait fait luire des éclairs de génie à travers ses effrayantes doctrines? qu'importent les trésors dont il a enrichi maintes régions de la science humaine? Son système est le plus formidable agent de destruction qui ait jamais paru dans le monde moral.

Et voilà le dernier terme de tant d'efforts, voilà ce que la philosophie allemande enseigne aux générations du XIXe siècle. Ces âmes ardentes, inquiètes, altérées, que nous voyons se multiplier autour de nous, égarées par des influences funestes, c'est à ces sources de mort qu'elles s'abreuvent. « Kant leur verse le scepticisme, Hegel le panthéisme, et ces deux courans d'idées se rencontrent dans la doctrine du Dieu impersonnel. Ainsi c'est vainement que Descartes et Malebranche, Newton et Leibnitz ont épuisé leur génie à organiser en système la croyance universelle du genre humain. Le Dieu personnel, le Dieu du bon sens, le Dieu de la philosophie spiritualiste succombe, et à sa place le scepticisme et le panthéisme conjurés introduisent la substance indéterminée des êtres. Est-ce là que je

dois aboutir? Ce résultat est-il le dernier mot de mes longues recherches historiques? C'est ce que je veux me demander sérieusement une fois dans ma vie. J'ai assez lu, j'ai assez discuté; l'âge mûr arrive, il faut fermer les livres, me replier au dedans de moi et ne plus consulter que ma raison. » Ainsi parle M. Émile Saisset, et il va couronner cette vivante histoire des grands systèmes philosophiques par une série de méditations où il nous ouvrira toute son âme.

C'est là un heureux emprunt aux habitudes morales du XVIIe siècle. Les plus fiers génies de ce temps-là ne dogmatisaient point comme des gens qui possèdent la vérité *à priori*, ils la cherchaient, pour ainsi dire, en présence du public. Ils pensaient tout haut et ne craignaient pas d'initier le lecteur à tous les secrets de leurs doctrines. Ce n'étaient pas des prophètes, c'étaient des hommes. L'un d'entre eux a exprimé avec grâce ce caractère si profondément humain de leur génie. Forcé un jour de consulter quelque puissant personnage dans l'antichambre duquel il a perdu inutilement de longues heures, il oppose à l'importance gourmée de l'homme d'affaires la simplicité du philosophe heureux de livrer ses secrets à la foule : « O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet; le philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter. J'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la connaissance de la vérité, à régler mon esprit et à devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes... Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile! » C'est La Bruyère qui parle ainsi, et il ne faisait pas seulement son portrait quand il traçait cette page, il pensait aux maîtres de la philosophie de son temps. Qu'on se rappelle les confidences du *Discours de la Méthode*, les cris de Pascal, les méditations de Bossuet, de Malebranche, de Fénelon; qu'on songe à tant de lettres, aussi ingénues que profondes, où un Descartes, un Arnaud, un Leibnitz, expliquent leurs pensées à leurs disciples et les défendent contre leurs adversaires; quelle familiarité au milieu des conceptions les plus hautes! *Entrez, toutes les portes sont ouvertes...* Nous sommes plus guindés aujourd'hui, nous affirmons, nous tranchons; mais comment sommes-nous parvenus à ce que nous croyons la vérité? Quels ont été nos doutes et nos angoisses? Qu'avons-nous ressenti en face de tel ob-

stacle? Par quelle voie avons-nous évité ces écueils où tant d'autres ont péri? Sur tout cela, pas un mot. Nous craignons d'affaiblir l'autorité de notre parole par ces confessions ingénues, et pourtant quelle époque a connu plus que la nôtre toutes ces perplexités de l'esprit? M. Saisset a donc été bien inspiré quand il a pris le parti de raconter, à la manière du XVIIe siècle, le travail intime de sa pensée sur les plus grands sujets de la vie philosophique et religieuse. Si c'est là une imitation, c'est une imitation originale.

« Je me recueille en moi-même et me dis : D'où vient que je ne puis m'empêcher de penser à Dieu? J'existe, je vis, j'aime à exister et à vivre, je trouve autour de moi mille objets capables de me plaire et de m'intéresser; que faut-il de plus pour remplir mon âme, et pourquoi chercher quelque chose au-delà? Pourquoi? C'est, je le sens trop bien, que je suis imparfait et jeté au milieu de choses imparfaites... » Tel est le point de départ de cette démonstration qui, du degré le plus humble, va s'élever aux plus hautes sublimités de la science divine. On y remarque tout d'abord ce sentiment de la vie qui est l'inspiration constante de l'auteur. Averti par les erreurs de ces puissans génies qu'il vient d'interroger, il est sans cesse en garde contre l'abstraction. Saint Anselme, Descartes, Leibnitz lui-même, ont cru trouver une preuve de l'existence de Dieu dans l'idée que nous avons d'un être parfait, la perfection impliquant la nécessité de l'être; M. Saisset, qui a pu admettre cette preuve autrefois, la repousse aujourd'hui comme une subtilité. « Si la perfection en Dieu est la raison d'être, il faudra dire, à parler en toute rigueur, que Dieu est parfait avant d'être, ce qui est une contradiction. » La grande preuve, ce n'est pas tel ou tel raisonnement, c'est l'intuition directe de la conscience, c'est l'élan spontané de l'âme imparfaite, qui, sans raisonnement d'aucune sorte, se rattache invinciblement à son principe éternel, et se sent vivre par l'être des êtres. Mais ce Dieu, que mon âme sent vivre, est-il accessible à ma raison? Si je me contente de l'appeler l'incréé, je me résigne à une notion purement négative, et si je veux remplacer cette vague notion par une idée concrète, si je prétends, par exemple, que Dieu s'est créé lui-même, j'affirme par là qu'il est cause et effet tout ensemble, c'est-à-dire qu'il est avant d'être; ces contradictions absurdes ne font que me révéler sur ce point mon incurable ignorance. Malgré tous mes efforts, l'essence de Dieu m'échappe; je sais qu'il est, je ne sais pourquoi il est. Il ne suffit pas de dire que Dieu est incompréhensible; Dieu, dans son essence, est absolument inconcevable à tout autre qu'à Dieu même. Me voilà donc arrêté dès le second élan de mon âme. Que me sert d'avoir trouvé Dieu, si j'ai trouvé en même temps une cause de désespoir?

« Ne sois point si prompt, mon esprit, à te décourager. Examine plus à fond. Tu ne connais pas l'essence de Dieu; mais s'ensuit-il que tu ne puisses rien connaître de lui? D'où vient que tu ne connais pas son essence? C'est qu'elle est incommunicable; mais tout en Dieu est-il incommunicable? Il est évident que non, car tu es, tu penses, tu aimes, tu agis. Et la pensée, la vie, l'activité, l'amour, sont partout répandus autour de toi. Dieu n'est donc pas resté en lui-même, enseveli dans le mystère de son essence; Dieu s'est manifesté, Dieu s'est communiqué. Pourquoi? comment? Tu l'ignores, mais le fait est certain : l'univers est là. Il y a donc en Dieu quelque chose d'incommunicable, savoir l'essence de son être, et il y a aussi quelque chose de communicable, savoir les puissances de son être, la pensée, l'amour, la joie, la vie »

A mesure que l'auteur, sur ces degrés de la vie, s'avance de principes en principes, et construit philosophiquement l'édifice de sa théodicée, des adversaires infatigables s'efforcent de détruire son œuvre. Aujourd'hui c'est un disciple de Kant, demain ce sera un adepte de Spinoza. Ici c'est William Hamilton, là c'est un critique hégélien. Leurs armes sont terribles, et ils savent les manier en maîtres. Rude épreuve pour le philosophe que de bâtir son monument au milieu de ces continuels assauts, sans parler des difficultés internes du sujet et des objections qu'il s'adresse à lui-même! M. Saisset tient tête à tous les périls, et c'est vraiment un viril spectacle que nous présente cette lutte. Notez bien que, loin d'affaiblir les argumens de ses contradicteurs, il en double peut-être la force par la précision de son langage. On sent là un esprit loyal et qui a foi dans les vérités qui le soutiennent. Soit qu'il fasse parler le scepticisme avec sir William Hamilton, soit qu'il mette en scène le panthéisme hégélien aiguisé par la critique française, il expose leurs objections comme s'il était chargé lui-même de les faire triompher. Patience, la vérité a son tour. Ces objections si loyalement présentées, ou bien il les met en pièces avec une dialectique supérieure, ou bien il les écarte comme des fantômes en faisant éclater dans les domaines de l'abstraction la lumière de la vie. La plus chaleureuse préoccupation des dangers qui nous entourent anime sa polémique. Bien que M. Saisset évite de citer les noms propres, on reconnaît aisément les adversaires qu'il combat. Ce brillant critique, ce virtuose admirable qui, malgré toute son originalité, s'inspire à la fois de Kant, de Hegel et de sir William Hamilton, est réfuté avec autant de force que de convenance. Ces panthéistes qui mettent tant d'esprit et d'art au service des théories allemandes ne se plaindront pas d'avoir rencontré un antagoniste incapable de les comprendre. Vaincus par le spiritualiste français, ils sont traités avec

tous les honneurs de la guerre; l'auteur, avant de les désarmer, a été obligé de déployer toutes ses forces, et remontant jusqu'aux origines premières de leur doctrine, suivant d'âge en âge la fortune de leurs idées, c'est le panthéisme lui-même, de Parménide à Spinoza et d'Héraclite à Hegel, qu'il renverse de fond en comble par sa triomphante analyse.

Adversaire déclaré du panthéisme et résolu à le poursuivre jusqu'en ses derniers retranchemens, M. Saisset n'est pas de ceux que la peur de l'ennemi entraîne à des erreurs d'une autre nature. Ce n'est pas tout de repousser le panthéisme, il faut le juger dans ses détails; si, craignant toute ressemblance avec vos adversaires, vous rejetez les vérités qu'ils ont découvertes, vos bonnes intentions vous seront un piége. Ce piége n'existe pas pour l'auteur de l'*Essai de philosophie religieuse;* la netteté de ses principes le met à l'abri du péril. Un des chapitres les plus hardis et les plus beaux du livre de M. Saisset, c'est celui où l'antagoniste victorieux du panthéisme essaie de prouver un principe, proclamé aussi par les panthéistes, mais dont il nous donnera une explication tout opposée, je veux dire l'infinité du monde. Dans une série de méditations très habilement enchaînées, il a traité toutes les questions qui sont le fondement de la théodicée : *y a-t-il un Dieu? Dieu est-il accessible à la raison? peut-il y avoir autre chose que Dieu?* Et après avoir triomphé de toutes les difficultés, parvenu par les seules voies de la science jusqu'au Dieu créateur, il rencontre ce problème qui semble renouveler ses angoisses : *le monde est-il éternel et infini?*

Chose étrange, de quelque côté qu'on se tourne en agitant cette question, le panthéisme est là. Il y a des penseurs qui n'osent croire à l'infinité du monde, craignant de confondre le monde et Dieu, la création et le créateur; n'est-ce pas un panthéiste en effet, n'est-ce pas l'ardent Jordano Bruno qui, le premier parmi les modernes, a proclamé avec enthousiasme une création éternelle et infinie? Mais quoi! si j'admets l'opinion contraire, si je dis qu'à un certain moment Dieu, sorti de son repos, *est devenu* créateur, ce Dieu *qui devient* ne ressemble-t-il pas au Dieu de Hegel? Serai-je donc obligé de soutenir avec le philosophe de Berlin qu'il y a des accidens successifs dans la vie de Dieu? Soumettrai-je l'être immuable à la condition du temps? Déjà, il y a quatorze siècles, saint Augustin était en proie à d'étranges perplexités quand il se posait cette objection si grave : « comment Dieu a-t-il toujours été seigneur, c'est-à-dire comment Dieu a-t-il toujours été adoré, s'il n'a pas toujours eu des créatures? » Ces perplexités sont plus terribles encore pour le spiritualiste de nos jours, se heurtant, quelque parti qu'il prenne, au panthéisme de Bruno ou au panthéisme de Hegel. Il faut les péné-

trantes analyses de M. Saisset pour débarrasser cette grande question des ombres qui l'obscurcissent. Tout ce chapitre est remarquable de précision et de vigueur. Proclamer l'infinité de l'univers sans confondre l'œuvre divine avec celui qui seul possède la vie sans commencement ni fin, maintenir l'idée de la création sans rien admettre d'accidentel et de capricieux dans l'éternelle sagesse, tel était le double problème à résoudre, et il l'a résolu en maître. Les pages où M. Émile Saisset a résumé sa pensée sur l'infinité des mondes méritent d'être citées comme un modèle de langage philosophique. « Quand j'essaie, dit-il, de donner une limite à l'univers, au moment où mon imagination la pose, ma raison la supprime en me forçant de concevoir un univers plus vaste, plus riche, plus complet, de nouvelles étoiles, de nouveaux mondes, des formes d'existence de plus en plus variées... Combien cette pensée de l'infinité des mondes est sublime! Je m'y livrerais sans le moindre scrupule, si je ne venais à me souvenir qu'elle a été introduite dans le monde moderne par un panthéiste, le hardi et infortuné Bruno. Serais-je donc ressaisi par le panthéisme au moment où je croyais lui avoir échappé pour toujours? De ce que l'univers n'a point de limites, ni dans le temps, ni dans l'espace, ni dans le nombre, l'espèce et le degré de ses parties, s'ensuit-il que l'univers soit éternel, immense et infini comme Dieu même? Non, ce n'est là qu'un vain scrupule, enfant de l'imagination et non de la raison. L'imagination confond sans cesse ce que la raison doit sans cesse distinguer : l'éternité et le temps, l'immensité et l'espace, l'infinité relative et l'infinité absolue. Le Créateur seul est éternel, immense, absolument infini; la créature est répandue dans l'espace et dans le temps, sujette à la division et à la limite. Ce temps, dans l'écoulement inépuisable de ses instans, fait effort, si je puis ainsi dire, pour imiter l'éternité, autant que la nature le comporte. L'espace, par le déploiement infini de ses étendues, exprime aussi de son mieux l'immensité. En général, l'évolution inépuisable des choses finies représente, autant que la nature du fini le peut souffrir, l'évolution intérieure de la vie divine. Et cependant il reste toujours entre le modèle et l'image, entre la cause et l'effet, avec une certaine proportion, une différence infinie, non-seulement dans le degré des perfections, mais dans l'essence. Siècles, espaces, étoiles, plantes, êtres intelligens, terre et cieux, tout cela reste variable, incomplet, contingent, incapable d'être et de subsister par soi; tout cela est donc enfermé d'une façon ineffable dans les profondeurs de l'être par soi, qui enveloppe les siècles de son éternité, les espaces de son immensité, les êtres changeans de son être immuable, seul vraiment infini, seul complet, seul en pleine possession de l'existence absolue. Me voilà donc, ce

me semble, préservé tout à la fois du panthéisme et de la superstition. J'avais peur du Dieu abstrait de Spinoza et de Hegel; mais j'avais peur aussi d'un Dieu humanisé, d'une création accidentelle arbitraire et capricieuse. Mes craintes sont dissipées. Je conçois un Dieu qui n'est pas l'être en puissance, germe stérile incapable de se féconder lui-même, mais l'être en acte, l'être parfait, possédant la vie parfaite, la vie de la pensée et de l'amour, et puis, comme expression de ce Dieu, un monde qui en imite autant que possible l'infinité, n'étant pas le produit éphémère du caprice et du hasard, mais l'ouvrage d'une toute-puissance infinie dirigée par la sagesse et inspirée par la bonté... »

Ce ne sont pas seulement les spéculations métaphysiques qui découvrent à nos intelligences éblouies l'infinité du monde; les faits eux-mêmes, autant qu'on les peut consulter en telle matière, viennent confirmer de siècle en siècle cette conception sublime. Depuis l'immense essor des sciences mathématiques et physiques, les génies les plus fermes, les plus augustes prêtres du *cosmos*, ces hommes du XVII[e] siècle, qui vivaient pour ainsi dire au sein de l'infini, ont proclamé tous, à l'exception d'un seul, le caractère infini de la création. Pascal, le grand chrétien, ne croyait pas que cette vérité pût porter ombrage aux divins mystères du christianisme; il l'exposait avec un enthousiasme mêlé d'épouvante et d'amour, et la défendait au nom du christianisme lui-même contre les argumens de toute sorte que lui opposaient les consciences timorées. Si Newton, dans son ardeur à contredire toutes les idées cartésiennes, n'admettait qu'un univers borné, Leibnitz l'accusait d'abaisser à la fois et la création et le Créateur. Au moment où ce grand esprit affirmait si magnifiquement le principe que *tout dans l'univers va à l'infini*, le microscope, aux mains de quelques observateurs immortels, découvrait un infini d'ordre, de rapports, de gradation, jusque dans le monde de l'infiniment petit. Les travaux de Swammerdam sur les insectes, d'Antoine Leuwenhoeck sur les veines et les artères, de Marcel Malpighi sur la structure anatomique, toutes ces découvertes si précieuses, qui montrent dans l'œuvre de la nature une suite de degrés, de transformations, dont le commencement et la fin nous échappent, confirmaient les vues grandioses de Leibnitz et lui arrachaient des cris de joie. La démonstration est plus éclatante encore au XVIII[e] siècle, puisqu'elle est fournie souvent par des esprits qui n'en comprennent pas la portée. Que de percées profondes depuis cent ans au sein du double infini qui nous enveloppe! C'est dans la période des Laplace, des Lagrange, des Lamarck, que William Herschell compte vingt millions d'étoiles dans la voie lactée, et Ehrenberg quarante millions d'animalcules dans un pouce cubique de tripoli.

Partout où le télescope perfectionné fait pénétrer nos regards, partout où le microscope s'avance en des domaines jusque-là inconnus, que dis-je? bien au-delà des limites où s'arrêtent nos instrumens actuels, dans les abîmes de l'espace où le calcul va saisir ce que nos yeux ne sauraient voir, partout bouillonne l'intarissable vie, partout se déroule le mouvement éternel. « Le soleil n'est plus immobile, s'écrie M. Émile Saisset; Argelander prouve qu'il a un mouvement de translation et se dirige actuellement vers un point situé dans la constellation d'Hercule. Bessel calcule la vitesse de ce mouvement progressif et l'évalue à plus de six cent mille myriamètres par jour. On connaît vingt-huit mille étoiles multiples qui ont des planètes circulant autour d'un commun centre de gravité dans des orbites elliptiques et suivant les lois de la gravitation universelle. Et certes Pascal avait raison de dire que notre imagination se fatiguera plutôt de concevoir que la nature de fournir, car le moyen pour l'imagination de se représenter la distance d'une étoile dont la lumière emploie deux millions d'années à parvenir jusqu'à nous? »

L'idée de la Providence s'agrandit en nous avec l'idée du *cosmos*. Ce sont encore les sciences, représentées par les plus illustres maîtres et les découvertes les plus fécondes, qui fournissent à M. Saisset la glorification de cette Providence véritablement infinie. Tout cela est grand et nouveau. J'admire aussi la hardiesse de ce spiritualisme viril, lorsque, parlant de la Providence dans l'homme, il repousse les chimères de nos jours et proteste contre l'abolition de la douleur. La douleur, ah! nous avons beau la maudire quand notre âme fléchit sous ses coups, c'est elle qui est notre guide et notre sauvegarde en ce divin mystère où nous sommes engagés. Ame pusillanime qui te plains de ta souffrance, que serais-tu donc sans elle? Une chose, non une personne. Au milieu de la lutte de tes penchans, c'est la douleur qui crée ta personnalité en t'obligeant à gouverner les puissances désordonnées de ton être. Terrible lutte parfois! ton cœur saigne, tu pleures, tu cries,... réjouis-toi, tu es un homme! Cette douleur qui te fait naître à la vie morale assure par là même ton immortalité. « Tout en toi tient de l'infini, la douleur comme le plaisir, l'ignorance comme le savoir, la vertu et la beauté comme le vice et la laideur. Tes douleurs sur la terre n'ont pas de limite, il est vrai, ne t'en plains pas, car cela signifie que ta puissance de connaître, de vouloir, de sentir et d'aimer a pour carrière la suite illimitée des siècles et pour objet l'être infini. »

L'infinité du monde, la Providence infinie, l'infini développement des destinées de notre âme, toutes ces grandes théories exposées par l'auteur avec autant de prudence philosophique que d'enthousiasme et de force ont pour couronnement naturel l'idée de la re-

ligion. Qu'est-ce que la religion dans ce qui fait son essence? — La foi à un premier principe profondément distinct de tout ce qui passe, la foi à une cité céleste, origine, modèle et fin de la cité d'ici-bas. — Or c'est précisément ce que la philosophie vient d'enseigner à l'auteur. Après cette longue critique des systèmes qui ont agité le monde, après cette lutte ardente contre les difficultés sans cesse renaissantes que nous oppose la recherche des causes premières, nous sommes arrivés sur les hauteurs d'où nous apercevons la conformité de la philosophie et de la religion. Seulement il ne s'agit ici que de la religion en général, de la religion considérée dans ses élémens primordiaux, et non de telle ou telle croyance positive et précise. « Est-ce à dire, se demande M. Saisset, que tous les cultes aient le même sens et la même valeur morale? Non certes, et les symboles religieux qui ont entouré et protégé mes premières années ont laissé dans mon âme une impression trop vive de leur pureté singulière et de leur incomparable sublimité pour que je les égale à ceux d'aucun autre temps ni d'aucun autre pays. » Philosophe et s'adressant à des philosophes ennemis qu'il combat avec leurs propres armes, l'auteur a craint de quitter le domaine de la science : de là sa discrétion et sa réserve quand il parle du christianisme. Il nous semble pourtant qu'une âme aussi élevée que la sienne, un métaphysicien aussi assuré de ses principes aurait pu faire un pas de plus dans les voies qu'il a ouvertes. L'auteur de l'*Essai de Philosophie religieuse* sait mieux que personne que la religion indéterminée n'est pas la religion vraie, pas plus que le Dieu indéterminé des spinozistes n'est le véritable Dieu. Qui a prouvé ces vérités avec plus de vigueur que lui? Qui a démontré plus victorieusement que toute détermination, loin d'être une privation de l'être, est au contraire un accroissement de force et de vie? Les objections des panthéistes contre le Dieu personnel qu'adore le genre humain sont les mêmes qu'on oppose à la religion révélée; les mêmes argumens doivent servir à repousser les unes et les autres. Je lis ces mots dans la réfutation de Spinoza par M. Saisset : « Quel est l'être le moins réel, l'être le moins être pour ainsi dire? C'est l'être le plus indéterminé, et par conséquent quel est l'être le plus réel, le plus être, le plus parfait? C'est l'être le plus déterminé. » Ces principes simples et profonds que M. Saisset applique si heureusement à la théodicée, appliquez-les à la théorie des religions, et vous verrez quelle lumière nouvelle en jaillira. Ce n'est donc pas au nom des souvenirs de l'enfance, c'est au nom de la raison, au nom de la dialectique la plus solide qu'il faut proclamer la supériorité du christianisme, non-seulement sur toutes les religions humaines, mais sur cette religion indéterminée que la philosophie toute seule nous enseigne. Qu'importe pourtant cette

espèce de lacune? L'observation que je viens de faire contient un remercîment plutôt qu'un reproche. Si M. Émile Saisset, enchaîné par les légitimes scrupules de la science, n'a pas voulu sortir du pur domaine philosophique, il nous fournit le moyen de nous élever plus haut. S'il nous laisse sur le seuil du christianisme, les sentimens dont il remplit notre cœur et les principes dont il arme notre esprit peuvent fournir aux âmes religieuses des argumens nouveaux en faveur de la révélation de Jésus-Christ.

On voit que de richesses contient cet *Essai de Philosophie religieuse*; puissent les mâles doctrines de ce spiritualisme contribuer pour leur part à la guérison de nos misères morales! Il ne s'agit pas pour nous de questions d'école où de brillans esprits se disputent la victoire; ce sont les plus chers intérêts de la patrie qui sont ici en jeu. A l'époque où Leibnitz, en face du scepticisme et du matérialisme de son temps, proférait les prédictions sinistres que nous citions plus haut, les *publics spirits* dont parle ce noble maître étaient entretenus par le besoin de réformer une société caduque... Le XVIII[e] siècle venait de commencer, on marchait vers la lumière de 89, et un enthousiasme secret, un spiritualisme qui n'avait pas conscience de lui-même, rectifiait en maintes rencontres l'influence fatale des doctrines à la mode. Aujourd'hui que les grands principes d'égalité, de justice, de droit commun, inscrits dans nos lois civiles, nous ont presque rendus indifférens à d'autres droits non moins précieux, aujourd'hui qu'aucune lutte élevée, aucune ambition généreuse n'anime, comme il y a cent ans, la société tout entière, les erreurs d'une philosophie sans Dieu ne seraient que trop conformes à nos défaillances morales. Qu'on veuille bien songer à tous les périls d'une telle situation : il s'agit de vie ou de mort. Si les doctrines qui, détruisant la personnalité de Dieu, détruisent aussi la personne humaine, si les doctrines des sceptiques, des critiques, des panthéistes, venaient à triompher définitivement sur notre sol, cela voudrait dire que nos destinées sont finies. Il n'y aurait plus qu'à sceller un sépulcre et à graver sur la pierre : « Ci-gît tout un monde, la France a cessé de vivre. » Mais loin de nous des craintes si lâches! loin de nous ces pensées de désespoir! La France, à qui il reste tant de progrès à faire, tant de fautes à réparer, a encore de glorieuses destinées à accomplir, et le spiritualisme est immortel.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE FOU YÉGOF

ÉPISODE DE L'INVASION

I.

Si vous tenez à connaître l'histoire du fou Yégof et de la grande invasion de 1814 telle que me l'a racontée le vieux chasseur Frantz du Hengst, il faut vous transporter au village des Charmes, dans les Vosges. Une trentaine de maisonnettes couvertes de chaume et de joubarbe vert sombre se suivent à la file le long de la Sarre. Vous en apercevez les pignons tapissés de lierre et de chèvrefeuille flétris, — car l'hiver approche, — les ruchers fermés avec des bouchons de paille, les petits jardins, les palissades, les bouts de haie qui les séparent les unes des autres.

A gauche, sur une haute montagne, s'élèvent les ruines de l'antique château de Falkenstein, détruit, il y a deux cents ans, par les Suédois. Ce n'est plus qu'un amas de décombres hérissés de ronces; un vieux chemin de *schlitte* (1), aux échelons vermoulus, y monte à travers les sapins. A droite, sur la côte, on aperçoit la ferme du Bois-de-Chênes : une large construction avec grange, écuries et hangars, la toiture plate chargée de grosses pierres, pour résister aux vents du nord. Quelques vaches se promènent dans les bruyères, quelques chèvres dans les rochers.

Tout cela est calme, silencieux. Des enfans, en pantalon de toile grise, la tête et les pieds nus, se chauffent autour de leurs petits feux sur la lisière des bois; les spirales de fumée bleue s'effilent dans l'air, de grands nuages blancs et gris restent immobiles au-

(1) On appelle chemins de *schlitte* les chemins où l'on transporte les troncs d'arbres abattus en pleine forêt.

dessus de la vallée; derrière ces nuages, on découvre les cimes arides du Grosmann et du Donon.

Or il faut savoir que la dernière maison du village, dont le toit en équerre est percé de deux lucarnes vitrées, et dont la porte basse s'ouvre sur la rue fangeuse, appartenait, en 1813, à Jean-Claude Hullin, un ancien volontaire de 92, mais alors sabotier au village des Charmes, et jouissant d'une grande considération parmi les montagnards. Hullin était un homme trapu et charnu, avec des yeux gris, de grosses lèvres, un nez court fendu par le bout, et d'épais sourcils grisonnans. Il était d'humeur joviale et tendre, et ne savait rien refuser à sa fille Louise, une enfant qu'il avait recueillie jadis de ces misérables *heimathslôs*, ferblantiers, forgerons, sans feu ni lieu, qui vont de village en village étamer les casseroles, fondre les cuillers et raccommoder la vaisselle fêlée. Il la considérait comme sa propre fille, et ne se souvenait plus qu'elle était d'une race étrangère.

Outre cette affection naturelle, le brave homme en avait encore d'autres : il aimait surtout sa cousine, la vieille fermière du Bois-de-Chênes, Catherine Lefèvre, et son fils Gaspard, enlevé par la conscription de cette année, un beau garçon fiancé avec Louise, et dont toute la famille attendait le retour à la fin de la campagne. Hullin se rappelait avec enthousiasme ses campagnes de Sambre-et-Meuse, d'Italie et d'Égypte. Il y pensait toujours, et souvent le soir, après le travail, il se rendait à la scierie du Valtin, cette sombre usine formée de troncs d'arbres encore revêtus de leur écorce, et que vous apercevez là-bas au fond de la gorge. Il s'asseyait au milieu des bûcherons, des charbonniers et des *schlitteurs*, en face du grand feu de sciure, et tandis que la roue pesante tournait, que l'écluse tonnait et que la scie grinçait, lui, le coude sur le genou, la pipe aux lèvres, il leur parlait de Hoche, de Kléber, et finalement du général Bonaparte, qu'il avait vu cent fois, et dont il peignait la figure maigre, les yeux perçans, le profil d'aigle, comme s'il eût été présent.

Tel était Jean-Claude Hullin. C'était un homme de la vieille souche gauloise, aimant les aventures extraordinaires, les entreprises héroïques, mais cloué au travail par le sentiment du devoir depuis le jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Quant à Louise, la fille des *heimathslôs*, c'était une créature svelte, légère, les mains longues et délicates, les yeux d'un bleu d'azur si tendre qu'ils allaient jusqu'au fond de l'âme, le teint d'une blancheur de neige, les cheveux d'un blond paille, semblables à de la soie, les épaules inclinées comme celles d'une vierge en prière. Son naïf sourire, son front rêveur, enfin toute sa personne rappelait le

vieux *lied* du *minnesinger* Erhart, lorsqu'il dit : « J'ai vu passer un rayon de lumière, mes yeux en sont encore éblouis... Était-ce un regard de la lune à travers le feuillage? Était-ce un sourire de l'aurore au fond des bois? — Non,... c'était la belle Édith, mon amour qui passait... Je l'ai vue, et mes yeux en sont encore éblouis. »

Louise n'aimait que les champs, les jardins et les fleurs. Au printemps, les premières notes de l'alouette lui faisaient répandre des larmes d'attendrissement. Elle allait voir naître les bluets et l'aubépine derrière les buissons de la côte; elle guettait le retour des hirondelles au coin des fenêtres de la mansarde. C'était toujours la fille des *heimathslôs* errans et vagabonds, seulement un peu moins sauvage. Hullin lui pardonnait tout; il comprenait sa nature et lui disait parfois en riant : — Ma pauvre Louise, avec le butin que tu nous apportes, tes belles gerbes de fleurs et d'épis dorés, nous mourrions de faim dans trois jours! — Alors elle lui souriait si tendrement et l'embrassait de si bon cœur, qu'il se remettait à l'ouvrage en disant : — Bah! qu'ai-je besoin de gronder? Elle a raison, elle aime le soleil... Gaspard travaillera pour deux, il aura du bonheur pour quatre... Je ne le plains pas, au contraire... Des femmes qui travaillent, on en trouve assez, et ça ne les rend pas plus belles; mais des femmes qui aiment!... Quelle chance d'en rencontrer une, quelle chance! — Ainsi raisonnait le brave homme, et les jours, les semaines, les mois, se suivaient dans l'attente prochaine du retour de Gaspard.

La mère Lefèvre, femme d'une extrême énergie, partageait les idées de Hullin au sujet de Louise. — Moi, disait-elle, je n'ai besoin que d'une fille qui nous aime; je ne veux pas qu'elle se mêle de mon ménage. Pourvu qu'elle soit contente!... Tu ne me gêneras pas, n'est-ce pas, Louise? — Et toutes deux s'embrassaient!... Mais Gaspard ne revenait toujours pas, et depuis deux mois on n'avait plus de ses nouvelles.

Or ce jour-là, vers le milieu du mois de décembre 1813, entre trois et quatre heures de l'après-midi, Hullin, courbé sur son établi, terminait une paire de sabots ferrés pour le bûcheron Rochart. Louise venait de déposer une écuelle de terre fleuronnée sur le petit poêle de fonte, qui pétillait et bruissait d'un ton plaintif, tandis que la vieille horloge comptait les secondes de son tic tac monotone. Au dehors, tout le long de la rue, on remarquait de ces petites flaques d'eau recouvertes d'une couche de glace blanche et friable, annonçant l'approche des grands froids. Parfois on entendait courir de gros sabots sur la terre durcie; on voyait passer un feutre, un capuchon, un bonnet de coton, puis le bruit s'éloignait, et le sifflement plaintif du bois vert dans la flamme, le bourdonnement du rouet de Louise et le bouillonnement de la marmite reprenaient le

dessus. Cela durait depuis deux heures, lorsque Hullin, jetant par hasard un coup d'œil à travers les petites vitres de la fenêtre, suspendit sa besogne, et resta les yeux tout grands ouverts, comme absorbé par un spectacle inusité.

En effet, au tournant de la rue, en face du cabaret des *Trois Pigeons*, s'avançait alors, au milieu d'une bande de gamins sifflant, sautant et criant : — Le roi de carreau ! le roi de carreau ! — s'avançait, dis-je, le plus étrange personnage qu'il soit possible d'imaginer. Figurez-vous un homme roux de barbe et de cheveux, la figure grave, l'œil sombre, le nez droit, les sourcils joints au milieu du front, un cercle de fer-blanc sur la tête, une peau de chien-berger gris de fer aux longs poils flottant sur le dos, les deux pattes de devant nouées autour du cou ; la poitrine couverte de petites croix de cuivre en breloques, les jambes revêtues d'une sorte de caleçon de toile grise noué au-dessus de la cheville, et les pieds nus. Un corbeau de grande taille, les ailes noires lustrées de blanc, était perché sur son épaule. On aurait dit, à sa démarche imposante, un de ces anciens rois mérovingiens tels que les représentent les images de Montbéliard ; il tenait de la main gauche un gros bâton court, taillé en forme de sceptre, et de la main droite il faisait des gestes magnifiques, levant le doigt au ciel et apostrophant son cortége.

Toutes les portes s'ouvraient sur son passage ; derrière toutes les vitres se pressaient les figures des curieux. Quelques vieilles femmes, sur l'escalier extérieur de leurs baraques, appelaient le fou, qui ne daignait pas tourner la tête, d'autres descendaient dans la rue et voulaient lui barrer le passage ; mais lui, la tête haute, le sourcil relevé, d'un geste et d'un mot les forçait de s'écarter.

— Tiens ! fit Hullin, voici Yégof... Je ne m'attendais pas à le revoir cet hiver... Cela n'entre pas dans ses habitudes... Que diable peut-il avoir pour revenir par un temps pareil ?

Et Louise, déposant sa quenouille, se hâta d'accourir pour contempler le *roi de carreau*. C'était tout un événement que l'arrivée du fou Yégof à l'entrée de l'hiver ; les uns s'en réjouissaient, espérant le retenir et lui faire raconter sa fortune et sa gloire dans les cabarets ; d'autres, et surtout les femmes, en concevaient une vague inquiétude, car les fous, comme chacun sait, ont des idées d'un autre monde, ils connaissent le passé et l'avenir, ils sont inspirés de Dieu : le tout est de savoir les comprendre, leurs paroles ayant toujours deux sens, l'un grossier pour les gens ordinaires, l'autre profond pour les âmes délicates et les sages. Ce fou-là d'ailleurs, plus que tous les autres, avait des pensées vraiment extraordinaires et sublimes. On ne savait ni d'où il venait, ni où il allait, ni ce qu'il voulait, car Yégof errait à travers le pays comme une âme en peine ; il parlait des races éteintes, et se prétendait lui-même empereur

d'Austrasie, de Polynésie et autres lieux. On aurait pu écrire de gros livres sur ses châteaux, ses palais et ses places fortes, dont il connaissait le nombre, la situation, l'architecture, et dont il célébrait la grandeur, la beauté, la richesse d'un air simple et modeste. Il parlait de ses écuries, de ses chasses, des officiers de sa couronne, de ses ministres, de ses conseillers, des intendans de ses provinces; il ne se trompait jamais ni sur leurs noms ni sur leur mérite, mais il se plaignait amèrement d'avoir été détrôné par la race maudite, et la vieille sage-femme Sapience Coquelin, chaque fois qu'elle l'entendait gémir à ce sujet, pleurait à chaudes larmes, et d'autres aussi. Alors lui, levant le doigt au ciel, s'écriait : — O femmes! ô femmes! souvenez-vous,... souvenez-vous... L'heure est proche,... l'esprit des ténèbres s'enfuit... La vieille race,... les maîtres de vos maîtres s'avancent comme les flots de la mer!

Et chaque printemps il avait l'habitude de faire un tour dans les vieux nids de hiboux, les antiques castels et tous les décombres qui couronnent les Vosges au fond des bois, au Nideck, au Géroldseck, à Lutzelbourg, à Turkestein, disant qu'il allait visiter ses *leudes* et parlant de rétablir l'antique splendeur de ses états, et de remettre les peuples révoltés en esclavage, avec l'aide du grand *Gôlo*, son cousin.

Jean-Claude Hullin riait de ces choses, n'ayant pas l'esprit assez élevé pour entrer dans les sphères invisibles; mais Louise en éprouvait un grand trouble, surtout lorsque le corbeau battait de l'aile et faisait entendre son cri rauque.

Yégof descendait donc la rue sans s'arrêter nulle part, et Louise, tout émue, voyant qu'il regardait leur maisonnette, se prit à dire : — Papa Jean-Claude, je crois qu'il vient chez nous.

— C'est bien possible, répondit Hullin; le pauvre diable aurait grand besoin d'une paire de sabots fourrés par un froid pareil, et s'il me la demande, ma foi, je serai bien en peine de la lui refuser.

— Oh! que vous êtes bon! fit la jeune fille en l'embrassant avec tendresse.

— Oui,... oui,... tu me câlines, dit-il en riant, parce que je fais ce que tu veux... Qui me paiera mon bois et mon travail?... Ce ne sera pas Yégof.

Louise l'embrassa de nouveau, et Hullin, la regardant d'un œil attendri, murmura : — Cette monnaie en vaut bien une autre...

Yégof se trouvait alors à cinquante pas de la maisonnette, et le tumulte croissait toujours. Les gamins, s'accrochant aux loques de sa veste, criaient : — Carreau! — Pique! — Trèfle! Tout à coup il se retourna levant son sceptre, et d'un air digne, quoique furieux, il s'écria : — Retirez-vous, race maudite!... Retirez-vous,... ne m'assourdissez plus,... ou je déchaîne contre vous la meute de mes molosses!

Cette menace ne fit que redoubler les sifflets et les éclats de rire; mais comme au même instant Hullin parut sur le seuil avec sa longue tarière, et que, distinguant cinq ou six des plus acharnés, il les prévint que le soir même il irait leur tirer les oreilles pendant le souper, chose que le brave homme avait déjà faite plusieurs fois avec l'assentiment des parens, toute la bande se dispersa, consternée de cette rencontre. Alors, se tournant vers le fou : — Entre, Yégof, lui dit le sabotier, viens te réchauffer au coin du feu.

— Je ne m'appelle pas Yégof, répondit le malheureux d'un air offensé, je m'appelle Luitprandt, roi d'Austrasie et de Polynésie.

— Oui, oui, je sais, fit Jean-Claude, je sais! Tu m'as déjà raconté tout cela. Enfin n'importe... Que tu t'appelles Yégof ou Luitprandt, entre toujours : il fait froid; tâche de te réchauffer.

— J'entre, reprit le fou, mais c'est pour une affaire bien autrement grave, c'est pour une affaire d'état,... pour former une alliance indissoluble entre les Germains et les Triboques.

— Bon,... nous allons causer de tout cela.

Yégof, se courbant alors sous la porte, entra tout rêveur, et salua Louise de la tête en abaissant son sceptre; mais le corbeau ne voulut pas entrer. Déployant ses grandes ailes creuses, il fit un vaste circuit autour de la baraque et vint s'abattre de plein vol contre les vitres pour les briser. — Hans, lui cria le fou, prends garde! J'arrive!... j'arrive!...

Mais l'oiseau ne détacha point ses griffes aiguës des mailles de plomb, et ne cessa pas d'agiter aux fenêtres ses grandes ailes tant que son maître resta dans la cassine. Louise ne le quittait pas des yeux : elle en avait peur. Quant à Yégof, il prit place dans le vieux fauteuil de cuir, derrière le poêle, les jambes étendues, comme sur un trône, et, promenant autour de lui des regards superbes, il s'écria : — J'arrive de Jéromé en ligne droite pour conclure une alliance avec toi, Hullin. Tu n'ignores pas que j'ai daigné jeter les yeux sur ta fille, et je viens te la demander en mariage.

Louise, à cette proposition, rougit jusqu'aux oreilles, et Hullin partit d'un éclat de rire retentissant.

— Tu ris! s'écria le fou d'une voix creuse... Eh bien! tu as tort de rire... Cette alliance peut seule te sauver de la ruine qui te menace, toi, ta maison et tous les tiens... En ce moment même mes armées s'avancent;... elles sont innombrables;... elles couvrent la terre... Que pouvez-vous contre moi? Vous serez vaincus, anéantis ou réduits en esclavage, comme vous l'avez déjà été pendant des siècles, car moi, Luitprandt, roi d'Austrasie et de Polynésie, j'ai décidé que tout rentrerait dans l'ancien ordre de choses... Souviens-toi!

Ici le fou leva le doigt d'un air solennel : — Souviens-toi de ce qui s'est passé!... Vous avez été battus... Et nous, les vieilles races du Nord, nous vous avons mis le pied sur la tête... Nous vous avons chargé les plus grosses pierres sur le dos, pour construire nos châteaux-forts et nos prisons souterraines... Nous vous avons attelés à nos charrues; vous avez été devant nous comme la paille devant l'ouragan... Souviens-toi, souviens-toi, Triboque, et tremble!

— Je me souviens très bien, dit Hullin toujours en riant; mais nous avons pris notre revanche... Tu sais?

— Oui, oui, interrompit le fou en fronçant le sourcil; mais ce temps est passé. Mes guerriers sont plus nombreux que les feuilles des bois,... et votre sang coule comme l'eau des ruisseaux... Toi, je te connais; je te connais depuis plus de mille ans!

— Bah! fit Hullin.

— Oui, c'est cette main, entends-tu? cette main qui t'a vaincu, lorsque nous sommes arrivés la première fois au milieu de vos forêts... Elle t'a courbé la tête sous le joug, elle te la courbera encore! Vous êtes braves,... vous êtes forts... Vous vous croyez à tout jamais les maîtres de ce pays et de toute la France... Eh bien! nous vous avons partagés, et nous vous partagerons encore... Nous rendrons l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, la Bretagne et la Normandie aux hommes du Nord avec les Flandres, et le midi à l'Espagne. Nous ferons un petit royaume de France autour de Paris,... un tout petit royaume, avec un descendant de la vieille race à votre tête,... et vous ne remuerez plus,... vous serez bien tranquilles... Hé! hé! hé!

Yégof se prit à rire. Hullin, qui ne connaissait guère l'histoire, s'étonnait que le fou sût tant de noms. — Bah! laisse cela, Yégof, dit-il, et tiens, mange un peu de soupe pour te réchauffer l'estomac.

— Je ne te demande pas de soupe, je te demande cette fille en mariage, la plus belle de mes états... Donne-la-moi volontairement, et je t'élève aux marches de mon trône; sinon, mes armées la prendront de force, et tu n'auras pas le mérite de me l'avoir donnée.

En parlant ainsi, le malheureux regardait Louise d'un air d'admiration profonde. — Qu'elle est belle!... fit-il. Je la destine aux plus grands honneurs... Réjouis-toi, ô jeune fille, réjouis-toi... Tu seras reine d'Austrasie!

— Écoute, Yégof, dit Hullin, je suis très flatté de ta demande,... cela prouve que tu sais apprécier la beauté... C'est très bien;... mais ma fille est déjà fiancée à Gaspard Lefèvre.

— Et moi, s'écria le fou d'un accent irrité, je ne veux pas entendre parler de cela!

Puis se levant : — Hullin, dit-il en reprenant son air solennel,

c'est ma première demande... Je la renouvellerai deux fois encore... entends-tu?... deux fois! Et si tu persistes dans ton obstination,... malheur,... malheur sur toi et sur ta race!

— Comment! tu ne veux pas manger de soupe?

— Non! non! hurla le fou, je n'accepterai rien de toi tant que tu n'auras pas consenti... Rien! rien!

Et se dirigeant vers la porte à la grande satisfaction de Louise, qui voyait toujours le corbeau battre de l'aile contre les vitres, il dit en levant son sceptre : — Deux fois encore!... — Et il sortit.

Hullin partit d'un immense éclat de rire. — Pauvre diable! s'écria-t-il. Malgré lui, son nez se tournait vers la marmite... Il n'a rien dans l'estomac,... ses dents claquent de misère... Eh bien! la folie est plus forte que le froid et la faim.

— Oh! qu'il m'a fait peur! dit Louise.

— Allons, allons, mon enfant, remets-toi... Le voilà dehors... Il te trouve jolie, tout fou qu'il est. Il ne faut pas que cela t'effraie.

Malgré ces paroles et le départ du fou, Louise tremblait encore et se sentait rougir en songeant aux regards que le malheureux dirigeait vers elle.

Yégof avait repris la route du Valtin. On le voyait s'éloigner gravement, son corbeau sur l'épaule, et faire ses gestes bizarres, quoiqu'il n'y eût plus personne autour de lui. La nuit approchait; bientôt la haute taille du *roi de carreau* se fondit dans les teintes grises du crépuscule d'hiver et disparut.

II.

Le soir du même jour, après le souper, Louise, ayant pris son rouet, était allée faire la veillée chez la mère Rochart, où se réunissaient les bonnes femmes et les jeunes filles du voisinage jusqu'à près de minuit. On y racontait de vieilles légendes, on y causait de la pluie, du beau temps, des mariages, des baptêmes, du départ ou du retour des conscrits,... que sais-je? Et cela vous aidait à passer les heures d'une manière agréable.

Hullin, resté seul en face de sa petite lampe de cuivre, ferrait les sabots du vieux bûcheron; il ne songeait déjà plus au fou Yégof : son marteau s'élevait et s'abaissait, enfonçant les gros clous dans les épaisses semelles de bois, et tout cela machinalement, à force d'habitude. Cependant mille idées lui passaient par la tête; il était rêveur sans savoir pourquoi. Tantôt il songeait à Gaspard, qui ne donnait plus signe de vie, tantôt à la campagne, qui se prolongeait indéfiniment. La lampe éclairait de son reflet jaunâtre la petite cassine enfumée. Au dehors, pas un bruit. Le feu commençait à s'éteindre; Jean-Claude se leva pour y remettre une bûche; puis il se rassit

en murmurant : — Bah ! tout cela ne peut durer,... nous allons recevoir une lettre un de ces jours.

La vieille horloge se mit à tinter neuf heures, et comme Hullin reprenait sa besogne, la porte s'ouvrit, et Catherine Lefèvre, la vieille fermière du Bois-de-Chênes, parut sur le seuil à la grande stupéfaction du sabotier, car elle ne venait pas d'habitude à pareille heure.

Catherine Lefèvre pouvait avoir soixante ans, mais elle était encore droite et ferme comme à trente; ses yeux gris clair, son nez crochu tenaient de l'oiseau de proie; ses joues tirées et les coins de sa bouche abaissés par la réflexion avaient quelque chose de sombre et d'amer. Deux ou trois grosses mèches de cheveux d'un gris verdâtre tombaient le long de ses tempes; une capuche brune rayée descendait de sa tête sur ses épaules et jusqu'au bas des coudes. En somme, sa physionomie annonçait un caractère ferme, tenace, et je ne sais quoi de grand et de triste, qui inspirait le respect et la crainte. — C'est vous, Catherine ? dit Hullin tout surpris.

— Oui, c'est moi, répondit la vieille fermière d'un ton calme. Je viens causer avec vous, Jean-Claude... Louise est sortie ?

— Elle fait la veillée chez Madeleine Rochart.

— C'est bien.

Alors Catherine rejeta sur son cou la capuche, et vint s'asseoir au coin de l'établi. Hullin la regardait fixement; il lui trouvait quelque chose d'extraordinaire et de mystérieux qui le saisissait. — Que se passe-t-il donc? dit-il en déposant son marteau.

Au lieu de répondre à cette question, la vieille, regardant vers la porte, sembla prêter l'oreille; puis, n'entendant rien, elle reprit son expression méditative : — Le fou Yégof a passé la nuit dernière à la ferme, dit-elle.

— Il est aussi venu me voir cette après-midi.

— Oui, reprit la vieille à voix basse, il a passé la nuit chez nous, et hier soir, à cette heure,... dans la cuisine, devant tout le monde, cet homme, ce fou nous a raconté des choses épouvantables !

Elle se tut, et les coins de ses lèvres semblèrent s'abaisser davantage. — Des choses épouvantables ! murmura Hullin, de plus en plus étonné, — car il n'avait jamais vu la vieille fermière dans cet état. — Mais quoi donc, Catherine, dites,... quoi ?

— Des rêves que j'ai eus !

— Des rêves ?... Vous voulez rire de moi, sans doute !

— Non. — Puis, après un instant de silence, regardant Hullin ébahi, elle poursuivit lentement : — Hier soir donc, tous nos gens étaient réunis après souper dans la cuisine, sous le manteau de la cheminée; la table restait encore là avec les écuelles vides, les assiettes et les cuillers. Yégof avait soupé avec nous, et il nous avait

réjouis de l'histoire de ses trésors, de ses châteaux et de ses provinces. Il pouvait être alors neuf heures; le fou venait de s'asseoir sur le coin de l'âtre, qui flamboyait... Duchêne, mon garçon de labour, repiquait la selle de Bruno, le pâtre Robin tressait une corbeille, Annette rangeait ses pots sur l'étagère; moi, j'avais approché mon rouet du feu. Au dehors, les chiens aboyaient à la lune; il devait faire très froid. Nous étions là, causant de l'hiver qui vient; Duchêne disait qu'il serait rude, car il avait vu de grandes bandes d'oies sauvages. Et le corbeau de Yégof, sur le rebord du manteau de la cheminée, sa grosse tête dans ses plumes ébouriffées, semblait dormir; mais de temps en temps il allongeait le cou, se nettoyait une plume du bec, puis nous regardait, écoutant une seconde, et se renfonçant ensuite la tête dans les épaules.

La fermière se tut un moment comme pour recueillir ses idées; elle baissa les yeux, son grand nez crochu se recourba jusque sur ses lèvres, et une pâleur étrange parut s'étendre sur sa face.

— Et puis, Catherine? demanda Hullin, devenu attentif.

La vieille poursuivit : — Yégof au bord de l'âtre, avec sa couronne de fer-blanc, son bâton court entre les genoux, rêvait à quelque chose. Il regardait la grande cheminée noire, le grand manteau de pierre, où l'on voit taillés des figures et des arbres, et la fumée qui montait en grosses boules autour des quartiers de lard. Tout à coup, comme nous y pensions le moins, il frappa du bout de son bâton sur la dalle, et s'écria comme en rêve : « — Oui,... oui,... j'ai vu ça... il y a longtemps,... longtemps! » Et comme nous le regardions tous stupéfaits : « Dans ce temps-là, reprit-il, les forêts de sapins étaient des forêts de chênes... Le Nideck, le Dagsberg, le Falkenstein, le Géroldseck, tous les vieux châteaux en ruine n'existaient pas... Dans ce temps-là, on chassait les bœufs sauvages au fond des bois,... on pêchait le saumon dans la Sarre, et vous autres, les hommes blonds, enterrés dans les neiges six mois de l'année, vous viviez de lait et de fromage, car vous aviez de grands troupeaux sur le Hengst, le Schnéeberg, le Grosmann, le Donon. En été, vous chassiez,... vous descendiez jusqu'au Rhin, à la Moselle, à la Meuse : je me rappelle bien tout cela! »

Chose étrange, Jean-Claude, à mesure que le fou parlait, il me semblait revoir ces pays d'autrefois, et m'en souvenir comme d'un songe... J'avais laissé tomber ma quenouille, et le vieux Duchêne, Robin, Jeanne, enfin tout le monde écoutait. « Oui, il y a longtemps, reprit le fou... Dans ce temps-là, vous bâtissiez déjà ces grandes cheminées, et tout autour, à deux ou trois cents pas, vous plantiez vos palissades hautes de quinze pieds et la pointe durcie au feu... Et là dedans vous teniez vos grands chiens aux joues pendantes, qui aboyaient nuit et jour. »

Ce qu'il disait, Jean-Claude, nous le voyions... Lui ne semblait pas faire attention à nous, il regardait les figures de la cheminée, la bouche béante; mais au bout d'un instant, ayant baissé la tête et nous voyant tous attentifs, il se prit à rire d'un rire de fou, en criant : « Et vous autres, dans ces temps, vous croyiez être les seigneurs du pays, vous, hommes blonds, aux yeux bleus, à la chair blanche, nourris de lait et de fromage, et ne buvant le sang qu'en automne, aux grandes chasses... Vous vous croyiez les maîtres de la plaine et de la montagne, lorsque nous, les hommes roux aux yeux verts, venus de la mer,... — nous qui buvions le sang toujours et n'aimions que la bataille, — un beau matin nous sommes arrivés avec nos haches et nos épieux, en remontant la Sarre à l'ombre des vieux chênes!... Oh! ce fut une rude guerre, et qui dura des semaines et des mois... Et la vieille... là, — dit-il en me montrant avec un sourire étrange, — la Margareth du clan des Kilbérix, cette vieille au nez crochu, dans ses palissades, au milieu de ses chiens et de ses guerriers, elle s'est défendue comme une louve! Mais au bout de cinq lunes la faim arriva... Les portes des palissades s'ouvrirent pour la fuite, et nous, embusqués dans le ruisseau, nous avons tout massacré!... tout!... excepté les enfans et les belles jeunes filles!... La vieille seule, avec ses ongles et ses dents, se défendit la dernière. Et moi, Luitprandt, je lui fendis sa tête grise, et je pris son père, l'aveugle, le vieux des vieux, pour l'enchaîner à la porte de mon château-fort comme un chien. »

— Alors, Hullin, poursuivit la vieille fermière en courbant la tête, alors le fou se mit à chanter une longue chanson, la plainte du vieillard enchaîné à sa porte. Attendez que je me la rappelle... C'était triste,... triste comme un *miserere!* Je ne puis me la rappeler, Jean-Claude; mais il me semble encore l'entendre: elle nous faisait froid dans les os. Et comme il riait toujours, à la fin tous nos gens poussèrent un cri terrible; la colère les prit tous à la fois. Le vieux Duchêne sauta sur le fou pour l'étrangler; mais lui, plus fort qu'on ne pense, le repoussa, et, levant son bâton d'un air furieux, il nous dit : « A genoux, esclaves, à genoux! Mes armées s'avancent... Entendez-vous? la terre en tremble! Ces châteaux, le Nideck, le Haut-Barr, le Dagsberg, le Turkestein, vous allez les rebâtir... A genoux! »

— Je n'ai jamais vu de figure plus épouvantable que celle de ce Yégof en ce moment; mais pour la seconde fois, voyant mes gens se jeter sur lui, il me fallut le défendre. — C'est un fou, leur dis-je; n'avez-vous pas honte de croire aux paroles d'un fou? Ils s'arrêtèrent à cause de moi; mais moi, je ne pus fermer l'œil de la nuit. Ce que ce misérable m'avait dit me revenait d'heure en heure. Il me semblait entendre le chant du vieillard, l'aboiement de nos chiens et des bruits de bataille. Depuis longtemps je n'ai pas éprouvé de

pareilles inquiétudes. Voilà pourquoi je suis venue vous voir... Que pensez-vous de tout cela, Hullin?

— Moi! fit le sabotier, dont la figure rouge et charnue trahissait une sorte d'ironie triste et de pitié; si je ne vous connaissais pas aussi bien, Catherine, je dirais que vous avez perdu la tête, vous, Duchêne, Robin, et tous les autres. Tout cela me produit l'effet d'un conte de Geneviève de Brabant, une histoire faite pour effrayer les petits enfans, et qui nous montre la bêtise de nos anciens.

— Vous ne comprenez pas ces choses-là, dit la vieille fermière d'un ton calme et grave; vous n'avez jamais eu d'idées de ce genre?

— Alors vous croyez à ce que Yégof vous a chanté?

— Oui, j'y crois.

— Comment, vous, Catherine, vous, une femme de bon sens! Si c'était la mère Rochart, je ne dis pas; mais vous!

Il se leva comme indigné, détacha son tablier, haussa les épaules, puis se rassit brusquement en s'écriant: — Ce fou, savez-vous ce que c'est? Je vais vous le dire, moi : c'est bien sûr un de ces maîtres d'école allemands qui se farcissent la tête de vieilles histoires de ma tante l'Oie, et vous les débitent gravement. A force d'étudier, de rêvasser, de ruminer, de chercher midi à quatorze heures, leur cervelle se détraque; ils ont des visions, des idées biscornues, et prennent leurs rêves pour des vérités. J'ai toujours regardé Yégof comme étant un de ces pauvres diables; il sait une foule de noms, il parle de la Bretagne et de l'Austrasie, de la Polynésie et du Nideck, et puis du Géroldseck, du Turkestein, des bords du Rhin, enfin de tout au hasard; ça finit par avoir l'air de quelque chose et ça n'est rien. Dans des temps ordinaires, vous penseriez comme moi, Catherine; mais vous souffrez de ne recevoir aucune nouvelle de Gaspard... Ces bruits de guerre, d'invasion, qu'on fait courir, vous tourmentent et vous dérangent... Vous ne dormez plus,... et ce qu'un pauvre fou vient vous raconter, vous le regardez comme parole d'Évangile.

— Non, Hullin, ce n'est pas cela... Vous-même, si vous aviez entendu Yégof ..

— Allons donc! s'écria le brave homme. Si je l'avais entendu, je lui aurais ri au nez comme tantôt... Savez-vous qu'il me demandait Louise pour la faire reine d'Austrasie?

Catherine Lefèvre ne put s'empêcher de sourire; mais, reprenant aussitôt son air sérieux : — Toutes vos raisons, Jean-Claude, dit-elle, ne peuvent me convaincre; mais, je l'avoue, le silence de Gaspard m'effraie... Je connais mon garçon, il m'a certainement écrit. Pourquoi ses lettres ne me sont-elles point arrivées?... La guerre va mal, Hullin, nous avons tout le monde contre nous. On ne veut pas de notre révolution, vous le savez comme moi. Tant que nous étions les maîtres, que nous remportions victoire sur victoire, on

nous faisait bonne mine; mais depuis nos malheurs de Russie ça prend une vilaine tournure.

— Là, là, Catherine, comme votre tête s'emporte!... Vous voyez tout en noir.

— Oui, je vois tout en noir, et j'ai raison... Ce qui m'inquiète le plus, c'est de ne recevoir aucune nouvelle du dehors; nous vivons ici comme dans un pays de sauvages, on ne sait rien de ce qui se passe... Les Autrichiens et les Cosaques nous tomberaient sur le dos du jour au lendemain, qu'on en serait tout surpris.

Hullin observait la vieille femme, dont le regard s'animait, et malgré lui il subissait l'influence des mêmes craintes. — Écoutez, Catherine, dit-il tout à coup; lorsque vous parlerez d'une manière raisonnable, ce n'est pas moi qui viendrai vous contredire... Tout ce que vous dites maintenant est possible... Je n'y crois pas, mais il faut en avoir le cœur net... Je me proposais d'aller à Phalsbourg, dans la huitaine, acheter des peaux de mouton pour faire des garnitures de sabots: j'irai demain. A Phalsbourg, place forte et bureau de poste, on doit avoir des nouvelles sûres... Croirez-vous alors à celles que je vous rapporterai de là-bas?

— Oui.

— C'est donc entendu... Je partirai demain de bonne heure... Il y a cinq lieues, vers six heures je serai de retour... Vous verrez, Catherine, que toutes vos idées tristes n'ont pas le sens commun.

— Je le souhaite, répondit la fermière en se levant, je le souhaite! Vous m'avez un peu rassurée, Hullin... Maintenant je remonte à la ferme, et j'espère mieux dormir que la nuit dernière... Bonne nuit, Jean-Claude!

III.

Le lendemain, au petit jour, Hullin, revêtu de sa culotte de gros drap bleu des dimanches, de son ample veste de velours brun, de son gilet rouge à boutons de cuivre, et coiffé du large feutre montagnard, relevé en cocarde sur le devant de sa face vermeille, se mettait en route pour Phalsbourg, un grand bâton de cormier au poing.

Phalsbourg est une petite place forte à cheval sur la route impériale de Strasbourg à Paris; elle commande la côte de Saverne, les défilés du Haut-Barr, de la Roche-Plate, de la Bonne-Fontaine et du Graufthal. Ses bastions, ses avancées et ses demi-lunes se découpent en zigzag sur un plateau rocheux : de loin on croirait pouvoir en franchir les murs d'une enjambée; mais en arrivant on découvre le fossé large de cent pieds, profond de trente, et les sombres remparts taillés dans le roc en face. Sauf l'église, la maison commune, les deux portes de France et d'Allemagne en forme de mitre, les aiguilles des

deux poudrières, tout le reste se cache derrière les glacis. Telle est la petite ville de Phalsbourg, qui ne manque pas d'un certain caractère de grandeur, surtout lorsqu'on traverse ses ponts et qu'on pénètre sous ses portes trapues, garnies de herses à dents de fer. A l'intérieur, les maisons se distribuent par quartiers réguliers; elles sont basses, bien alignées, construites en pierres de taille; tout y porte le cachet militaire.

Hullin, poussé par sa robuste nature et son humeur joyeuse à ne jamais trop s'alarmer pour les choses à venir, considérait tous les bruits de retraite, de débâcle et d'invasion qui circulaient dans le pays comme autant de mensonges propagés par la mauvaise foi. Aussi qu'on juge de sa stupéfaction lorsqu'au sortir de la montagne et sur la lisière des bois, il vit le tour de la ville rasé comme un ponton : plus un jardin, plus un verger, plus une promenade, plus un arbre, plus une broussaille; tout était abattu à portée de canon. Quelques pauvres diables ramassaient les derniers débris de leurs maisonnettes et les portaient en ville. On ne voyait plus rien à l'horizon que le cordon des remparts traçant sa ligne sombre au-dessus des chemins couverts. Ce fut un coup de foudre pour Jean-Claude; durant quelques minutes, il ne put articuler une parole ni faire un pas. — Oh! dit-il enfin, cela va mal, très mal! On attend l'ennemi!

Puis, ses instincts guerriers reprenant le dessus, un flot de sang colora ses joues brunes. — Ce sont pourtant ces gueux d'Autrichiens, de Prussiens, de Russes, et tous ces misérables ramassés jusqu'au fond de l'Europe qui sont cause de tout cela! s'écria-t-il en agitant sa trique; mais gare! nous leur ferons payer le dégât!...

Il était possédé d'une de ces colères blanches telles qu'en éprouvent les honnêtes gens lorsqu'on les pousse à bout. Malheur à celui qui l'aurait regardé de travers en ce moment! Vingt minutes après, il entrait en ville, à la suite d'une longue file de voitures attelées de cinq et six chevaux, traînant à grand'peine d'énormes troncs d'arbres destinés à construire des *blockhaus* sur la place d'armes. Entre les conducteurs, les paysans et les chevaux hennissant, tempêtant, faisant feu des quatre pieds, marchait gravement un gendarme à cheval, le père Kels, qui semblait ne rien entendre et disait d'un ton rude : — Courage, courage, mes amis,... nous ferons encore deux tournées jusqu'à ce soir... Vous aurez bien mérité de la patrie!

Jean-Claude franchit le pont. Un nouveau spectacle s'offrit à lui dans la ville. Là régnait l'ardeur de la défense : toutes les portes étaient ouvertes; hommes, femmes, enfans allaient, couraient, aidaient à transporter les poudres et les projectiles. On s'arrêtait par groupes de trois, quatre, six, pour s'informer des nouvelles.

— Hé! voisin!

— Quoi donc?

— Un courrier vient d'arriver ventre à terre... Il est entré par la porte de France.

— Alors il vient annoncer la garde nationale de Nancy.

— Ou peut-être un convoi de Metz.

— Vous avez raison... Les boulets de seize manquent... Il faudrait aussi de la mitraille. On va casser les fourneaux pour en faire.

Quelques bons bourgeois en manches de chemise, debout sur des tables, le long des trottoirs, s'occupaient à blinder leurs fenêtres avec de grosses pièces de bois et des paillasses; d'autres roulaient devant leurs portes des cuves d'eau. Cet enthousiasme ranima Hullin. — A la bonne heure! s'écria-t-il, tout le monde est de la fête ici... Les alliés seront bien reçus.

En face du collége, la voix glapissante du sergent de ville Harmentier criait: « Faisons savoir que les casemates vont être ouvertes, à cette fin que chacun puisse y faire transporter un matelas et deux couvertures par personne. — Et que messieurs les commissaires de la place vont commencer leur tournée d'inspection, pour reconnaître que chaque habitant a trois mois de vivres d'avance, dont il devra justifier. — Cejourd'hui 20 décembre 1813. — Jean-Pierre Meunier, gouverneur. »

Tout cela, Hullin le vit et l'entendit en moins d'une minute, car toute la ville était en l'air. Des scènes étranges, sérieuses, comiques, se succédaient sans interruption. Vers la ruelle de l'arsenal, quelques gardes nationaux traînaient une pièce de vingt-quatre. Ces braves gens avaient une pente assez rapide à gravir; ils n'en pouvaient plus.

— Hue! de l'ensemble, mille tonnerres! Encore un coup d'épaule!... En avant!

Tous criaient à la fois, poussaient aux roues, et la grosse pièce, allongeant son long cou de bronze sur son immense affût, au-dessus des têtes, roulait lentement et faisait frémir le pavé. Hullin, tout réjoui, n'était plus le même homme : ses instincts de soldat, le souvenir du bivac, des marches, de la fusillade et de la bataille, tout cela lui revenait au pas de charge; son regard étincelait, son cœur battait plus vite, et déjà des idées de défense, de retranchemens, de lutte à mort, allaient et venaient dans sa tête. — Ma foi! se disait-il, tout va bien! J'ai fait assez de sabots dans ma vie, et puisque l'occasion se présente de reprendre le mousquet, eh bien! tant mieux: nous allons montrer aux Prussiens et aux Autrichiens que nous n'avons pas oublié la charge en douze temps.

Devant l'église, sur la place d'armes, stationnaient quinze ou vingt charrettes de blessés, arrivant de Leipzig et de Hanau. Ces malheureux, pâles, hâves, l'œil sombre, les uns déjà amputés, les autres n'ayant pas même été pansés, attendaient tranquillement la mort. Auprès d'eux, quelques vieilles haridelles rousses, le dos cou-

vert d'une peau de chien, mangeaient leur maigre pitance, tandis que les conducteurs, de pauvres diables mis en réquisition en Alsace, enveloppés de leurs grands manteaux troués, dormaient, malgré le froid, le feutre rabattu et les bras repliés, sur les marches de l'église. On frissonnait à voir ces groupes d'hommes mornes, avec leurs grandes capotes grises, entassés sur la paille sanglante, l'un portant son bras cassé sur ses genoux, l'autre la tête bandée d'un vieux mouchoir. Un troisième, déjà mort, servait de siége aux vivans, les mains noires pendant entre les échelles. Hullin, en face de ce lugubre spectacle, resta cloué au sol. Il ne pouvait en détacher ses yeux. Les grandes douleurs humaines ont ce pouvoir étrange de nous fasciner; nous voulons voir comment les hommes meurent. Les meilleurs ne sont pas exempts de cette affreuse curiosité. Il semble que l'éternité va nous livrer son secret!

Là donc, près du timon de la première charrette, à droite de la file, étaient accroupis deux carabiniers en petite veste bleu de ciel, deux véritables colosses, dont la puissante nature fléchissait sous l'étreinte du mal : on eût dit deux cariatides écrasées sous le poids d'une masse énorme. L'un, aux grosses moustaches rousses, les joues terreuses, vous regardait de ses yeux ternes, comme du fond d'un affreux cauchemar; l'autre, plié en deux, les mains bleues, l'épaule déchirée d'un coup de mitraille, s'affaissait de plus en plus, puis se relevait par sursaut en parlant tout bas comme au milieu d'un rêve. Derrière étaient étendus deux à deux des soldats d'infanterie, la plupart frappés d'une balle, une jambe, un bras fracassés. Ils semblaient supporter leur sort avec plus de fermeté que les colosses. Ces malheureux ne disaient rien: quelques-uns seulement, les plus jeunes, demandaient d'un air furieux de l'eau et du pain. Puis, dans la charrette voisine, une voix plaintive, la voix d'un conscrit, appelait : — Ma mère! ma mère!... Les vieux souriaient d'un air sombre, comme pour dire : — Oui,... oui,... elle va venir, ta mère!... Peut-être aussi ne pensaient-ils à rien.

De temps en temps une sorte de frisson parcourait tout le convoi. Alors on voyait plusieurs blessés se lever à demi avec de longs gémissemens et retomber aussitôt, comme si la mort eût fait sa tournée en ce moment. Puis tout redevenait silencieux.

Comme Hullin les regardait ainsi, sentant ses entrailles frémir, voilà qu'un bourgeois du voisinage, Sôme le boulanger, sortit de chez lui portant une grande marmite pleine de bouillon. Alors il fallut voir tous ces spectres s'agiter, leurs yeux étinceler, leurs narines se dilater; ils semblaient renaître : les malheureux mouraient de faim!

Le bon père Sôme, les larmes aux yeux, s'approcha disant : — J'arrive, mes enfans! Un peu de patience... C'est moi, vous me reconnaissez!

Mais à peine fut-il près de la première charrette, que le grand carabinier aux joues verdâtres, se ranimant, plongea le bras jusqu'au coude dans la marmite bouillante, y saisit la viande et la cacha sous sa veste. Cela se fit avec la rapidité de l'éclair; des hurlemens sauvages s'élevèrent aussitôt de tous côtés. Ces gens, s'ils avaient eu la force de bouger, auraient dévoré leur camarade. Lui, les deux bras serrés contre la poitrine, la dent sur sa proie, l'œil louche, épiant en tout sens, ne semblait rien entendre. A ces cris, un vieux soldat, un sergent, s'élança de l'auberge voisine. C'était un vieux routier; il comprit tout d'abord ce dont il s'agissait, et sans réflexions inutiles il arracha la viande à la bête féroce en lui disant : — Tu mériterais de ne pas en avoir!... On va faire les parts. Nous allons découper dix rations!

— Nous ne sommes que huit! dit un des blessés, fort calme en apparence, mais l'œil étincelant sous son masque de bronze.

— Comment, huit?

— Vous voyez bien, sergent, que ces deux sont en train de battre de l'aile... Ce serait de la nourriture perdue!

Le vieux sergent regarda. — C'est juste, fit-il, huit parts!

Hullin ne put en voir davantage, et il se retira chez l'aubergiste Wittmann, plus pâle que la mort. Wittmann était aussi marchand de cuir et de fourrures. En le voyant entrer : — Hé! c'est vous, maître Jean-Claude! s'écria-t-il, vous arrivez plus tôt qu'à l'ordinaire... Je ne vous attendais que la semaine prochaine. — Puis, le voyant chanceler : — Mais dites donc,... vous avez quelque chose?

— Je viens de voir les blessés.

— Ah! oui, les premières fois, cela vous tombe dans les jambes; mais si vous en aviez vu passer quinze mille, comme nous autres, vous n'y penseriez plus!

— Une chopine de vin, bien vite! dit Hullin, qui se sentait mal. Oh! les hommes, les hommes!... Et dire que nous sommes frères!

— Oui, frères jusqu'à la bourse, répondit Wittmann. Tenez, buvez un coup, ça vous remettra!

— Ainsi vous en avez vu passer quinze mille? reprit le sabotier.

— Au moins,... depuis un mois,... sans parler de ceux qui sont restés en Alsace et de l'autre côté du Rhin; car, vous comprenez, on ne trouve pas de charrettes pour tous, et puis beaucoup ne valent pas la peine d'être emportés.

— Oui, je comprends! mais pourquoi sont-ils là, ces malheureux? Pourquoi n'entrent-ils pas à l'hôpital?

— L'hôpital! qu'est-ce qu'un hôpital, dix hôpitaux, pour cinquante mille blessés? Tous les hôpitaux, depuis Mayence et Coblentz jusqu'à Phalsbourg, sont encombrés. Et d'ailleurs cette mauvaise maladie, le typhus, voyez-vous, Hullin, vous tue plus de monde que

le boulet. Tous les villages de la plaine, à vingt lieues d'ici, en sont infectés; on meurt partout comme des mouches. Heureusement la ville est en état de siége depuis trois jours, on va fermer les portes, il n'entrera plus personne. J'ai perdu pour ma part mon oncle Christian et ma tante Lisbeth, des gens aussi sains, aussi solides que vous et moi, maître Jean-Claude. Enfin le froid est venu; il y a eu cette nuit gelée blanche.

— Et les blessés sont restés sur le pavé toute la nuit?

— Non, il sont arrivés de Saverne ce matin; dans une heure ou deux, le temps de laisser reposer les chevaux, ils partiront pour Sarrebourg.

En ce moment, le vieux sergent qui venait de rétablir l'ordre dans les charrettes entra en se frottant les mains. — Hé! hé! dit-il, ça fraîchit, papa Wittmann, vous avez bien fait d'allumer du feu au poêle. Un petit verre de cognac pour rabattre le brouillard. Hum! hum!

Ses petits yeux plissés, son nez en bec de corbin, les pommettes de ses joues séparées du nez par deux grosses rides en paraphe, lesquelles se perdaient dans une large impériale roussâtre, tout riait dans la physionomie du vieux soldat, tout respirait une bonne humeur joviale. C'était une vraie figure militaire, hâlée, brunie par le grand air, pleine de franchise, mais aussi de finesse goguenarde; son grand schako, sa grosse capote gris bleu, le baudrier, l'épaulette, semblaient faire partie de son individu. On n'aurait pu se le représenter autrement. Il se promenait de long en large dans la salle, continuant à se frotter les mains, tandis que Wittmann lui versait un petit verre d'eau-de-vie; Hullin, assis près de la fenêtre, avait remarqué d'abord le numéro de son régiment : 6e d'infanterie légère. Gaspard, le fils de la mère Lefèvre, servait dans ce régiment. Jean-Claude allait donc avoir des nouvelles du fiancé de Louise; mais, au moment de parler, son cœur battit avec force : — Si Gaspard était mort! s'il avait péri comme tant d'autres!

Le brave sabotier se sentit comme étranglé; il se tut. — Mieux vaut, pensait-il, ne rien savoir.

Pourtant au bout de quelques instans il ne put y tenir. — Sergent, dit-il d'une voix enrouée, vous êtes du 6e léger?

— Mais oui, mon bourgeois, fit l'autre en se retournant au milieu de la salle.

— Ne connaîtriez-vous pas un nommé Gaspard Lefèvre?

— Gaspard Lefèvre, de la *deuxième du premier*, parbleu! si je le connais... C'est moi qui l'ai mis au port d'armes; un brave soldat, morbleu! dur à la fatigue... Si nous en avions cent mille de cette trempe...

— Alors il vit?... Il se porte bien?

— Mais oui, mon bourgeois. Après ça, depuis huit jours que j'ai quitté le régiment à Frédéricsthal, pour escorter ce convoi de blessés... Vous comprenez, cela chauffe... On ne peut répondre de rien... D'un moment à l'autre, chacun de nous peut recevoir son affaire... Mais il y a huit jours, à Frédéricsthal, le 12 décembre, Gaspard Lefèvre répondait encore à l'appel.

Jean-Claude respira. — Mais alors, sergent, faites-moi l'amitié de me dire pourquoi Gaspard n'a pas écrit au village depuis deux mois?

Le vieux soldat sourit, ses petits yeux clignotèrent. — Ah çà! mon bourgeois, croyez-vous par hasard qu'on n'ait rien de mieux à faire en route que d'écrire?

— Non, j'ai servi, j'ai fait les campagnes de Sambre-et-Meuse, d'Égypte et d'Italie; mais cela ne m'empêchait pas de donner de mes nouvelles.

— Un instant, camarade, interrompit le sergent, moi j'ai passé par l'Égypte et l'Italie comme vous... La campagne que nous venons de finir est tout à fait particulière.

— Elle a donc été bien rude?

— Rude?... c'est-à-dire qu'il faut avoir l'âme chevillée dans tous les membres pour ne pas y avoir laissé ses os. Tout était contre nous : la maladie, les traîtres, les paysans, les bourgeois, nos alliés, enfin tout! De notre compagnie, au grand complet lorsque nous sommes partis de Phalsbourg le 21 janvier dernier, il n'est revenu que trente-deux hommes. Je crois que Gaspard Lefèvre est le seul conscrit qui reste... Ces pauvres conscrits! ils se battaient bien; mais ils n'avaient pas l'habitude de se serrer le ventre, ils fondaient comme du beurre dans la poêle.

Ce disant, le vieux sergent s'approcha du comptoir et prit son petit verre d'un seul coup : — A votre santé, mon bourgeois. Seriez-vous par hasard le père de Gaspard?

— Non, je suis un parent.

— Eh bien! on peut se vanter d'être solidement bâti dans votre famille. Quel homme à vingt ans! Aussi, malgré tout, il a tenu bon, lui, pendant que les autres descendaient la garde par douzaines.

— Mais, reprit Hullin après un instant de silence, je ne vois pas encore ce qu'il y avait de si particulier dans la dernière campagne; car nous aussi, nous avons eu des maladies, des traîtres...

— De particulier! s'écria le sergent; mais tout était particulier. Autrefois, si vous avez fait la guerre en Allemagne, vous devez vous rappeler qu'après une ou deux victoires c'était fini; les gens vous recevaient bien; on buvait du petit vin blanc, on mangeait

de la choucroute et du jambon avec les bourgeois, on faisait danser les grosses commères. Les maris, les vieux parens riaient de bon cœur, et quand le régiment partait, tout le monde pleurait d'attendrissement... Mais cette fois, après Lutzen et Bautzen, au lieu de se radoucir, les gens vous faisaient des mines de cinq cents diables; on ne pouvait rien en obtenir que par la force; enfin on se serait cru en Espagne ou en Vendée. Je ne sais pas ce qu'on leur a fourré dans la tête contre nous. Encore si nous n'avions été que des Français, si nous n'avions pas eu des tas de Saxons et d'autres alliés qui n'attendaient que le moment de nous sauter à la gorge, nous en serions venus à bout tout de même, un contre cinq; mais les alliés, ne me parlez pas des alliés! Tenez, à Leipzig, le 18 octobre dernier, au beau milieu de la bataille, nos alliés se tournent contre nous et nous tirent des coups de fusil dans le dos : c'étaient nos bons amis les Saxons! Huit jours après, nos anciens bons amis les Bavarois viennent se mettre en travers de notre retraite; il faut leur passer sur le ventre à Hanau. Le lendemain, près de Francfort, une autre colonne de bons amis se présente; il faut les écraser. Enfin, plus on en tue, plus il en repousse! Nous voilà maintenant de ce côté-ci du Rhin. Eh bien! il y en a bien sûr en marche depuis Moscou de ces bons amis... Ah! si nous avions prévu cela après Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram!

Hullin était devenu tout pensif. — Et maintenant où en sommes-nous, sergent?

— Nous en sommes qu'il a fallu repasser le Rhin, et que toutes nos places fortes de l'autre côté sont bloquées. Le 10 novembre dernier, le prince de Neuchâtel a passé la revue du régiment à Bleckheim. Le 3e bataillon a versé ses soldats dans le 2e, et le cadre a reçu l'ordre de se tenir prêt à partir pour le dépôt. Les cadres ne manquent pas, mais les hommes!... Depuis plus de vingt ans qu'on nous saigne aux quatre membres, ce n'est pas étonnant. Toute l'Europe s'avance... L'empereur est à Paris... Il dresse son plan de campagne... Pourvu qu'on nous laisse respirer jusqu'au printemps!...

En ce moment, Wittmann, debout près de la fenêtre, se prit à dire : — Voici le gouverneur qui vient d'inspecter les abatages autour de la ville.

En effet le commandant, Jean-Pierre Meunier, coiffé d'un grand chapeau à cornes et l'écharpe tricolore autour des reins, traversait la place. — Ah! dit le sergent, je vais lui faire signer la feuille de route... Pardon, bourgeois, il faut que je vous quitte.

— Faites, mon sergent, et merci. Si vous revoyez Gaspard, dites-lui que Jean-Claude Hullin l'embrasse, et qu'on attend de ses nouvelles au village.

— Bon,... bon,... je n'y manquerai pas.

Le sergent sortit, et Hullin vida sa chope tout rêveur. — Père Wittmann, dit-il au bout d'un instant, et mon paquet?

— Il est prêt, maître Jean-Claude.

Puis se penchant à la porte de la cuisine : — Grédel!... Grédel!... apporte le paquet de Hullin.

Une petite femme parut et déposa sur la table un rouleau de peaux de mouton. Jean-Claude y passa son bâton et le mit sur son épaule.

— Comment! vous allez partir tout de suite?

— Oui, Wittmann, les journées sont courtes, et les chemins difficiles par les bois après six heures; il faut que j'arrive à temps...

— Alors bon voyage, maître Jean-Claude.

IV.

Tandis que Hullin apprenait le désastre de nos armées, et qu'il s'acheminait lentement, la tête basse, le front soucieux, vers le village des Charmes, tout suivait son train habituel à la ferme du Bois-de-Chênes. On ne songeait plus au récit bizarre d'Yégof, on ne pensait pas à la guerre : le vieux Duchêne menait ses bœufs à l'abreuvoir, le pâtre Robin retournait la litière du bétail, Annette et Jeanne écrémaient leurs pots de lait caillé. Catherine Lefèvre seule, sombre et silencieuse, songeait aux temps passés, tout en surveillant d'un visage impassible les allées et les venues de son monde. Elle était trop vieille, trop sérieuse, pour oublier d'un jour à l'autre ce qui l'avait si fortement agitée. La nuit venue, après le repas du soir, elle entra dans la salle voisine, où ses gens l'entendirent tirer le grand registre de l'armoire, et le déposer sur la table, pour régler ses comptes comme d'habitude. Du vivant même de Pierre Lefèvre son mari, elle avait la haute main sur toutes les affaires de la ferme.

On se mit aussitôt à charger la voiture de blé, de légumes et de volaille, car c'était le lendemain marché à Sarrebourg, et Duchêne devait partir au petit jour.

Représentez-vous la grande cuisine et tous ces braves gens en train de finir leur ouvrage avant d'aller se coucher : la grosse marmite noire, pleine de betteraves et de pommes de terre destinées au bétail, fumant sur un immense feu de sapin en tulipes pourpre et or; les plats, les écuelles, les soupières étincelant comme des soleils sur l'étagère; les bottes d'ail et d'oignons mordorés suspendues à la file aux poutres brunes du plafond, parmi les jambons et les quartiers de lard; Jeanne, en cornette bleue et petite jupe coquelicot, remuant le contenu de la marmite de sa grande cuiller de bois; les cages d'osier où caquettent les poules avec le grand coq roux, qui passe la tête à travers les barreaux et regarde la flamme d'un œil émerveillé, la crête sur l'oreille; le dogue *Michel,* la tête

plate, les joues pendantes, en quête d'une écuelle oubliée. On voyait aussi, pendu aux pattes de derrière contre la muraille, un vieux lièvre roux apporté par le chasseur Heinrich pour être vendu au marché, et un beau coq de bruyère, moiré de vert et de roux, l'œil terne, une goutte de sang au bout du bec.

Il était environ sept heures et demie, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre à l'entrée de la cour. Le dogue s'avança sur le seuil en grondant... Il écouta,... aspira l'air de la nuit, puis revint tranquillement se remettre à lécher son écuelle. — C'est quelqu'un de la ferme, dit Annette, *Michel* ne bouge pas.

Et presque aussitôt le vieux Duchêne cria : — Bonne nuit, maître Jean-Claude. C'est vous?

— Oui, j'arrive de Phalsbourg, et je viens me reposer un instant avant de descendre au village... Catherine est-elle là?

Et l'on vit le brave homme apparaître à la vive lumière, son large feutre sur la nuque, et son rouleau de peaux de mouton sur l'épaule.

— Bonne nuit, mes enfans, dit-il, bonne nuit!... Toujours à l'ouvrage?

— Mon Dieu, oui, monsieur Hullin, comme vous voyez, répondit Jeanne en riant. Si l'on n'avait rien à faire, la vie serait bien ennuyeuse!

— C'est vrai, ma jolie fille, c'est vrai, il n'y a que le travail pour vous donner ces fraîches couleurs et ces grands yeux brillans.

Jeanne allait répondre, quand la porte de la salle s'ouvrit, et Catherine Lefèvre s'avança, jetant un regard profond sur Hullin, comme pour deviner d'avance les nouvelles qu'il apportait : — Eh bien! Jean-Claude, vous êtes de retour?

— Oui, Catherine... Il y a du bon et du mauvais.

Ils entrèrent dans la salle, haute et vaste pièce boisée jusqu'au plafond, avec ses armoires de vieux chêne à ferrures brillantes, son poêle de fonte en pyramide s'ouvrant dans la cuisine, sa vieille horloge marquant les secondes dans son étui de noyer, des traverses au plafond chargées de claies où séchaient les pruneaux et les raisins, la table à jambes torses, les chaises de vieux buis, et le fauteuil de cuir à crémaillère, usé par dix générations de vieillards : tout cela était bruni, sombre. Jean-Claude n'entrait jamais dans cette salle sans se rappeler le grand-père de Catherine, qu'il lui semblait voir encore avec sa tête blanche, assis dans l'ombre derrière le fourneau.

— Eh bien?... lui demanda la vieille fermière.

— Eh bien!... de Gaspard, les nouvelles sont bonnes,... le garçon se porte bien. Il en a vu des dures!... Tant mieux,... cela forme la jeunesse!... Mais quant au reste, Catherine, ça va mal : la guerre! la guerre!...

Il hocha la tête, et la vieille, les lèvres serrées, s'assit en face de

lui, droite dans son fauteuil, les yeux fixes, attentifs : — Ainsi ça va mal... décidément... Nous allons avoir la guerre chez nous?

— Oui, Catherine, du jour au lendemain il faut nous attendre à voir les alliés dans nos montagnes.

— Je m'en doutais,... j'en étais sûre; mais parlez, Jean-Claude.

Hullin alors, les coudes en avant, ses grosses oreilles rouges entre les mains et baissant la voix, se mit à raconter tout ce qu'il avait vu dans les moindres détails : les abatages autour de la ville, l'organisation des batteries sur les remparts, la publication de l'état de siége, les charrettes de blessés sur la place d'armes. De temps en temps il faisait une pause, et la vieille fermière clignait des yeux lentement, comme pour graver les faits dans sa mémoire. Puis à la fin de cette lugubre histoire il y eut un long silence, et tous deux se regardèrent sans murmurer une parole.

Au bout de quelques instans : — Vous le voyez, Jean-Claude, dit Catherine d'un ton grave, Yégof n'avait pas tort!

— Sans doute, sans doute, il n'avait pas tort, répondit Hullin; mais qu'est-ce que cela prouve? Un fou qui va de village en village, qui descend en Alsace, qui remonte en Lorraine, qui vague à droite, à gauche, ce serait bien étonnant s'il ne voyait rien, s'il ne disait pas de temps en temps une vérité parmi ses folies. Tout s'embrouille dans sa tête, et les autres croient comprendre ce qu'il ne comprend pas lui-même... Mais il ne s'agit pas de ces histoires de fou, Catherine. Les Prussiens et les Autrichiens arrivent. Il s'agit de savoir si nous les laisserons passer, ou si nous aurons le courage de nous défendre.

— De nous défendre? s'écria la vieille, dont les joues pâles frémirent; si nous aurons le courage de nous défendre? Ce n'est pas à moi, Hullin, que vous croyez parler. Comment?... mais est-ce que nous valons moins que nos anciens? Est-ce qu'ils ne se sont pas défendus, eux?... Est-ce qu'il n'a pas fallu les exterminer, hommes, femmes et enfans?

— Alors vous êtes pour la défense, Catherine?

— Oui, oui,... tant qu'il me restera un morceau de chair sur les os! Qu'ils arrivent! qu'ils arrivent! La vieille Catherine est là.

Ses grands cheveux gris s'agitaient sur sa tête, ses joues pâles et rigides frémissaient, et ses yeux lançaient des éclairs. Elle était belle à voir, belle comme cette vieille Margareth dont avait parlé le fou. Hullin lui tendit la main; il souriait d'un air enthousiaste. — A la bonne heure, s'écria-t-il, à la bonne heure... Nous sommes toujours les mêmes dans la famille. Je vous reconnais, Catherine : vous voilà debout; mais un peu de calme, écoutez-moi. Nous allons nous battre... et par quels moyens?

— Par tous les moyens;... tous sont bons, les haches, les faux, les fourches...

— Sans doute, mais les meilleurs sont les fusils et les balles. Nous avons des fusils, chaque montagnard garde le sien au-dessus de sa porte; mais la poudre et les balles nous manquent.

La vieille fermière s'était calmée tout à coup; elle regardait devant elle comme au hasard, mais l'œil pensif. — Oui, reprit-elle d'un ton brusque, la poudre et les balles nous manquent, c'est vrai; mais nous en aurons. Marc Divès le contrebandier en a. Vous irez le voir demain de ma part. Vous lui direz que Catherine Lefèvre achète toute sa poudre et toutes ses balles, qu'elle paie; qu'elle vendra son bétail, sa ferme, ses terres, tout.... tout,... pour en avoir... Comprenez-vous, Hullin?

— Je comprends; c'est beau ce que vous faites là, Catherine.

— C'est tout simple, répliqua la vieille. Je veux me venger! Ces Autrichiens, ces Prussiens,... ces hommes roux qui nous ont déjà exterminés,... eh bien! je leur en veux... Je les exècre de père en fils... Voilà!... Vous achèterez la poudre,... et ce gueux de fou verra si nous rebâtissons ses châteaux!

Hullin s'aperçut alors qu'elle songeait toujours à l'histoire d'Yégof; mais voyant combien elle était exaspérée, que d'ailleurs son idée contribuait à la défense du pays, il ne fit aucune observation à ce sujet, et dit simplement : — Ainsi, Catherine, c'est entendu, je vais chez Marc Divès demain?

— Oui : vous achèterez toute sa poudre et son plomb. Il faudrait aussi faire un tour dans les villages de la montagne, prévenir les gens de ce qui se passe, et convenir avec eux d'un signal pour se réunir en cas d'attaque.

— Soyez tranquille, dit Jean-Claude.

Tous deux s'étaient levés et se dirigeaient vers la porte. Depuis une demi-heure, le bruit avait cessé dans la cuisine; les gens de la ferme étaient allés se coucher. La vieille femme déposa sa lampe au coin de l'âtre et tira les verroux. Au dehors, le froid était vif, l'air calme et limpide. Toutes les cimes d'alentour et les sapins du Jägerthâl se détachaient sur le ciel par masses sombres ou lumineuses. Au loin, bien loin derrière la côte, un renard à la chasse glapissait dans la vallée du Blanru. — Bonne nuit, Hullin, dit la mère Lefèvre.

— Bonne nuit, Catherine.

Jean-Claude s'éloigna rapidement sur la pente des bruyères, et la fermière, après l'avoir suivi des yeux une seconde, referma sa porte.

Je vous laisse à penser la joie de Louise lorsqu'elle apprit que Gaspard était sain et sauf. La pauvre fille, depuis deux mois, ne vivait plus. Hullin se garda bien de lui montrer le nuage sombre qui s'avançait à l'horizon. Toute la nuit, il l'entendit caqueter dans sa petite chambre, se parler à elle-même comme pour se féliciter,

murmurer le nom de Gaspard, et ouvrir ses tiroirs, ses boîtes, sans doute afin d'y retrouver quelques souvenirs et leur parler d'amour. Ainsi la fauvette inondée par l'orage, tout en grelottant, se met à chanter et à sautiller de branche en branche au premier rayon de soleil.

V.

Lorsque Jean-Claude Hullin, en manches de chemise, poussa le lendemain les contrevens de sa maisonnette, il vit toutes les montagnes voisines, — le Jägerthâl, le Grosmann, le Donon, — couvertes de neige. Ce premier aspect de l'hiver survenu pendant notre sommeil a quelque chose de saisissant : les vieux sapins, les rochers moussus, parés encore la veille de leur verdure et maintenant scintillans de givre, remplissent notre âme d'une tristesse indéfinissable. — Encore une année finie, se dit-on, encore une rude saison à passer avant le retour des fleurs! Et l'on s'empresse de revêtir la grosse houppelande, d'allumer le feu.

Hullin mit ses gros souliers ferrés à double semelle, et passa sur sa veste la grande camisole de bure. Il entendait Louise marcher au-dessus de sa tête dans la petite mansarde. — Louise, cria-t-il, je pars!

— Comment! vous sortez encore aujourd'hui?

— Oui, mon enfant, il le faut; mes affaires ne sont pas terminées.

Puis, s'étant coiffé de son large feutre, il monta l'escalier et dit à demi-voix : — Tu ne m'attendras pas de si tôt, mon enfant... J'ai des courses à faire assez loin... Ne sois pas inquiète... Si l'on te demande où je suis, tu répondras : Chez le cousin Mathias, à Saverne.

— Vous ne déjeunez donc pas avant de partir?

— Non; j'ai mis une croûte de pain et la petite gourde d'eau-de-vie dans ma poche. Adieu, mon enfant... Réjouis-toi, rêve à Gaspard.

Et, sans attendre de nouvelles questions, il prit son bâton et sortit de la maisonnette en se dirigeant vers la colline des Roches, à gauche du village. Au bout d'un quart d'heure environ, il l'avait dépassée et gagnait le sentier des Trois-Fontaines, qui tourne autour du Falkenstein en suivant le petit mur de pierres sèches de l'ancien *burg*. Les premières neiges, qui ne tiennent jamais à l'ombre humide des vallons, commençaient à se fondre et s'écoulaient dans le sentier. Hullin monta sur le mur pour gravir la côte. Jetant alors par hasard un coup d'œil sur le village, à deux portées de carabine, il vit quelques commères balayer le devant de leur porte, quelques têtes grises se souhaiter le bonjour en fumant leur première pipe sur le seuil des chaumières. Ce calme profond de la vie en présence des pensées qui l'agitaient le saisit; il poursuivit sa route tout songeur,

se disant : — Comme tout est tranquille là-bas!... Personne ne se doute de rien, et dans quelques jours quelles clameurs, quels roulemens de fusillade vont déchirer l'air!

Comme il s'agissait d'abord de se procurer de la poudre, Catherine Lefèvre avait tout naturellement jeté les yeux sur Marc Divès, le contrebandier, et sa vertueuse épouse, Hexe-Baizel.

Ces gens vivaient de l'autre côté du Falkenstein, sous la roche même du vieux *burg* en ruine; ils s'étaient creusé là dedans une sorte de tanière fort commode, laquelle n'avait qu'une porte d'entrée et deux lucarnes, mais qui, d'après certaines rumeurs, communiquait à de vieux souterrains par une crevasse. Jamais les douaniers n'avaient pu la découvrir malgré de nombreuses visites domiciliaires. Jean-Claude et Marc Divès se connaissaient depuis leur enfance; ils avaient déniché ensemble des éperviers et des chouettes, et ils se voyaient presque toutes les semaines au moins une fois à la scierie du Valtin. Hullin se croyait donc sûr du contrebandier, mais il doutait un peu de M[me] Hexe-Baizel, personne fort circonspecte, et qui n'abonderait peut-être pas dans le sens de la bataille. — Enfin, se disait-il tout en marchant, nous allons voir.

Il avait allumé sa pipe, et de temps en temps il se retournait pour contempler l'immense paysage, dont les limites s'étendaient de plus en plus. Rien de beau comme ces montagnes boisées s'élevant les unes par-dessus les autres dans le ciel pâle, comme ces vastes bruyères s'étendant à perte de vue toutes blanches de neige, comme ces ravins noirs encaissés entre les bois, leur torrent au fond courant sur les galets verdâtres polis comme du bronze. Et puis le silence, ce grand silence de l'hiver!... cette neige encore tendre tombant de la cime des hauts sapins sur les branches inférieures qui s'inclinent, les oiseaux de proie tourbillonnant par couple au-dessus des forêts en jetant leur cri de guerre, voilà ce qu'il faut voir, voilà ce qu'on ne peut décrire!

Environ une heure après son départ du village des Charmes, Hullin, grimpant le sommet du pic, atteignait la base du rocher des Arbousiers. Tout autour de cette masse granitique s'étend une sorte de terrasse rocailleuse, large de trois ou quatre pieds. Cet étroit passage, entouré des plus hautes cimes des sapins élancés du précipice, a quelque chose de sinistre, mais il est sûr : à moins de vertige, on ne risque rien à le parcourir. Au-dessus s'avance en demi-voûte la roche couverte de ruines.

Jean-Claude approchait de la retraite du contrebandier. Il s'arrêta quelques secondes sur la terrasse, remit sa pipe en poche, puis s'avança sur le passage, qui décrit un demi-cercle et se termine de l'autre côté par une brèche. Tout au bout et presque au bord de cette brèche, il aperçut les deux lucarnes de la tanière et la porte

entr'ouverte. Un gros tas de fumier se trouvait amoncelé sur le seuil. Dans le même instant apparut Hexe-Baizel, repoussant avec un grand balai de genêts verts le fumier dans l'abîme. Cette femme était petite, sèche; elle avait les cheveux roux épars, les joues creuses, le nez pointu, les yeux petits, brillans comme deux étincelles, la bouche mince, garnie de dents très blanches, et le teint rougeâtre. Quant à son costume, il se composait d'une jupe de laine très courte et très sale, d'une chemise de grosse toile assez blanche; ses petits bras bruns musculeux, recouverts d'une sorte de duvet jaune, étaient nus jusqu'aux coudes malgré le froid excessif de l'hiver à cette hauteur; enfin pour toute chaussure elle traînait deux longues savates en lambeaux.

— Hé! bonjour, Hexe-Baizel, lui cria Jean-Claude d'un ton de bonne humeur railleuse. Vous êtes donc toujours grosse et grasse, contente et réjouie? Ça me fait plaisir!

Hexe-Baizel s'était retournée comme une belette surprise à l'affût; sa chevelure rousse avait frémi, et ses petits yeux lançaient des éclairs. Cependant elle se calma tout de suite et s'écria d'une voix brève, comme se parlant à elle-même : — Hullin!... le sabotier!... Qu'est-ce qu'il veut?

— Je viens voir mon ami Marc, belle Hexe-Baizel, répondit Jean-Claude; nous avons à causer d'affaires.

— Quelles affaires?

— Ah! cela nous regarde... Voyons, laissez-moi passer, que je lui parle.

— Marc dort.

— Eh bien! il faut l'éveiller, le temps presse.

Ce disant, Hullin se courbait sous la porte et pénétrait dans une sorte de caveau dont la voûte, au lieu d'être ronde, affectait des courbes irrégulières sillonnées de fissures. Tout près de l'entrée, à deux pieds du sol, la roche formait une sorte d'âtre naturel; sur l'âtre brûlaient quelques charbons et des branches de genévrier. Tous les ustensiles de cuisine de Hexe-Baizel consistaient en une marmite de fonte, un pot de grès rouge, deux assiettes ébréchées et trois ou quatre fourchettes d'étain, tout son mobilier en un escabeau de bois, une hachette à fendre des bûches, une boîte à sel accrochée contre la roche, et son grand balai de genêts verts. A gauche de cette cuisine s'ouvrait une autre caverne, dont la porte irrégulière, plus large du haut que du bas, se fermait au moyen de deux planches et d'une traverse.

— Eh bien! où est donc Marc? dit Hullin en s'asseyant au coin de l'âtre.

— Je vous ai déjà dit qu'il dort. Il est revenu hier très tard... Il faut que mon homme dorme, entendez-vous?

— J'entends très bien, chère Hexe-Baizel; mais je n'ai pas le temps d'attendre.

— Alors allez-vous-en.

— Allez-vous-en, c'est bientôt dit; seulement je ne veux pas m'en aller... Je n'ai pas fait une lieue pour m'en retourner les mains dans les poches.

— C'est toi, Hullin? interrompit une voix brusque sortant de la cave voisine.

— Oui, Marc.

— Ah! j'arrive.

On entendit un bruit de paille remuée, puis le couvercle de bois fut tiré. Un grand corps, large de trois pieds d'une épaule à l'autre, sec, osseux, voûté, le cou et les oreilles couleur de brique, les cheveux bruns touffus, se courba sous l'ouverture, et Marc Divès se dressa devant Hullin en bâillant et détirant ses longs bras avec un soupir saccadé.

Au premier abord, la physionomie de Marc Divès semblait assez pacifique. Son front large et bas, les tempes dégarnies, ses cheveux courts, frisés, s'avançant en pointe jusque près des sourcils, son nez droit et long, son menton allongé, surtout l'expression calme de ses yeux bruns, l'eussent fait classer dans la famille des ruminans plutôt que des fauves; mais on aurait eu tort de s'y fier. Certains bruits couraient dans le pays que Marc Divès, en cas d'attaque des douaniers, ne se faisait nul scrupule de se servir de la hache et de la carabine pour en finir plus vite : c'est à lui qu'on attribuait plusieurs accidens graves survenus aux agens du fisc; mais les preuves manquaient absolument. Le contrebandier, grâce à sa connaissance approfondie de tous les défilés de la montagne et de tous les chemins de traverse du Dagsberg à Sarrbrück, et de Raon-L'Étape à Bâle en Suisse, se trouvait toujours à quinze lieues de tous les endroits où l'on avait commis un mauvais coup. Et puis il avait l'air bonasse, et ceux qui faisaient courir sur son compte de mauvais bruits finissaient toujours mal, ce qui prouve bien la justice du Seigneur en ce monde.

— Ma foi, Hullin, s'écria Marc après être sorti de son trou, je pensais à toi hier soir, et, si tu n'étais pas venu, j'aurais été tout exprès à la scierie du Valtin pour te rencontrer. Assieds-toi; Hexe-Baizel, donne la chaise à Hullin!

Puis il s'assit lui-même sur l'âtre, le dos au feu, en face de la porte ouverte, où soufflaient tous les vents de l'Alsace et de la Suisse. Par cette ouverture, on jouissait d'une vue magnifique. On aurait dit un véritable tableau encadré dans le roc, mais un tableau immense, embrassant toute la vallée du Rhin, et par-delà des montagnes qui se fondaient dans la brume.

— Marc, dit Hullin, puis-je parler devant ta femme?

— Elle et moi, nous ne faisons qu'un.

— Eh bien! Marc, je viens t'acheter de la poudre et du plomb.

— Pour tirer des lièvres, n'est-ce pas? fit le contrebandier en clignant des yeux.

— Non, pour nous battre contre les Allemands et les Russes.

Il y eut un instant de silence.

— Et il te faudra beaucoup de poudre et de plomb?

— Tout ce que tu pourras fournir.

— Je puis en fournir aujourd'hui pour trois mille francs, dit le contrebandier.

— Je les prends.

— Et autant dans huit jours, ajouta Marc du même ton calme et l'œil attentif.

— Je les prends.

— Vous les prenez, s'écria Hexe-Baizel, vous les prenez, je le crois bien; mais qui est-ce qui les paie?

— Tais-toi, dit Marc d'un ton rude, Hullin les prend; sa parole me suffit.

Puis, lui tendant sa large main avec une expression cordiale: — Jean-Claude, voici ma main, la poudre et le plomb sont à toi; mais je veux en dépenser ma part, tu comprends!

— Oui, Marc; seulement j'entends te payer tout de suite.

— Il paiera, dit Hexe-Baizel, tu l'entends?

— Eh! je ne suis pas sourd! Baizel, va nous chercher une bouteille de *brimbelle-wasser*, que nous nous réchauffions un peu le cœur. Ce que Hullin vient de me dire me réjouit. Ces gueux de *kaiserliks* n'auront pas aussi beau jeu contre nous que je le croyais. Il paraît qu'on veut se défendre, et solidement?

— Oui, solidement!

— Et il y a des gens qui paient?

— C'est Catherine Lefèvre qui paie, et c'est elle qui m'envoie, dit Hullin.

Alors Marc Divès se leva, et d'une voix grave, la main étendue vers les précipices, il s'écria: — C'est une femme! une femme aussi grande que ce rocher là-bas, l'Oxenstein, le plus grand que j'aie jamais vu de ma vie. Je bois à sa santé! Bois aussi, Jean-Claude!

Hullin but, puis la vieille.

— Maintenant tout est dit, s'écria Divès; mais écoute, Hullin, il ne faut pas croire que ce sera facile de se mettre en travers; tous les braconniers, tous les *ségares* (1), tous les *schlitteurs*, tous les bûcherons de la montagne ne seront pas de trop. J'arrive de l'autre côté

(1) Les *ségares* sont les ouvriers d'une scierie.

du Rhin. Il y en a... des Russes, des Autrichiens, des Bavarois, des Prussiens, des Cosaques, des houzards, il y en a! La terre en est toute noire. Les villages ne peuvent pas les tenir. Ils campent dans les plaines, dans les vallons, sur les hauteurs, dans les villes, en plein air, partout, partout... Il y en a!...

En ce moment, un cri aigu traversa l'air.

— C'est un busard à la chasse! fit Marc en s'interrompant.

Mais au même instant une ombre passa sur le rocher. Un nuage de pinsons franchissait l'abîme, et des centaines de busards, d'éperviers, de faucons, se débattaient au-dessus d'eux d'un vol rapide, anguleux, avec des cris stridens pour effrayer leur proie, tandis que la masse semblait immobile, tant elle était dense. Le mouvement régulier de ces milliers d'ailes produisait dans le silence un bruit semblable à celui des feuilles mortes traînées par la bise.

— Voici le départ des pinsons d'Ardennes, dit Hullin.

— Oui, c'est le dernier passage; la faîne est enterrée dans la neige et les semailles aussi. Eh bien! regarde : il y a plus d'hommes là-bas que d'oiseaux dans cette passe... C'est égal, Jean-Claude, nous en viendrons à bout, pourvu que tout le monde s'en mêle!... — Hexe-Baizel, allume la lanterne, je vais montrer à Hullin nos provisions de poudre et de plomb.

Mais Hexe-Baizel, à cette proposition, ne put retenir une grimace. — Personne depuis vingt ans, dit-elle, n'est entré dans la cave. Il peut bien nous croire sur parole... Nous croyons bien, nous, qu'il nous paiera... Je n'allumerai pas la lanterne,... non!

Marc, sans rien dire, étendit la main et saisit près du bûcher une grosse trique; alors la vieille femme, toute hérissée, disparut dans le trou voisin comme un furet, et deux secondes après elle en sortait avec une grande lanterne de corne que Divès alluma tranquillement au feu de l'âtre.

— Baizel, dit-il en replaçant le bâton dans son coin, tu sauras que Jean-Claude est mon vieil ami d'enfance, et que je me fie beaucoup plus à lui qu'à toi, vieille fouine; car si tu n'avais pas peur d'être pendue le même jour que moi, il y a longtemps que je me balancerais au bout d'une corde. — Allons, Hullin, suis-moi.

Ils sortirent, et le contrebandier, tournant à gauche, se dirigea droit vers la brèche, qui formait saillie sur le Valtin, à trois cents pieds dans les airs. Il écarta de la main le feuillage d'un petit chêne enraciné au-dessous, allongea la jambe et disparut comme lancé dans l'abîme. Jean-Claude frémit, mais presque aussitôt il vit contre la paroi du roc s'avancer la tête de Divès, qui lui cria : — Hullin, pose ta main à gauche, il y a un trou; étends le pied hardiment, tu sentiras une marche, et puis tourne sur le talon.

Maître Jean-Claude obéit, non sans trembler; il sentit le trou dans

le roc, il rencontra la marche, et, faisant un demi-tour, il se trouva face à face avec son camarade dans une sorte de niche en ogive, aboutissant autrefois sans doute à quelque poterne. Au fond de la niche s'ouvrait une voûte basse.

— Comment diable as-tu découvert cela? s'écria Hullin tout émerveillé.

— C'est en cherchant des nids il y a trente-cinq ans. J'étais un jour sur la roche, et j'avais vu sortir souvent de là un grand-duc avec sa femelle, deux oiseaux magnifiques, la tête grosse comme mon poing et les ailes larges de six pieds. J'entendais crier leurs petits, et je me disais : « Ils sont près de la caverne, au bout de la terrasse. Si je pouvais tourner un peu plus loin que la brèche, je les aurais! » A force de regarder, de me pencher, je finis par voir un coin de la marche au-dessus du précipice. Il y avait un houx solide à côté. J'empoigne le houx, j'étends la jambe, et ma foi j'arrive ici... Quelle bataille, Hullin! Le vieux et la vieille voulaient m'arracher les yeux. Heureusement il faisait jour. Ils sautaient sur moi comme des coqs, ouvraient le bec, sifflaient; mais le soleil les éblouissait. Je leur donnais des coups de pied. A la fin, ils allèrent tomber sur la pointe d'un vieux sapin, là-bas, et tous les geais du pays, les grives, les pinsons, les mésanges, volèrent autour d'eux jusqu'à la nuit pour leur arracher des plumes. Tu ne peux pas te figurer, Jean-Claude, la masse d'os, de peaux de rats, de levreaux, de charognes de toute espèce qu'ils avaient entassées dans cette niche. C'était une véritable peste. Je pousse tout ça dans le Jägerthâl, et je vois ce conduit. Il faut te dire qu'il y avait trois petits. Je commençai par leur tordre le cou et par les fourrer dans mon sac. Après cela, bien tranquille, j'entre, et tu vas voir ce que je trouve... Arrive!

Ils se glissèrent alors sous la voûte étroite et basse, formée de pierres rouges énormes, où la lumière projetait en fuyant sa lueur vacillante. Au bout de trente pas environ, un vaste caveau de forme circulaire, effondré par le haut, bâti sur le roc vif, apparut à Hullin. Au fond s'élevaient une cinquantaine de petites tonnes en pyramide, et sur les côtés un grand nombre de lingots de plomb, des sacs de tabac, dont la forte odeur imprégnait l'air. Marc avait déposé sa lanterne à l'entrée de la voûte, et regardait son repaire le front haut, le sourire aux lèvres. — Voilà ce que je découvris, dit-il; dans ce temps-là, Jean-Claude, j'avais douze ans. Je pensai tout de suite que cette cachette pourrait m'être utile un jour. Je n'en dis rien au village, mais j'y pensais toujours. Plus tard, quand j'eus fait mes premières tournées de contrebande à Landau, Kehl, Bâle, avec Jacob Zimmer, et que durant deux hivers tous les douaniers furent à nos trousses, alors l'idée de mon vieux caveau se mit à me poursuivre

du matin au soir. J'avais fait la connaissance de Hexe-Baizel, qui était alors servante à la ferme du Bois-de-Chênes, chez le père de Catherine. Elle m'apporta vingt-cinq louis en dot, et nous vînmes nous établir dans la caverne des Arbousiers.

Divès se tut, et Hullin tout rêveur lui demanda : — Ce trou te plaît donc beaucoup, Marc?

— S'il me plaît?... c'est-à-dire que je ne voudrais pas aller demeurer dans la plus belle maison de Strasbourg, quand on me ferait deux mille livres de rente. Il y a vingt-trois ans que je cache ici mes marchandises : sucre, café, poudre, tabac, eau-de-vie, tout y passe. J'ai huit chevaux toujours en route.

— Mais tu ne jouis de rien.

— Je ne jouis de rien! Tu trouves donc que ce n'est rien de se moquer des gendarmes, des rats de cave, des douaniers, de les faire enrager, de les dépister, d'entendre dire partout : — Ce gueux de Marc,... est-il fin!... Comme il vous mène ses affaires!... Il mettrait toute la régie sur les dents,... et ceci,... et cela... Hé! hé! hé!— Je te réponds, moi, que c'est le plus grand plaisir du monde. Et puis les gens vous aiment : on leur vend tout à moitié prix; on rend service aux pauvres, et l'on s'entretient l'estomac chaud.. On fume tranquillement sa pipe, on est un homme considéré, on se caresse la barbe.

— Oui, mais quels dangers!

— Bah! jamais un douanier n'aura l'idée de passer la brèche.

— Je le crois bien! pensa Hullin en songeant qu'il lui faudrait de nouveau franchir le précipice.

— C'est égal, reprit Marc, tu n'as pas tout à fait tort, Jean-Claude. Dans les premiers temps, lorsqu'il me fallait entrer ici avec ces petites tonnes-là sur l'épaule et ces lingots de plomb, je suais à grosses gouttes; maintenant j'y suis habitué.

— Et si le pied te glissait?

— Eh bien! ce serait fini! Autant mourir embroché dans un sapin que de tousser des semaines et des mois sur une paillasse.

Divès éclairait alors de sa lanterne les piles de tonnes entassées jusqu'à la voûte. — C'est de la poudre fine anglaise, dit-il; ça coule comme des grains d'argent sur la main, et ça chasse en diable. Il n'en faut pas beaucoup, un dé à coudre suffit. — Et voici du plomb sans mélange d'étain Dès ce soir, Hexe-Baizel fondra des balles. Elle s'y connaît; tu verras.

Ils s'apprêtaient à reprendre le chemin de la brèche, lorsque tout à coup un bruit confus de paroles se mit à bourdonner dans l'air. Marc souffla sa lanterne, et ils restèrent plongés dans les ténèbres. — Quelqu'un marche là-haut, dit tout bas le contreban-

dier; qui diable a pu grimper sur le Falkenstein par ce temps de neige?

Ils écoutèrent, retenant leur haleine, l'œil fixé sur le rayon de lumière bleuâtre qui descendait d'une étroite fissure au fond de la caverne. Autour de cette fente croissaient quelques broussailles scintillantes de givre; plus loin, on apercevait la crête d'un vieux mur. Comme ils regardaient ainsi dans le plus profond silence, voilà qu'au pied du mur apparut une grosse tête ébouriffée, le front serré dans un cercle luisant, la face allongée, puis un nez rouge, une barbe rousse en pointe, le tout se découpant en silhouette bizarre sur le ciel blanc de l'hiver.

— C'est le roi de carreau! fit Marc en riant.

— Oui, c'est Yégof, murmura Hullin d'un ton grave. Pauvre diable! il vient se promener dans son château les pieds nus sur la glace, et sa couronne de fer-blanc sur la tête! Tiens, regarde, le voilà qui parle; il donne des ordres à ses chevaliers, à sa cour, en grelottant; il étend son sceptre au nord et au midi, tout est à lui: il est maître du ciel et de la terre!... Pauvre diable! rien qu'à le voir avec son caleçon et sa peau de chien râpée sur le dos, j'ai froid le long des reins.

— Oui, Jean-Claude, ça me produit l'effet d'un bourgmestre ou d'un maire de village, qui s'arrondit le ventre comme un bouvreuil et souffle dans ses joues rouges en disant : — Moi, je suis Hans Aden, j'ai dix arpens de beaux prés, j'ai deux maisons, j'ai une vigne, mon verger, mon jardin, hum! hum! j'ai ceci, j'ai cela! — Le lendemain il lui arrive une petite colique, et bonsoir!... Les fous, les fous,... qu'est-ce qui n'est pas fou?... Allons-nous-en, Hullin, la vue de ce malheureux qui parle au vent et de son corbeau qui chante la famine me font claquer les dents.

Il entrèrent alors dans le couloir, et l'éclat du jour au sortir des ténèbres faillit éblouir Hullin. Heureusement la haute taille de son camarade, debout devant lui, le préserva du vertige.

— Appuie-toi solidement, dit Marc, imite-moi : la main droite dans le trou, le pied droit en avant sur la marche, un demi-tour; nous y sommes!

Ils revinrent dans la cuisine, où Hexe-Baizel leur dit que Yégof était dans les ruines du vieux *burg*.

— Nous le savons, répondit Marc, nous venons de le voir prendre le frais là-haut; chacun son goût.

Au même instant, le corbeau, planant au-dessus de l'abîme, passa devant la porte en poussant un cri rauque. On entendit les broussailles raidies par la glace secouer leur grésil, et le fou apparut sur la terrasse. Il était tout hagard, et, lançant un coup d'œil vers le

foyer, il dit : — Marc Divès, tâche de déménager bientôt. Je t'en préviens, je suis las de ce désordre... Les fortifications de mes domaines doivent être libres... Je ne souffrirai pas que la vermine se niche chez moi... Prends tes mesures en conséquence... — Puis, apercevant Jean-Claude, son front se dérida. — Toi ici, Hullin? dit-il. Serais-tu enfin assez clairvoyant pour accepter les propositions que j'ai daigné te faire? Sentirais-tu qu'une alliance telle que la mienne est le seul moyen de vous préserver de la destruction totale de votre race? S'il en est ainsi, je te félicite; tu montres plus de bon sens que je ne t'en supposais.

Hullin ne put s'empêcher de rire. — Non, Yégof, non, le ciel ne m'a pas encore assez éclairé, dit-il, pour que j'accepte l'honneur que tu veux bien me faire. D'ailleurs Louise n'est pas encore d'âge à se marier.

Le fou leva son sceptre, fronça le sourcil et s'écria : — Donc c'est pour la seconde fois, Hullin, que je te réitère ma demande, et c'est pour la seconde fois que tu oses me refuser! Maintenant je la renouvellerai encore une fois,... une fois, entends-tu? Puis, que les destinées s'accomplissent!

Et le fou tourna gravement les talons; le pas ferme, la tête haute et droite malgré l'extrême rapidité de la pente, il descendit le sentier de la roche. Hullin, Marc Divès et Hexe-Baizel elle-même partirent d'un grand éclat de rire.

— C'est un grand fou, dit Hexe-Baizel.

— Je crois que tu n'as pas tout à fait tort, lui répondit le contrebandier. Ce pauvre Yégof, décidément il perd la tête; mais il ne s'agit pas de ça : Baizel, écoute-moi bien; tu vas commencer à fondre des balles de tous les calibres. Moi, je vais me mettre en route pour la Suisse. Dans huit jours au plus tard, le reste de nos munitions sera ici. Donne-moi mes bottes.

Puis, frappant du talon et se liant autour du cou une grosse cravate de laine rouge, il décrocha de la muraille un de ces manteaux vert sombre comme en portent les pâtres, le jeta sur ses épaules, se coiffa d'un vieux feutre râpé, prit un gourdin et s'écria : — N'oublie pas ce que je viens de te dire, vieille,... ou gare! En route, Jean-Claude!

Hullin le suivit sur la terrasse sans souhaiter le bonjour à Hexe-Baizel, qui de son côté ne daigna pas même s'avancer sur le seuil pour les voir partir. Lorsqu'ils furent à la base du rocher, Marc Divès, s'arrêtant, dit : — Tu vas dans les villages de la montagne, n'est-ce pas, Hullin?

— Oui, c'est la première chose à faire : il faut que je prévienne les bûcherons, les charbonniers, les flotteurs, de ce qui se passe.

— Sans doute; n'oublie pas Materne du Hengst et ses deux garçons, Labarbe du Dagsberg, Jérôme de Saint-Quirin. Dis-leur qu'il y aura de la poudre, des balles, et que j'en suis, moi, Marc Divès, la mère Lefèvre, tous les braves gens du pays.

— Sois tranquille, Marc, je connais mes hommes.

— Alors à bientôt!

Ils se donnèrent une vigoureuse poignée de main. Le contrebandier prit le sentier à droite, vers le Donon, Hullin le sentier à gauche, vers la Sarre. Ils s'éloignaient d'un bon pas, lorsque Hullin rappela son camarade : — Hé! Marc, avertis en passant Catherine Lefèvre que tout marche bien. Dis-lui que je vais dans la montagne. — L'autre répondit par un signe de tête qu'il avait compris, et tous deux poursuivirent leur route.

VI.

Une agitation extraordinaire régnait alors sur toute la ligne des Vosges; le bruit de l'invasion prochaine se répandait de village en village, jusque dans les fermes et les maisons forestières du Hengst et du Nideck. Les colporteurs, les rouliers, les chaudronniers, toute cette population flottante qui va sans cesse de la montagne à la plaine, et de la plaine à la montagne, apportait chaque jour de l'Alsace et des bords du Rhin une foule de nouvelles étranges : « Les places, disaient ces gens, se mettent en état de défense; on fait des sorties pour les approvisionner en blé, en viande; les routes de Metz, de Nancy, de Huningue, de Strasbourg, sont sillonnées de convois. On ne rencontre partout que des caissons de poudre, de boulets et d'obus, de la cavalerie, de l'infanterie, des artilleurs se rendant à leur poste. Le maréchal Victor, avec ses douze mille hommes, tient encore la route de Saverne; mais les ponts des places fortes sont déjà levés de sept heures du soir à huit heures du matin. »

Chacun pensait que tout cela n'annonçait rien de bon. Cependant, si plusieurs éprouvaient une crainte sérieuse de la guerre, si les vieilles femmes levaient les mains au ciel en criant : « Jésus-Marie-Joseph! » le plus grand nombre songeait au moyen de se défendre. Jean-Claude Hullin en de telles circonstances fut bien reçu partout. Ce jour même, vers cinq heures du soir, il atteignit la cime du Hengst, et s'arrêta chez le patriarche des chasseurs forestiers, le vieux Materne. C'est là qu'il passa la nuit, car en temps d'hiver les journées sont courtes et les chemins difficiles. Materne promit de surveiller le défilé de la Zorn avec ses deux fils, Kasper et Frantz, et de répondre au premier signal qui lui serait fait du Falkenstein. Le lendemain, Jean-Claude se rendit de bonne heure au Dagsberg pour

s'entendre avec son ami Labarbe le bûcheron. Ils allèrent ensemble visiter les hameaux du voisinage, ranimer dans les cœurs l'amour du pays, et le jour suivant Labarbe accompagna Hullin jusque chez l'anabaptiste Christ-Nickel, le fermier de la Painbach, homme respectable et de grand sens, mais qu'ils ne purent pas entraîner dans leur glorieuse entreprise. Christ-Nickel n'avait qu'une réponse à toutes les observations : — C'est bien,... c'est juste;... mais l'Évangile a dit : « Remettez votre bâton en son lieu... Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée. » Il leur promit cependant de faire des vœux pour la bonne cause; c'est tout ce qu'ils purent obtenir. Ils allèrent de là jusqu'à Walsch échanger de solides poignées de main avec Daniel Hirsch, ancien canonnier de marine, qui leur promit d'entraîner tous les gens de sa commune. En cet endroit, Labarbe laissa Jean-Claude poursuivre seul sa route. Durant huit jours encore, il ne fit que battre la montagne de Soldatenthal au Leonsberg, à Meienthâl, à Aberschwiller, Voyer, Loëttenbach, Cirey, Petit-Mont, Saint-Sauveur, et le neuvième jour il se rendit chez le cordonnier Jérôme, à Saint-Quirin. Ils visitèrent ensemble les défilés du Blanru, après quoi Hullin, satisfait de sa tournée, reprit enfin le chemin du village.

Il marchait depuis environ deux heures d'un bon pas, se représentant la vie des camps, le bivac, la fusillade, les marches et les contre-marches, toute cette existence du soldat qu'il avait regrettée tant de fois, et qu'il voyait revenir après quatorze ans avec enthousiasme, quand au loin, bien loin encore, dans les ombres du crépuscule, il découvrit le hameau des Charmes aux teintes bleuâtres, sa petite cassine déroulant sur la nuée blanche un écheveau de fumée presque imperceptible, les petits jardins entourés de palissades, les toits de chaume, et sur la gauche, à mi-côte, la grande ferme du Bois-de-Chênes, avec la scierie du Valtin au fond, dans le ravin déjà sombre.

Alors tout à coup, et sans savoir pourquoi, son âme fut remplie d'une grande tristesse. Il ralentit le pas, songeant à la vie calme, paisible, qu'il abandonnait peut-être pour toujours, à sa petite chambre si chaude en hiver et si gaie au printemps, lorsqu'il ouvrait les petites fenêtres à la brise des bois, au tic tac monotone de la vieille horloge, et surtout à Louise, à sa bonne petite Louise, filant dans le silence, les paupières baissées, en chantant quelque vieil air de sa voix pure et pénétrante, aux heures du soir où l'ennui les gagnait tous deux. Ce souvenir le saisit si vivement que les moindres objets, chaque instrument de son métier, les longues tarières luisantes, la hachette à manche courbe, les maillets, le petit poêle, la vieille armoire, les écuelles de terre vernissée, l'antique image de saint Michel clouée au mur, le vieux lit à baldaquin au fond de

l'alcôve, l'escabeau, le bahut, la lampe à bec de cuivre, tout se retraça dans son esprit comme une vivante peinture, et les larmes lui en vinrent aux yeux.

Mais c'est surtout Louise, sa chère enfant, qu'il plaignait. Qu'elle allait répandre de larmes! qu'elle allait le supplier de renoncer à la guerre!... Et comme elle allait se pendre à son cou, lui disant: — Oh! ne me quittez pas, papa Jean-Claude! Oh! je vous aimerai bien!... Oh! n'est-ce pas que vous ne voulez pas m'abandonner?

Et le brave homme voyait ses beaux yeux effrayés; il sentait ses bras à son cou. Il songeait à la tromper, à lui faire croire quelque chose, n'importe quoi, pour expliquer son absence et la rassurer; mais de tels moyens n'entraient pas dans son caractère, et sa tristesse en devenait plus grande.

En passant devant la ferme du Bois-de-Chênes, il entra pour dire à Catherine Lefèvre que tout allait bien et que les montagnards n'attendaient plus que le signal. Un quart d'heure après, maître Jean-Claude débouchait par le sentier des Houx en face de sa maisonnette. Avant de pousser la porte criarde, l'idée lui vint de voir ce que faisait Louise en ce moment. Il jeta donc un coup d'œil dans la petite chambre, par la fenêtre. Louise était debout contre les rideaux de l'alcôve; elle semblait fort animée, arrangeant, pliant et dépliant des habits étendus sur le lit. Sa douce figure rayonnait de bonheur, et ses grands yeux bleus brillaient d'une sorte d'enthousiasme; elle parlait même tout haut. Hullin prêta l'oreille, mais une charrette passait justement dans la rue, il ne put rien entendre.

Prenant alors sa résolution à deux mains, il entra en disant d'une voix ferme : — Louise, me voilà de retour.

Aussitôt la jeune fille, toute joyeuse et bondissant comme une biche, accourut l'embrasser. — Ah! c'est vous, papa Jean-Claude;... je vous attendais. Mon Dieu!... mon Dieu! que vous êtes donc resté longtemps!... Enfin vous voilà.

— C'est que, mon enfant,... répondit le brave homme d'un accent moins décidé en déposant son bâton derrière la porte et son chapeau sur la table, c'est que...

Il ne put en dire davantage.

— Oui, oui, vous êtes allé voir nos amis, dit la jeune fille en riant; je sais tout, maman Lefèvre m'a tout dit.

— Comment tu sais?... Et ça ne te fait rien? Tant mieux, tant mieux, cela prouve ton bon sens. Moi qui craignais de te voir pleurer...

— Pleurer! et pourquoi donc, papa Jean-Claude? Oh! j'ai du courage; vous ne me connaissez pas, allez!

Elle prit un petit air résolu qui fit sourire Hullin, mais ce sourire

s'effaça bien vite quand elle ajouta : — Nous allons faire la guerre,... nous allons nous battre,... nous allons courir la montagne...

— Comment? nous allons! nous allons!... s'écria le brave homme tout ébahi.

— Mais oui. Est-ce que nous ne partons pas? dit-elle d'un ton de regret.

— C'est-à-dire... il faut que je te quitte pour quelque temps, mon enfant.

— Me quitter... Oh! que non; je pars avec vous, c'est convenu... Tenez, voyez, mon petit paquet est déjà prêt, et voici le vôtre que j'arrange... Ne vous inquiétez de rien, laissez-moi faire, et vous serez content!

Hullin ne revenait pas de sa stupeur. — Mais, Louise, s'écria-t-il, tu n'y songes pas... Réfléchis donc; il faudra passer des nuits dehors, marcher, courir, et le froid, la neige, les coups de fusil! Cela ne se peut pas.

— Voyons, s'écria la jeune fille d'une voix pleine de larmes en se jetant dans ses bras, ne me faites pas de peine! Vous voulez rire de votre petite Louise;... vous ne pouvez pas l'abandonner!

— Mais tu seras bien mieux ici,... tu auras chaud,... tu recevras de nos nouvelles tous les jours.

— Non, non, je ne veux pas, moi; je veux sortir. Le froid ne me fait rien... Il y a trop longtemps que je suis enfermée. Je veux prendre un peu d'air aussi. Est-ce que les oiseaux ne sortent pas? Les bouvreuils, les rouges-gorges sont dehors tout l'hiver. Est-ce que je n'ai pas senti le froid toute petite? et la faim encore!

Elle frappait du pied, puis pour la troisième fois entourant le cou de Jean-Claude de ses bras : — Allons, papa Hullin, dit-elle d'une voix tendre, maman Lefèvre a dit oui,... serez-vous plus méchant qu'elle? Ah! si vous saviez comme je vous aime!

Le brave homme tout attendri s'était assis, et détournait la tête, comme pour ne pas se laisser fléchir et ne pas permettre qu'on l'embrassât.

— Oh! que vous êtes méchant aujourd'hui, papa Jean-Claude!

— C'est pour toi, mon enfant.

— Eh bien! tant pis,... je me sauverai, je courrai après vous! Le froid,... qu'est-ce que le froid? Et si vous êtes blessé, si vous demandez à voir votre petite Louise pour la dernière fois, et qu'elle ne se trouve pas là, près de vous, pour vous soigner, pour vous aimer jusqu'à la fin!... Oh! vous me croyez donc bien mauvais cœur!

Elle sanglotait. Hullin ne put y tenir davantage. — Est-ce bien vrai que maman Lefèvre consent? demanda-t-il.

— Oh! oui, oh! oui, elle me l'a dit... Elle m'a dit : « Tâche de

décider papa Hullin; moi, je ne demande pas mieux; je suis contente; je trouve que c'est très bien. »

— Eh bien!... tu viendras avec nous;... c'est entendu.

Alors ce fut un cri de joie dont toute la cassine retentit : — Oh! que vous êtes bon! — Et d'un tour de main les larmes furent essuyées : — Nous allons partir, courir les bois, faire la guerre!

— Hé! s'écria Hullin en hochant la tête, je le vois maintenant, tu es toujours la petite *heimathslôs*. Allez donc apprivoiser une hirondelle!

Puis, l'attirant de nouveau sur ses genoux : — Tiens, Louise, voilà maintenant douze ans passés que je t'ai trouvée dans la neige;... tu étais toute bleue, pauvre petite! Et quand nous fûmes dans la baraque, près d'un bon feu, et que tu revins tout doucement, la première chose que tu fis, ce fut de me sourire. Et depuis j'ai toujours voulu ce que tu as voulu. Avec ce sourire-là, tu m'as conduit par tous les chemins.

Alors Louise se mit à lui sourire, et ils s'embrassèrent.

— Eh bien! donc, regardons les paquets, dit le brave homme avec un soupir. Sont-ils bien faits au moins?

Il s'approcha du lit et regarda tout émerveillé ses plus chauds habits, ses gilets de flanelle, tout cela bien brossé, bien plié, bien empaqueté, puis le paquet de Louise avec ses bonnes robes, ses jupes et ses gros souliers en un bel ordre. A la fin, il ne put s'empêcher de rire et de s'écrier : — O *heimathslôs*, *heimathslôs*, il n'y a que vous pour faire les beaux paquets, et vous en aller sans tourner la tête!

Louise sourit. — Vous êtes content?

— Il le faut bien!... Mais, pendant tout ce bel ouvrage, tu n'as pas songé, j'en suis sûr, à préparer mon souper.

— Oh! ce sera bientôt fait! Je ne savais pas que vous reviendriez ce soir, papa Jean-Claude.

— C'est juste, mon enfant... Apprête-moi donc quelque chose, n'importe quoi, mais vite, car j'ai bon appétit. En attendant, je vais fumer une pipe.

Il s'assit au coin de l'établi et battit le briquet tout rêveur. Louise courait à droite, à gauche, comme un véritable lutin, ranimant le feu, cassant les œufs dans la poêle, et faisant sauter une omelette en un clin d'œil. Jamais elle n'avait été si leste, si riante, si jolie. Hullin, le coude sur la table, la joue dans la main, la regardait faire gravement, pensant à tout ce qu'il y avait de volonté, de fermeté, de résolution, dans ce petit être, léger comme une fée et décidé comme un hussard. Au bout d'un instant, elle vint lui servir l'omelette sur un grand plat fleuronné, le pain, le verre et la bouteille. — Voilà, papa Jean-Claude, régalez-vous!

Elle le regardait manger d'un œil tendre. La flamme sautait dans le poêle, éclairant de sa vive lumière les poutres basses, l'escalier de bois dans l'ombre, le grand lit au fond de l'alcôve, toute cette demeure tant de fois égayée par l'humeur joyeuse du sabotier, les chansonnettes de sa fille et l'entrain au travail. Et tout cela, Louise le quittait sans peine; elle ne songeait qu'aux bois, au sentier neigeux, aux montagnes sans fin allant du village à la Suisse, et bien plus loin encore. Ah! maître Jean-Claude avait bien raison de crier: *heimathslôs! heimathslôs!* L'hirondelle ne peut s'apprivoiser, il lui faut le grand air, le ciel immense, le voyage éternel! Ni l'orage, ni le vent, ni la pluie par torrens ne l'effraient à l'heure du départ... Elle n'a plus qu'une pensée, plus qu'un soupir, un cri : en route! en route!

Le repas terminé, Hullin se leva et dit à sa fille : — Je suis las, mon enfant; embrasse-moi, et allons nous coucher.

— Oui, mais n'oubliez pas de m'éveiller, papa Jean-Claude, si vous partez avant le jour.

— Sois donc tranquille. C'est entendu, tu viendras avec nous. — Puis, la regardant grimper l'escalier et disparaître dans la petite mansarde : — A-t-elle peur de rester au nid! se dit-il.

Le silence était grand au dehors. Onze heures sonnaient à l'église du village. Au bout d'un quart d'heure, tout bruit ayant cessé, le bonhomme s'assit pour défaire ses souliers. En ce moment, ses regards rencontrèrent par hasard son fusil de munition au-dessus de la porte. Il le décrocha, puis il l'essuya lentement et en fit jouer la batterie. Toute son âme était à cette besogne. — Cela va bien encore, murmurait-il. Et d'une voix grave : — C'est drôle, c'est drôle; la dernière fois que je le tenais,... à Montenotte, il y a quinze ans,... il me semble que c'était hier!

Tout à coup au dehors la neige durcie cria sous un pas rapide. Il prêta l'oreille : — Quelqu'un!... Presque aussitôt deux petits coups secs retentirent aux vitres. Il courut à la fenêtre et l'ouvrit. La tête de Marc Divès, avec son large feutre tout raide de glace, se pencha dans l'ombre. — Eh bien! Marc, quelles nouvelles?

— As-tu prévenu les montagnards, Materne, Jérôme, Labarbe?

— Oui, tous.

— Il n'est que temps : l'ennemi a passé.

— Passé?

— Oui,... sur toute la ligne... J'ai fait quinze lieues dans les neiges depuis ce matin pour te l'annoncer.

— Bon! dit Jean-Claude, il faut donner le signal : un grand feu sur le Falkenstein.

Hullin était tout pâle; il remit ses souliers. Deux minutes après,

sa grosse camisole sur les épaules et son bâton au poing, il ouvrait doucement la porte, et suivait Marc Divès à grands pas dans le sentier du Falkenstein.

VII.

A partir de minuit jusqu'à six heures du matin, une flamme brilla dans les ténèbres sur la cime du Falkenstein, et toute la montagne fut debout. Tous les amis de Hullin, de Marc Divès et de la mère Lefèvre, les hautes guètres aux jambes, le vieux fusil sur l'épaule, s'acheminèrent, dans le silence des bois, vers les gorges du Valtin. La pensée de l'ennemi traversant les plaines de l'Alsace pour venir surprendre les défilés était présente à l'esprit de tous. Le tocsin du Dagsberg, d'Aberschwiller, de Walsch, de Saint-Quirin, ne cessait point d'appeler les défenseurs du pays aux armes.

Maintenant il faut se représenter le Jägerthâl au pied du vieux *burg*, par un temps de neige extraordinaire, à cette heure matinale où les grands massifs d'arbres commencent à sortir de l'ombre, où le froid excessif de la nuit s'adoucit à l'approche du jour. Il faut se figurer la vieille scierie avec sa large toiture plate, sa roue moussue, ses lucarnes ternes, et sa hutte trapue vaguement éclairée par un feu de sapin, dont la lumière pâlit aux lueurs du crépuscule, et tout autour du feu des bonnets de peau, des feutres, de noirs profils regardant les uns par-dessus les autres et se serrant comme une muraille; plus loin, le long des bois, dans toutes les sinuosités du vallon, d'autres feux éclairant des groupes d'hommes et de femmes accroupis dans la neige.

L'agitation commençait à se calmer. A mesure que le ciel grisonnait, les gens se reconnaissaient. — Tiens, le cousin Daniel de Soldatenthal, vous êtes donc aussi venu?

— Mais oui, comme vous voyez, Heinrich, avec ma femme encore...

— Comment! la cousine Nanette!... Mais où donc est-elle?

— Là-bas, près du grand chêne, au feu de l'oncle Hans.

On se serrait la main. D'autres faisaient entendre de longs bâillemens, d'autres jetaient au feu des débris de planches. On se passait les gourdes; on se retirait du cercle pour faire place aux voisins qui grelottaient. Cependant l'impatience gagnait la foule. — Ah çà! criait-on, nous ne sommes pas venus ici pour nous roussir la plante des pieds. Il serait temps de voir,... de s'entendre.

— Oui, oui, qu'on s'entende! qu'on nomme des chefs!

— Non! tout le monde n'est pas encore réuni. Voyez, il en arrive toujours du Dagsberg et de Saint-Quirin.

En effet, plus le jour grandissait, plus on découvrait de gens accourant de tous les sentiers de la montagne. Il y avait bien alors quelques centaines d'hommes dans la vallée : bûcherons, charbonniers, flotteurs, sans compter les femmes et les enfans.

Rien de pittoresque comme cette halte au milieu des neiges, au fond du défilé encaissé de hauts sapins jusqu'aux nuages, à droite les vallées s'engrenant les unes dans les autres à perte de vue, à gauche les ruines du Falkenstein debout dans le ciel. On aurait dit de loin des bandes de grues abattues sur les glaces; mais de près il fallait voir ces hommes rudes, la barbe hérissée comme la soie du sanglier, l'œil sombre, les épaules larges et carrées, les mains calleuses. Quelques-uns, plus hauts de taille, appartenaient à cette race des roux ardens, blancs de peau, poilus jusqu'au bout des doigts et forts à déraciner des chênes. De ce nombre étaient le vieux Materne du Hengst et ses deux fils Frantz et Kasper. Ces gaillards-là, tous trois armés de petites carabines d'Insprück, les hautes guêtres de toile bleue à boutons de cuir remontant au-dessus des genoux, les reins couverts d'une sorte de casaque en peau de chèvre. le feutre rabattu sur la nuque, n'avaient pas même daigné s'approcher du feu. Depuis une heure, ils étaient assis sur une *tronce* (1) au bord de la rivière, l'œil au guet, les pieds dans la neige comme à l'affût. De temps en temps le vieux disait à ses fils : — Qu'ont-ils donc à grelotter là-bas? Je n'ai jamais vu de nuit plus douce pour la saison; c'est une nuit de chevreuils... Les rivières ne sont pas même prises!

Tous les chasseurs forestiers du pays, en passant, venaient leur serrer la main, puis se réunissaient autour d'eux, et formaient en quelque sorte bande à part. Ces gens-là causaient peu, ayant l'habitude de se taire des journées et des nuits entières, de peur d'effaroucher le gibier.

Marc Divès, debout au milieu d'un autre groupe qu'il dominait de toute la tête, parlait et gesticulait, désignant tantôt un point de la montagne, tantôt un autre. En face de lui se tenait le vieux pâtre Lagarmitte, avec sa longue souquenille de toile grise, sa houlette et son chien. Il écoutait le contrebandier la bouche béante, et de temps en temps inclinait la tête. Du reste, toute la bande semblait attentive; elle se composait surtout de bûcherons et de flotteurs, avec lesquels le contrebandier se trouvait journellement en rapport.

Entre la scierie et le feu, sur la traverse de l'écluse, était assis le cordonnier Jérôme de Saint-Quirin, un homme de cinquante à soixante ans, la face longue, brune, les yeux caves, le nez gros, les

(1) Tronc d'arbre non équarri.

oreilles couvertes d'un bonnet de peau de loutre, la barbe jaune descendant en pointe jusqu'à la ceinture. Ses mains, couvertes de gants de grosse laine vert grenouille, s'appuyaient sur un énorme bâton de cormier noueux. Il était vêtu d'une longue capote de bure; on l'aurait pris pour un ermite. Chaque fois que des rumeurs s'élevaient quelque part, le père Jérôme tournait lentement la tête, et prêtait l'oreille en fronçant le sourcil.

Jean Labarbe, lui, le coude sur le manche de sa hache, restait impassible. C'était un homme aux joues pâles, au nez aquilin, aux lèvres minces. Il exerçait une grande influence sur ceux du Dagsberg par sa résolution et la netteté de son esprit. Quand on criait autour de lui : « Il faut délibérer! nous ne pouvons rester là sans rien faire! » il se bornait simplement à dire : « Attendons; Hullin n'est pas encore arrivé, ni Catherine Lefèvre... Rien ne presse. » Tout le monde alors se taisait, regardant avec impatience vers le sentier des Charmes.

Le *ségare* Piorette, petit homme sec, maigre, énergique, les sourcils noirs joints sur le front, un bout de pipe aux dents, se tenait sur le seuil de sa hutte, et contemplait d'un œil vif et profond à la fois l'ensemble de cette scène.

Cependant l'impatience grandissait de minute en minute. Quelques maires de village, en habit carré et chapeau à cornes, se dirigeaient vers la scierie, appelant leurs communes à délibérer. Fort heureusement la charrette de Catherine Lefèvre apparut enfin dans le sentier des Bouleaux, et mille cris d'enthousiasme s'élevèrent aussitôt de tous côtés : « Les voilà! les voilà! ils arrivent! » Le vieux Materne se dressa sur une *tronce*, et descendit gravement, disant : « Ce sont eux! »

Il se fit une grande agitation. Les groupes éloignés se rapprochèrent; chacun accourut. Une sorte de frisson d'impatience dominait la foule. A peine vit-on distinctement la vieille fermière, le fouet en main, sur sa botte de paille avec la petite Louise, que de toutes parts retentirent jusqu'au fond des échos les cris de : « Vive la France! vive la mère Catherine! »

Hullin, resté en arrière, son grand chapeau sur la nuque, le fusil de munition en bandoulière, traversait alors la prairie de l'Eichmath, distribuant des poignées de main énergiques : — Bonjour, Daniel! bonjour, Colon! bonjour, bonjour!

— Hé! cela va chauffer, Hullin.

— Oui, oui, nous allons entendre éclater les marrons cet hiver. Bonjour, mon vieux Jérôme, nous voilà dans les grandes affaires.

— Mais oui, Jean-Claude. Il faut espérer que nous en sortirons avec la grâce de Dieu.

Catherine, arrivée devant la scierie, disait alors à Labarbe de déposer à terre une petite tonne d'eau-de-vie qu'elle avait amenée de la ferme, et de chercher la cruche du *ségare* dans la hutte.

Quelque temps après, Hullin, en s'approchant du feu, rencontra Materne et ses deux garçons.

— Vous arrivez tard! lui dit le vieux chasseur.

— Hé! oui. Que veux-tu? il a fallu descendre du Falkenstein, prendre le fusil, embarquer les femmes... Enfin nous voilà, ne perdons plus de temps... Lagarmitte, souffle dans ta corne, que tout le monde se réunisse! Avant tout, il faut s'entendre,... il faut nommer des chefs.

Lagarmitte soufflait déjà dans sa longue trompe d'écorce, les joues gonflées jusqu'aux oreilles, et les bandes encore dispersées le long des sentiers, sur la lisière des bois, hâtaient le pas pour arriver à temps. Bientôt tous ces braves gens furent réunis en face de la scierie. Hullin, devenu grave, monta sur une pile de *tronces*, et, promenant sur la foule des regards profonds, il dit au milieu du plus grand silence : — L'ennemi a passé le Rhin avant-hier soir; il marche sur la montagne pour entrer en Lorraine : Strasbourg, Schlestadt, Huningue sont bloqués. Il faut nous attendre à voir les Allemands et les Russes demain ou après-demain.

Il y eut un cri général de « vive la France! »

— Oui, vive la France! reprit Jean-Claude, car si les alliés arrivent à Paris, ils sont maîtres de tout : ils peuvent rétablir les corvées, les dîmes, les couvens, les privilèges et les potences! Si vous voulez avoir tout ça, vous n'avez qu'à les laisser passer.

On ne saurait peindre la fureur sombre de toutes ces figures en ce moment.

— Voilà ce que j'avais à vous dire! cria Hullin tout pâle. Puisque vous êtes ici, c'est pour vous battre.

— Oui! oui!

— C'est bien; mais écoutez-moi. Je ne veux pas vous prendre en traître. Il y a parmi vous des pères de famille. Nous serons un contre dix, contre cinquante : il faut nous attendre à périr! Ainsi que les hommes qui n'auraient pas réfléchi à la chose, qui ne se sentiraient pas le cœur de faire leur devoir jusqu'à la fin, s'en aillent. On ne leur en voudra pas. Chacun est libre.

Puis il se tut, regardant autour de lui. Tout le monde restait immobile; c'est pourquoi d'une voix plus ferme il finit ainsi :

— Personne ne se retire; tous, tous vous êtes d'accord pour vous battre! Eh bien! cela me réjouit. Maintenant il faut nommer un chef. Dans les grands dangers, la première chose est l'ordre, la discipline. Le chef que vous allez nommer aura tous les droits de commander

et d'être obéi. Ainsi réfléchissez bien, car de cet homme va dépendre le sort de chacun.

Ayant dit cela, Jean-Claude descendit des *tronces*, et l'agitation fut extrême. Chaque village délibérait séparément, chaque maire proposait son homme; cependant l'heure avançait, Catherine Lefèvre se consumait d'impatience. Enfin, n'y tenant plus, elle se leva sur son siége et fit signe qu'elle voulait parler.

Catherine jouissait d'une grande considération. D'abord quelques-uns, puis un grand nombre s'approchèrent pour savoir ce qu'elle voulait leur communiquer. — Mes amis, dit-elle, nous perdons trop de temps... Que vous faut-il? Un homme sûr, n'est-ce pas? un soldat, un homme qui ait fait la guerre, et qui sache profiter de nos positions... Eh bien! pourquoi ne choisissez-vous pas Hullin? En est-il un seul qui puisse trouver mieux? Qu'il parle tout de suite et l'on décidera. Moi, je propose Jean-Claude Hullin. Hé! là-bas! entendez-vous? Si cela continue, les Autrichiens seront ici avant qu'on ait un chef.

— Oui, oui, Hullin! s'écrièrent Labarbe, Divès, Jérôme et plusieurs autres. Voyons, qu'on vote pour ou contre!

Marc Divès, grimpant alors sur les *tronces*, s'écria d'une voix tonnante : — Que ceux qui ne veulent pas de Jean-Claude Hullin pour chef lèvent la main.

Pas une main ne se leva.

— Que ceux qui veulent Jean-Claude Hullin pour chef lèvent la main.

On ne vit que des mains en l'air. — Jean-Claude, dit le contrebandier, monte ici... Regarde, c'est toi qu'on veut!

— J'accepte! dit Jean-Claude d'un ton ferme. Que Materne le vieux, Labarbe du Dagsberg, Jérôme de Saint-Quirin, Marc Divès, Piorette le *ségare* et Catherine Lefèvre entrent dans la scierie. Nous allons délibérer... Dans un quart d'heure ou vingt minutes, je donnerai les ordres. En attendant, chaque village va fournir deux hommes à Marc Divès pour chercher de la poudre et des balles au Falkenstein.

VIII.

Tous ceux que Jean-Claude Hullin avait désignés se réunirent dans la hutte du *ségare*, sous le manteau de l'immense cheminée. Une sorte de bonne humeur rayonnait sur la figure de ces braves gens. — Depuis vingt ans que j'entends parler de Russes, d'Autrichiens et de Cosaques, disait le vieux Materne en souriant, je ne se-

rai pas fâché d'en voir quelques-uns au bout de mon fusil; ça change les idées.

— Oui, répondait Labarbe, nous allons en voir de drôles : les petits enfans de la montagne pourront en raconter sur leurs pères et leurs grands-pères... Et les vieilles, à la veillée, vont-elles en faire des histoires dans cinquante ans d'ici!

— Camarades, dit Hullin, vous connaissez tous le pays, vous avez la montagne sous les yeux, depuis Thann jusqu'à Wissembourg; vous savez que deux grandes routes, deux routes impériales, traversent l'Alsace et les Vosges. Elles partent toutes les deux de Bâle; l'une longe le Rhin jusqu'à Strasbourg, de là elle va remonter la côte de Saverne et entre en Lorraine. Huningue, Neuf-Brisach, Strasbourg et Phalsbourg la défendent. L'autre tourne à gauche et passe à Schlestadt; de Schlestadt, elle entre dans la montagne et gagne Saint-Dié, Raon-l'Étape, Baccarat et Lunéville. L'ennemi voudra d'abord forcer ces deux routes, les meilleures pour la cavalerie, l'artillerie et les bagages; mais, comme elles sont défendues, nous n'avons pas à nous en inquiéter. Si les alliés font le siége des places fortes, — ce qui traînerait la campagne en longueur, — alors nous n'aurons rien à craindre; mais c'est peu probable. Après avoir sommé Huningue de se rendre, Belfort, Schlestadt, Strasbourg et Phalsbourg de ce côté des Vosges, Bitche, Lutzelstein et Sarrebrück de l'autre, je crois qu'ils tomberont sur nous. Maintenant écoutez-moi bien. Entre Phalsbourg et Saint-Dié, il y a plusieurs défilés pour l'infanterie; mais il n'y a qu'une route praticable au canon : c'est la route de Strasbourg à Raon-les-Leaux par Urmath, Mutzig, Lutzelhouse, Phramond, Grandfontaine. Une fois maîtres de ce passage, les Autrichiens pourraient déboucher en Lorraine. Cette route passe au Donon, à deux lieues d'ici, sur notre droite. La première chose à faire est de s'y établir solidement, dans l'endroit le plus favorable à la défense, c'est-à-dire sur le plateau de la montagne, de la couper, de casser les ponts et de jeter en travers de solides abatis. Quelques centaines de gros arbres en travers d'un passage, avec toutes leurs branches, valent des remparts. Ce sont les meilleures embuscades, on est bien à couvert, et l'on voit venir. Ces gros arbres tiennent en diable! Il faut les dépecer morceau par morceau; on ne peut jeter des ponts dessus; enfin c'est ce qu'il y a de mieux. Tout cela, camarades, sera fait demain soir ou après demain matin au plus tard : je m'en charge; mais ce n'est pas tout d'occuper une position et de la mettre en bon état de défense, il faut encore faire en sorte que l'ennemi ne puisse la tourner...

— Justement j'y pensais, dit Materne; une fois dans la vallée de la Bruche, les Autrichiens peuvent entrer avec de l'infanterie dans

les collines de Haslach et tourner notre gauche. Rien ne les empêchera d'essayer la même manœuvre sur notre droite, s'ils parviennent à gagner Raon-l'Étape...

— Oui, mais, pour leur ôter ces idées-là, nous avons une chose bien simple à faire : c'est d'occuper les défilés de la Zorn et de la Sarre sur notre gauche, et celui du Blanru sur notre droite. On ne garde un défilé qu'en tenant les hauteurs; c'est pourquoi Piorette va se mettre, avec cent hommes, du côté de Raon-les-Leaux, Jérôme, sur le Grosmann, avec un même nombre, pour fermer la vallée de la Sarre, et Labarbe, à la tête du reste, sur la grande côte, pour surveiller les collines de Haslach. Vous choisirez votre monde parmi ceux des villages les plus voisins. Il ne faut pas que les femmes aient beaucoup de chemin à faire matin et soir pour apporter des vivres. Et puis les blessés seront plus près de chez eux, ce qu'il faut aussi considérer. Voilà provisoirement tout ce que j'avais à vous dire. Les chefs de poste auront soin de m'envoyer chaque jour au Donon, où je vais établir ce soir notre quartier-général, un bon marcheur pour m'avertir de ce qui se passe et recevoir le mot d'ordre. Nous organiserons aussi une réserve; mais, comme il faut aller au plus pressé, nous parlerons de cela quand vous serez tous en position, et qu'il n'y aura plus de surprise à craindre de la part de l'ennemi.

— Et moi, s'écria Marc Divès, je n'aurai donc rien à faire?... Je resterai les bras croisés à regarder les autres se battre?...

— Toi, tu surveilleras le transport des munitions; aucun de nous ne saurait traiter la poudre comme toi, la préserver du feu et de l'humidité, fondre des balles, faire des cartouches.

— Mais c'est un ouvrage de femme cela, s'écria le contrebandier; Hexe-Baizel le ferait aussi bien que moi. Comment! je ne tirerai pas un coup de fusil?

— Sois tranquille, Marc, répondit Hullin en riant, les occasions ne te manqueront pas. D'abord le Falkenstein est le centre de notre ligne, c'est notre arsenal et notre point de retraite en cas de malheur. L'ennemi saura par ses espions que nos convois partent de là; il essaiera probablement de les enlever : les balles et les coups de baïonnette ne te manqueront pas. D'ailleurs, quand tu serais à couvert, cela n'en vaudrait que mieux, car on ne peut confier tes caves au premier venu. Cependant, si tu voulais absolument...

— Non, dit le contrebandier, que la réflexion de Hullin sur ses caves avait touché, non, tout bien considéré, je crois que tu as raison, Jean-Claude; j'ai mes hommes, ils sont bien armés, nous défendrons le Falkenstein, et si l'occasion de placer une balle se présente, je serai plus libre.

— Voilà donc une affaire entendue et bien comprise? demanda Hullin.

— Oui, oui, c'est entendu.

— Eh bien! camarades, s'écria le brave homme d'un accent joyeux, allons nous réchauffer le cœur avec quelques bons verres de vin. Il est dix heures, que chacun retourne à son village et fasse ses provisions. Demain matin au plus tard, il faut que tous les défilés soient occupés solidement.

Ils sortirent alors de la hutte, et Hullin, en présence de tout le monde, nomma Labarbe, Jérôme et Piorette chefs de défilés; puis il dit à tous ceux de la Sarre de se réunir le plus tôt possible près de la ferme du Bois-de-Chênes avec des haches, des pioches et des fusils. — Nous partirons à trois heures, leur dit-il, et nous camperons sur le Donon, en travers de la route. Demain au petit jour nous commencerons les abatis.

Il retint le vieux Materne et ses deux garçons Frantz et Kasper, leur annonçant que la bataille commencerait sans doute au Donon, et qu'il fallait de ce côté de bons tireurs, ce qui leur fit plaisir.

Au moment où les partisans allaient se séparer pour regagner leurs villages, voilà que tout au loin on vit poindre dans le sentier des Trois-Fontaines un homme grand, maigre, enfourché sur une longue bique rousse, la casquette de peau de lièvre à large visière plate enfoncée jusqu'au cou, le nez en l'air. Un grand chien à longs poils noirs bondissait près de lui, et les pans de son immense redingote flottaient comme des ailes. Tout le monde s'écria : — C'est le docteur Lorquin de la plaine, celui qui soigne les pauvres gens gratis; il arrive avec son chien Pluton : c'est un brave homme!

En effet, c'était bien lui; il galopait en criant : — Halte! arrêtez... halte!...

Et sa face rouge, ses gros yeux vifs, sa barbe d'un brun roussâtre, ses larges épaules voûtées, son grand cheval et son chien, tout cela fendait l'air et grandissait à vue d'œil. En deux minutes, il eut atteint le pied de la montagne, traversé la prairie, et il déboucha du pont en face de la hutte. Alors d'une voix essoufflée il se prit à dire : — Ah! les sournois!... qui veulent entrer en campagne sans moi! Ils me le paieront!...

Et frappant sur un petit coffre qu'il portait en croupe : — Attendez, mes gaillards, attendez... J'ai là dedans quelque chose dont vous me donnerez des nouvelles. J'ai là dedans de petits couteaux et des grands, des ronds et des pointus, pour vous repêcher les balles, les biscaïens, les mitrailles de toute sorte dont on va vous régaler.

Alors il partit d'un grand éclat de rire, et tous les assistans eurent la chair de poule.

Ayant fait cette plaisanterie agréable, le docteur Lorquin reprit d'un ton plus grave : — Hullin, il faut que je vous tire les oreilles. Comment! lorsqu'il s'agit de défendre le pays, vous m'oubliez!... Il faut que d'autres m'avertissent... Il me semble pourtant qu'un médecin n'est pas de trop ici! Je vous en veux.

— Pardonnez-moi, docteur, j'ai tort, dit Hullin en lui serrant la main. Depuis huit jours il s'est passé tant de choses! On ne pense pas toujours à tout... Et d'ailleurs un homme comme vous n'a pas besoin d'être prévenu pour remplir son devoir.

Le docteur se radoucit : — Tout cela est bel et bon, s'écria-t-il, mais cela n'empêche pas que par votre faute j'arrive trop tard. Les bonnes places sont prises, les croix distribuées. Voyons, où est le général, que je me plaigne!

— C'est moi.

— Oh! vraiment.

— Oui, docteur, c'est moi, et je vous nomme notre chirurgien en chef.

— Chirurgien en chef des partisans des Vosges... Eh bien! cela me va. Sans rancune, Jean-Claude.

S'approchant alors de la voiture, le brave homme dit à Catherine qu'il comptait sur elle pour l'organisation des ambulances. — Soyez tranquille, docteur, répondit la fermière, tout sera prêt. Louise et moi, nous allons nous en occuper dès ce soir; n'est-ce pas, Louise?

— Oh! oui, maman Lefèvre, s'écria la jeune fille, ravie de voir qu'on entrait décidément en campagne, nous allons bien travailler, nous passerons la nuit s'il le faut. Monsieur Lorquin sera content.

— Eh bien donc! en route! Vous dînez avec nous, docteur?

La charrette partit au trot. Tout en la suivant, le brave docteur racontait en riant à Catherine comment la nouvelle du soulèvement général lui était parvenue, la désolation de sa vieille gouvernante Marie, qui voulait absolument l'empêcher d'aller se faire massacrer par les *kaiserlicks*, enfin les différens épisodes de son voyage depuis Quibolo jusqu'au village des Charmes. Hullin, Materne et ses garçons marchaient à quelques pas en arrière, la carabine sur l'épaule, et c'est ainsi qu'ils montèrent la côte, se dirigeant vers la ferme du Bois-de-Chênes.

Erckmann-Chatrian.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XII.

L'INDUSTRIE DU PAPIER.

LES BOUTIQUES DE CHIFFONS, LES FABRIQUES DU KENT ET LA POSTE DE LONDRES.

Un moraliste anglais du XVII[e] siècle, Thomas Fuller, a voulu retrouver le caractère des différentes nations de l'Europe dans la nature du papier qu'elles fabriquaient alors. Selon lui, le papier vénitien était élégant, subtil, et pour ainsi dire courtisan; le papier français était léger et délicat; le papier hollandais, corpulent et grossier, suçait l'encre comme une éponge, image en cela d'une race qui cherchait à absorber tout ce qu'elle touchait. Ne pourrait-on, d'après le même principe, distinguer dans le papier anglais, — lequel était encore rare du temps de Fuller, — quelques-uns des traits du caractère britannique, tels que la force et la consistance (*steadiness*)? Sans nous arrêter d'ailleurs à ces analogies, n'est-il pas juste de dire qu'il est peu de produits auxquels l'industrie anglaise ait imprimé un cachet plus profond d'individualité? Le papier de la Grande-Bretagne se reconnaît tout de suite à des qualités qui le distinguent. D'un autre côté, la fabrication du papier (*paper making*) est pour nos voisins une source de travail et de richesse. On a évalué dernièrement à quatre-vingt ou cent mille le nombre de

mains, comme disent les Anglais, occupées dans les manufactures de papier de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. La question du papier est même devenue, depuis quelques années, une grave question politique. Elle a été envisagée à tous les points de vue par les économistes, les négocians et les moralistes du royaume-uni. L'affranchissement du droit sur le papier n'a-t-il point eu dernièrement l'honneur périlleux de diviser la chambre des lords et la chambre des communes, d'agiter le pays par des *meetings* et d'emporter d'assaut, grâce à la force de l'opinion publique, la résistance des conservateurs? A ceux qui proposaient de dégrever les objets de première nécessité, tels que le sucre et le thé, la nation anglaise a répondu : « Donnez-nous d'abord le papier à bon marché, » préférant ainsi les besoins de la vie intellectuelle à ceux même de la nourriture. Voilà bien assez de motifs, il me semble, pour accorder dans cette série d'études (1) une place à la fabrication du papier anglais.

L'industrie du *paper making* est pourtant, qui le croirait? une industrie récente dans la Grande-Bretagne. Il suffira, pour le montrer, de tracer en peu de mots l'histoire de l'invention du papier et d'indiquer le moment où l'Angleterre a introduit chez elle une branche de travail qui porte aujourd'hui de si beaux fruits. En 1755 et 1763, la Société royale des sciences établie à Gœttingue offrit des prix considérables pour éclairer par des recherches l'origine très obscure de cette découverte : ses efforts furent couronnés de peu de succès. Selon les archéologues anglais, le papier doit son origine aux Chinois. De la Chine, où il est connu depuis deux mille ans et où il se fabriquait avec la substance du bambou, du mûrier et quelquefois du coton, il passa, dit-on, dans la Perse, et de la Perse dans l'Arabie. Il est assez difficile de suivre le cours de ces industries voyageuses qui ont traversé le monde, comme la graine semée par le vent. On peut néanmoins fixer deux points de départ d'où l'art de faire le papier a trouvé le chemin du cœur de l'Europe, — Constantinople et l'Espagne. De Constantinople, où il avait été transplanté par la main des Grecs, cet art s'est répandu en Italie par la voie de Venise, et plus tard en Allemagne. D'Espagne, où il avait été introduit par les Maures, il s'est propagé en France.

Dans cette question des origines, il ne faut d'ailleurs point confondre l'usage du papier avec la fabrication. L'usage du papier en Europe est très ancien. Selon quelques érudits, il existe en Italie des manuscrits sur papier de coton qui remonteraient aussi haut que le VIIIe siècle; suivant d'autres, le seul manuscrit authentique sur

(1) Voyez les livraisons du 15 septembre 1857, 15 février, 15 juin, 15 novembre 1858, 1er mars, 1er septembre et 15 décembre 1859, 15 avril, 15 septembre, 15 octobre et 1er décembre 1860, 1er mai et 15 juin 1861.

papier est de 1050. Parmi les richesses archéologiques conservées à la Tour de Londres, on trouve une lettre adressée à Henri III et écrite avant 1222 sur du fort papier. Ces dates nous apprennent néanmoins peu de chose : d'abord rien ne prouve que les monumens parvenus jusqu'à nous soient les premiers du genre, et ensuite ils ne nous disent point le moment où le papier cessa d'être une marchandise exotique pour devenir un produit indigène. Le papier était d'abord connu en Europe sous le nom de *parchemin grec*. Il est facile de s'expliquer ce nom par les usages invariables de l'industrie. Quand une découverte succède à une autre, elle marche longtemps encore sur les brisées de celle qui l'a précédée, et s'efforce de lui ressembler dans la forme. C'est ainsi que le papier, destiné à détrôner plus tard toutes les autres matières industrielles sur lesquelles on avait coutume d'écrire, se donna humblement à l'origine pour un substitut du parchemin.

Les premières fabriques de papier établies en Europe étaient des fabriques de papier de coton. Il en existait une en Toscane dès le commencement du XIVe siècle. Une autre s'éleva en 1390, à Nuremberg, par les soins d'un certain Ulman Stromer, qui écrivit le premier livre sur l'art de faire le papier. Tous ses ouvriers prêtaient le serment solennel de ne point apprendre aux autres le secret de la fabrication et de ne point en faire usage pour leur propre compte. Ce secret était si bien protégé dans toute l'Europe, que, deux ou trois siècles plus tard, les Hollandais prohibaient, sous peine de mort, l'exportation des moules à l'étranger. Ce fait seul n'explique-t-il point la lenteur avec laquelle se transmit un art dont les propriétaires se montraient l'un après l'autre si jaloux? La fabrication du papier de linge suivit celle du papier de coton à une distance de quelques siècles. Cette innovation paraît d'ailleurs avoir été successive, les anciens fabricans ayant mêlé d'abord dans leur papier le chiffon de coton et le chiffon de linge, jusqu'à ce qu'ils fissent de ce dernier un usage à part. Quoi qu'il en soit, l'usage du papier devint commun à partir de ce moment-là dans toute l'Europe. Il était temps, s'écrient les économistes protestans de l'Angleterre, et jamais découverte ne vint plus à propos, car les moines étaient en train de détruire les trésors de la littérature grecque et latine en effaçant sur les parchemins, alors assez coûteux, le texte des auteurs de l'antiquité, pour le remplacer par des légendes et des chroniques puériles. Un *clergyman* du dernier siècle a même écrit un traité sur cette question : « *la découverte* du papier n'a-t-elle pas été plus utile que celle de l'imprimerie à la cause de la réforme religieuse et au progrès des lumières? » Sans s'arrêter à un parallèle inutile entre les services qu'ont rendus à l'esprit humain ces deux auxiliaires et sans discuter les titres plus ou moins grands

qu'ils peuvent avoir l'un et l'autre à notre reconnaissance, on peut très bien proclamer que l'invention du papier de linge n'a point été étrangère à l'histoire des idées qui ont renouvelé la face du monde au XVIe siècle.

Jusqu'ici, la Grande-Bretagne n'avait nullement participé à une industrie qui florissait déjà chez les différentes nations du continent. Ce ne fut que vers la fin du XVIe siècle qu'elle vit construire dans ses îles, et encore par la main d'un étranger, le plus ancien moulin à papier, *paper mill*, dont il reste des traces authentiques. La nouvelle branche de manufacture se développa lentement, et longtemps encore l'Angleterre reçut son papier de l'Italie, de l'Allemagne, de la France et de la Hollande. Guillaume III, d'accord avec le parlement, octroya une patente et des priviléges aux huguenots réfugiés en Angleterre, pour les encourager à y établir des manufactures de papier. Vers 1695, une compagnie se forma en Écosse afin de féconder par des capitaux cette nouvelle source d'industrie. En 1749, un certain Francis Joy reçut du parlement une somme de 200 livres sterling à titre de récompense, pour avoir introduit la première machine à papier qui ait travaillé dans le nord de l'Irlande. Il faut croire que, malgré ces tentatives, l'art de fabriquer le papier fit d'abord très peu de progrès dans le royaume-uni, puisque les écrivains anglais du dernier siècle se plaignaient généralement de ce que le pays était encore tributaire de l'étranger pour sa provision annuelle de papier et payait au continent des sommes énormes. Cette palme de l'industrie britannique n'atteignit un certain degré de perfection que de 1760 à 1765 ; ce fut grâce à un fabricant nommé James Whatman, qui avait établi ses moulins à Maidstone, dans le Kent. Avant d'être chef de manufacture, Whatman avait été officier dans la milice; il avait aussi voyagé en Hollande, où il appartenait à la suite de l'ambassadeur anglais. Là il visita les fabriques de papier et recueillit les documens sur lesquels devait travailler son génie. De retour dans la Grande-Bretagne, il y fonda une réputation qui dure encore (1). Je me hâte d'arriver aux temps modernes. La machine à papier continu, inventée par un Français, Louis Robert, fut introduite en Angleterre, au commencement de ce siècle, par John Gamble, beau-frère de M. Didot, qui était alors propriétaire des manufactures de papier d'Essonne. John Gamble s'entendit avec un célèbre papetier de Londres, Henri Fourdrinier, qui dépensa des sommes énormes à perfectionner la machine. Il succomba dans la lutte et fit faillite; mais, grâce à ses pertes et à son désastre commercial, l'invention triompha. De combien d'autres progrès

(1) Le papier connu sous le nom de *Whatman's paper* se fait aujourd'hui dans deux moulins séparés qui sont, dit-on, exploités par les successeurs et les descendans de ce fabricant célèbre.

fut-elle suivie! J'ai connu en France un homme d'un esprit élevé, M. l'abbé Frère, qui avait un système à lui sur ce qu'il appelait les périodes sociales. Selon ses calculs, la France était dans l'âge des applications, tandis que l'Angleterre était dans l'âge du perfectionnement. Sans discuter un tel système, je puis dire que ses vues me semblent justes en ce qui regarde l'industrie du papier. Les Anglais ont incontestablement emprunté leurs procédés de fabrication à toute l'Europe, mais ils les ont marqués d'un cachet d'amélioration qui leur appartient. On sera d'ailleurs à même de se former tout d'abord une idée de l'importance qu'occupe aujourd'hui cette branche d'industrie dans la Grande-Bretagne par le chiffre des capitaux qui se trouvent engagés dans les manufactures de papier. Ce chiffre a été évalué tout dernièrement de 7 à 9 millions de livres sterling.

Le papier anglais peut être étudié à trois points de vue, avant, pendant et après la fabrication. Avant, c'est du chiffon, et cette base industrielle donne lieu à un commerce intérieur et extérieur fort étendu, car, outre ses propres chiffons, l'Angleterre recueille les chiffons du monde entier, excepté jusqu'ici ceux de la France et de la Belgique. Les fabriques ou moulins à papier existent sur toute la surface de la Grande-Bretagne, quoiqu'ils affectionnent surtout les eaux vives du Kent, du Buckshire, du Hertshire, et en Écosse les bords de l'Esk; mais c'est à Londres seulement que nous pourrons nous faire une idée de la consommation de ce produit industriel.

I.

Dans l'une des rues de Deptford, un village situé à trois milles de Londres, je m'arrêtai un jour devant une boutique chargée d'inscriptions et d'hiéroglyphes. Au-dessus de la porte, à une quinzaine de pieds du sol, pendait attaché à un croc de fer un affreux mannequin. C'était une sorte de poupée monstrueuse à trois têtes peintes en noir et couronnées d'une chevelure de crin. Sur cette figure de bois grossièrement sculptée, la hache ou le ciseau avait exagéré les traits de la race éthiopienne, un nez aplati et de grosses lèvres. Il n'y avait ni jambes ni bras, mais le corps était indiqué par trois cerceaux recouverts d'une toile écrue. On eût dit une idole, un hideux fétiche taillé dans un tronc d'arbre par les nègres du Congo. Une autre circonstance arrêta ma vue : c'était un os énorme fixé aux volets par une barre de fer, et qui semblait le débris de quelque colosse antédiluvien. Sur cette relique usée par le vent et la pluie, mais qui, toutes réflexions faites, pouvait avoir appartenu à un cheval ou à un bœuf, était écrit en lettres rouges : « Dépêche-toi de me vendre tes os. » Je lus aussi sur une feuille de carton :

« Vends-moi ta graisse. » Ces inscriptions n'avaient rien de très rassurant, et si je m'étais trouvé dans le village de Fan, où M. du Chaillu a dû passer un mauvais quart d'heure (1), j'aurais cru volontiers qu'on en voulait à ma vie. Quoique la rue fût triste et sombre, que les figures autour de moi eussent l'aspect sinistre de la misère, et que la maison devant laquelle j'étais arrêté me montrât une physionomie suspecte, je savais bien pourtant que je ne vivais pas dans un pays d'anthropophages. Des feuilles de papier collées à toutes les vitres de la boutique et chargées d'écriture à la main ou d'images grossièrement coloriées ne tardèrent point d'ailleurs à dissiper tous mes doutes. C'était un cours d'économie domestique en prose, en vers, en caricatures, lequel se réduisait, il est vrai, à un seul précepte, celui de ne rien laisser perdre dans le ménage; mais ce précepte unique se trouvait illustré par une foule d'exemples plus ou moins pittoresques. L'une des gravures représentait d'un côté une jeune femme maigre, longue, raide et serrée dans sa robe collante comme dans un linceul; d'un autre côté, on voyait la même femme avec une énorme jupe de crinoline et des vêtemens à la mode, poussant devant elle une brouette chargée de sacs pleins et gonflés. Un jeune homme s'arrêtait étonné du changement qui avait eu lieu dans la toilette et les contours de cette belle à peine reconnaissable, et lui en demandait naïvement la cause. « Vous voyez, répondait-elle en montrant avec fierté sa brouette et ses sacs, maintenant je vends mes chiffons. » J'avais donc devant les yeux une de ces boutiques connues sous le nom de *rag and bottle shops*, qui achètent tous les objets de rebut. A en croire les affiches, cet établissement, qui m'avait d'abord repoussé par un air sauvage, exerçait une heureuse influence sur la moralité publique. Dans les ménages troublés, il rétablissait la bonne intelligence entre la femme et le mari par le lien sacré de l'économie; il contribuait au progrès des sciences en leur fournissant les matières usées que renouvellent la chimie et les arts industriels; il préparait même la paix universelle en contribuant à la fabrication du papier, qui, d'accord avec l'imprimerie, doit émanciper tous les esclaves et réconcilier toutes les nations. Je commençais donc à revenir d'une première impression malveillante et à pen-

(1) M. P. du Chaillu est dans ce moment *le lion* de Londres, selon l'expression des Anglais, c'est-à-dire qu'il se trouve l'objet de la curiosité générale. Américain de naissance et, comme son nom l'indique, d'origine française, ce jeune voyageur a visité des parties de l'Afrique mal connues jusqu'ici. Il y rencontra le gorilla, singe d'une très grande taille, qui paraît être un progrès sur le chimpanzé, et dont il a rapporté plusieurs exemplaires. Au village de Fan, il trouva une boucherie humaine organisée. Son livre, *Explorations and Adventures in Equatorial Africa*, a donné lieu entre les savans de Londres à une vive polémique. Il est aujourd'hui certain que M. du Chaillu n'a point écrit lui-même son voyage, mais il a fourni toutes les notes à un naturaliste américain, qui s'est chargé de les rédiger et d'en faire un récit très curieux.

ser que le *rag and bottle shop* (boutique de chiffons et de vieilles bouteilles) était une succursale de la caisse d'épargne, quand un fait ébranla ma confiance. Un homme et une femme en haillons, courbés tous les deux, quoique jeunes encore, entrèrent dans ce que plus d'un Anglais appelle la chambre des horreurs. Je me demandais ce qu'ils allaient faire là, car ils n'avaient ni sac ni paquet (je ne parle point, et pour cause, de la hotte du chiffonnier, qui est inconnue en Angleterre); l'homme portait des souliers à jour et la femme un vieux châle troué dans le dos. L'expérience m'apprit bientôt que la misère, si dénuée qu'elle soit, a toujours quelque chose à vendre : après quelques minutes, — le temps de conclure un marché, — l'homme sortit pieds nus et la femme n'avait plus de châle. Ils se dirigèrent ensuite tous les deux, à quelques pas de là, vers un *public house* où ils burent sur le comptoir un petit verre de gin.

A Dieu ne plaise toutefois que je médise de ces pauvres gens, car ils m'avaient donné une idée! Depuis quelques instans, j'avais un vif désir d'entrer dans la boutique pour demander au maître quelques renseignemens sur son enseigne et sur son commerce. L'homme n'avait point la mine engageante, et j'avais beau chercher, je ne trouvais aucun prétexte convenable pour m'introduire. Ce que je venais de voir me mit sur la trace : je me demandai si je n'avais pas aussi quelque chose à vendre. J'entrai donc délibérément et tirai de ma poche un foulard. L'homme l'examina d'un air peu flatteur. « La soie, me dit-il, n'est bonne à rien; c'est une fainéante : une fois vieille (il appuya sur le mot), nous ne saurions en tirer aucun service. A la bonne heure si c'était du linge. » Pour l'honneur de mon foulard, je ne dirai point le prix qu'il m'offrit et que je m'empressai d'accepter sans réflexions. Ce marché, si peu important qu'il fût, ne laissa point que de dérider le visage maussade et, si j'osais risquer ce mot, déguenillé du maître de ces lieux. J'en profitai pour lui demander l'origine de la figure noire qui surmonte de temps immémorial les *rag and bottle shops* dans les quartiers populeux. « L'origine, me répondit-il, ce n'est point moi qui l'ai inventée, je ne suis point un savant; mais j'ai entendu dire qu'une jeune femme s'en alla un jour dans les pays lointains à la recherche de son amant; au bout de quelques années, pour une cause ou pour une autre, elle revint en Angleterre avec un enfant noir. Supposons qu'elle l'avait trouvé sur le chemin, car il faut toujours être charitable envers les femmes. D'autres racontent qu'elle l'avait amené pour en faire une spéculation; mais, reconnaissant que les enfans noirs n'avaient point de valeur en Angleterre, elle l'enveloppa dans un paquet de chiffons et vendit le tout à l'un des premiers établissemens de notre spécialité qui aient existé dans ce pays... C'était dans

cette même rue, car Deptford, comme tout le monde sait, a eu l'honneur d'être le berceau de notre commerce. Il faut croire que les marmots étaient alors plus tranquilles qu'ils ne le sont aujourd'hui, puisque celui-ci ne cria point tout d'abord dans la boutique et laissa même à la femme le temps de s'esquiver. On ne tarda pourtant point à le découvrir et on l'éleva par charité. Cet enfant noir se trouva être une fille qui, étant devenue grande, se maria. Elle alla s'établir à Londres où elle fit fortune dans le commerce des bouteilles et des chiffons. La tradition veut même qu'elle ait été l'aïeule de tous les marchands qui existent maintenant dans la grande ville. Les boutiques de cette sorte qu'elle fonda par elle-même et par ses enfans étaient d'abord au nombre de cinquante : elles ont crû et multiplié depuis ce temps-là, comme vous voyez. Il est maintenant facile de saisir pourquoi nous suspendons une poupée noire à notre porte. — C'est bien, lui dis-je; mais cela ne m'explique point les trois têtes, à moins que ce ne soit un signe de la fécondité de cette négresse. — Justement, reprit-il; ne vous ai-je point dit qu'elle avait été la grand'mère des grand'mères de tous les marchands *en vieux*, dont le commerce, propagé de ville en ville, s'étend à présent sur les trois royaumes, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande (1)? »

Pour la première fois je commençai à jeter un regard sur les objets sans nom dont j'étais entouré. Il y avait à cela une raison bien simple : l'intérieur de la boutique était si noir, grâce à la disposition des lieux et aux feuilles de papier qui masquaient les vitres, qu'il me fallut un certain temps pour accoutumer mes yeux à l'obscurité. C'était à peine si je pouvais voir mon interlocuteur, dont la figure brune et à gros traits plaidait du reste en faveur de l'authenticité de la légende. Un rayon de lumière qui filtrait par la porte entr'ouverte de la rue me mit pourtant à même de me reconnaître et de passer en revue ce réceptacle de toutes les misères, de toutes les décrépitudes et de tous les rebuts. On y lisait sur les murs l'histoire de la grandeur et de la décadence de tous les objets qui se rapportent à la toilette des femmes. Le désordre ajoutait encore à la tristesse et à la flétrissure des vêtemens. Il y avait des robes de toutes les couleurs, des chapeaux couverts d'un voile qui ne cachait plus que leur misère, des souliers de satin éculés qui avaient dansé plusieurs hivers, des rubans qui conservaient un air de coquetterie fanée, des masques de velours noir qui gardaient un air de folie, jetés pêle-mêle avec des habits de soldats anglais qui avaient peut-être

(1) Je doute fort que cette explication donnée par tous les maîtres de *rag and bottle shops* satisfasse les antiquaires. Ces derniers en ont adopté une autre plus vraisemblable. Suivant eux, ces boutiques succèdent à d'anciens magasins où l'on vendait des curiosités venues de l'Inde ou de la Chine, et qui avaient un magot pour enseigne.

vu le feu à Balaclava. Toutes ces vieilleries, pour lesquelles le lien des temps, des lieux et des associations naturelles était rompu, avaient je ne sais quoi d'horrible et de mélancolique. Le *bottle and rag shop*, malgré sa laideur et sa malpropreté, eût été de nature à provoquer les réflexions d'un philosophe. Ces habits, qui n'avaient presque plus de forme, n'avaient-ils point vécu de la vie des personnes? n'avaient-ils point assisté aux joies et aux douleurs, aux fêtes et aux drames de l'humanité?

L'imagination pouvait travailler sur un bout de jarretière brodée, sur un reste de corset, sur un bracelet de cheveux dont la fermeture en chrysocale était cassée. Au milieu de ce pandémonium des vieux habits, des os et des verres brisés, les chiffons, surtout les chiffons blancs, occupaient une place d'honneur. C'étaient évidemment les favoris du maître. « Je vois, lui dis-je, que votre commerce ne va point mal. » L'homme prit un air contrit : « Je n'ai point coutume de me plaindre, répondit-il, quoique je paie bien cher pour tout ce que j'achète. C'est surtout avec les pauvres que nous faisons des affaires, et Dieu merci! ils ne manquent point dans le voisinage. Si vous voulez me promettre de me vendre à l'avenir vos chiffons et vos vieux papiers, je vous montrerai mon établissement. » J'acceptai de grand cœur la proposition, et nous parcourûmes des chambres, des alcôves et une cour tout encombrées d'objets sur lesquels on pouvait suivre les dégradations successives de la misère et de la caducité. D'un grenier noir où le vent agitait toute sorte de lambeaux informes pendus à des cordes, — véritable danse macabre des haillons, — nous descendîmes dans une espèce de cave éclairée par une fenêtre ouverte sur la rue, et où deux hommes étaient occupés à faire le triage des chiffons. Le marchand m'expliqua que jusqu'ici les divers morceaux d'étoffe étaient plus ou moins confondus dans le même tas, comme les morts dans le cimetière. La cave où nous étions était la vallée de Josaphat où devait avoir lieu le jugement dernier des chiffons rassemblés de tous les coins du globe. « Il y a donc, lui demandai-je, des bons et des mauvais? — Certainement, reprit l'homme d'un air grave. Les chiffons se classent dans notre commerce par ordre d'utilité; chacun d'eux a sa valeur, son emploi, sa destination. Les étoffes que vous estimez le plus, quand elles sont neuves, sont généralement celles dont nous faisons le moins de cas. Le velours, par exemple, qui vous a des airs de grand seigneur, et la soie, qui fait tant son orgueilleuse, ne peuvent être transformés par l'industrie, quand l'un et l'autre ont accompli leur temps. Le drap et les étoffes de laine, qui coûtent pourtant assez cher, ne sont bons dans leur vieillesse qu'à faire une sorte de bure ou de drap grossier avec lequel on habille les pensionnaires du *workhouse*, les prisonniers et les enfans trouvés. Il existe maintenant une machine qui tourmente

les chiffons de drap et en tire une sorte de fibre connue sous le nom de poussière du diable (*devil's dust*), — et ce nom n'est-il pas bien trouvé, car il n'y a que les pauvres diables qui achètent à vil prix une telle étoffe? Autrefois ces mêmes objets de rebut servaient seulement d'engrais pour fertiliser les terres. Parlez-moi au contraire du coton, et surtout de la toile! Voilà des chiffons qui, malgré leur humble apparence, ont la valeur du mérite obscur et méconnu. N'est-ce point grâce à eux que se fait le papier sur lequel nos poètes, nos musiciens, nos artistes déposent les signes de la pensée qui les rend immortels? Qu'est-ce que le contrat de mariage sur lequel notre précieuse reine elle-même a écrit son nom? Du chiffon, monsieur. Qu'est-ce que les billets de banque, les livres de commerce, le grand livre de la dette publique? Des chiffons, toujours des chiffons. Comprenez-vous maintenant la dignité de ces choses-là? » Et son pied désignait un tas de vieux linges auxquels les deux ouvriers étaient en train de *donner la forme* de chiffons, c'est-à-dire de leur enlever, en les coupant et en les déchirant, toute forme relative à nos usages.

L'emphase avec laquelle le *rag and bottle shop keeper* venait de me réciter quelques-unes de ses affiches ne m'étonna point, car je savais que ces marchands, malgré leur peu de grammaire anglaise, ont presque tous des prétentions au bel esprit. Je proposai même de lui acheter une collection de caricatures grossièrement coloriées dont il avait les doubles. C'était une histoire des événemens politiques, des modes et des ridicules du jour, quelquefois même des mœurs anglaises, avec une conclusion et une morale invariables qui se rapportaient toujours à la vente des chiffons et des autres articles de rebut. Le dernier événement auquel il était fait allusion était la guerre de la Chine. On voyait sur une feuille de mauvais papier M. Punch, suivi par l'inévitable chien Toby, et chargé d'un énorme sac qui contenait évidemment le produit du pillage dans le Céleste-Empire. Il n'avait pas perdu de temps, car le vaisseau d'où il venait de débarquer se montrait à distance. Punch et son chien étaient reçus à bras ouverts par l'acheteur, qui se tenait, pour leur souhaiter la bienvenue, sur le pas de sa boutique. En remontant, le maître et moi, dans la chambre obscure qui servait de sanctuaire à tous les débris et à toutes les guenilles, nous trouvâmes un troisième personnage. C'était un vulgaire *street grubber*, je veux dire un de ces hommes qui courent les villes et les campagnes avec un sac sur le dos, et dont le cri est bien connu dans toute l'Angleterre : *Rags and bones!* Ils vont, achetant en effet de maison en maison des chiffons et des os; — que n'achètent-ils pas! Je compris que celui-ci venait conclure un marché avec le maître de la boutique, et je sortis pour ne point gêner leurs transactions, bien décidé du reste à ne

point perdre de vue un homme qui me représentait un autre côté du commerce *en vieux*. Ce dernier était un acheteur nomade, le Juif errant de la profession. Après quelques instans, il reparut sur le seuil de la boutique avec son sac vide et l'air mécontent. Je l'abordai en lui demandant si les marchands établis ne rançonnaient et n'exploitaient point les pauvres collecteurs de chiffons. Comme cette question banale faisait sans doute écho à sa pensée, il consentit à entrer en conversation avec moi. Son visage ne tarda point d'ailleurs à se dérider, car c'était un philosophe insouciant, une sorte de Diogène qui ne couchait point dans un tonneau, — quoiqu'il se vantât d'avoir défoncé plus d'un baril de bière, — mais qui dormait la nuit dans les *low lodging houses*. Chemin faisant, il me raconta un peu son histoire, en y mêlant des traits d'esprit et de sentiment qui me firent craindre que l'ambition de la poésie n'eût gâté tout le commerce des chiffons. « Je suis né, me dit-il, à quelques milles d'ici, dans la petite ville de Bromley. J'avais travaillé à la terre dans mon enfance, et je passai ensuite par vingt états sans m'arrêter à aucun, tant j'étais faible et paresseux. Mon père et ma mère avaient oublié de m'apprendre à lire; sans cela, j'aurais peut-être fait un savant. Toujours est-il que je me trouvai grand et déjà jeune homme avant de connaître les moyens de gagner ma vie. J'errais ou plutôt je vagabondais un jour, pieds nus, dans une étroite *lane* (1) qui tourne au pied d'un bois dans les environs de Plumstead et qui s'enfonce entre deux haies vives. Une lourde charrette pesamment chargée de foin marchait devant moi, traînée par trois chevaux, et laissait çà et là des poignées de fourrage aux hautes broussailles qui bordaient le chemin. J'y fis d'abord peu d'attention; mais, repassant un ou deux jours après par la même route, je vis les oiseaux, ces chiffonniers de l'air, qui cueillaient avec leur bec les brins de foin engagés dans l'épaisseur de la haie. Ce fut comme un avis du ciel : je me demandai s'il n'y avait pas aussi pour moi quelque chose à ramasser par le monde. Au bout d'une semaine, je fis la rencontre d'un vieux *ragman* qui courait les villages du Kent : je me gardai bien de lui parler de la réflexion que m'avaient inspirée les oiseaux; mais il comprit pourtant que j'avais besoin de faire mon nid. Il me proposa de m'apprendre le commerce, à la condition qu'il réglerait lui-même tous les soirs le partage des bénéfices. C'était un brave homme qui me laissait de temps en temps un os à ronger. Il connaissait toutes les maisons d'alentour, était fort bien avec les servantes, auxquelles il glissait toujours le mot pour rire, et savait tirer parti d'un honnête penny. Nous ne tardâmes point à nous séparer;

(1) Sorte de chemin creux.

il l'avait prévu, et sans m'adresser de vains reproches : « Tout ce que je te demande, me dit-il, c'est de ne point marcher sur mes brisées. Il faut que tout le monde vive : je ne chasserai point sur tes terres, ne chasse point sur les miennes. » Nous convînmes chacun du rayon que nous devions exploiter, et nous nous quittâmes après avoir bu de bon cœur un verre de *wisky* à notre prospérité mutuelle. Depuis ce jour-là, j'ai toujours vécu à la fortune du sac. Il y a de bons et de mauvais jours, car la chance est pour beaucoup dans notre commerce. Je n'ai point eu le bonheur de quelques-uns de mes camarades qui voyagent avec une charrette et un âne. Je vais à pied, mais, Dieu merci, les pieds sont bons, et je ne crains ni la fatigue, ni le vent, ni la pluie, ni la neige. Dans mes courses solitaires, j'ai contracté, comme la plupart des gens de mon métier, l'habitude de parler tout haut avec moi-même, ce qui me vaut quelquefois des bourrades et ce qui m'attire les pierres ou les plaisanteries des gamins; mais il faut être philosophe. Le pire est que le monde devient trop éclairé; autrefois les ménagères ne connaissaient point la valeur des chiffons, ni des autres objets qu'elles jetaient volontiers au tas. Aujourd'hui c'est tout le contraire; les petites filles elles-mêmes vendent leurs chiffons et en veulent un prix fou pour acheter des poupées. »

On voit par le récit du *ragman* ambulant que le chiffonnier anglais diffère beaucoup du chiffonnier français. Ici les chiffons ne se trouvent point, ils s'achètent. Il y a bien, je l'avoue, de vieilles femmes qui se glissent mystérieusement, aux deux crépuscules du soir et du matin, dans les *lanes* désertes avec un tablier noué autour de la taille et relevé aux coins; elles ramassent tout ce qui se rencontre sur leur chemin. En Écosse, elles ont même un crochet pour remuer les ordures; mais ni en Écosse, ni en Angleterre, cette occupation ne mérite le nom de métier. Ces pauvres créatures semblent honteuses de ce qu'elles font, évitent le regard des passans et considèrent évidemment la récolte des chiffons, *rag picking*, comme une tâche ingrate et provisoire à laquelle les réduit la nécessité. Tout le monde pourtant n'a pas le droit d'acheter les objets de rebut. Une jeune fille irlandaise vint un jour frapper à ma porte avec une corbeille à la main, dans laquelle se trouvaient des vases en pâte de riz d'une forme assez élégante et des fleurs imitées avec de la cire. Je lui demandai le prix qu'elle voulait de ces articles de fantaisie. Cette question la fit rougir comme une mauvaise proposition. Elle m'expliqua qu'elle n'avait point de patente et qu'elle ne pouvait en conséquence recevoir d'argent. « Comment alors puis-je vous acheter ces vases? lui demandai-je. — En me donnant, reprit-elle, vos vieux habits ou vos vieux chiffons. Accepter de l'argent m'expose-

rait à une forte amende. » Je compris que cette jeune fille pratiquait de par la loi la forme primitive du commerce, je veux dire le système de l'échange.

Tous ces collecteurs de chiffons se trouvent plus ou moins en rapport avec les *rag and bottle shops*. A Londres, de telles boutiques florissent surtout dans les quartiers pauvres et dans le voisinage des *docks*, où elles prennent alors le nom de *marine store shops* (1), parce qu'elles reçoivent les vieux cordages et les autres rebuts des vaisseaux. Est-ce à dire pour cela qu'elles ne se rencontrent point dans les autres parties de la ville? Il n'y a dans Londres ni beaux ni vilains quartiers, en ce sens que derrière les rues les plus fashionables et au sein des localités les plus riches se cachent des cours, des ruelles, des allées obscures, que l'étranger ne voit guère, mais que le *cockney* traverse de temps en temps pour abréger ou allonger son chemin. C'est là que s'élèvent, dans le West-End, des boutiques de chiffons et de vieilles bouteilles; seulement l'aristocratie des lieux déteint sur ces établissemens, qui se décorent alors du nom pompeux de magasins, *rag and bottle warehouses*. Ayant la conscience de leur situation, ces derniers méprisent les dépôts de second ordre qui pullulent dans les quartiers misérables, et ils dédaignent de s'ériger en boutiques d'esprit. Ne vont-ils même point jusqu'à se passer fièrement du mannequin noir, des caricatures, des chansons et des affiches en vers, qu'ils considèrent comme une défroque du passé! « Nous sommes dans le siècle du progrès, me disait le maître d'un de ces *magasins*, et il faut marcher avec le temps. » Leur clientèle se compose surtout des femmes de chambre, des cuisinières et des valets de bonne maison. La condition sociale des haillons, si j'ose m'exprimer de la sorte, change aussi avec les quartiers : ils n'en font pas pour cela meilleure figure, car rien n'est triste à voir comme une guenille orgueilleuse. Malgré les couleurs de haute moralité dont se couvrent à l'envi les *rag and bottle shops*, l'expérience d'un *detective* (officier de la police secrète de Londres) m'a appris qu'elles servaient dans plus d'un cas à recéler le vol domestique. Quelques-unes de ces boutiques se trouvent même placées sous une surveillance spéciale. Un fait ajoute encore à la gravité de ces soupçons : un important chantier de construction pour les vaisseaux ayant suspendu ses travaux il y a quelques années, trente ou quarante *marine store shops* qui se trouvaient dans le voisinage ne tardèrent point à disparaître. Il fut très facile d'en expliquer la fermeture, quand on apprit que le nombre des menus larcins s'élevait dans ce chantier à une somme de 1,000 livres sterling par an. Je me suis

(1) Boutiques de provisions de marine.

arrêté aux boutiques de chiffons, surtout à cause de leurs rapports avec la fabrication du papier; mais au point de vue économique ces établissemens représentent encore une masse énorme de petites affaires dont la valeur finit par devenir très considérable.

De la boutique du *rag and bottle man*, les chiffons empilés dans des sacs passent entre les mains du marchand en gros qui les garde et les amasse pour les vendre ensuite aux fabriques de papier. On peut voir dans le même village de Deptford un de ces dépôts, vaste hangar couvert à l'intérieur de toiles d'araignées, et dont le toit, tremblant de vieillesse, s'appuie sur des murs nus et délabrés. Quoique rassemblés en Angleterre, tous les chiffons pourtant ne sont point anglais. La culture du grain dans le royaume-uni a beaucoup restreint depuis quelques années celle du lin et du chanvre; les papeteries anglaises ont donc été obligées de tourner les yeux vers l'étranger pour se procurer la base ou la matière première de leur industrie. Le plus grand nombre des chiffons ont passé la mer. Quelques-uns arrivent de l'Inde et de l'Australie, il est vrai que l'Inde et l'Australie sont encore la Grande-Bretagne; mais beaucoup sont originaires du continent. Ces derniers ont voyagé dans des sacs portant le nom des pays d'où ils viennent et sur des vaisseaux partis des bords de la Baltique ou de la Méditerranée, le plus souvent des ports de Brême et de Hambourg. Parmi les chiffons du nord de l'Europe, la plupart ont vu le jour dans les plaines de Marienbourg ou dans différentes provinces de l'Allemagne; ils ont fait partie dans leur jeunesse de la toilette des femmes; vieux et réduits à leur état présent, ils ont été recueillis par des Juifs qui parcourent villes et villages à la recherche de leur butin. Quelques-uns des fabricans de papier anglais ont même des agens à eux dans les provinces allemandes qui achètent à ces Juifs la récolte du jour ou de la semaine. Il s'est trouvé plus d'un poète d'outre-mer pour écrire les mémoires d'un chiffon anglais, ses changemens depuis le jour où il fut coupé dans un champ de lin par la faucille des moissonneuses jusqu'à celui où, converti en une toile fine et blanche, il se glissa tout fier et tout joyeux dans la corbeille d'une fiancée, puis les irréparables outrages du temps, qui enlève la fraîcheur aux lis et aux étoffes, enfin la sombre décadence de cet objet de toilette passant de main en main, d'humiliation en humiliation, jusqu'au moment où, épuisé de vieillesse, il se trouve jeté dans une corbeille et vendu au *ragman*. Venant de loin, les chiffons exotiques n'auraient-ils point encore bien d'autres histoires à nous raconter? Ce morceau de toile blanche peut avoir été la chemise d'une princesse d'Orient; ce fragment de toile bleue a été la blouse d'un paysan des bords du Rhin ou du Danube. Tous ces chiffons se trouvent aujourd'hui confondus

dans la même obscurité; les plus grossiers sont même ceux dont l'industrie fait le plus de cas; ils ont plus de corps, comme on dit dans le commerce, et fournissent une fibre plus riche à la fabrication du papier. Quoique l'Angleterre tire en grande partie ses chiffons du continent, elle se plaint beaucoup de ce que le marché ne soit pas encore plus étendu. Jusqu'ici la France, la Belgique et l'Espagne lui sont à peu près fermées. Au nom des principes qui ont dicté le traité de commerce avec la France, elle réclame aujourd'hui la levée de cette prohibition, vivement défendue par les fabricans de papier français comme la vieille citadelle de leur industrie. Ailleurs, c'est-à-dire en Russie, en Prusse, en Autriche, dans les Pays-Bas, en Italie, en Portugal, le chiffon indigène est protégé. On entend par là que l'exportation se trouve frappée d'un droit de sortie qui varie selon les contrées. L'Angleterre revend une faible partie de ces chiffons étrangers à l'Amérique; elle retient l'autre partie, beaucoup plus considérable, pour la consommation particulière de ses fabriques de papier.

Au point de vue économique, le chiffon constitue un produit *sui generis*. Quelques négocians lui refusent même le nom de *produit* et l'ont dédaigneusement qualifié de *rebut*. On peut tout concilier en disant que c'est le produit de l'usure. Quoi qu'il en soit, cela seul lui crée une situation toute particulière dans l'histoire des industries sociales. Un grand nombre de personnes sont intéressées à accroître les matières premières sur lesquelles travaillent les fabriques, telles que le coton, la laine, la soie; mais si nous faisons tous du chiffon, nous le faisons à regret. C'est un produit qui se développe en dépit du producteur, à peu près comme la mort se développe de la vie. *Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère*, répond le pauvre homme au chiffonnier qui lui demande sa blouse. Les *rag and bottle shops* auront beau dépenser leur éloquence et leur esprit, elles ne persuaderont jamais à une seule mère de famille de se séparer de ses vieilles toiles avant que celles-ci ne tombent en pièces. Il en résulte que les chances d'accroissement se trouvent beaucoup plus limitées pour le chiffon que pour toute autre matière servant de base aux arts utiles. Sur quoi donc s'appuient les espérances de ceux qui croient que l'offre augmentera en raison de la demande? On a calculé qu'il y avait encore beaucoup de vieilles étoffes perdues, et que jusqu'ici la moitié seulement des familles anglaises vendaient leurs chiffons. Ainsi c'est sur le progrès de l'économie domestique, comme aussi sur le développement du bien-être et sur la fabrication à bon marché des étoffes de toile et de coton, que l'on compte pour venir en aide aux besoins toujours croissans des papeteries. Si bien fondées que puissent sembler ces conjectures, il est certain que dans l'état présent des choses le chiffon est cher, — plus cher dans la Grande-

Bretagne que sur tout le continent, puisque les chiffons indigènes se trouvent insuffisans pour la consommation des fabriques anglaises, et que les chiffons étrangers paient un droit à la sortie des contrées où ils ont été recueillis. Un économiste d'outre-mer, touché du triste sort de ces objets de rebut, s'est même servi de l'argument de la valeur pour *consoler* les chiffons et pour relever leur infortune. Après tout, de quoi se plaignent-ils? Ils sont recherchés. Quoique les chiffons étrangers, surtout ceux du nord de l'Europe, se montrent en général supérieurs aux chiffons anglais, ils rencontrent de formidables concurrens dans les débris de toile qui proviennent de la marine britannique. Un Belge, fabricant de papier à quelques lieues de Bruxelles, me disait un jour qu'il attribuait les qualités du papier anglais, — la force et l'épaisseur, — à la quantité d'anciennes voiles de vaisseaux qui entrent dans la composition de la pâte. C'était aller beaucoup trop loin, car, si étendue que soit la marine anglaise, elle ne saurait suffire à l'immense fabrication, même du papier de luxe; on ne saurait nier pourtant que la marine ne verse un élément très riche et très important dans les cuves des papeteries britanniques. Ces cordages qui ont été mouillés par l'eau de toutes les mers, ces voiles d'un tissu ferme et robuste qui ont lutté contre les vents et qui ont été à la découverte des terres lointaines, finissent par devenir des livres ou des journaux : *tempestate acti, tempestatem quærunt.*

L'industrie britannique a emprunté à la nature l'art de ne rien laisser perdre. Transportons-nous à Manchester, dans ces immenses filatures de coton qui travaillent pour le monde entier : il y a là cinq genres de déchets qui s'éparpillent autour des métiers et dont chacun a un nom anglais. Ces déchets sont recueillis avec soin, non-seulement par amour de la propreté et par respect pour les lois de l'hygiène, mais encore et surtout parce qu'on a reconnu qu'ils avaient une valeur. Il se trouve des marchands qui achètent tout cela, et l'on estime qu'il y a environ 50,000 tonnes de déchet de coton produites tous les ans dans la Grande-Bretagne. Il en est de même dans les fabriques de toile. Une partie du rebut, chanvre ou coton, est employée à faire des étoffes grossières, l'autre est envoyée dans les *paper mills.* L'état de déchet ou de chiffon est en effet, d'après le langage des économistes anglais, un état de transition. Rien ne meurt, tout change. Ces chiffons, qui ont déjà fourni sous une autre forme une première existence, qui ont vu des jours meilleurs et traversé des fortunes si diverses, attendent, empilés dans les *wharfs*, au milieu de la poussière et de l'obscurité, l'heure de la transformation industrielle. Il y a pour eux une renaissance; ils vont revivre dans le papier.

II.

Deux raisons m'attirèrent, il y a un mois, dans la petite ville de Dartford : j'étais curieux de visiter les moulins à papier que l'eau fait tourner dans cette partie du Kent, et je désirais vérifier un souvenir relatif à l'histoire de l'industrie anglaise. La tradition veut qu'une des premières fabriques de papier fondées en Angleterre ait été établie à Dartford en 1588 par un Allemand nommé John Spielman. Je dis une des premières, car tout indique qu'on faisait déjà du papier avant ce temps-là dans la Grande-Bretagne; l'histoire parle même d'un John Tate (1490), dont le moulin s'élevait près de Stevenage, dans le Hertfordshire. Les Anglais, qui demandent tout à Shakspeare, lui ont même demandé des renseignemens sur l'origine de l'industrie qui nous occupe. William Shakspeare parle en effet, dans son drame de *Henri VI*, d'un moulin à papier qui aurait été bâti avant la révolte de Jacques Cade. Est-ce au moulin de John Tate ou à celui de John Spielman que le grand poète dramatique a voulu faire allusion? Plusieurs ont cru que c'était au dernier, attendu que la révolte était partie des environs de Dartford, et que Shakspeare, peu scrupuleux d'ailleurs pour les dates, avait sans doute tenu à désigner une tentative industrielle qui florissait de son temps. Quoi qu'il en soit, le vieux moulin de Tate n'a laissé qu'un très vague souvenir, tandis que celui de Spielman marque d'une manière précise l'enfance de la fabrication du papier en Angleterre. La reine Élisabeth, voulant récompenser les services que John Spielman avait rendus à la Grande-Bretagne, lui conféra le titre de chevalier. Elle lui accorda en outre un singulier privilége, c'était la *licence* de recueillir à lui seul pendant dix années tous les chiffons du royaume. Je me demandais si la vue des lieux m'apprendrait quelque chose sur un homme qui avait doté l'Angleterre d'une industrie utile et qui l'avait mise sur la voie de l'indépendance vis-à-vis des fabriques étrangères. Avec son marché de bestiaux, sa longue rue traversée par des charrettes chargées de grain ou de houblon et ses vieilles auberges opulentes, à la porte desquelles s'arrête la légère voiture en jonc des fermiers, Dartford a bien le caractère d'une petite ville anglaise, mais d'une ville placée dans un district agricole. Située sur le chemin de Gravesend, le Kent l'enveloppe comme un jardin et la couronne de ses collines de craie. Mon premier soin fut de demander aux habitans de l'endroit s'il existait encore quelques traces de l'ancien moulin à papier fondé en 1588. On m'indiqua un chemin tortueux qui serpentait dans les prés en côtoyant une petite rivière, et au bout duquel je devais trouver la place où s'éleva

autrefois le berceau d'une industrie si répandue maintenant en Angleterre. La rivière dont je remontais le cours paisible et ombragé par des arbres, les uns droits, les autres penchant sur l'eau leur tête inégale, était la Darent. Elle prend sa source à plusieurs milles de là, dans Squirries-Park, au pied des dunes et sur les limites du Surrey, d'où elle s'avance vers Dartford en traversant Farningham et quelques autres villages. La destinée des rivières anglaises ne ressemble-t-elle point à la vie humaine? D'abord faibles ruisseaux, elles courent paresseusement entre les herbes et décrivent mille détours furtifs comme des enfans qui font l'école buissonnière. Cependant elles grandissent et acquièrent des forces dont s'empare l'industrie : c'est l'âge de la jeunesse; elles ont coulé jusqu'ici pour leur plaisir, elles vont couler pour les affaires. Il leur faudra désormais communiquer le mouvement aux moulins et aux nombreuses fabriques de toute sorte qui se groupent sur le passage. Ces petites rivières si laborieuses ont pourtant de distance en distance des intervalles de repos. La Darent, à l'endroit où je la vis, était dans une de ses heures de congé; elle faisait nonchalamment la sieste sous un toit épais de verdure, réfléchissait ainsi que dans un songe la tête des arbres qui s'entre-croisaient à la surface, et semblait se recueillir comme pour reprendre ses forces, qui allaient être de nouveau troublées et remises à l'épreuve par un moulin à papier. Comme je remontais toujours, j'entendis le bruit d'une grande roue en mouvement qui frappait l'eau : c'était une fabrique d'étoffes imprimées dont le maître m'apprit qu'il avait cru pendant un temps occuper l'emplacement du moulin à papier fondé par John Spielman, mais qu'un de ses voisins, le maître d'une fabrique de poudre à canon, prétendait avoir retrouvé dans ses titres de propriété la preuve que ce moulin avait existé sur ses terres. Les fabriques de poudre à canon sont très nombreuses dans ces parages; aussi les Anglais ont-ils coutume de dire que la ville de Dartford, produisant de la poudre et du papier, est plus à même que toute autre de faire des cartouches. Cette manufacture, que je visitai, quoique noircie par la poussière du charbon et imprégnée d'une forte odeur de salpêtre, est évidemment toute moderne. Je pus donc me convaincre qu'il n'existait plus aucun vestige du premier moulin à papier bâti en Angleterre; mais la situation assignée à ce moulin sur le bord de la Darent, dans un endroit où l'eau est limpide et vive, me paraît extrêmement vraisemblable. A mon retour dans la ville de Dartford, je demandai au *sexton* (sacristain) les clés de la vieille église, dont les pierres, mordues par le vent et la pluie, présentent un aspect de ruine. Là, je trouvai un monument beaucoup plus authentique du passage de sir John Spielman dans la ville de Dartford : c'était

son tombeau et celui de sa femme. Une inscription sur laquelle ses titres à la reconnaissance des Anglais sont brièvement indiqués ne laisse aucun doute quant à la vérité de la tradition historique.

Tout près de la station du chemin de fer s'élèvent, dans la ville de Dartford, les bâtimens d'une vaste fabrique de papier connue sous le nom de *Phenix*. A ses pieds, je retrouvai la Darent, qui commence à changer de nom; elle s'appelle maintenant la Crique (Dartford-Kreek). La vérité est qu'elle va passer à une nouvelle phase d'existence. Jusqu'ici elle n'était point navigable; à partir de ce moment, elle porte des bateaux assez considérables, tout en courant à travers les marais vers la Tamise, où elle se jette. En face du *Phenix*, elle se déploie en un lac tranquille et charmant. Si j'appelle l'attention sur cette petite rivière, c'est que les cours d'eau sont l'âme des moulins à papier. Non-seulement ils servent à transporter le chiffon et à faire tourner les roues, mais encore ils exercent une influence sur la qualité des produits. Le Kent a la réputation de fabriquer le meilleur papier à écrire, et l'on attribue cette circonstance à la pureté des eaux, qui coulent sur un sol de sable et de craie. Ailleurs les rivières contiennent trop souvent des particules de fer qui déposent des taches brunes sur la blancheur immaculée des feuilles. La difficulté était pour moi de pénétrer dans la fabrique. Depuis le traité de commerce avec la France et surtout depuis la suppression du droit sur le papier, *repeal of the paper duty*, cette industrie est devenue excessivement ombrageuse vis-à-vis des étrangers. Les fabricans de papier anglais se figurent que nous voulons leur voler leurs secrets. Prévoyant des obstacles, je demandai à parler au contre-maître. C'était un homme d'une soixantaine d'années, à la figure honnête et intelligente. Il m'opposa bien quelques difficultés, mais il céda presque aussitôt par deux raisons : la première est que, vivant dans le Kent, j'étais presque un voisin; la seconde, que je n'avais pas l'air d'appartenir à l'industrie du papier. Cela dit, il chargea son fils de me conduire. J'avais visité ailleurs, notamment en France et en Belgique, des fabriques de papier, je connaissais déjà la plupart des procédés de cette industrie; mais, dès les premiers pas dans l'intérieur du *Phenix*, je fus frappé d'un caractère de grandeur qui n'existe guère que dans les *paper mills* de l'Angleterre. Cette grandeur éclate dans les bâtimens, dans les machines et dans la distribution du travail. La puissance des capitaux engagés sous toutes les formes dans ces sortes de manufactures défie et défiera encore longtemps la concurrence étrangère.

Voulant prendre à la source le travail de la fabrication du papier, nous entrâmes d'abord dans une grande salle éclairée par plusieurs fenêtres, où, au milieu d'un épais nuage de poussière, des jeunes filles étaient occupées à couper des chiffons. Là je retrouvai mes

vieilles connaissances, que j'avais d'abord vues en si mauvaise compagnie dans le *rag and bottle shop;* depuis quelques jours, elles avaient été amenées par eau dans le *paper mill*. Après tout, le *ragman* avait raison, les chiffons ont leur dignité; vous vous en apercevez bien vite au soin avec lequel on les traite sur ce nouveau théâtre de leur destinée commerciale. Ils ont été déjà séparés en différens tas, selon la qualité du papier qu'on veut en tirer; mais ils vont encore subir entre les mains des coupeuses un triage plus sévère. Chaque ouvrière se tient debout devant une espèce de table dont la surface consiste en un grossier tissu de fil d'archal, et au centre de laquelle est fixée une lame tranchante, sorte de faux courte et très légèrement recourbée. Ce tissu de fils d'archal est un crible à travers lequel passent la poussière des chiffons, les épingles, les aiguilles et les autres matières étrangères à la fabrication du papier. Cette lame d'acier, qui tourne le dos à l'ouvrière, sert pour diviser et lacérer le chiffon, que la femme appuie sur le tranchant avec les mains, au risque, si elle est inhabile ou distraite, de s'abattre un doigt. Une bonne coupeuse doit avoir des qualités spéciales : il lui faut écarter les fils et détruire les coutures, qui, mêlées au tissu des étoffes, marqueraient des taches sur le papier, couper les chiffons en fragmens égaux qui ne dépassent pas quatre pouces carrés, et ranger ces mêmes fragmens, selon la qualité, dans les divers compartimens d'une boîte qui se trouve placée à la droite de l'ouvrière. Les meilleures mains (je me sers de l'expression anglaise) ne coupent guère plus de cent livres de chiffons dans une journée. Ces femmes gagnent depuis 3 jusqu'à 12 et 13 shillings par semaine. La plupart de celles que j'ai vues étaient jeunes, et quelques-unes auraient pu à la rigueur passer pour jolies, si elles n'avaient été en général très négligées dans leur habillement et dans leur chevelure couverte de poussière. Elles me rappelaient, je ne sais pourquoi, ces oliviers de la Provence, dont le feuillage serait agréable sans l'épaisse couche de poudre sèche et grisâtre qui les masque. Ce travail est presque le seul aujourd'hui dans les fabriques de papier qui se fasse à la main: encore a-t-on inventé dans ces derniers temps diverses machines pour couper le chiffon; mais jusqu'ici ces machines, plus ou moins ingénieuses, ne se sont guère répandues. Il est difficile en effet de remplacer ici le coup d'œil, le choix et les autres qualités du travail humain. Quand les chiffons ont été coupés, on les jette dans le *duster*, machine destinée à les dépouiller de la poussière, et qui porte aussi le nom de *diable* (*devil*), sans doute parce qu'elle s'agite comme un diable dans un bénitier. Je me demandai pourquoi l'on ne commençait point par là : ce premier nettoyage délivrerait en effet les ouvrières d'un inconvénient grave et malsain. On m'expliqua qu'il y aurait perte de temps, une partie des pièces

étant rejetée par les coupeuses, et que d'un autre côté la machine agissait mieux sur le chiffon déjà divisé que sur le chiffon brut. Du *duster*, les chiffons passent dans le *boiler*, vaste chaudière remplie d'eau bouillante et d'une dissolution de matière alcaline. On se propose ainsi de les laver, de leur enlever une partie de la couleur, et (je cite les paroles de mon guide) de tuer la matière animale qui s'y trouve plus ou moins mêlée.

Jusqu'ici les chiffons ont fait leur toilette, — et je vous jure qu'ils en avaient besoin, — mais ils n'ont point encore perdu leur nature. Ils vont maintenant subir une suite de changemens à travers lesquels nous finirons par ne plus les reconnaître. La chimie pratique est une magicienne qui transforme la substance et l'aspect des matières; ses moyens sont, je l'avoue, plus compliqués que ceux de la baguette de fée, mais ils arrivent au même but. L'histoire des métamorphoses du chiffon commence aux *washing machines;* on appelle ainsi de longues et immenses auges de pierre, ayant un peu la forme d'une ancienne baignoire romaine. Ces auges sont remplies d'eau froide qui entre par une ouverture et s'échappe par une autre, de telle sorte qu'elle se renouvelle sans cesse et se maintient toujours pure. Au centre de chaque auge est le cylindre ou *breaking in engine* qui répond à deux fins : il lave les chiffons en les battant et en les agitant, mais surtout il les désorganise. Il ne faut pas dire qu'il les coupe, quoiqu'il soit armé de lames de fer, car en les coupant il altérerait la fibre du linge ou du coton, mais il les arrache. Cette machine passe pour avoir été inventée en Hollande vers la fin du dernier siècle; elle fut assez longtemps avant de s'introduire en Angleterre. Un de ses caractères est l'activité; grâce à elle, on peut maintenant préparer dans les fabriques jusqu'à 12 tonnes de matière à papier par semaine. Elle a, si je puis m'exprimer ainsi, des dents et des bras; avec ses dents elle déchire, avec ses bras elle agite et tourmente sans cesse le chiffon qui voudrait se reposer au fond de la baignoire. Le résultat de ces divers mouvemens est de convertir par degrés le chiffon en une sorte de pulpe qui flotte et nage dans l'eau courante. Nous pouvons dès maintenant nous faire une idée de la nature des actions chimiques et mécaniques sous lesquelles vont passer les anciennes étoffes; ces actions variées concourent toutes vers un but, qui est de détruire les affinités primitives de la fibre de linge ou de coton pour lui en faire contracter de nouvelles. Quand le chiffon a été suffisamment lavé et pour ainsi dire moulu dans les cuves, ce qui demande environ une heure et demie, il descend sous forme de pâte dans une salle inférieure de la fabrique, où il occupe des caisses ou des loges en bois. La grande affaire est maintenant de le blanchir. On emploie pour cela une solution de chlorure de chaux. Cette opération demande à être pratiquée avec

intelligence, car d'excellens papiers ont été plus d'une fois désorganisés et presque réduits en poudre par le blanchissage. L'effet d'une telle préparation est en vérité surprenant : mon guide, jeune homme de vingt ans, qui était né dans la fabrique et qui en connaissait tous les secrets, me montra deux poignées de pâte de chiffons, l'une avant et l'autre après le blanchissage; il y avait entre elles la différence de la boue à la neige. Et pourtant il existe des degrés dans la blancheur, des degrés dont on ne s'aperçoit que par la comparaison. La pâte qu'il m'avait montrée d'abord avait été faite avec des chiffons de couleur; il m'en présenta une autre qui avait été préparée avec de la batiste, et je m'étonnai des éloges que j'avais donnés à la première. Il m'expliqua en outre que de toutes les nuances le rouge était la plus difficile à effacer sous la puissance des réactifs chimiques. Nous vîmes en effet dans l'une des cases des flocons de pâte qui avait été extraite de chiffons rouges, et qui, malgré le blanchissage, conservait une légère teinte rose, d'ailleurs fort agréable à l'œil.

La fibre du linge ou du coton, qui a maintenant retrouvé sa robe d'innocence, est de nouveau lavée dans des auges et de plus en plus dégagée des anciens liens qui la retenaient à l'état d'étoffe. Comme cette seconde épreuve ressemble beaucoup à celle que les chiffons ont déjà subie dans les premières baignoires de pierre, il est inutile de s'y arrêter. Passons dans une autre chambre où nous trouverons une énorme cuve, *vat*, ayant la grandeur et la forme de la cuve qui reçoit le *porter* dans les brasseries anglaises. C'est un réservoir dans lequel on dépose la pâte liquide et arrivée à l'état de perfection. La couleur de ce liquide varie selon la nature du papier qu'on se propose de faire. Il a le plus souvent la blancheur et l'épaisseur de la crème, d'autres fois il est chargé d'une légère teinte bleue. A en croire les traditions qui courent dans les fabriques de papier, l'usage de *bleuir* la pâte aurait été dû dans l'origine à un hasard. Cet usage remonte, en Angleterre, à 1746, et fut inauguré dans un moulin à papier appartenant à M. Buttenshaw. Sa femme était un jour occupée à surveiller un blanchissage de linge fin lorsque par accident elle laissa tomber un sac de poudre bleue (1) dans une masse de pâte de papier qui était prête pour le service de la fabrique. Quel fut le désespoir de Mme Buttenshaw quand elle vit le bleu se dissoudre et s'amalgamer rapidement avec le liquide au fond de la cuve! Elle était si effrayée du mal qu'elle avait fait qu'elle se garda bien d'en parler à son mari. Celui-ci pourtant fut bien surpris, et allait demandant à chacun la cause qui avait changé la couleur de la pâte. Comme il ne

(1) Les ménagères se servent en Angleterre, pour colorer leur linge, du bleu de roi et d'un autre bleu en poudre.

faut rien perdre, on fit à tout hasard de cette pulpe bleue du papier qui fut recherché et payé sur le marché quatre shillings de plus la rame. Tout le monde félicita le fabricant de sa découverte. Cependant la femme, voyant l'heureux succès de sa maladresse, découvrit le secret à M. Buttenshaw, et fit valoir ses droits au brevet d'inventeur. Le mari la récompensa en lui achetant un riche manteau écarlate qu'elle convoitait depuis longtemps. Je dois pourtant dire que les Anglais ne colorent point d'ordinaire le très beau papier. La couleur est un fard et, pour le papier comme pour les femmes, sert le plus souvent à dissimuler les taches ou les défauts de nature. Au fond de la cuve se trouvent des bras ou des palettes de bois, connus sous le nom d'*agitateurs*, qui empêchent la partie solide de se déposer et qui entretiennent toute la masse dans un état égal de fluidité. De ce réservoir, le liquide bleu ou blanc coule par une écluse dans un tuyau qui le conduit sur le grand théâtre de la transformation, je veux dire la salle où se trouve la machine qui doit changer la pâte de chiffons en papier.

Cette machine, dont il serait trop long d'expliquer la structure et les détails, a introduit toute une révolution dans les *paper mills*. Avant elle, le papier se faisait à la main; cela veut dire qu'on plongeait les moules dans la cuve, et qu'après les avoir emplis, on les recouvrait d'un feutre. Ces moules étaient ensuite suspendus en l'air comme des escarpolettes, et des hommes placés de distance en distance leur imprimaient un mouvement de secousse uniforme pour solidifier la pâte, en la délivrant de l'eau qui l'imprégnait. Soulever les moules était, dans certains cas, un travail d'Hercule. Le plus grand papier qui se fasse encore à la main s'appelle l'*antiquaire*; il a cinquante-trois pouces anglais de long sur trente et un de large. Eh bien! tel était le poids de la quantité de pâte employée pour former une seule feuille, qu'il ne fallait pas moins de neuf hommes, avec des poulies et d'autres machines, pour tirer le moule de la cuve. Une autre grande difficulté était de sécher le papier, surtout par les temps humides. Aujourd'hui la machine fait tout cela, et elle le fait mieux, c'est-à-dire avec plus de précision et surtout avec une plus grande activité. Une fois en mouvement, elle accomplit l'ouvrage de huit jours en huit minutes, et remplace un nombre considérable de bras. On peut dire qu'elle travaille toute seule, car c'est à peine si elle demande à être surveillée par un ouvrier ou par un enfant. Un regard jeté sur l'ensemble du mécanisme nous mettra tout de suite à même de saisir les trois temps de la transformation de la pulpe. Au commencement, c'est du chiffon liquide, au milieu c'est du papier mou, à la fin c'est du papier sec. Chacun de ces trois temps est facile à suivre par un simple coup d'œil, et présente des détails intéressans. Le liquide qui coule de la

cuve arrive en quantité déterminée vers une des extrémités de la machine, qui le reçoit sur une toile de cuivre dont le tissu fin et serré a été comparé à du linge ou à une toile d'araignée. Un mouvement vibratoire ou un léger tremblement imprimé à cette batiste de cuivre aide la pulpe fluide à se répandre également, comme une nappe blanche, et à se séparer de l'eau qui la sature jusqu'ici. Une pompe de succion vient encore au secours du crible mouvant, épuise en partie l'air, et engage la pression de l'atmosphère à agir sur la pulpe liquide, véritable ruisseau de lait, pour l'épaissir et la consolider. Désormais la pâte mérite le nom de papier; il faut maintenant que ce papier sèche, mais il ne faut pas qu'il sèche trop vite. La machine que j'ai vue fonctionner à Dartford est beaucoup plus compliquée dans les détails que toutes celles que j'avais trouvées en Belgique. Une partie des améliorations consiste dans la grande quantité de rouleaux et de tambours qui permettent au papier d'acquérir par degrés l'état de perfection (1). Un autre avantage que possède la nouvelle machine sur les anciens moules est celui de faire du papier de toutes les dimensions. Les limites de la feuille en largeur se trouvent déterminées à volonté par des courroies qui voyagent avec la pâte liquide et la retiennent comme un ruisseau entre deux rivages. Cette largeur est quelquefois de huit pieds anglais. Quant à la longueur, elle est infinie. Il y a deux ou trois ans, les journaux anglais annoncèrent qu'on voyait à l'exposition de Dublin une feuille de papier assez longue pour envelopper le contour de la terre. Ce doit être une figure de rhétorique; mais dès 1851 les curieux admiraient à l'exposition générale de Londres deux rouleaux de papier, dont l'un avait 750 et l'autre 2,500 mètres de longueur. On raconte en outre le fait suivant. Un fabricant anglais, causant avec un ami, lui disait que sa machine pourrait faire couler un ruisseau de papier ayant la longueur de plusieurs milles. L'ami opposa d'abord un sourire d'incrédulité; mais quelle fut sa surprise de recevoir le lendemain chez lui un rouleau de papier qui s'étendait sur une surface, les uns disent de cinq, les autres de dix milles, et sans la moindre déchirure!

Nous avons vu le chiffon devenir papier. Il faut maintenant, au sortir de la machine, le coller, si c'est du papier à écrire, et, dans tous les cas, le couper. C'est encore, pour la plus grande partie, l'ouvrage de deux autres machines. Nous pouvons suivre sans interruption l'un et l'autre procédé dans un des départemens de la fabrique. Pour coller le papier, il s'agit de le tremper dans une dissolution glutineuse, et ensuite de le sécher de nouveau. Qu'on se

(1) Il y en a encore de beaucoup plus chargées en mécanisme que celle du Phénix, et qui coûtent des prix fabuleux.

figure donc un rouleau de papier bleuâtre de huit cents pieds de long, ayant trois fois la largeur de la feuille que les Anglais appellent *foolscap*, et sortant d'un vaste baquet pour s'engager à travers une série de soixante-dix tambours qui se succèdent les uns aux autres. Ces tambours, que les Anglais appellent, à cause de la légèreté, des tambours-squelettes (*skeletondrums*), se trouvent renfermés dans une sorte d'alcôve immensément longue, et où règne un courant d'air approprié à la nature du séchage. De distance en distance, vous pouvez ouvrir des portes qui donnent dans cette alcôve, et vous jouissez alors d'un joli spectacle. Cette feuille de papier voyageuse qui s'enroule et se déroule de tambour en tambour forme, chemin faisant, des tentures gracieuses ressemblant assez bien à des rideaux de lit, d'un bleu pâle, sous lesquels on chercherait volontiers un enfant ou une fée endormie. Tout cela n'a pourtant point été construit, on le devine bien, pour le plaisir des yeux. Les fabricans anglais se proposent de donner ainsi au papier le temps de sécher lentement et par une gradation insensible, car ils ont reconnu que de tels soins exerçaient sur la qualité des produits une influence considérable. Quand une extrémité de ce rouleau de papier mouvant, dont l'autre extrémité trempe encore dans l'eau, a atteint le dernier tambour, il est complétement sec. C'est alors qu'il descend, en coulant toujours, dans une salle plus basse où se trouve la machine à couper. Dans cette machine, la nappe de papier se divise d'abord en trois bandes, puis vers la fin elle se détache en feuilles qui tombent trois par trois, et sont recueillies à la main par des garçons de douze ou treize ans.

A partir de ce moment, le papier est fait; mais pour l'embellir on le transporte dans ce que les Anglais appellent *finishing house*. C'est là en effet qu'il doit se finir et recevoir sa dernière forme. La salle dans laquelle nous entrâmes était occupée par de jeunes filles; mais à première vue il est aisé de saisir une grande différence entre ces dernières ouvrières et les coupeuses de chiffons que nous avions rencontrées d'abord. Les *sorters*, comme on les appelle (trieuses ou assortisseuses), appartiennent à une autre classe de femmes; leur toilette était soignée et même élégante, surtout pour une petite ville; leurs manières avaient quelque chose de distingué, et comme elles travaillent toutes nu-tête, on pouvait voir qu'elles donnaient une grande attention à leur chevelure. Il est vrai de dire que leur travail est beaucoup plus délicat que celui des *rag pickers* et réclame d'elles surtout une grande propreté. Leur tâche consiste à examiner le papier et à rejeter les feuilles sales ou endommagées. On devine bien que ce rebut et les rognures dispersées dans la fabrique ne sont point perdus. Ce papier *fautif* ou morcelé redeviendra du papier bon pour le commerce en repassant par les diverses évolutions que j'ai in-

diquées plus haut. Les ouvrières s'occupent ensuite à assortir les feuilles en cahiers et les cahiers en rames. D'autres travaillent à glacer le papier en le pressant sous des lames de métal. Elles gagnent de 10 à 11 shillings par semaine. Dans cette salle, on peut se faire une idée des caractères de la fabrication anglaise, car le Phénix produit par semaine vingt-cinq tonnes de papier blanc, presque tout de belle qualité. Sans parler des trois grandes divisions qui se rencontrent dans toutes les manufactures du monde, le papier à imprimer, le papier à écrire et le papier d'emballage, les papeteries anglaises étalent en outre dans chaque genre une grande variété de produits, auxquels on donne quelquefois les noms les plus extraordinaires. L'origine de ces noms, qui ont beaucoup exercé la science des antiquaires, se retrouve le plus souvent dans les anciennes marques de fabrique. Ces marques, assez improprement appelées *marques d'eau* (*water marks*), étaient autrefois imprimées dans la pâte du papier par le moule, comme elles le sont aujourd'hui par un des rouleaux de la machine qu'on désigne sous l'épithète de *dandy roller* (beau monsieur). Seulement, au lieu d'écrire dans la substance de la feuille le nom du fabricant ou du marchand de papier, on y gravait autrefois son enseigne. Quelques-uns de ces anciens papiers ont fait époque et ont servi de prototype, pour le format ou pour la qualité, à des feuilles qui se fabriquent encore plus ou moins sur le même modèle. La marque primitive a disparu avec le temps, mais le nom auquel cette marque correspondait est resté. C'est ainsi qu'un des beaux papiers à écrire, le *foolscap* (bonnet de fou), portait en effet à l'origine une tête de fou de cour avec son bonnet traditionnel et ses grelots. Un autre papier anglais, *post paper* (papier de poste), doit son nom à une corne qui se montrait dans la transparence de la feuille, parce que les anciens facteurs, *postmen*, avaient coutume de porter sur eux une corne dans laquelle ils soufflaient pour annoncer leur arrivée aux habitans des maisons. Notre expression *une main de papier* paraît elle-même n'avoir point eu d'autre origine, car on retrouve parmi les anciennes marques celle d'un papier célèbre, qui était en usage dès 1530, et que les Anglais, — faisant allusion, non comme nous à la quantité, mais bien à la qualité, — désignent encore sous le nom de *hand paper*. Cette marque représentait une main étendue et surmontée d'une étoile. Je ne veux point dire que le Phénix produise toutes les variétés du papier anglais, car chaque fabrique s'attache plus ou moins à une spécialité, mais il en produit du moins un très grand nombre. Quand tout ce papier a été pressé, trié, assorti, lustré, coupé, on le met en paquet et on le presse de nouveau sous une machine dont la puissance est extraordinaire. Il ne reste plus maintenant qu'à l'envoyer chez les marchands ou les papetiers en gros.

Quand nous sortîmes de la fabrique, la cloche sonnait le dîner. Trois cents ouvriers, hommes, femmes, enfans, s'échappèrent, ainsi qu'une bande d'oiseaux joyeux. Comme j'étais avec un Anglais et une Anglaise, le bruit se répandit qu'une société de bienfaisance avait envoyé une commission pour faire une enquête sur le sort de la classe des travailleurs employés dans les fabriques de papier. Nous profitâmes d'une erreur à laquelle nous étions fort étrangers pour visiter quelques *cottages* d'ouvrières. Ces cottages, surtout ceux des *cueilleuses* et coupeuses de chiffons (*rag pickers and cutters*), sont presque tous situés dans les rues les plus pauvres de Dartford. Ils se distinguent par un caractère d'uniformité et en quelque sorte par un air de famille. Ce sont de petites maisons plus ou moins vieilles, avec un rez-de-chaussée et un étage, qui se composent au plus de trois chambres. Les ouvrières prenaient au rez-de-chaussée un frugal repas quelquefois seules, le plus souvent avec leur mère. L'intérieur de ces habitations était assez dégarni, mais en général propre et bien tenu. Les coupeuses de chiffons que j'interrogeai ne se plaignaient point de leur état; elles déclaraient pourtant qu'elles étaient très fatiguées de se tenir debout toute la journée : cela leur faisait mal aux jambes et à la tête. Ce qui les incommodait encore plus, disaient-elles, dans les ateliers était la poussière; elles exprimaient surtout leurs griefs contre le chiffon de Londres, qu'elles reconnaissent tout de suite à la malpropreté. On ouvre bien les portes et les fenêtres, mais un ouragan de mars soufflant avec violence ne suffirait point à dissiper le nuage ou le tourbillon qui est dans la chambre; cette ventilation produit d'ailleurs un courant d'air qui n'est point sans danger pour la santé. La poussière irrite la poitrine et fait quelquefois tousser. Dois-je néanmoins ajouter que ces jeunes filles sont en général fortes, fraîches et bien portantes? Elles ont deux avantages pour réagir contre les conditions malsaines de leur industrie, leur jeunesse d'abord et la campagne. Il ne faut point perdre de vue que les fabriques de papier sont presque toutes placées au bord des rivières, dans des endroits abrités et salubres, au milieu de ce que la nature a de plus agréable chez nos voisins, car l'eau, la sombre verdure, les chemins creux et tapissés d'herbe forment les traits exquis d'un paysage anglais. L'éducation de ces ouvrières ne s'étend guère au-delà de celle qui est distribuée gratuitement par les *sunday schools;* dans ces écoles du dimanche, elles ont appris à lire la Bible. Les jeunes garçons employés dans les moulins à papier se distinguent par une bonne condition physique. Leur teint est moins basané que celui des enfans de leur âge qui travaillent à la terre; mais leurs joues se montrent plus riches en couleurs éclatantes et sanguines. Leur instruction, comme celle des filles, est très négligée. Quelques propriétaires de fabriques de pa-

pier ont témoigné dans ces derniers temps une certaine sollicitude pour le développement moral des adolescens employés dans les travaux; deux ou trois d'entre eux, à ma connaissance, ont même attaché une école à la manufacture. D'où est venu l'obstacle? De la part des ouvriers. Si l'aîné des enfans est une fille, on la laisse volontiers à la maison pour garder les autres enfans, pendant que le père et la mère vont travailler à la fabrique depuis six ou sept heures du matin jusqu'à sept ou huit heures du soir. Si c'est un garçon, on tient à ce qu'il rapporte le samedi entre les mains de ses parens le gain entier de la semaine, plutôt que d'*aller perdre son temps* sur les livres. Il y a pourtant des progrès sous ce rapport dans la manière de voir des ouvriers : quelques-uns d'entre eux commencent à ne plus considérer l'éducation de leurs enfans comme un hors-d'œuvre, et s'imposent même des sacrifices pour leur apprendre à lire et à écrire. L'intérieur des maisons est aussi moins négligé qu'autrefois. Il y a une vingtaine d'années, trois enquêtes eurent lieu dans une semaine sur la mort de trois enfans, dont deux avaient été brûlés et dont l'autre s'était noyé pendant que les parens travaillaient dans un moulin à papier. Dieu merci, on trouverait aujourd'hui peu d'exemples en Angleterre d'un pareil abandon ni d'une telle imprévoyance. Les ouvriers adultes de Dartford employés dans les *paper mills* se montrent en général très satisfaits de leur condition : ils se plaignent seulement des longues veilles, car on devine bien que les machines à vapeur ne se reposent ni jour ni nuit. Les hommes tombent quelquefois de sommeil quand vient leur tour de passer la nuit dans les ateliers; mais ils en sont quittes pour se frotter les yeux avec de l'eau. Le lendemain, quelques heures de repos pendant le jour et souvent une bonne promenade sur le bord de la rivière, où souffle une brise fraîche, dissipe bientôt le mal de tête.

Dans un autre voyage que je fis à travers le Buckshire pour visiter les moulins à papier, j'appris qu'une des ouvrières avait eu (c'est le terme dont on se servit) des aventures romanesques. Nous la trouvâmes dans une chambre où elle était en train de prendre son thé; elle était habillée de noir, et nous raconta son histoire, après quelques instans d'hésitation et en rougissant. Elle appartenait, disait-elle, à une famille respectable, qui se livrait à l'agriculture dans l'ouest de l'Angleterre. Ayant été trompée par un jeune homme à l'âge de dix-sept ans et ayant ainsi perdu son caractère (expression tout anglaise), elle avait été contrainte de quitter son village natal. Ne sachant que faire pour vivre, elle s'était mise à trier et à couper du chiffon. C'était un métier sale, pénible, et qui lui répugnait beaucoup, surtout dans les commencemens. Les autres ouvrières d'ailleurs se moquaient d'elle, parce qu'elle était toujours

triste et qu'elle avait reçu une certaine éducation. « Je pensais sans cesse, continua-t-elle, au passé, à mon village et surtout à ma mère, dont je n'avais plus reçu de nouvelles depuis une année. Un jour que j'étais occupée à trier un tas de chiffons, mes yeux tombèrent sur un morceau de robe dont les couleurs et le dessin m'étaient très familiers. Je tremblai de la tête aux pieds, et je mis la main sur mon cœur, qui battait horriblement, car je crus avoir reconnu une des robes de ma mère, une robe de toile qu'elle mettait à la maison, et dans les plis de laquelle je m'étais entortillée étant enfant. Vous me direz qu'il y a bien des robes de femmes qui se ressemblent dans le monde. Je me dis cela plus d'une fois à moi-même; mais c'est égal, un affreux pressentiment s'était emparé de mon esprit, d'autant plus que je savais bien que ma mère ne vendait jamais ses vieilles défroques. J'avais épargné chaque semaine, sur mon gain, une très petite somme avec laquelle je partis pour mon village, car je ne pouvais plus tenir ici. Ce n'était point l'intérêt qui me faisait agir : si ma mère était morte, elle avait dû quitter la vie en me maudissant, et elle m'avait sans doute *coupée sur son testament avec un shilling* (1). C'était le besoin de sortir d'un doute horrible qui m'obsédait. A mon arrivée dans le village, je retrouvai ma mère, qui n'était point morte, comme je le craignais, mais qui avait toujours été souffrante depuis mon départ. Elle m'embrassa, me pardonna et me conseilla de persévérer dans le travail, me disant que le travail honnête rachetait bien des fautes. Je la soignai pendant quelques semaines; mais, comme elle était vieille et affaiblie, elle rendit son âme à Dieu. Avec le peu d'argent qu'elle me laissa, je m'achetai des habits neufs, et je retournai dans un moulin à papier, mais non plus pour couper et éplucher les chiffons. Je suis maintenant *sorter*; c'est un état propre, peu fatigant, et qui me convient mieux. » Tel fut le récit qu'elle accompagna de quelques larmes. Pour le reste, la moralité des filles employées dans les fabriques de papier se distingue très peu de la moralité des ouvrières anglaises attachées aux autres industries.

On désire sans doute aussi savoir quelque chose des maîtres de manufacture. Ces derniers constituent une classe ou une corporation très riche. Quelques-uns d'entre eux possèdent non-seulement un ou plusieurs moulins; mais ils ont en outre un magasin à Londres, qui est le plus souvent situé dans Cheapside, près des bords de la Tamise. La plupart ont commencé avec des capitaux considérables qu'ils accroissent et font valoir dans leurs fabriques.

(1) « *I will cut you with a shilling*, disait un jour Sheridan à son fils (je ne vous laisserai qu'un shilling). — En ce cas, vous l'emprunterez, » répondit le fils du père prodigue. Cette expression, que j'ai traduite mot pour mot, est la formule usitée dans les testaments quand on déshérite un membre de la famille.

On en cite pourtant plus d'un qui sont partis de la charrue ou de l'atelier. M. William Joynson, qui n'était à l'origine qu'un pauvre ouvrier dans un humble moulin à papier, possède aujourd'hui une fabrique dans le Kent, à Mary-Cray, où il a réussi, par ses efforts personnels, à devenir un des *gentlemen* les plus considérés et les plus entreprenans dans son industrie. Une branche de manufacture peut être fière de porter des hommes de fortune et de distinction; mais elle s'honore surtout en produisant des hommes de bien. Du nombre de ces derniers était un *paper maker* écossais nommé Alexandre Cowan, qui mourut en 1859, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Quoiqu'il eût imprimé à son industrie un caractère de grande prospérité, il refusa en quelque sorte d'être riche. Dans sa maison, il n'y avait aucun luxe; on n'y trouvait qu'une simple et abondante hospitalité. Il avait coutume de dire à ses filles : « J'espère bien qu'aucune de vous ne sera assez misérable pour se marier à de l'argent. » Sa famille crût et multiplia comme celle d'Abraham, car, avant de mourir, il ne comptait pas moins de cent descendans. A chacun d'eux il laissa un petit avoir, assez pour se tirer d'affaire et se rendre utile dans le monde en travaillant. Une grande partie de sa fortune commerciale avait été employée à des œuvres de charité, et ses avances de fonds avaient aidé des jeunes gens de mérite à se lancer dans l'industrie. Par deux fois il versa une aumône de 800 livres sur la ville d'Édimbourg; mais il est une action de sa vie que je tiens surtout à faire connaître. Du temps des guerres de l'empire, ses moulins, situés à Penicuick, se trouvèrent convertis par le gouvernement anglais en un dépôt pour les prisonniers français. Plusieurs de ces derniers moururent dans leur exil et furent enterrés près des moulins, sans aucun signe qui marquât l'endroit de la sépulture. Quelques années après la paix de 1815, Cowan rentra en possession de ses fabriques. Un jour il alla trouver un des habitans de sa paroisse et lui arracha 5 shillings à titre de souscription pour élever un monument aux Français. Ce n'était pas qu'il eût besoin des 5 shillings, mais il avait besoin que son nom ne figurât point seul dans une bonne œuvre. Ensuite il fit construire un joli monument de pierre qui porte cette inscription : « Près d'ici reposent les restes mortels de trois cent six prisonniers de guerre qui moururent dans le voisinage, entre 1811 et 1814. Certains habitans de cette paroisse, voulant rappeler que tous les hommes sont frères, firent élever ce monument en 1830. *Grata quies patriæ, sed et omnis terra sepulchrum.* »

Parmi les fabricans de papier anglais, les uns sont purement et simplement des hommes d'affaires, d'autres ne sont point étrangers à la science et s'efforcent d'appliquer toutes les ressources de la chimie pratique à de nouveaux procédés de fabrication. Je ne signale-

rai qu'un genre d'expériences qui a beaucoup occupé dans ces derniers temps les inventeurs. Tout le monde convient que le chiffon se fait rare, qu'il faut beaucoup de mains pour le recueillir, qu'il en coûte beaucoup de frais pour l'amener de l'étranger dans la Grande-Bretagne, et l'on s'est demandé s'il n'y aurait point moyen de le remplacer par une autre substance. Cette question d'ailleurs n'est point nouvelle. Il existe à la bibliothèque du *British Museum* un livre écrit en hollandais et portant la date de 1772, lequel contient plus de soixante spécimens de papier fait avec différens matériaux. Le plus curieux est que toutes ces expériences sont l'ouvrage d'un seul homme. D'un autre côté, depuis quelque temps, la paille du blé a pris rang à côté du chiffon dans certaines manufactures anglaises de papier. Faut-il proclamer cette innovation comme une conquête? D'abord la paille demande à être traitée avec de grands soins et préparée selon une méthode très sûre : autrement le papier qu'on en tire ne tarde point à s'effriter sous les doigts; ensuite la perte qu'elle subit durant la fabrication et la main-d'œuvre qu'elle exige réduisent de beaucoup la somme des avantages qu'on en espérait. On fait pourtant en Angleterre d'assez beau papier avec la pâte de la paille mêlée à la pâte du chiffon de linge ou de coton; mais qui ne voit que cette première substance ne peut guère être considérée jusqu'ici qu'à titre d'auxiliaire? Différentes autres substances indigènes telles que le foin, les tiges de pommes de terre, les feuilles du maïs, l'écorce de plusieurs arbres, ont été mises à contribution par la chimie pratique avec plus ou moins de bonheur. J'ai même assisté en Belgique, dans la manufacture de MM. Guilmot, à des essais ingénieux pour faire du papier avec de la sciure de bois (1); mais les fabricans *enthousiastes* de l'Angleterre ont tourné surtout leurs regards vers les plantes exotiques. De telles recherches, qui peuvent ouvrir un champ nouveau à l'industrie, sont à coup sûr fort intéressantes, et j'en signalerai volontiers quelques-unes. Il y a une vingtaine d'années qu'un fabricant de Hull, M. John Murray, fit connaître la valeur du *phormium tenax*, ou lin de la Nouvelle-Zélande, comme pouvant remplacer le chanvre dans la fabrication des cordages; avec les feuilles de cette même plante, il obtint un papier tant soit peu grossier, mais d'une solidité remar-

(1) La Société pour l'encouragement des arts, *Society for encouragement of arts*, a publié dans ses *transactions* (1836) un grand nombre d'expériences sur le sujet qui nous occupe. La bibliothèque de cette même société possède un livre écrit en allemand par M. Shäffer, qui contient des faits très curieux. Un jour le contre-maître de M. Shäffer avait acheté un oiseau rare dont la nourriture naturelle consiste en pommes de pin. A peine l'oiseau eut-il reçu son repas, qu'on le vit déchirer avec soin ces cônes pièce par pièce de manière à leur imprimer la forme d'une boule d'étoupe, et c'est alors seulement qu'il la mangeait. Shäffer reconnut que cette substance ainsi préparée était bonne à faire du papier. Il se mit donc à reproduire sur la pomme de pin, par des moyens mécaniques, l'ouvrage délicat que l'oiseau accomplissait avec son bec.

quable. Un autre investigateur qui a passé plusieurs années à chercher les moyens de perfectionner la fabrication du papier, crut trouver un substitut au chiffon dans les fibres de certains végétaux filamenteux de l'Inde, tels que le bananier et l'aloès. Enfin M. Brooman prit un brevet d'invention vers 1852 pour faire du papier avec une famille de plantes grimpantes à laquelle Linné a donné le nom de *mimosa scandens*, et qui abonde surtout dans les îles de l'Amérique, dans le Brésil et sur les côtes de l'Afrique. A Dieu ne plaise que je veuille décourager de si louables efforts; mais la vérité m'oblige de dire que ces innovations sont restées jusqu'ici bien infructueuses. Suivant quelques économistes anglais, des recherches aussi coûteuses et des tentatives plus hardies encore n'auraient été paralysées jusqu'ici dans la Grande-Bretagne que par les droits exorbitans qui pesaient sur la fabrication du papier; aujourd'hui que cette industrie est libre, elle ne tardera point à sortir de l'ornière et à se passer bravement du chiffon. Je voudrais partager ces espérances; mais une objection m'arrête. De deux choses l'une : ou ces plantes nouvelles, sur lesquelles on compte pour régénérer une ancienne branche de manufacture, croîtront en Angleterre, et alors elles occuperont la place de cultures utiles et opulentes dans un pays qui n'a déjà point assez de terres pour suffire à la nourriture de ses habitans, ou bien elles viendront d'îles très éloignées, et dans ce dernier cas les frais de transport limiteront de beaucoup les économies qu'on se promet de réaliser sur la matière première. Je ne m'étonne donc point de voir les fabricans de Londres à idées positives reléguer ces lueurs de progrès derrière les brouillards de la Tamise. Le vieux chiffon, malgré tout ce qu'on peut dire contre lui, — et certes il n'est point sans fautes ni sans reproches, — tient bon et tiendra encore longtemps dans les fabriques contre des essais auxquels nous souhaitons d'ailleurs toute sorte de prospérité.

Un fait m'a étonné en visitant les *paper mills*, c'est la froideur, je dirais même volontiers la défiance et l'abattement avec lesquels la plupart des fabricans anglais ont accueilli la suppression des droits sur le papier. N'est-ce point la première fois qu'on voit une industrie s'effrayer de ce qu'elle n'aura plus à payer une taxe lourde et tracassière? Il m'a fallu trouver les causes d'un mécontentement qui cherche en vain à se dissimuler sous des airs d'indifférence. Ces causes sont faciles à saisir : jusqu'ici, l'industrie qui nous occupe sommeillait dans la Grande-Bretagne le long des cours d'eau, à l'ombre des saules et des moulins, se contentant de faire d'excellent papier et de réaliser de beaux bénéfices. On se plaignait bien tout bas de *l'exciseman* auquel il fallait compter 14 guinées par tonne de papier, et qui jetait un regard inquisiteur sur les cuves; mais un mal connu, avec lequel on s'est habitué à vivre, n'est presque plus

un mal : c'est l'inconnu qui alarme. Tout à coup cette même fabrication s'éveille en pleine liberté, elle voit d'un côté le droit sur le papier qui se retire; mais elle voit de l'autre le marché qui s'ouvre et la concurrence étrangère qui la menace. Lors de la discussion sur cette mesure devant la chambre des communes, un membre du parlement a cité vingt-cinq journaux anglais qui avaient déjà renoncé à faire leur provision de papier dans les fabriques du royaume-uni pour envoyer leurs commandes en Belgique et en Allemagne. La France, on le pense bien, ne restera point en arrière, et poussera sans contredit ses feuilles blanches au-delà des flots du détroit. Les *paper makers* de l'Angleterre craignent le papier étranger, non à cause de la qualité, — il s'en faut de beaucoup, — mais à cause du bon marché. La France, l'Allemagne et la Belgique étant, comme ils disent, la terre du chiffon, et la main-d'œuvre se trouvant moins chère dans ces trois pays que dans la Grande-Bretagne, ils envisagent avec une certaine inquiétude les conditions de la lutte. A les entendre, ils affronteraient volontiers la concurrence, si on ne leur refusait point la base même de leur industrie. « Envoyez votre papier, disent-ils, aux nations du continent; mais laissez-nous avoir le chiffon, et nous ne serons point les derniers à entrer en lice avec vous sur tous les marchés de l'Europe. » D'un autre côté, les éditeurs de Londres que j'ai consultés sur cette question importante regardent, même dans l'état présent des choses, les appréhensions des fabricans anglais comme chimériques. D'abord, selon eux, le papier étranger paiera à la douane britannique un droit égal à celui que le papier anglais versait dans les caisses de l'excise avant le retrait du *paper duty*, et ensuite les manufactures du continent ne sauraient, disent-ils, leur fournir un papier comme ils le veulent. Je laisse au temps le soin de prononcer sur des avis qui sont encore fort divisés; mais dès maintenant je me demande si les fabricans de papier anglais ne redoutent pas plus encore la concurrence intérieure que la concurrence étrangère. Le *paper duty* était une charge; plus cette charge était lourde, et plus elle créait en même temps un privilége entre les mains des riches propriétaires de moulins à papier. La preuve en est que le nombre des manufactures de ce genre a plutôt diminué qu'il ne s'est accru depuis quelques années dans la Grande-Bretagne. Aujourd'hui, par le fait même de l'abolition du droit, ce monopole se trouve détruit, et l'industrie du *paper making* éparpillera bientôt ses moulins sur le bord des petites rivières de l'Angleterre et de l'Écosse. En Irlande surtout, l'île de la verdure et des cours d'eau, cette branche de fabrication peut répandre les fruits du travail sur une population oisive et malheureuse.

On a vu comment se faisait le papier dans la Grande-Bretagne. Chaque fabrique croit en outre avoir des secrets qui lui appartiennent. Je ne nierai point qu'il n'existe des procédés de détail donnant plus ou moins de valeur aux produits de certains *paper mills*; mais, d'après ce que j'ai vu, le grand secret de la fabrication anglaise consiste dans la puissance des capitaux, dans la richesse et l'étendue des machines, dans la qualité des eaux courantes, et surtout dans l'art des ouvriers. Ce secret-là, il serait difficile de le ravir à nos voisins. Que deviennent maintenant les masses de papier qui sortent annuellement des fabriques du royaume-uni? Une partie est exportée à l'étranger, l'autre demeure dans le pays, où elle se prête à un très grand nombre d'usages (1). Pour nous faire une idée générale de la consommation intérieure, transportons-nous d'abord au *post office* de Londres : là nous retrouverons le papier sous une nouvelle forme, — écrit ou imprimé.

III.

Le *general post office*, qui est considéré comme le centre de tout le réseau postal du royaume, s'élève à Londres dans Saint-Martin's-le-Grand-street. C'est un édifice compacte, bâti en pierre de Portland, d'un style froid et régulier, avec trois portiques soutenus par des colonnes. Le portique du milieu, surmonté d'une frise, sur laquelle on lit le nom de George IV, conduit par un escalier à un grand passage ou vestibule qui traverse toute la largeur de l'édifice, et aboutit en face de *Foster lane*. Dans ce passage s'ouvrent des boîtes pour recevoir les lettres destinées aux quatre points cardinaux du monde, et derrière ces boîtes s'élèvent de hautes fenêtres qui se trouvent généralement fermées. Je suppose pourtant qu'il est cinq heures trois quarts du soir; la première fenêtre à gauche, située vers le péristyle et au-dessus de laquelle on lit : « *For newspapers only*, seulement pour les journaux, » est alors toute grande ouverte. Une foule impétueuse qui entre, soit par la façade, soit par le derrière de l'édifice, se croise dans toute la longueur du vestibule, et les lettres tombent comme la grêle au fond des boîtes; mais c'est surtout la fenêtre des journaux qui doit attirer notre attention. Le péristyle se trouve assiégé par une bande de porteurs et de *newspaper boys*, garçons de douze à treize ans employés au service des

(1) En 1859, cette exportation s'est élevée à 20,142,350 livres de papier, tandis que la masse entière de papier fabriquée et soumise au droit était cette même année de 217,827,197 livres. On peut par les deux chiffres calculer l'étendue de la consommation intérieure, à laquelle il faut encore ajouter 2,037,693 livres de papier importé du continent en Angleterre.

journaux. Ils accourent suant, soufflant sous des sacs chargés de papier, et se poussent les uns les autres malgré les efforts des *policemen*, qui cherchent à maintenir un certain ordre au milieu de la confusion. De moment en moment le flot grossit, car on sait que l'horloge de la poste est fidèle et impitoyable. Les journaux, recouverts d'une bande, volent comme une nuée de pigeons autour de la fenêtre, lancés qu'ils sont en l'air par mille mains. Les sacs, les paquets, les corbeilles versent, ainsi que dans un gouffre, des rames et des rames de papier. Tout cela tombe pêle-mêle, jeté du dehors, et est saisi pour ainsi dire au vol par des hommes qui sont à l'intérieur; ils vident les sacs, les corbeilles, et les rendent ensuite aux porteurs. C'est une rude tâche, et un *policeman* de service me disait qu'il y a quelques années surtout, avant l'intervention de certaines mesures d'ordre, les employés de l'administration de la poste avaient eu plus d'une fois les yeux et le visage meurtris par les avalanches de journaux qui se précipitaient sur eux. Le bruit court même que dans le feu de l'action un enfant fut lancé un jour avec les paquets, et par mégarde, dans l'intérieur des bureaux. Cependant l'horloge commence à sonner six heures : l'ardeur et la presse redoublent, les journaux pleuvent encore; mais au dernier coup la fenêtre s'abaisse brusquement. « Trop tard, *too late!* » s'écrient un ou deux traînards déconcertés. Les lettres et les journaux peuvent néanmoins partir encore le même jour : les premières en payant à sept heures un extra *stamp* (timbre) d'un penny, et les seconds d'un demi-penny, comme une amende prélevée sur la négligence. C'est surtout le vendredi et le lundi qu'il faut assister à cette scène émouvante connue des Anglais sous le nom de foire aux journaux, parce que ce sont les deux jours où partent les journaux de la semaine, *weekly newspapers*. Pour les lettres, le grand jour est le samedi, car la poste anglaise ne fonctionne point le dimanche, et les maisons de commerce consacrent surtout le samedi à leur correspondance.

L'histoire du *general post office* de Londres, établi vers 1649 par un acte du parlement, peut se diviser en trois périodes qui se représentent par trois hommes, Edmund Prideaux, Palmer et M. Rowland Hill. Prideaux, qui avait été nommé *post master* par les deux chambres, introduisit, au nom de l'état, quelque unité dans un service qui avant lui était plus ou moins abandonné aux industries particulières. C'était encore l'enfance des moyens de communication. Les sacs de lettres, *letter bags*, étaient portés dans toute la Grande-Bretagne par des courriers à cheval ou dans de petites voitures qui se trouvaient très souvent arrêtées sur les grands chemins par les brigands. En dépit de la suscription si souvent répétée sur les lettres du temps, *haste, haste, poste haste*, il paraît que la poste d'alors se hâtait lentement, car elle ne faisait guère plus de quatre ou cinq

milles à l'heure. Cet état de chose se traîna jusqu'en 1784, où un M. Palmer fit une révolution dans cette branche du service public en inventant la malle-poste. Palmer avait été propriétaire du théâtre de Bath, et comme il avait eu sans doute à souffrir des lenteurs et des infidélités des courriers, il imagina tout un système de réformes qu'il soumit, dès 1782, au ministre Pitt. Il demandait à appliquer lui-même ce système, disant que, s'il succombait, il ne réclamerait rien pour ses services, mais que, s'il réussissait, il attendait de l'état 2 1/2 pour 100 sur l'accroissement du revenu net. Pitt goûta le plan, mais pour plus de sûreté le transmit au *post office*, voulant avoir l'avis des hommes spéciaux. L'année suivante, les autorités du *post office* exprimèrent leur manière de voir sous la forme de trois gros volumes d'objections. Ils concluaient en disant que le plan était tout à fait impraticable, mais que dans tous les cas il porterait préjudice au commerce et au revenu de l'état. Cet échec n'ébranla ni la fermeté de Palmer, ni même la protection du ministre. Pitt conduisit l'auteur du plan si laborieusement réfuté au *post office* et lui fournit ainsi les moyens de surmonter tous les obstacles. Un *meeting* solennel eut lieu, dans lequel Palmer se trouva en face du *post master general* et des principaux officiers de l'administration. Il triompha de ses adversaires en leur opposant de solides raisons, et il fut décidé qu'on essaierait le nouveau système. Le 2 août 1784, la première malle-poste partait de Londres pour Bristol. Elle fut bientôt suivie de plusieurs autres qui se dirigèrent par les grandes routes sur les différens points du royaume. Les avantages de ce nouveau mode de transport pour les lettres et les journaux ne tardèrent pas à être reconnus; il accrut de beaucoup la moyenne de la vitesse, découragea certaines fraudes et augmenta les ressources du trésor. De 1784 à 1839, la poste anglaise vécut sur le système des malles et sur d'autres progrès qu'avait introduits Palmer dans l'administration. Quelques artistes regrettent même encore, au point de vue du pittoresque, le règne des *mail coaches*, ces lourdes et vaillantes machines emportées par de forts chevaux anglais, suant et soufflant, à raison de neuf milles par heure. On retrouvait, disent-ils, dans ces malles-postes, quelques traits du caractère anglo-saxon, l'énergie, l'ardeur persévérante et l'intrépidité. Que voulez-vous? chaque chose a son temps : la malle-poste avait détrôné le courrier, le *railway mail service* devait détrôner la malle-poste. Les deux systèmes vécurent quelque temps en présence l'un de l'autre; les dernières *mail coaches* virent naître les premiers wagons destinés au transport des lettres et des journaux. Depuis une vingtaine d'années, le service de la poste par la vapeur s'est développé graduellement en Angleterre; aujourd'hui il a pris des proportions gigantesques. C'est la nuit, quand la ligne est libre, quand le bruit des

affaires s'est endormi, que cette machine, véritable bureau de poste voyageur, passe comme un tonnerre, enlevée par un cheval de fer qui gronde et qui siffle. A l'intérieur, le lourd et large véhicule sans fenêtres est éclairé par un rang de lampes qui jettent une vive lumière. Toute la longueur de cette chambre roulante est occupée par des cases, les unes plus petites qui servent à mettre les lettres, les autres plus grandes et situées au centre, sur lesquelles on dépose les journaux. Vous devinez bien en effet que les mains des employés ne restent point oisives tandis que le dragon de feu dévore l'espace à raison de quarante milles par heure. Ils s'occupent à ouvrir les sacs, à trier les lettres et à les ranger dans des boîtes portant l'étiquette des villes qu'on doit traverser. C'est alors dans le bureau mouvant un bruit de *rat tat*, comme disent les Anglais, aussi ferme et aussi régulier que celui d'une trentaine d'horloges fonctionnant dans la même chambre. Le wagon-poste ne fait point à toutes les villes l'honneur de s'arrêter devant elles ; l'échange des lettres à recevoir ou à délivrer se fait alors, tout en courant, par des moyens mécaniques. Le conducteur touche un ressort, et aussitôt s'abaisse un large et solide filet qui se déploie sur un des flancs du wagon ; un bras de fer mû par une poulie s'avance en tournant dans la voiture, saisit l'épais sac de cuir dans lequel se trouvent les dépêches prêtes à être distribuées, puis le dépose à la porte de la station ; en même temps le filet ramasse un autre sac (quelquefois même plusieurs) contenant les lettres et les journaux qui doivent être divisés entre d'autres villes sur le reste du parcours de la ligne. On s'arrête pourtant quelquefois, mais c'est alors sur un point du chemin de fer vers lequel convergent beaucoup d'autres embranchemens, et nous nous trouvons en conséquence au milieu d'un encombrement de sacs, de paquets, de ballots, qui garnissent la plate-forme de la station. Tout cela ne tarde point à disparaître, tant les hommes travaillent avec ardeur, car ici tout doit être fait à la minute, et la sombre machine repart comme éperonnée par le démon de la nuit, emportant avec elle un travail nouveau pour les employés.

Vers le même temps où la vapeur allait donner des ailes à la poste, d'autres réformes d'une portée morale encore plus grande s'introduisirent dans la législation anglaise. En 1836, le *stamp duty on newspapers*, droit de timbre-poste sur les journaux, se trouva réduit de 4 pence à 1 penny. Il est inutile de s'arrêter à l'influence qu'exerça cette mesure libérale sur le développement de la presse britannique. Ce ne fut pas seulement le nombre des feuilles volantes qui s'accrut dans une proportion considérable, ce fut aussi la circulation. Il faut savoir qu'aujourd'hui le même numéro de journal passe souvent trois ou quatre fois par les mains de la poste, envoyé qu'il est d'une personne à l'autre en vertu d'une convention

et d'arrangemens stipulés d'avance entre un petit cercle d'abonnés. Plusieurs Anglais, économes de leur temps, ont en outre l'habitude d'adresser une ou deux fois par mois un journal quelconque à un ami qui vit dans un endroit éloigné. Cet envoi signifie : « Je me porte bien et je pense à vous. » Qu'a-t-on souvent à dire de plus dans une longue lettre? Cette réforme du droit de poste sur les journaux fut bientôt suivie d'une autre tout aussi importante. Un voyageur traversait, il y a une trentaine d'années, le district au nord de l'Angleterre où se trouvent les lacs. Il arriva devant la porte d'un petit *public house* au moment où le facteur (*postman*) s'arrêtait lui-même pour remettre une lettre. Une jeune fille sortit pour la recevoir, la tourna et la retourna dans sa main, puis demanda quel était le prix du port. C'était une grosse somme, car évidemment la jeune fille était pauvre, et le facteur demandait 1 shilling. Elle soupira profondément, dit que la lettre venait de son frère, mais qu'elle n'avait point d'argent, et en conséquence elle remit la missive au facteur. Le voyageur était un homme qui courait le monde pour s'instruire et pour observer; comme il avait bon cœur, il offrit de payer le port de la lettre, et, en dépit de la résistance de la jeune fille, acquitta les frais de poste. Cette résistance opiniâtre, et dans un pareil cas, lui avait pourtant donné à réfléchir. A peine le facteur eut-il tourné le dos que la jeune tavernière avoua que c'était un tour d'adresse convenu entre elle et son frère : quelques signes hiéroglyphiques marqués sur l'enveloppe lui apprenaient tout ce qu'elle avait besoin de savoir; mais la lettre elle-même ne contenait aucune écriture. « Nous sommes si pauvres l'un et l'autre, ajouta-t-elle, que nous avons imaginé ce moyen de correspondre et d'*affranchir* nos lettres. » Le voyageur continua son chemin, et, tout en admirant les chutes d'eau qui embellissent certains rochers du Cumberland, il se demandait si un système fiscal donnant lieu à de telles misérables fraudes n'était pas un système vicieux. Le soleil ne se coucha point avant que M. Rowland Hill (car c'était le nom du voyageur) n'eût rêvé à organiser le service de la poste sur une nouvelle base. Il s'était dit qu'en Angleterre, où les affections de famille sont très fortes, mais où les membres vivent le plus souvent dispersés, où l'esprit de commerce et d'entreprise ne connaît point de bornes, où le réseau des relations d'affaires s'étend encore de jour en jour, la correspondance n'était limitée que par l'énormité des frais de poste, et qu'en abaissant cette barrière on rendrait un grand service à la société sans rien faire perdre au trésor. Ses vues furent agréées par le gouvernement anglais, et le 10 janvier 1840 le *penny postage* commença à être mis en vigueur, c'est-à-dire que les lettres ne payèrent plus que 10 centimes pour circuler dans toute l'étendue des îles britanniques. Cette innovation hardie dépassa bientôt les

espérances mêmes des législateurs. Dix ans plus tard, en 1850, le nombre des lettres s'était accru par semaine de 1,500,000 à 7,239,962.

M. Rowland Hill, aujourd'hui secrétaire de l'administration des postes, a introduit plusieurs autres réformes utiles et a fait de ce service, suivant l'expression familière aux Anglais, une admirable machine. Quiconque voit les tas de lettres et de journaux amoncelés chaque soir dans les bureaux du *post office* de Londres s'imaginerait volontiers qu'il faut une semaine de travail avant que tout cela soit à même de partir. Eh bien! deux heures après, ces masses de papier écrit ou imprimé prennent leur direction vers tous les points du monde connu, emportées qu'elles sont vers les diverses lignes de chemins de fer dans de légères voitures peintes en rouge. Il est vrai que les mécaniques viennent au secours des mains. Des escaliers mouvans qui atteignent tous les étages de l'édifice sont occupés à monter ou à descendre, transportant avec eux dans le vide les hommes et les paquets. Il est extrêmement curieux de voir apparaître de moment en moment, comme dans une pantomime anglaise, les divers degrés de cette échelle de Jacob. D'abord ce sont des pieds d'homme qui se détachent à la hauteur du plafond, puis la personne entière se découvre successivement jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse sous le plancher, et qu'elle soit bientôt suivie d'une autre. Chaque marche de ce double escalier animé par un mouvement rotatoire atteint à son tour le rez-de-chaussée de l'édifice, fait alors un pas en avant, se repose à terre pour donner aux hommes le temps de prendre le sac qu'elle supporte, puis se dirige d'elle-même vers l'autre partie de l'échelle où elle remonte.

Tous les journaux pourtant, — il s'en faut de beaucoup, — ne passent plus aujourd'hui par les bureaux du gouvernement. Le véritable *post office* pour les feuilles imprimées est entre les mains d'une administration particulière. Quiconque a vécu quelque temps à Londres doit avoir remarqué dans le Strand, à la hauteur de Saint-Martin's-Church, un véritable palais dont l'architecture sévère s'élève au centre du quartier des journaux. Cet édifice de pierre tout moderne, mais déjà noirci par la fumée de Londres, est l'établissement de Smith *and son*. A l'intérieur, vous découvrez une armée d'employés et de commis, de personnes occupées à assortir des feuilles volantes et de messagers. Encore n'est-ce point durant la journée qu'il faut visiter cette ruche du travail : c'est à cinq heures du matin. Le vieux Londres est endormi, le macadam des rues, même celui du Strand, repose dans un solennel silence; déjà pourtant la ruche bourdonne, des charges de papier sorti tout frais de dessous la presse arrivent par monceaux, et une file de légères

voitures, semblables pour la forme à celles dont se sert le *post office*, attend le grand moment du départ. Ces voitures sont destinées à porter le premier tirage des journaux du matin vers les divers embarcadères de Londres; il importe donc qu'elles ne manquent point le premier train. Les journaux sont quelquefois en retard à cause de l'heure avancée de la nuit où finissent les débats de la chambre des communes; il faut alors que la vitesse des transports regagne le temps perdu. A peine les journaux ont-ils été divisés par lots suivant les diverses stations auxquelles ils sont destinés, que toutes ces voitures prennent leur volée, et elles sont si nombreuses que jamais, même aux heures les plus affairées de la journée, le pavé du Strand n'a été troublé par un pareil tonnerre. Les journaux de Londres arrivent ainsi dans les provinces avant même que les habitans de la capitale aient obtenu leurs exemplaires, et ils arrivent sans aucune augmentation de prix. Ils sont ensuite vendus ou distribués à domicile dans chaque ville, chaque village, par des hommes, des femmes, des enfans. C'est une autre branche d'industrie qui occupe des milliers de mains. La même maison, je parle de Smith *and son*, a établi en outre un cabinet de lecture voyageur, *circulating library*, qui envoie et loue tous les livres nouveaux d'une extrémité à l'autre du royaume par ses propres agens ou par l'entremise des étalagistes qui se trouvent déjà à presque toutes les stations des chemins de fer.

Il n'entre point dans le plan de cette étude de faire ici l'histoire de la presse anglaise : je ne m'occupe des journaux que dans leurs rapports avec le commerce du papier. On a calculé que le *Times* à lui seul pourrait couvrir chaque jour de ses feuilles imprimées la surface de plus de trente acres. Une publication hebdomadaire bien connue, l'*Illustrated London News*, expédia une fois cinq cent mille numéros doubles ou un million de feuilles. Cela représente pour les papeteries deux mille rames équivalant au poids de soixante-dix tonnes. Plusieurs causes ont contribué, dans ces dernières années, à accroître prodigieusement le nombre des journaux en Angleterre, et d'abord la révolution du bon marché. La première publication qui soit entrée dans cette voie est le *Penny Magazine*; à un *meeting* pour faire avancer la science sociale, lord Brougham signalait un jour l'heureuse influence qu'avait exercée cette feuille sur l'éducation de la classe ouvrière. Il citait, à l'appui de son opinion, l'histoire d'un jeune artisan qui, ayant appris lui-même à dessiner d'après les gravures du *Penny Magazine*, était devenu un artiste habile. Aujourd'hui la presse illustrée à un *penny* s'appelle légion; elle s'envole chaque semaine par essaims dans toute l'Angleterre, et quelques-unes de ces feuilles, telles que le *London Journal* et le *Reynolds's*

Miscellanies, se répandent à quatre ou cinq cent mille exemplaires. Ce ne sont pas seulement les *Magazines* qui se sont multipliés en se mettant à la portée des petites bourses; les journaux politiques ont tenté, il y a trois ou quatre ans, la même transformation. Le premier journal qui ait été à Londres le pionnier de la presse à bon marché est le *Daily Telegraph*. Un grand journal, de quatre pages, à texte très serré, pour 10 centimes, parut d'abord une nouveauté téméraire. Cependant le succès ne se fit point attendre et se consolide encore tous les jours : une presse gigantesque, étonnante machine d'une force et d'une activité merveilleuses, suffit à peine aujourd'hui pour couvrir assez vite de caractères noirs les aunes de papier qui se succèdent de minute en minute dans l'imprimerie du *Daily Telegraph*. Il fut suivi dans la même voie par le *Standard* et par un grand nombre d'autres feuilles politiques. Ce mouvement a même emporté d'anciens journaux de Londres, qui ont été obligés de bouleverser leur vieille base financière et d'adopter le système nouveau. N'est-il pourtant pas vrai de dire que la presse à bon marché a plutôt étendu que déplacé les abonnés? Une autre mesure qui doit sans contredit donner une grande impulsion au journalisme et à la librairie anglaise est le rappel du droit sur le papier.

Dans les *meetings* qui ont préparé et arraché cette victoire, les orateurs anglais ont beaucoup appuyé sur les rapports du papier avec la littérature, avec les arts et avec l'éducation des masses. Ces rapports sont trop évidens pour que je m'y arrête. L'économie que produira le retrait de cette taxe sur l'intelligence, comme disent nos voisins, ne tombera point dans la caisse des journaux : les uns seront obligés d'abaisser leur prix d'abonnement, les autres introduiront des changemens heureux dans le format ou dans la rédaction. Ce sera donc en définitive le public qui y gagnera. D'un autre côté, il se fondera encore de nouvelles feuilles périodiques. Ailleurs on pourrait craindre que le grand nombre des journaux ou des publications hebdomadaires n'affaiblisse le pouvoir de la presse en la divisant; mais je ne crois point que ce danger soit à redouter dans la Grande-Bretagne. Il y a quelques années, lors de l'abaissement des droits de poste sur les feuilles imprimées, certains publicistes anglais avaient prédit comme un malheur que chaque profession, chaque paroisse, chaque petit groupe voudrait avoir son organe ou sa trompette. Ils ne se sont point tout à fait trompés en ce sens que le nombre des journaux de clocher s'est très étendu depuis ce temps-là. Il me tombait dernièrement entre les mains une feuille intitulée *Shoreditch Observer*. Shoreditch forme un quartier de Londres, et c'est à peu près comme si la rue Saint-Martin à Paris se mettait en tête d'avoir son journal; mais après tout où est le mal?

Dans une société libre et décentralisée comme celle de l'Angleterre, les infiniment petits ont une valeur tout aussi bien que les infiniment grands, et aspirent à être représentés. Ces journaux pygmées ne nuisent d'ailleurs en rien aux grands journaux politiques, et pas un d'eux n'arrachera jamais une pierre à l'imposant édifice du *Times*. La publicité sous toutes les formes est un des besoins de la société anglaise. J'ai entendu dire dans d'autres contrées, en parlant de tel ou tel homme qui avait été la victime des événemens : « Mais aussi pourquoi s'est-il occupé de politique ? » C'est un reproche qu'on ne ferait point en Angleterre, où tout le monde a le droit et le devoir de s'intéresser aux affaires du pays.

A propos du *paper duty*, le papier à écrire a été considéré, de son côté, dans ses rapport avec l'éducation des enfans et les relations commerciales. Il donne lieu en outre à plusieurs industries. Je n'en signalerai qu'une, celle qui consiste à fabriquer des enveloppes de lettres. Pour se faire une idée de l'importance de cette branche secondaire de travail, il faut savoir qu'en Angleterre, tout le monde, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, se sert, pour l'envoi des lettres, d'un procédé qui passait autrefois pour un signe de luxe et d'aristocratie. Les enveloppes se faisaient d'abord à la main ; aujourd'hui elles sortent par millions de diverses machines, dont la plus parfaite est celle inventée par M. J. Gathercole. J'ai vu fonctionner cette dernière dans l'une des grandes papeteries de Londres, où elle était gouvernée par deux jeunes filles. L'une d'entre elles avait pour devoir de *nourrir* la machine, cela veut dire d'y glisser des feuilles de papier blanc d'une forme et d'une grandeur convenues. La mécanique faisait tout le reste : elle relevait les coins du papier, les pliait, les gommait, estampait l'enveloppe, la séchait au moyen d'une pompe à air, et quand tout le travail se trouvait achevé, la transmettait à l'autre ouvrière, qui recueillait une à une ces couvertures de lettres et les arrangeait en paquets. On m'a dit que cette machine fabriquait en moyenne soixante enveloppes par minute, mais qu'entre des mains très habiles elle pouvait élever ce chiffre jusqu'à quatre-vingt-dix ou cent. Je n'en finirais point, si je disais tous les usages auxquels les Anglais ont appliqué le papier dans ces derniers temps : ils en ont fait des cols de chemise, des manchettes, des gilets, des chapeaux d'homme et de femme. On m'a montré dans *Regent street* une robe en papier, qui, pour la fraîcheur, l'élégance et l'éclat lustré, ne le cédait en rien aux robes de bal les plus dispendieuses. Non contens de donner le papier comme un substitut de la toile, du coton, de la soie, de la dentelle, et de le découper en riches broderies, en orgueilleuses guipures, des fabricans enthousiastes déjà le destinent à bien d'autres fortunes industrielles.

Selon eux, il peut se convertir en cannes, en commodes, en tables, en tuyaux pour conduire l'eau à domicile, en lambris et en plafonds d'appartemens, que sais-je encore? A les entendre, la cuve des moulins à papier est le creuset de l'alchimie moderne : tout y tombe et tout en sort. Vous pouvez y jeter de l'herbe, de la paille, de l'écorce d'arbre, des chiffons, tout ce qui n'a jamais eu ou tout ce qui n'a plus de valeur, et vous en tirerez des meubles et des vêtemens, — vêtemens d'un jour, il est vrai, mais dont l'étoffe et la façon combinées ne reviennent guère plus cher que le blanchissage de la toile ou du coton. N'est-ce pas défier les *Métamorphoses* d'Ovide? Aussi quelques économistes de la Grande-Bretagne déclarent-ils que nous entrons dans l'âge du papier, — celui que, pour de bonnes raisons, n'avait point prévu la mythologie antique.

La fabrication du papier joue un grand rôle, on l'a vu, dans l'industrie et dans les mœurs anglaises. Depuis la main qui recueille le chiffon jusqu'à celle qui a écrit sur des feuilles volantes *Ivanhoe* ou *Childe Harold*, s'étend une chaîne de travaux, de rapports mutuels et de services qui touche en quelque sorte aux deux bouts de la société. Aujourd'hui pourtant cette fabrication traverse chez nos voisins une période critique. Dans toute la Grande-Bretagne, on n'entend qu'un cri : « Le papier à bon marché! » Que ce papier vienne de l'étranger ou qu'il sorte des manufactures anglaises, il sera le bienvenu. Cependant cette alternative est grave et intéresse profondément l'avenir des fabriques; car l'Anglais n'accepte pas volontiers les positions secondaires. Lorsqu'il ne règne point dans une industrie, il l'abandonne et se résigne alors à recevoir les produits de l'étranger. Ma conviction est d'ailleurs que les moulins britanniques ne se laisseront point battre sur leur propre terrain; ils établiront leur industrie sur de nouvelles bases et abaisseront l'échelle de leurs prix pour la mettre de niveau avec les tarifs du continent. Une partie du papier anglais y perdra sans doute de sa qualité, ou, qu'on me passe le mot, de son aristocratie. Sous l'empire du *duty*, les fabriques anglaises ne produisaient guère que du papier de luxe; sous le régime de la liberté industrielle, plusieurs d'entre elles seront obligées de faire des concessions aux demandes économiques des consommateurs. Pourquoi s'affligerait-on de cette conséquence inévitable? Le papier à bon marché, c'est le goût de l'instruction qui se répand, c'est le livre et le journal qui se multiplient, c'est la lumière qui descend d'en haut vers les classes obscures et vers les mélancoliques régions du travail des mains.

ALPHONSE ESQUIROS.

DE LA VÉRITÉ

DANS LE ROMAN

Silas Marner, by George Eliot, Blackwood, Edinburgh and London.

Il y a quatre ou cinq ans à peine, un petit volume où étaient retracées, dans une série de courts et spirituels récits, les joies modestes, les misères cachées et les privations incessantes des ministres de campagne, recevait du public anglais un favorable accueil. Ces *Scènes de la Vie cléricale* étaient un début littéraire, un début heureux, mais qui n'autorisait pas de bien hautes espérances (1). Encouragé par ce premier succès, l'auteur inconnu de cet agréable ouvrage publia presque aussitôt un roman assez étendu, où tout trahissait une de ces œuvres faites avec amour, qui ont longtemps occupé toutes les pensées de l'écrivain, qui ont été pendant des années son secret, sa consolation et sa joie, où il a mis d'autant plus volontiers une partie de son âme, que la publication a toujours été pour lui une espérance plutôt qu'une certitude. Le succès fut éclatant; plusieurs éditions enlevées en quelques mois, les éloges unanimes de la critique, une ardente curiosité acharnée à soulever le voile dont se couvrait l'auteur, des contrefaçons et des imitations de toute nature, une continuation audacieusement publiée par un spéculateur pour abuser de l'admiration et de la crédulité géné-

(1) Voyez, sur les *Scènes de la Vie cléricale*, la *Revue* du 15 mai 1858.

rales, tout contribua à faire d'*Adam Bede* un événement (1). George Eliot prit place du premier coup parmi les meilleurs romanciers de l'Angleterre. L'année suivante (1860) vit paraître *le Moulin dans la Prairie* (2), et cette année encore le retour du printemps a ramené George Eliot devant le public avec un troisième roman, *Silas Marner*.

L'annonce seule de *Silas Marner* avait éveillé nos inquiétudes. Ce n'était pas sans appréhension que nous voyions la femme distinguée qui se cache sous le nom de George Eliot céder à l'enivrement du succès, et se mettre volontairement au rang de ces écrivains trop féconds auxquels une avide importunité arrache tous les ans un nouveau roman pour les premiers jours de la *saison*. Faut-il dire que nos craintes ont été dépassées, que *Silas Marner* est au-dessous de l'œuvre qui l'a précédé, et qui est elle-même inférieure à *Adam Bede*? Au fond, qui pourrait être surpris d'un tel échec? L'esprit humain n'engendre pas aussi régulièrement des œuvres que l'arbre donne ses fruits ou le champ sa moisson; il a besoin d'être fécondé par la méditation et le travail. Ici tout porte les marques de la précipitation : rien n'est mûri, ni le plan, ni les détails; rien n'est agencé avec ce soin auquel se reconnaît un auteur qui a le respect de lui-même et du public; le talent n'éclate plus que par intervalles. Sans le nom dont il est signé, *Silas Marner* n'aurait peut-être éveillé ni l'attention ni les sévérités de la critique, et pourtant il le mérite, on va en juger.

Est-ce à dire que George Eliot soit épuisé, et qu'il n'y ait plus rien à attendre d'un écrivain si bien doué? Le nombre est grand, on le sait, des auteurs dont le premier livre est demeuré le meilleur et à vrai dire l'unique ouvrage. Rien n'autorise pourtant à penser qu'il en doive être ainsi de George Eliot. *Adam Bede* accuse des qualités trop éminentes et un talent trop vigoureux pour que l'auteur ne retrouve pas le succès aux conditions auxquelles il l'a déjà obtenu, c'est-à-dire avec une œuvre méditée et mûrie, et en se dérobant aux tentations et aux dangers d'une production trop hâtive. George Eliot se relèvera donc, dès qu'il le voudra, d'une chute qu'on pourrait presque regarder comme volontaire. C'est cette conviction qui inspire et qui autorise la sévérité de notre jugement, et la sincérité est ici un devoir d'autant plus impérieux qu'à côté des défauts qui s'expliquent par la précipitation du travail, *Silas Marner* en a d'autres qui sont le résultat d'un système et d'une sorte de parti-pris.

George Eliot paraît vouloir prendre parmi les romanciers de son

(1) Voyez, sur *Adam Bede*, la *Revue* du 15 juin 1859.

(2) *Dorlcote-Mill* (réduction critique de ce roman) a paru dans la *Revue* du 15 juin 1860.

pays la place que Crabbe occupe parmi les poètes : il appartient à l'école des écrivains qu'on appelle *réalistes*, par un barbarisme que l'usage semble consacrer. Lorsque la muse laborieuse de Crabbe se renfermait dans le cadre étroit des scènes rustiques, le vieux chantre du *Village* obéissait aux tendances naturelles de son esprit, fortifiées par les habitudes de toute sa vie et par le milieu borné au sein duquel s'écoulait son existence monotone. Il n'avait point d'haleine pour un vol plus élevé. George Eliot, dont l'esprit a plus de force, de portée et d'étendue, se sacrifie à un système. Il a une poétique à lui : c'est de propos délibéré qu'il prend ses héros dans la foule, qu'il les dépouille ou croit les dépouiller de tout ce qui les pourrait distinguer du vulgaire. Il leur assigne le rôle que le chœur remplit dans la tragédie antique, celui d'exprimer les aspirations et les idées des masses. Sa prétention est de représenter fidèlement les hommes et les choses dans leur généralité, et il accuse les autres écrivains de peindre tout au plus des exceptions. Les règles de cette poétique nouvelle se trouvent toutes tracées dans *Adam Bede*, où elles revêtent la forme d'un appel à la sympathie en faveur des humbles et des petits de ce monde.

« Il est nécessaire, dit l'auteur, que nous nous souvenions de leur existence, de crainte que nous ne les laissions en dehors de notre religion et de notre philosophie, et que nous ne construisions d'orgueilleuses théories qui ne soient bonnes que pour un monde d'âmes extrêmes. Que l'art donc nous fasse toujours souvenir d'eux; qu'il y ait toujours parmi nous des hommes qui se dévouent avec sympathie à la fidèle représentation des choses ordinaires de la vie, qui sachent trouver la beauté dans les choses ordinaires, et qui soient heureux de montrer avec quelle tendresse la lumière du ciel tombe sur elles! Il y a peu de prophètes dans le monde, peu de femmes d'une beauté accomplie, peu de héros. Je ne puis consentir à donner tout mon amour et tout mon respect à de telles raretés; j'éprouve le besoin de réserver la meilleure portion de ces sentimens pour mes compagnons de tous les jours. »

La conclusion logique de ce raisonnement captieux serait que tout ce qui dépasse la ligne commune est en dehors de l'art, en tant que l'art est la représentation de la vérité et de la nature. C'est donc sous l'empire d'une théorie et en s'écartant de la réalité que la majorité des écrivains prennent en dehors de la vie de tous les jours les héros et les incidens de leurs œuvres. Sous prétexte de charité universelle et de sympathie pour les masses, nous voici en présence d'une doctrine littéraire bien arrêtée. Il convient de la discuter; peut-être nous donnera-t-elle la clé de quelques-uns des défauts de l'écrivain qui l'a promulguée.

Bannissons toute métaphysique pour que George Eliot ne nous

accuse point de lui opposer une pure théorie; tenons-nous-en aux faits de tous les jours. Je suppose que vous vous trouviez loin de la ville, en pleine campagne, par une belle soirée; prêtez l'oreille : un vent léger passe sur les blés et gémit dans les feuilles, des milliers d'insectes confondent leurs bourdonnemens et leurs cris; aucun son accusé et distinct n'arrive jusqu'à vous : bientôt cependant de ces mille bruits se dégage une vague harmonie qui n'est ni sans charme ni sans grandeur. Direz-vous que c'est la vraie, la seule musique? Mais que la voix du rossignol vienne à s'élever, tous les autres bruits disparaissent aussitôt : ce n'est pas qu'ils aient cessé, c'est que l'oreille ne les perçoit plus, tout entière au chant qui la ravit, et le rossignol s'est déjà tu, qu'elle croit entendre encore ou qu'elle cherche à ressaisir sa plainte amoureuse. Donnerez-vous tort à votre oreille? Donnerez-vous tort aussi à vos yeux si, en face d'une forêt qui s'étend jusqu'à l'horizon, votre regard s'arrête invinciblement sur le groupe d'arbres le plus élevé, et finit par n'en plus voir d'autre? Nos sens, trop bornés pour saisir une multitude d'objets à la fois, divisent ce qu'ils ne peuvent embrasser, et tout ce qui se détache de la masse commune les attire irrésistiblement. Il en est des yeux de l'esprit comme de ceux du corps. Lorsqu'un prédicateur s'adresse à la foule et veut lui inspirer ou l'amour de la vertu ou la haine du vice, tracera-t-il le portrait d'un homme ordinaire avec ce mélange de qualités et de défauts qui est le lot habituel de l'humanité? Ce n'est point une théorie, c'est l'instinct même de l'orateur qui le conduira à choisir pour modèle l'angélique pureté du Christ, ou à invoquer comme exemple la vie de quelque grand coupable. Le bien et le mal, où qu'ils se rencontrent, ne perdent rien, l'un de son mérite, l'autre de sa laideur; mais plus les traits sont saillans et fortement accusés, plus l'esprit les saisit et les retient aisément.

Aristote n'avait point encore tracé les règles du drame, lorsqu'au sein de la démocratie la plus intolérante qui fut jamais et chez le peuple le plus jaloux de ses droits, les poètes athéniens ne mettaient sur la scène que des filles de rois, Antigone, Iphigénie, Andromaque, avec leur long cortége de douleurs : n'était-ce point cependant, à cette époque de luttes impitoyables, un événement de tous les jours que de voir des filles arrachées du sein maternel, des femmes emmenées du toit conjugal, et condamnées à toutes les humiliations et à toutes les rigueurs de la servitude? L'esclavage était-il donc moins rude et la pauvreté moins féconde en souffrances pour une simple fille d'Athènes ou de Mégare? Non sans doute; mais le mot seul de royauté entraîne avec lui les idées d'illustration, de richesse, de puissance, c'est-à-dire de tout ce qui paraît

à la foule une condition assurée de bonheur, et le contraste éclatant entre le sort que leur naissance promettait à ces filles de rois et la destinée qui leur était échue frappait fortement les imaginations : il remplissait à demi la tâche du poète.

C'est un contraste analogue que cherchaient Richardson et Bernardin de Saint-Pierre lorsqu'ils attribuaient libéralement à des héroïnes plébéiennes l'innocence, la beauté, la grâce, tous les charmes et toutes les vertus qui peuvent captiver les cœurs. Il leur semblait que plus Clarisse et Virginie seraient charmantes et dignes de tous les bonheurs, plus leur infortune serait grande et surtout imméritée, et plus aussi l'émotion naîtrait naturellement du tableau de leur fin tragique. Quel est le lecteur dont les larmes n'aient pas donné raison à ces deux écrivains? Si ceux-ci n'ont point failli aux règles de l'art, ont-ils donc manqué à la vérité? George Eliot le pense sans doute, lorsqu'il ne se contente pas de faire d'Adam Bede un ouvrier et de Dinah Morris une fille de fermier, lorsqu'il se défend soigneusement de leur attribuer aucune qualité remarquable de cœur ou d'esprit. L'insistance qu'il met à répéter à tout propos que Dinah Morris est une femme comme une autre, qu'Adam Bede est un homme de tous les jours, ni meilleur ni pire que tous ceux qu'on rencontre à chaque pas, montre à quel point il craint d'être infidèle à ses propres règles. Est-il sûr cependant de ne les avoir pas violées? Combien d'hommes, ouvriers ou non, supporteraient avec la même vertu les épreuves auxquelles Adam Bede est soumis? Combien de femmes, quelque vive que soit leur foi, peuvent, comme Dinah Morris, haranguer une foule et la remuer par leur éloquence? George Eliot dira que, dans la vie de ses personnages, ce sont là des accidens qui ne détruisent pas l'harmonie des caractères; il faudrait prouver que ces sortes d'accidens peuvent surprendre tout le monde. Qu'importe d'ailleurs, au point de vue de l'art, que l'éminence morale d'un personnage soit accidentelle ou continue, si l'on admet que cette éminence soit un des élémens de l'émotion produite? La vérité littéraire est d'accord avec la vérité humaine. A tout instant de la vie, ne voyons-nous pas le premier venu d'entre nous, le véritable *homme de tous les jours*, se transfigurer momentanément sous l'influence d'une émotion profonde ou d'un sentiment vrai? Et c'est précisément parce que, sous l'empire d'une douleur sincère, l'homme foudroyé par le malheur cesse d'être l'individu que nous avons vu hier et que nous reverrons demain, que l'éloquence spontanée de sa parole et de sa physionomie nous frappe, nous attache et nous émeut. L'art fait-il autre chose que reproduire ces scènes de tous les jours?

Que George Eliot ne parle donc point d'âme extrême ni de per-

sonnages exceptionnels; ce n'est là qu'une querelle de mots. Grands et petits, faibles et forts sont égaux devant le lecteur; mais si vos héros n'ont rien de particulièrement aimable, pourquoi les aimerai-je? Si leurs infortunes, pour la grandeur ou l'injustice, ou pour le courage avec lequel elles sont supportées, n'ont rien qui dépasse ce que je vois tous les jours autour de moi, comment espérez-vous m'apitoyer? George Eliot ne se trompe pas moins lorsqu'en demandant que des écrivains « se dévouent à la représentation fidèle des choses ordinaires de la vie, » il semble attribuer une influence quelconque aux caractères extérieurs des choses ou à la condition des personnages. Les écrivains ont toujours eu liberté entière à cet égard, et rien n'est plus indifférent au point de vue de l'émotion littéraire.

Il y a deux mille ans qu'un grand poète indiquait d'un seul mot la source de cette émotion. « Voulez-vous que je pleure? disait Horace. Commencez par pleurer. » Si je ne puis me défendre d'être remué profondément en présence d'une grande et sincère douleur, en face d'un fils qui pleure sa mère ou d'une mère privée de son enfant, c'est que ma mémoire me rappelle ce que j'ai ressenti ou qu'une intuition rapide m'enseigne ce que j'éprouverais en pareil cas; c'est que je me substitue par la pensée à ce fils ou à cette mère qui pleure, et dans cette identification passagère ma poitrine se serre et mon cœur se brise. Poètes ou romanciers qui voulez m'arracher des larmes, identifiez-vous à votre tour avec vos personnages, et, quels qu'ils soient, grands ou petits, rois ou paysans, mettez dans leur bouche le langage du cœur, afin que dans leurs douleurs je croie reconnaître ou deviner les miennes.

La sympathie, telle est la source de l'émotion littéraire, et le canevas de l'art est uniquement le cœur humain. Peu importent donc les temps, les lieux, les conditions; la nature humaine est partout et toujours la même, obéissant aux mêmes passions, se réjouissant des mêmes joies, s'affligeant des mêmes douleurs. Nous admirons comme un triomphe de la science moderne cette puissance merveilleuse de l'électricité, qui peut au même moment, en vingt endroits, faire exécuter à vingt horloges le même mouvement. L'art a de tout temps accompli le même prodige dans l'ordre moral; il n'arrache pas à un cœur un cri de détresse ou de joie sans que ce cri ne trouve un écho dans toute poitrine humaine. Quel que soit le but final qu'ils se proposent, l'orateur et l'écrivain n'ont qu'un seul objet immédiat : c'est de faire passer chez autrui une émotion ressentie ou retracée par eux. Ils n'y réussissent qu'à la condition de toucher juste : de là deux écueils dans les œuvres d'imagination, où l'auteur est obligé d'emprunter la voix de ses personnages et se cache derrière ses

propres créations. Certains écrivains veulent s'emparer tout d'abord du lecteur : ils revêtent les personnages interprètes de leur pensée de toutes les couleurs qui peuvent séduire ou frapper l'imagination; ils les font à l'image du type idéal qui est au fond de leur esprit, et dans cette recherche de la beauté ou de la grandeur morale, ils dépassent la nature. Il arrive alors infailliblement que le lecteur se désintéresse bien vite de personnages qu'il juge en dehors des lois comme des conditions de l'humanité, et qui ne sont plus à ses yeux que des êtres de fantaisie; son cœur ne bat plus à l'unisson du leur et refuse de se reconnaître en des sentimens qui ne sont pas de ce monde. Quel souci prendrai-je des préventions, des rivalités et des passions qui se soulèvent contre *Grandisson?* Ne suis-je pas certain d'avance que rien ne prévaudra sur l'inaltérable perfection de celui-ci? M'inquiéterai-je davantage des épreuves et des persécutions infligées à *Paméla?* Ne sais-je pas qu'elles demeureront toutes au-dessous de sa fermeté et de sa résignation? Ma curiosité s'alanguit avec mes appréhensions, et toute sympathie s'éteint insensiblement en mon cœur. La crainte de cet écueil jette une partie des écrivains dans un autre danger. Ceux-là se défendent de toute conception idéale; ils veulent à tout prix demeurer dans les limites de la nature et de la vérité; ils s'imposent la loi de peindre uniquement ce qui est et de le peindre tel que nous le voyons, c'est-à-dire avec le mélange du mal et du bien, et cette affectation de la vérité les conduit par une pente rapide à exagérer l'importance des caractères extérieurs et des accessoires, à décrire pour l'amour de la description et à représenter avec une insupportable fidélité ce qui ne mérite pas de fixer notre attention, et ce qui ne l'obtient pas en effet.

Il y a donc ici une question de mesure, et le goût en effet n'est donné aux grands écrivains que pour leur faire découvrir instinctivement les limites qu'il ne faut dépasser ni dans un sens ni dans l'autre. Aussi nous garderons-nous de faire deux parts de la vérité littéraire, d'en attribuer une aux idéalistes et l'autre aux réalistes, en conseillant d'emprunter aux uns et aux autres. La vérité est une dans les choses de goût comme dans les matières de raisonnement, et ce qui caractérise les maîtres, c'est de la rencontrer presque à coup sûr et de s'y tenir. Les deux systèmes, ou, pour mieux dire, les deux défauts qu'on a baptisés de noms allemands pour en faire les drapeaux de deux écoles, ne commencent à exister qu'à l'instant où la juste limite est franchie, et où l'écrivain dévie du droit chemin. Tous deux reçoivent inévitablement leur châtiment. Si les œuvres d'une école laissent bientôt languir et s'éteindre la sympathie, souvent les œuvres de l'autre ne réussissent même pas à la faire naître, et d'un côté comme de l'autre le but de l'art est manqué.

S'il faut cependant choisir, notre préférence est tout entière pour les écrivains dont le seul tort est de vouloir satisfaire cette inclination vers le grand et le beau, qui n'est pas seulement un des besoins de la nature humaine, qui en est aussi l'honneur. Les Grecs ont dit, à la louange d'un peintre, que les oiseaux venaient becqueter un de ses tableaux où des raisins étaient représentés. C'est assurément le triomphe le plus complet que le réalisme puisse souhaiter. J'imagine pourtant que si ce tableau venait à être retrouvé, il nous toucherait médiocrement; après le premier mouvement de curiosité et un hommage rendu à une imitation si parfaite, il nous laisserait aussi indifférens que tant d'autres tableaux où des objets matériels sont reproduits avec une fidélité et un talent d'exécution remarquables. Qui pourrait au contraire voir *la Source* de M. Ingres et n'en pas garder un souvenir toujours présent? Assurément ce n'est pas une fille d'Ève que cette jeune nymphe à la chevelure d'or, dont une main retient à peine l'urne d'où s'échappe un filet d'eau limpide, et qui ne semble pas toucher l'arbre contre lequel elle s'appuie. Quel âge lui donnerez-vous? Ce n'est pas une jeune fille, et ce n'est pas non plus un enfant. Fortifiez un peu ces membres trop frêles, colorez ces chairs et laissez-y deviner un sang jeune prêt à gonfler ces seins que vous rattacherez plus fermement à la poitrine, mettez une étincelle dans ces yeux, et vous aurez la créature la plus séduisante que puisse rêver le désir; mais combien vous regretterez aussitôt ces contours délicats et purs, ces chairs d'une finesse transparente, cette grâce virginale, cette fleur d'innocence si chaste en sa pudique nudité, et ce long regard qui vous suit où que vous alliez! Pour qu'on devine en elle la déesse, il n'est pas même besoin qu'elle fasse un pas. Reprochera qui voudra à l'artiste de n'avoir rien donné d'humain à cette création de son pinceau, il sera absous de tous ceux chez qui la vue de son tableau éveille ce frémissement intérieur que produit la sensation du beau.

Crabbe a vécu assez pour voir sa renommée disparaître dans la gloire des Byron, des Moore, des Wordsworth et des Tennyson. On ne s'explique aujourd'hui la grande réputation de Crabbe et l'accueil fait à ses premiers ouvrages qu'en essayant de lire les poètes anglais du XVIIIe siècle. Après ces longs poèmes didactiques où les descriptions succèdent aux descriptions, où les mêmes comparaisons et les mêmes images reviennent sans cesse avec le même luxe de métaphores, sans que que rien tranche jamais sur cette rhétorique savante et sur l'irréprochable élégance de la versification, on comprend quel soulagement, quelle impression de délivrance le public dut éprouver à rencontrer ces petits tableaux rustiques, d'une versification plus sobre et plus ferme, où brillaient du moins quel-

ques éclairs de sensibilité. Si, séduit par une première lecture, vous voulez aller jusqu'au bout des œuvres de Crabbe, l'étroitesse et l'uniformité du cadre, le cercle un peu restreint des idées, l'exactitude laborieuse de l'observation, la surabondance et la minutie des détails ne tardent pas à trahir la sécheresse et la stérilité de l'imagination, et vous vous lassez de cette reproduction trop servile des misères et des petitesses de la réalité. George Eliot, que nous avons déjà rapproché de Crabbe, doit aussi une partie de son succès à ses devanciers. Depuis vingt-cinq ans qu'une légion de bas-bleus faméliques et l'interminable tribu des Trollope sont en possession d'approvisionner les cabinets de lecture d'outre-Manche, chaque printemps voit éclore, aussi régulièrement que les lilas, de prétendues peintures de la vie anglaise, où les mêmes lords, dans les mêmes bals, dans les mêmes manoirs, débitent aux mêmes *ladies* les mêmes pauvretés, où la même mère intrigante, chargée de trois filles à pourvoir, tend ses filets autour des célibataires, où le même officier sans fortune fait la chasse aux héritières et se rabat sur une veuve ridicule, mais bien rentée, et où le même duc cacochyme et fantasque meurt tout à point pour laisser à son arrière-petit-cousin le titre et la fortune nécessaires au dénoûment. Ces œuvres insipides, où l'on ne trouve ni style, ni observation, ni intérêt, ont fait la fortune des spirituels persiflages de Thackeray; elles ont fait accepter jusqu'à M. Charles Reade, dont les livres distillent l'ennui, et auprès d'elles la moindre production de George Eliot est un chef-d'œuvre. George Eliot a en effet toutes les qualités dont ces *faiseurs* de romans sont dépourvus, et pour se rendre compte de ce qui lui manque, il faut le comparer à quelque écrivain éminent, à Bulwer ou mieux encore à Dickens. Celui-ci s'est fait aussi, par une prédilection qu'il ne cache pas, le peintre des mœurs populaires : il est bien rare qu'il prenne un de ses personnages au-dessus des classes moyennes, et il ne craint pas de descendre aux derniers degrés de l'échelle sociale. Il multiplie volontiers les figures, et il accumule souvent à profusion les incidens et les péripéties; on pourrait dire de presque tous ses romans qu'ils sont

Une ample comédie aux cent actes divers.

Mais les moindres personnages ont leur utilité; ils servent, ou comme opposition, ou comme nuance, à donner plus de relief aux figures principales; les épisodes, lorsqu'ils ne se rattachent pas étroitement à l'action, ont tout au moins pour objet de faire ressortir un trait de caractère; tout concourt donc à l'effet général, et il n'est guère de partie qu'on puisse détacher et isoler de l'ensemble.

C'est cette puissante unité qui manque à George Eliot : au lieu de présenter une trame unique et solide, chacun des livres de celui-ci a l'air d'un assemblage de chapitres cousus les uns au bout des autres. Cette défaillance d'un conteur si bien doué n'est que la conséquence de ses doctrines littéraires : elle est le résultat du faux système auquel il obéit. Si la reproduction minutieuse de la réalité est le véritable procédé de l'art, tous les détails ont une égale importance et tous méritent d'être traités avec le même soin. Ainsi fait George Eliot, qui consacre autant de pages à une conversation d'ivrognes dans un cabaret qu'aux événemens décisifs de son action. L'expérience enseigne pourtant qu'il est impossible de mettre toutes les figures et tous les épisodes également en relief sans détruire la subordination nécessaire des événemens ou des personnages entre eux, et sans faire disparaître toute impression d ensemble.

Ce défaut de George Eliot devient plus sensible à chaque nouveau roman qui sort de sa plume, parce que les nécessités d'une composition trop rapide viennent encore aggraver une tendance qui aurait besoin d'être combattue. L'auteur ne pourrait suffire à la production excessive qu'il s'impose, s'il mûrissait un plan, tandis qu'en s'abandonnant à l'ingénieuse facilité de son pinceau, en multipliant les figures et les épisodes, il remplit aisément le cadre d'un roman; mais tout ce qu'il accorde aux accessoires tourne au détriment de l'action principale et contribue à détruire l'effet du livre. Le personnage d'Adam Bede donnait une sorte d'unité au premier ouvrage de George Eliot : si l'honnête ouvrier aime inutilement une des deux héroïnes, il finit par être aimé de l'autre, et il sert de lien entre deux actions distinctes. Dans *Silas Marner*, nous ne trouvons plus ni plan, ni intrigue d'aucune sorte, mais des scènes à peine rattachées les unes aux autres. Nous voilà bien loin des espérances que le premier roman de George Eliot avait fait concevoir, et le regret est accru par le nombre de pages agréables que contient encore cette œuvre si imparfaite. Le style de George Eliot est un peu alambiqué, comme il arrive infailliblement aux écrivains qui se piquent de pénétrer les plus secrets replis du cœur humain et de découvrir des nuances dans les sentimens les plus simples; mais il est vif, spirituel et parsemé de hardiesses heureuses : il ne présente presque point de traces de ce pédantisme de pensée et d'expression, de cette pesanteur originelle qui sont chez la plupart des auteurs anglais un vice de naissance et comme un cachet de nationalité. On retrouve dans *Silas Marner* cette finesse d'observation toute féminine qui a trahi le sexe de l'auteur plus sûrement que les indiscrétions de ses amis; mais ce talent d'analyse morale et cette vigueur de touche qui placent quelques pages d'*Adam Bede* au rang des plus

belles de la langue anglaise n'apparaissent plus qu'à de longs intervalles. L'observation elle-même dégénère et descend souvent jusqu'à la puérilité. Danse-t-on chez le seigneur du village, George Eliot ne se contente pas de montrer les villageois entassés aux portes du salon pour voir danser leurs supérieurs : il se croit obligé de rapporter la conversation de chaque groupe, les remarques auxquelles donnent lieu la toilette, la démarche et l'attitude de chacun des personnages principaux. Il y a de la vérité, dira-t-on, dans ces menus propos : est-ce ce genre de vérité qui peut intéresser le lecteur et qui doit préoccuper l'écrivain? Les Anglais, il faut le reconnaître, se complaisent volontiers à ces peintures minutieuses; il semble qu'il n'y ait point de détail assez petit, de circonstance assez insignifiante pour lasser leur patience. Certains critiques d'outre-Manche ont accordé aux scènes de cabaret qui se trouvent dans *Silas Marner* des éloges qu'il nous est impossible de ratifier. L'auteur réunit autour de la cheminée de *l'Arc-en-Ciel* une demi-douzaine de villageois dont pas un n'a la moindre part à l'action; il décrit la façon dont chacun d'eux bourre sa pipe et boit sa bière; il suppose entre eux une conversation pleine de banalités, telles que peuvent les échanger des gens ignorans et remplis de préjugés, et il s'astreint à reproduire jusqu'aux fautes de langue et aux vices de prononciation qui sont ordinaires aux paysans. Ce calque servile d'une réalité vulgaire n'est pas, à nos yeux, la vérité littéraire; ce n'est qu'une faute de goût, et quand des hors-d'œuvre du genre de ces scènes d'auberge tiennent dans un livre une place démesurée, ils deviennent une tache, et ils appellent les rigueurs de la critique.

George Eliot a proclamé dans son premier roman qu'il réserve toute sa sympathie pour les déshérités de ce monde. On peut observer à cet égard, dans ses ouvrages, une progression digne de remarque. Adam Bede n'est qu'un ouvrier, mais ce n'est pas un ouvrier ordinaire. Par son habileté dans son état, son intelligence, son instruction, par la considération dont il jouit, il touche à la classe moyenne. Dans *le Moulin de la Prairie*, George Eliot a mis en scène de rudes et grossiers paysans, non-seulement sans la moindre instruction, mais sans intelligence et sans cœur. Cette fois il prend son héros plus bas encore et en quelque sorte au-dessous de l'humanité : Silas Marner est presque un idiot. C'est un pauvre ouvrier tisserand, d'un esprit borné et d'un cœur confiant, fervent adepte d'une de ces petites sectes qui fourmillent en Angleterre. Ses coreligionnaires l'ont en estime à cause de sa piété et de sa conduite exemplaires; seulement ils ne s'expliquent point des accès de catalepsie, de longues absences auxquelles il est sujet, que les uns prennent pour une marque de la faveur divine et les autres pour le ré-

sultat d'un commerce avec le démon. Silas est pris d'un de ces accès pendant qu'il veille auprès du lit où vient d'expirer un des dignitaires de la secte. Son meilleur ami en profite pour voler la caisse de la communauté et pour tout disposer de telle sorte que les soupçons ne puissent tomber que sur le pauvre tisserand. Quoique tout accuse celui-ci et que les preuves abondent, la secte invoque le Seigneur et lui demande de faire connaître le coupable; on tire au sort, et le sort désigne Silas. Les principes de la secte lui interdisent de livrer le tisserand à la justice, mais elle le bannit de son sein. Sa fiancée rompt ses engagemens avec lui, et elle épouse presque immédiatement l'ami parjure qui l'a calomnié et perdu. Silas, désespéré, fuit loin de son pays; il vient s'établir à Raveloe, dans une maison isolée, située en dehors du village, à deux pas d'une carrière abandonnée. C'est ici que commence le roman.

Trahi par l'amitié, trahi par l'amour, trahi même par Dieu, qui semble avoir porté contre lui un faux témoignage, où ce malheureux trouvera-t-il un refuge et une consolation? Tout lui manque à la fois, et sa seule ressource est de s'absorber tout entier dans le travail manuel qui le fait vivre. Il se refuse à tout commerce avec les hommes; il ne prie plus : il s'efforce d'étouffer en lui la vie intellectuelle et morale. La solitude, la cessation de tout exercice intellectuel, les privations achèvent d'affaiblir cette intelligence dépourvue de ressort; l'existence de Silas devient purement animale, il ne tient plus à l'humanité que par une passion unique, qui est née chez lui, par l'avarice, qui remplit seule son esprit. Quand le malheureux sera arrivé à l'abrutissement, l'auteur rallumera chez lui la foi, l'intelligence, l'amour de ses semblables, et le ramènera par degrés à son point de départ. L'instrument de cette rénovation est un petit enfant que Silas adopte et dont l'affection le transforme peu à peu. L'histoire d'une âme, sa dégradation par l'oubli de Dieu et la haine des hommes, sa régénération par l'amour et le dévouement, telle est en dernier résultat la donnée de *Silas Marner*. Elle est neuve et hardie, mais elle suppose une étude patiente et profonde du cœur humain. George Eliot était capable de la bien remplir : avec sa sagacité pénétrante, son talent d'analyse, la finesse de son intuition psychologique et la puissance de son pinceau, il pouvait faire, en même temps qu'un roman d'un vif intérêt, une œuvre d'une haute portée morale et philosophique. Il ne nous a donné qu'une faible esquisse, qui laisse à peine deviner le beau livre qu'on avait droit d'attendre d'une telle donnée et de l'auteur d'*Adam Bede*.

Le début est heureux; c'est une agréable peinture de l'impression produite sur les habitans de Raveloe par le solitaire farouche qui s'est établi à côté d'eux sans que personne sache d'où il est venu,

qui possède des secrets merveilleux, puisqu'il a guéri un jour avec des simples une femme abandonnée des médecins, mais qui refuse de faire servir sa science au soulagement de ses semblables, qui repousse tout contact avec les hommes, qui semble n'éprouver aucun des besoins de l'humanité et dont toute l'existence demeure un mystère impénétrable. L'espèce de terreur superstitieuse que Silas inspire aux villageois, les soupçons de sorcellerie dirigés contre lui, les rumeurs causées par un de ses accès de catalepsie, tout cela est heureusement rendu; mais c'est l'affaire de quelques pages, et quand l'auteur nous introduit dans la chaumière de Silas, quinze années se sont écoulées depuis son arrivée à Raveloe, et l'œuvre de démoralisation est déjà accomplie. Faute de connaître et d'aimer aucun être envers lequel il puisse se montrer généreux, le tisserand a thésaurisé, et la vue fréquente de l'or qu'il amassait a fait naître en lui l'avarice.

« Peu à peu les guinées, les couronnes et les demi-couronnes formèrent un tas, et Marner prit de moins en moins pour ses besoins, essayant de résoudre le problème d'entretenir chez lui, au moindre prix possible, la force de travailler seize heures par jour. N'a-t-on pas vu des malheureux condamnés à la solitude d'une prison prendre plaisir à mesurer le temps à l'aide de lignes droites tracées sur un mur, si bien que la répartition de ces lignes en figures symétriques devenait une préoccupation absorbante? Ne trompons-nous pas l'oisiveté ou la fatigue de l'attente en reproduisant quelque mouvement ou quelque bruit machinal, et cette répétition ne devient-elle pas un besoin, c'est-à-dire un commencement d'habitude? Cela doit nous aider à comprendre comment l'amour d'entasser devient une passion absorbante chez des hommes dont l'esprit, quand ils ont commencé à thésauriser, n'attachait à cet acte aucune pensée d'avenir. Marner souhaitait voir ses piles de guinées se multiplier assez pour être mises en carré, puis pour former un carré plus grand, et chaque guinée gagnée, en lui apportant une satisfaction, enfantait un nouveau désir. Le monde était devenu pour lui une énigme incompréhensible et désespérante, et s'il eût été d'une nature moins concentrée, il aurait pu s'asseoir à son métier et tisser, tisser toujours, l'œil fixé sur sa trame ou sur l'extrémité de sa navette, jusqu'à oublier et le problème de sa destinée et tout ce qui n'aurait pas été sensation immédiate; mais l'argent était venu qui distribuait le tissage en périodes, et cet argent non-seulement s'accroissait, mais demeurait toujours avec l'artisan. Silas commença donc à croire que cet argent le connaissait comme le connaissait son métier, et rien ne l'eût déterminé à changer ces pièces dont la figure lui était familière pour d'autres dont la face lui eût été inconnue. Il les maniait, il les comptait, et la contemplation de la forme et de la couleur des guinées apaisait comme une soif qui s'allumait en lui; mais ce n'était que le soir, après sa tâche terminée, qu'il les tirait de leur cachette pour se donner la joie de leur compagnie... Marner vécut ainsi, année après année, dans cette solitude, ses guinées croissant en nombre et sa vie se ré-

trécissant et s'endurcissant de jour en jour, jusqu'à n'être plus qu'une oscillation entre un désir et une satisfaction qui tous deux ne se rapportaient à aucun être vivant. Sa vie s'était réduite aux seules opérations de tisser et de thésauriser, sans aucune pensée ultérieure à l'accomplissement de laquelle ces opérations tendissent. Chose étrange, sa figure et son corps se déformèrent et se plièrent à des habitudes machinales en rapport avec les objets de son existence, si bien qu'il produisait l'effet d'une anse ou d'un bout de tuyau, qui ne sont en rien séparés de l'ustensile auquel ils appartiennent. Ses grands yeux à fleur de tête, où se lisaient autrefois la confiance et la rêverie, ne semblaient plus avoir été faits que pour voir quelque chose d'imperceptible qu'ils cherchaient partout. Il s'était tellement flétri, il était si jaune, que, quoiqu'il n'eût pas quarante ans, les enfans ne l'appelaient plus que le « vieux Marner. »

L'existence de Marner est devenue tout animale; la vie morale est comme suspendue chez lui : elle ne s'éveille que pendant de courts instans, lorsque le tisserand se retrouve en présence de son trésor.

« Tout le long des journées, il était assis à son métier, l'oreille pleine de son battement monotone, l'œil attaché sur le tissu uniforme que produisait lentement sa navette, et ses muscles se mouvaient avec une telle régularité que suspendre cette action était pour lui une contrainte aussi pénible que de retenir sa respiration. Mais avec le soir revenait le bonheur : à la nuit, il fermait ses volets, verrouillait sa porte et retirait son or de sa cachette. Comme les guinées brillaient au sortir des noires poches de cuir qu'il avait faites pour les renfermer! C'étaient les guinées qu'il aimait le mieux; mais il n'aurait pas voulu changer l'argent, les couronnes et les demi-couronnes, qui étaient le fruit de ses gains, qui avaient été conquises par son travail : il les aimait toutes. Il les mettait en tas devant lui, il y baignait ses mains; puis il les comptait et les disposait en piles régulières dont il tâtait entre ses doigts et son pouce les contours arrondis, puis il pensait avec amour aux guinées à demi gagnées par la toile qui était en train, comme à des enfans dont la naissance est attendue; il songeait aux guinées qu'il voyait s'acheminer lentement avec les années à venir pendant tout le cours de sa vie, qui s'étendait bien loin devant lui, et dont le terme lui était caché par d'innombrables journées de tissage. Aussi sa pensée demeurait-elle avec son métier et avec son or, lorsqu'il traversait les champs pour aller chercher ou reporter son ouvrage; ses pas ne s'égaraient jamais le long des haies ou bien au bord des fossés à la recherche des herbes qui lui étaient autrefois familières : celles-ci appartenaient, elles aussi, à ce passé avec lequel sa vie avait rompu. »

Comment ramener dans cette âme flétrie les vertus que le désespoir d'abord et l'avarice ensuite en ont bannies : la foi, l'amour des hommes, la confiance, le dévouement? Une crise violente, en produisant une révolution dans l'existence du tisserand, peut seule rendre possible un pareil changement. Et quelle crise plus terrible

imagineriez-vous que celle qui séparera brusquement Silas Marner de son trésor? Le tisserand est volé un soir d'hiver, tandis qu'il va chercher au village une bande de toile pour son métier. La fatale découverte est un coup de foudre pour l'avare, et dans la peinture de cette scène George Eliot se retrouve tout entier.

« Il mit sa chandelle à terre sans le moindre soupçon, auprès de son métier, écarta le sable sans remarquer aucune trace et leva les briques. La vue du trou vide fit battre violemment son cœur, mais la pensée que son or ne fût plus là ne pouvait lui venir du premier coup; ce fut d'abord la peur, puis un ardent effort pour chasser cette peur. Il passa sa main tremblante tout autour du trou, essayant de croire à une illusion de ses yeux, puis il approcha la lumière du trou, qu'il examina curieusement en tremblant de plus en plus. Le tremblement devint si fort que Marner laissa échapper la chandelle et porta les mains à sa tête afin de raffermir son corps et de pouvoir penser. Avait-il changé son or de place, la veille au soir, par une résolution soudaine, et ne s'en souvenait-il plus? Un homme qui tombe dans une eau profonde cherche un point d'appui momentané même dans les pierres le long desquelles il glisse, et Silas, en agissant comme s'il ajoutait foi à de fausses espérances, reculait l'instant du désespoir. Il chercha dans tous les coins, il défit son lit, le secoua et le retourna; il fouilla le four en briques où il mettait ses baguettes à tisser. Quand il eut fureté partout, il revint s'agenouiller auprès du trou et le tâta dans tous les sens. Il ne lui restait plus de refuge où il pût s'abriter un instant contre la terrible vérité.

« Si, il lui en restait un, qui se présente toujours quand la pensée s'affaisse sous une douleur écrasante: c'était cette attente de l'impossible, cette croyance à des illusions, qui se distinguent de la folie parce qu'elles peuvent être dissipées par les faits extérieurs. Silas se releva tremblant et regarda sur la table: son or y était peut-être, après tout! La table était nue. Alors il se retourna et regarda derrière lui, puis tout autour de son logement, ouvrant de grands yeux, comme si les poches de cuir pouvaient se montrer tout à coup où il les avait déjà vainement cherchées. Il distinguait tout ce qui se trouvait dans sa chaumière; son or n'y était pas.

« Il porta de nouveau à sa tête ses mains tremblantes et poussa un cri aigu et inarticulé, le cri du désespoir. Il demeura ensuite immobile quelques instans; mais le cri qu'il avait jeté avait allégé un peu le poids écrasant de cette réalité qui le rendait fou. Il se tourna vers son métier et se traîna en chancelant jusqu'au siége sur lequel il se plaçait pour travailler, cherchant instinctivement ce meuble comme la preuve la plus irréfragable qu'il n'était pas le jouet d'une illusion. Et maintenant que toute lueur d'espérance était évanouie et que le premier choc de la certitude était passé, l'idée d'un vol vint se présenter à son esprit : Silas l'adopta avec empressement, parce qu'un voleur pouvait être découvert et contraint de restituer l'argent. Cette pensée lui rendit quelque force, et il s'élança de son métier vers la porte. »

C'est en vain que le tisserand met tout le village dans la confi-

dence de son malheur, et que des recherches sont faites : aucun indice ne vient trahir le voleur. Le reste d'énergie que l'amour de l'or entretenait chez Marner a disparu avec ses écus; son existence est désormais sans but, et un sombre désespoir s'empare de lui. Cependant il n'est plus aussi seul : le malheur qui lui est arrivé, en livrant le secret de son existence, en mettant fin à la croyance de ses relations avec le démon, a fait tomber la crainte superstitieuse dont il était l'objet; cet être faible et timide n'inspire plus que la compassion : on se hasarde à le visiter, à lui offrir des consolations, à lui donner le conseil de se rapprocher de ses semblables et de visiter Dieu dans son temple. Vienne maintenant l'ange consolateur qui ranimera ce cœur desséché et le rouvrira à l'amour des hommes; le terrain sera tout préparé autour de lui, et les premières avances de Silas à ses voisins trouveront un accueil empressé. Cet ange de miséricorde, c'est un enfant, c'est une petite fille de deux ans à peine. Des paysans narquois ont dit au tisserand qu'il ferait bien de guetter le son des cloches la nuit de Noël, parce que son or pourrait bien revenir avec leur joyeux tintement. Le pauvre homme a pris le conseil au sérieux : il a passé la soirée sur sa porte malgré la neige qui tombe en abondance, et quand, saisi par le froid, il veut rentrer chez lui, il est pris d'un de ses accès de catalepsie.

« Quand Marner revint à lui, il continua l'acte dans l'accomplissement duquel il avait été arrêté; il referma sa porte sans se douter de l'interruption qu'avait éprouvée sa pensée et sans avoir conscience d'aucun événement intermédiaire, sinon qu'il était nuit noire et qu'il avait froid et faim. Il crut être demeuré trop longtemps à la porte. Il alla vers la cheminée, où les deux bûches s'étaient écartées l'une de l'autre et ne jetaient plus qu'une faible lueur rougeâtre; il s'assit au coin du feu, et il se baissait pour rapprocher les tisons, quand ses yeux affaiblis crurent apercevoir de l'or répandu à terre devant le foyer. De l'or! son or, rapporté aussi mystérieusement qu'il lui avait été enlevé! Le cœur lui battit violemment, et pendant quelques instans il fut hors d'état d'allonger la main pour saisir le trésor qui lui était rendu. Le tas d'or semblait reluire et s'agrandir sous son regard inquiet. Il se pencha pourtant et étendit la main; mais, au lieu du métal poli aux contours résistans, ses doigts rencontrèrent des boucles souples et tièdes. Confondu d'étonnement, Silas se mit à genoux et baissa la tête pour voir de plus près cette merveille : c'était un enfant endormi, un gros et bel enfant à la tête couverte de soyeuses boucles d'or. Comment cet enfant était-il venu là à son insu, puisque lui-même n'avait pas mis le pied dehors? »

D'où vient en effet cet enfant que le ciel envoie à Marner pour remplacer le trésor qui lui a été dérobé? Godfrey Cass, le fils aîné du principal propriétaire de Raveloe, a épousé, dans l'entraînement

d'une folle passion, une fille d'auberge. Ce mariage, qu'il a tenu secret, menace de faire le malheur de sa vie. Non-seulement sa passion s'est éteinte, mais Godfrey aime maintenant Nancy Lammeter, que son père lui destine, et dont il se sait aimé. Il tremble continuellement que la découverte de son mariage ne lui coûte le cœur de Nancy et la succession de son père, car l'irascible vieillard ne manquera pas de le déshériter. Molly, la femme abandonnée, a juré de se venger; elle a attendu le jour de Noël, parce qu'elle sait que ce jour-là un bal réunit chez le père de Godfrey tous les propriétaires des environs. C'est là, en présence de tous, qu'elle ira revendiquer ses droits. Elle se met donc en route à pied malgré la neige qui tombe, emportant avec elle sa petite fille; mais la malheureuse, vaincue par une habitude funeste, a cherché dans l'ivresse la force d'accomplir son dessein. Tout près d'arriver, elle se sent défaillir, et quand elle veut se reposer, elle est vaincue par le froid et le sommeil, et s'endort pour ne plus se réveiller. La neige a cessé de tomber, et l'enfant, que Molly ne retient plus, est attiré par une lumière vers laquelle elle se dirige. Cette lumière est celle du foyer de Silas, et l'enfant entre pendant que le tisserand est cloué par la catalepsie près de sa porte entr'ouverte.

Cependant le bruit se répand dans le bal qu'une femme a été trouvée morte dans la neige, et qu'un petit enfant qu'elle avait avec elle a été recueilli par le tisserand. Godfrey Cass devine la vérité, et la première pensée qui traverse son esprit, c'est la crainte que sa femme ne soit pas morte. La remarque est horrible; nous ne voulons pas cependant chicaner George Eliot sur ce point, quoiqu'il nous ait dépeint Godfrey comme un homme faible et indécis, mais honnête et bon. La mort de sa femme, c'est la fin de ses inquiétudes et de ses chagrins, c'est la possibilité d'épouser Nancy, et il a été tellement torturé, que le sentiment de la délivrance peut à la rigueur être le premier qui s'éveille en lui. Il veut savoir à quoi s'en tenir, il s'esquive, et, sans même songer à quitter ses souliers de bal, il accompagne le médecin chez Marner. Le mouvement est naturel et vrai; nous en dirons autant du combat que se livrent dans l'esprit de Godfrey, pendant cette course à travers la neige, l'appréhension d'un devoir pénible, mais impérieux à remplir, et ses espérances amoureuses, qui renaissent invinciblement. Nous nous arrêtons là, et nous refusons de suivre George Eliot plus loin.

Quel spectacle nous donne-t-il en effet? Les premières paroles du médecin ont rassuré Godfrey : Molly est bien morte. Godfrey se contente de jeter un regard sur le cadavre de sa femme, et quant à son enfant, qui est sur les genoux du tisserand, il se borne à glisser une demi-guinée dans la main de Silas, en lui disant que c'est « pour

acheter des effets à cette pauvre petite. » Cela fait, il rentre paisiblement au logis, le cœur léger. Voyez plutôt.

« Godfrey reparut au salon avec de nouvelles chaussures, et, puisqu'il faut dire la vérité, avec un sentiment de soulagement et de joie contre la force duquel aucune pensée pénible ne pouvait lutter. Ne pourrait-il pas maintenant, chaque fois que l'occasion s'en présenterait, dire les choses les plus tendres à Nancy Lammeter, lui promettre et se promettre à lui-même d'être tout ce qu'elle pourrait désirer qu'il fût? Il n'y avait point de danger que la morte fût reconnue. Et quant à leur acte de mariage, il était enseveli bien loin dans un registre que personne n'irait ouvrir. »

Accepterons-nous comme vraie cette horrible scène? Quel homme est donc ce Godfrey? Ici nous nous retrouvons en présence du système de George Eliot. Godfrey est aimé de Nancy, et pour que l'amour de celle-ci soit explicable, il faut que l'homme qui en est l'objet soit tout au moins bon et honnête; mais prenons garde de lui accorder ces qualités à un trop haut degré : il tournerait au *héros*, il dépasserait cette commune mesure qui est, aux yeux de l'auteur, l'indispensable condition de la vérité. Un bon mouvement, un sentiment généreux, grandiraient trop Godfrey, et l'on nous répète à chaque instant que l'amant de Nancy est un homme comme les autres, qu'il a de bons instincts, mais qu'il a toutes les faiblesses de l'humanité. Un auteur est maître de donner à un personnage les vertus et les vices qu'il lui plaît, mais on a le droit de lui demander d'être conséquent avec lui-même.

Est-il possible de dire que la conduite de Godfrey soit en rapport avec le caractère que George Eliot lui attribue? Les cœurs les plus durs se sentent fléchir devant la mort : quel est l'homme qui peut se défendre de toute émotion en présence du cadavre même d'un indifférent, même d'un inconnu? Et Godfrey, qu'on nous dit faible et irrésolu, mais honnête et bon, contemplera froidement le cadavre de sa femme, et il ne lui échappera pas même une larme qu'il pourrait mettre, après tout, sur le compte de la compassion? Dites-nous, si vous voulez, qu'au milieu de sa douleur et de ses remords il sent se glisser dans un des replis cachés de son cœur un furtif sentiment de délivrance; dites-nous que, même en présence de la mort, il comprime faiblement le réveil soudain de ses espérances : nous admettrons ce combat d'impressions, ce mélange de bonnes et de mauvaises pensées, comme le lot de la triste humanité. C'est l'alliage que La Rochefoucauld et les moralistes de son école savent découvrir dans l'or des plus pures vertus; mais nous ne saurions aller plus loin. Il n'est pas possible que, devant le corps inanimé d'une jeune et belle créature, d'une femme qu'il a aimée assez pour lui donner son nom au risque de ruiner son propre avenir, qu'il

a trahie, abandonnée, vouée à la misère, et dont la mort est indirectement son ouvrage, ce jeune homme conserve l'impassibilité froide d'un assassin de profession devant sa victime. Il n'est pas possible que le passé tout entier ne revienne pas d'un seul coup à sa mémoire et ne lui arrache pas quelques larmes furtives, ou tout au moins une parole de douleur et de pitié. Godfrey pouvait haïr sa femme lorsqu'elle était un obstacle à son bonheur; c'est parce qu'il est libre désormais qu'il peut, qu'il doit même être compatissant. Que dire maintenant du père, qui n'a ni une inquiétude ni une caresse pour son enfant, échappé par miracle à la mort la plus affreuse, qui l'abandonne aux soins d'un ouvrier indigent et presque idiot, et qui se justifie de laisser en partant une misérable aumône? Godfrey quitte, l'esprit léger, cette chaumière, où la mort est entrée par sa faute et où la misère attend son enfant; il s'en remet des funérailles de sa femme *sur la paroisse*, et de l'éducation de sa fille sur la charité d'un pauvre artisan; il n'a qu'une préoccupation, c'est de retourner au bal revendiquer la contredanse qui lui a été promise. Il y reparaît, « le cœur plein de soulagement et de joie. » Et vous nous dites que ce jeune homme est honnête et bon, vous nous dites que c'est un homme comme tous les autres! C'est une calomnie contre l'humanité. Vous craignez d'exagérer en accordant à vos personnages les vertus les plus vulgaires et l'éphémère étincelle d'un bon sentiment : croyez-vous être plus fidèle à la vérité en ne leur laissant rien d'humain? Vous appréhendez de faire des héros : êtes-vous bien sûr de ne pas faire des monstres?

Nous voici au cœur de l'action, et déjà l'on croit deviner tout ce qui va suivre. Le dévouement de Marner, qui, malgré sa pauvreté, se charge d'une enfant aux besoins de laquelle la paroisse devrait pourvoir, achève de réconcilier les habitans de Raveloe avec l'avare. On loue celui-ci, on l'encourage, on lui vient en aide, et ces échanges de bons offices font tomber graduellement ses préventions contre l'humanité. Silas travaillait pour amasser, il travaille avec plus d'acharnement encore pour sa fille d'adoption. A aimer et à être aimé, il sentira revivre en son cœur les affections et les joies du passé; l'œuvre de quinze années de solitude et de désespoir s'effacera graduellement, et cette régénération d'une âme sera amenée et justifiée par une série de scènes où se déploient à leur aise la finesse d'observation et le talent de George Eliot... Hélas! cette seconde partie du roman n'existe que dans l'imagination du lecteur; ne la cherchez pas dans *Silas Marner*, vous ne l'y trouveriez pas. On vous montre bien le tisserand faisant son apprentissage de père nourricier; mais quand vous tournez la page, l'éducation est finie. Eppie a dix-huit ans et elle est recherchée en mariage par le fils de sa marraine; Silas, rajeuni, est devenu un des habitans considérés de Raveloe; il

est exact aux offices et il songe à établir l'orpheline qu'il a élevée. Cela ne devrait pas être une préoccupation pour lui, puisque Eppie a un père qui est riche; mais l'*honnête* et *bon* Godfrey s'est contenté d'accorder à Silas les petites faveurs qu'un propriétaire indulgent ne refuse pas à un locataire exact et laborieux. Godfrey a épousé Nancy; il est le modèle des maris et des paroissiens; il n'a point d'enfans. Qui donc l'empêche de s'occuper de sa fille? Eppie est belle, intelligente et vertueuse; elle serait la joie de cet intérieur où l'absence d'enfans laisse un vide. Godfrey a songé à une adoption; il en a parlé une fois ou deux à Nancy, sans même oser désigner Eppie; il s'est arrêté à la première objection de sa femme. C'est au bout de quinze années, c'est lorsque Nancy, qui se reproche sa stérilité comme un tort envers son mari, aborde elle-même ce sujet, que Godfrey prend sur lui de tout raconter à sa femme. Le parti de Nancy est pris immédiatement; il faut adopter Eppie pour lui rendre tous ses droits, et malgré l'heure avancée les deux époux se dirigent incontinent vers la chaumière de Marner.

Cette brusque démarche place Eppie entre deux pères, dont l'un la revendique au nom de la nature et l'autre au nom des services rendus; mais il n'y a aucune lutte dans l'esprit de la jeune fille, ni aucune hésitation de sa part. Si dès le premier instant Marner est bien décidé à ne pas se séparer d'Eppie, celle-ci n'est pas moins ferme dans sa résolution de ne pas quitter son père nourricier. Godfrey veut continuer à garder son secret; il est convaincu que des offres brillantes éblouiront le tisserand et la jeune fille; il aborde donc directement la question d'adoption, et il demande à Marner de lui céder Eppie comme on proposerait une bonne affaire. Il reçoit la réponse que tout autre que lui aurait prévue de la part de gens ayant un peu de délicatesse et de cœur : Silas laisse à Eppie toute liberté de se prononcer, et la jeune fille refuse net. Godfrey se décide aussitôt à révéler le secret de la naissance d'Eppie. Dès lors Marner et lui ergotent tour à tour sur les droits de la nature et les droits de l'adoption. Dans cette lutte, le tisserand a trop d'avantages : il ferme trop aisément la bouche à son adversaire en lui objectant sa conduite le jour de la mort de Molly et un abandon de quinze années. Une pareille discussion n'est pas faite pour ébranler la résolution de la jeune fille, objet et spectatrice de ce débat. Il est manifeste que George Eliot ne croit pas à la *voix du sang*, et il faut reconnaître que rien dans les paroles et dans la conduite de Godfrey n'est de nature à faire parler cette voix dans le cœur d'Eppie. Quel homme, il est vrai, aurait agi comme ce Godfrey? Depuis quinze ans, il songe à une adoption, et il n'a rien fait pour y préparer une seule des trois personnes dont cette adoption doit bouleverser l'existence. Quoi de plus facile, avec sa fortune, que de se

créer sur Marner les droits d'un bienfaiteur? quoi de plus simple que d'attirer de bonne heure dans sa maison cette enfant que tous les habitans de Raveloe comblent de caresses à cause de sa gentillesse, et de faire naître une certaine affection entre Nancy et sa future fille d'adoption? Le jour où il aurait parlé, où il aurait demandé à Eppie de venir prendre au foyer paternel la place que sa naissance lui destinait, il aurait eu quelque droit d'attendre une réponse favorable. Un combat entre la reconnaissance et le devoir aurait pu s'élever dans le cœur de la jeune fille; ce déchirement intérieur aurait rendu dramatique une scène qui reste constamment froide, et donné lieu à une de ces peintures qui sont favorables au talent de George Eliot. Quel effet au contraire peut produire sur Eppie cette révélation tardive, si péniblement arrachée à l'irrésolution et à l'orgueil? Si du moins Godfrey lui tenait le langage d'un père, si, le pénible aveu une fois fait, il laissait éclater cette affection longtemps contenue, s'il savait trouver quelques-uns de ces mots émouvans qu'un sentiment sincère et puissant amène si naturellement sur des lèvres convaincues, le doute entrerait peut-être dans l'esprit d'Eppie; mais Godfrey ne s'adresse qu'à Marner, et voici les argumens qu'il emploie : « J'aurais cru, Marner, que votre affection pour Eppie vous aurait fait envisager avec joie tout ce qui pourrait tourner à son bien, dût-il même vous en coûter un léger sacrifice. Vous devriez vous rappeler que vous ne vivrez pas toujours, et qu'Eppie arrive à un âge où son sort peut être prochainement fixé d'une façon bien différente de ce qu'il serait sous le toit de son père; elle peut épouser quelque malheureux ouvrier, et alors, quoi que je puisse faire pour elle, je ne pourrai lui donner une position. Vous vous mettez en travers de son bonheur, et quoiqu'il me coûte de vous blesser après ce que vous avez fait et ce que j'ai négligé de faire, je crois de mon devoir d'insister pour prendre soin de ma fille. Je veux faire mon devoir. »

Un pareil langage doit froisser Eppie jusqu'au fond de l'âme; il n'est pas une des paroles de Godfrey qui ne blesse chez elle un sentiment. Est-ce de sang-froid qu'elle peut entendre accuser les intentions et le cœur de son père nourricier par l'homme qui, après avoir abandonné sa mère, l'a laissée elle-même, toute sa vie, aux prises avec les épreuves de la pauvreté, sans lui donner une seule marque d'intérêt? Parce que ce père oublieux, fatigué du vide de sa maison, s'en est venu brusquement, après quinze ans d'abandon, la marchander, et que, voyant ses offres repoussées, il se décide à confesser une paternité dont il rougit, même en s'en faisant un titre, faut-il que, pour le suivre, elle quitte l'homme simple et bon qui s'est dévoué pour elle pendant tant d'années, et qui tremble et pleure à la seule pensée d'être séparé d'elle? Faut-il qu'elle sacrifie

son amour pour Aaron et cette humble union dans laquelle elle a placé toutes ses espérances de bonheur? L'auteur nous dit que les révélations de Godfrey n'excitent chez Eppie que de la répulsion pour le père qui se découvre à elle et pour le sort qui lui est offert. Le mot de répulsion est peut-être excessif; mais assurément personne ne peut être surpris de la réponse de la jeune fille lorsqu'elle est mise de nouveau en demeure de choisir. « Je ne puis me persuader que j'aie eu un autre père que lui, s'écria impétueusement Eppie, tandis que les larmes s'amassaient dans ses yeux. J'ai toujours rêvé une petite maison où il occuperait son coin, où je ferais le ménage et où j'aurais soin de lui; je ne puis me faire à l'idée d'un autre intérieur. Je n'ai pas été élevée pour faire une belle dame, et cette pensée ne peut m'entrer dans la tête. J'aime les ouvriers, et leurs maisons, et leurs façons de vivre. Et, ajouta-t-elle en fondant en larmes, j'ai promis d'épouser un ouvrier qui vivra avec le père et qui m'aidera à prendre soin de lui. »

C'est précisément parce que cette réponse d'Eppie est trop facile à prévoir et trop certaine qu'une des situations les plus fortes qu'on puisse imaginer n'aboutit pas à faire naître l'émotion, et qu'une scène qui pouvait aisément devenir dramatique ne réussit pas à soutenir la curiosité du lecteur. L'œuvre porte encore ici la peine d'une fausse conception. Avec le caractère, la conduite et le langage que George Eliot prête à Godfrey, l'issue de la lutte entre le père par le sang et le père par l'affection ne peut pas être douteuse un instant et n'éveille point par conséquent l'intérêt. Nous n'avons pas à craindre que le bonheur du pauvre tisserand soit détruit par sa fille adoptive, et quant à Godfrey, qui n'inspire par lui-même aucune sympathie, l'effet que peuvent avoir sur un père de cette trempe les refus d'Eppie ne saurait nous causer la moindre inquiétude. Godfrey en définitive renonce à faire valoir ses droits; il accepte la résistance de sa fille comme le châtiment de sa conduite passée. « J'ai voulu, dit-il à sa femme, passer pour n'avoir point d'enfant, lorsque j'en avais un; maintenant c'est malgré moi que je passerai pour n'en point avoir. » Et il se console en payant les frais de la noce d'Eppie et en se promettant de ne pas l'oublier dans son testament. Qui blâmerait Eppie de s'être peu souciée d'un pareil père?

Voilà tout ce roman, qui aurait pu être aisément un beau livre, si le sujet avait été creusé plus profondément, et si la méditation et le travail avaient donné à l'idée-mère son développement légitime; mais comment s'astreindre à mûrir un plan, comment demeurer sévère pour soi-même lorsqu'on est arrivé du premier coup à la renommée, lorsque les sollicitations vous pressent de toutes parts et que le succès est assuré d'avance? On se laisse aller à cet enivre-

ment, comme si cette faiblesse ne devait pas s'expier; on écrit au courant de la plume, et on produit des livres qui ne se soutiennent, comme *Silas Marner*, que par l'agrément des détails, et qui, malgré de belles pages, laissent prise à trop d'objections. Quel est le devoir de la critique en présence de ces œuvres ébauchées, qui ne sont souvent qu'un acheminement à des échecs complets? *Adam Bede* a été justement loué ici même, et l'on a pu voir si nous étions disposé à contester un seul des éloges qui ont été accordés à cet heureux début de George Eliot. Nous persistons à regarder l'auteur d'*Adam Bede* comme l'un des écrivains les mieux doués de l'Angleterre, et les facultés éminentes qu'accusait son premier ouvrage ne nous paraissent pas au fond s'être affaiblies; seulement nous commençons à craindre qu'elles ne soient entravées et faussées dans leur développement par un fâcheux esprit de système. Ce n'est ni sans hésitation ni sans regret que nous nous montrons rigoureux pour *Silas Marner;* mais il n'est pas possible de taire la vérité à qui peut l'entendre avec profit. Lorsqu'un grand écrivain se survit à lui-même, lorsque, malgré le poids des années, il refuse de déposer la plume et enfante des productions indignes de sa renommée, il peut être permis à la critique de garder le silence devant un mal sans remède, pour ne point affliger une illustre vieillesse par d'inutiles sévérités. Faut-il en agir de même envers l'écrivain qui, dans toute la force de l'âge et du talent, ne déchoit que parce qu'il s'abandonne lui-même? Faut-il absoudre par le silence des fautes volontaires? Ou, lorsqu'un esprit bien doué, plus jaloux de produire que de bien faire, dissipe prématurément dans les hasards de l'improvisation des facultés précieuses, que le travail féconderait et fortifierait, ne convient-il pas de lui rappeler ce qu'il doit au public et à sa propre gloire? Cette intervention de la critique n'est-elle pas surtout nécessaire, si un écrivain éminent prête l'appui et l'autorité de son talent à ces fausses doctrines sur la vérité en littérature dont il ressent tout le premier la funeste influence? Lui montrer que son système, comme les divinités malfaisantes de la Grèce antique, flétrit tout ce qu'il touche, et qu'il ne peut se retrouver vraiment tout entier qu'en devenant infidèle à ses propres théories, n'est-ce pas lui rendre, ainsi qu'au public, un signalé service? Voilà le devoir que nous avons essayé de remplir vis-à-vis de George Eliot, à cause même de la sympathie que son talent nous inspire : nous aurions été moins sévère, si nous avions eu une idée moins haute de l'auteur d'*Adam Bede*, et de ce qu'on a le droit d'attendre de sa plume le jour où il consultera les intérêts de sa gloire et brisera les chaînes qu'il s'est forgées.

CUCHEVAL-CLARIGNY.

LE

PROBLÈME DE L'AME

DEVANT LA MÉTAPHYSIQUE ET LA SCIENCE

I. *La Vie dans l'homme*, par M. J. Tissot, 1861. — II. *Tableaux de la vie animale*, par M. Ch. Vogt. — III. *Le Cercle de la vie*, par M. Moleschott. — IV. *Force et Matière*, par M. L. Büchner. — V. *Le Monde en tant que volonté et représentation*, par M. Schopenhauer. — VI. *Anthropologie*, par M. Hermann Fichte. — VII. *Nature et Idée*, par M. Carus.

Depuis quelques années, la science analyse avec plus de rigueur qu'on ne pouvait le faire autrefois les rapports qui unissent le monde inorganique au monde organisé. Elle a démontré que la substance des êtres vivans ne diffère pas de celle des corps inertes et insensibles : la vie prend ses matériaux dans le monde physique sans en altérer les propriétés fondamentales, et la mort les rend intacts à ce gouffre de la substance matérielle, d'où ils ont été tirés un moment pour revêtir des formes éphémères. La science a fait un pas de plus : elle ne s'est pas contentée de prouver l'identité permanente et essentielle des corps simples répandus dans le règne inorganique et le règne organisé; elle a réussi à recomposer de toutes pièces, sinon l'être vivant, au moins les parties constituantes des organismes; elle ne fait ni une fleur, ni un fruit, ni un muscle, mais elle fabrique les principes chimiques que nous pouvons en extraire. Ira-t-elle jamais plus loin? pourra-t-elle quelque jour disposer des forces mystérieuses qui unissent ces principes pour en faire de véritables organismes et rattacher ces organismes entre eux pour les faire concourir à une action commune et individuelle? Il est permis d'en douter, et il faut même quelque audace pour poser une semblable ques-

tion. De tels problèmes d'ailleurs ne surgissent pour nous que sur cette limite vague et indécise qui sépare le domaine de la science de celui de la métaphysique. Heureux ceux qui, bornant leurs vœux et leurs espérances, se contentent d'arracher quelques secrets au monde phénoménal, en analysent patiemment les lois, enregistrent des faits, sans chercher à pénétrer l'essence même des forces naturelles ou de la substance qu'elles mettent en mouvement! Celui au contraire qui veut embrasser l'ensemble du monde dans ses investigations ambitieuses, qui n'accepte pas la dualité commode de l'esprit et de la matière, qui veut du moins en réconcilier les termes et en saisir le contact, celui-là se condamne à des doutes étranges que la certitude scientifique ne réussit point encore à dissiper complétement.

Cependant il est certains esprits qui ne peuvent résister à l'attrait de ces problèmes. La science nous ramène toujours à l'homme, et l'homme à la philosophie. Dans notre œil est toute l'optique, dans notre oreille toute l'acoustique. Ce poids que traîne la vieillesse, et que l'adolescence porte avec une grâce si facile, est ce qui relie aussi les mondes dans leurs orbites. La chaleur qui nous anime est une parcelle de la chaleur universelle; les nerfs sont des télégraphes qui impriment dans le cerveau les sensations produites par le dehors et qui transmettent aux sens nos volontés. Toutes les forces de la nature sans exception ont été mises en réquisition pour créer ce composé étrange qui s'appelle l'homme. Le temps, l'espace et le monde ne peuvent rien nous apprendre que nous ne puissions étudier en lui, et nous y trouvons de plus ce que nous ne découvririons jamais ailleurs. L'homme n'est pas seulement un poids, une réunion d'atomes chimiques, l'assemblage le plus délicat d'instrumens physiques; il est encore une force personnelle, une âme. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a placé la biologie ou l'étude de la vie au couronnement de tout l'édifice scientifique. Après avoir traversé les cercles nombreux des connaissances humaines, on se trouve forcément ramené à ce centre, que la métaphysique prend de son côté pour point de départ; seulement elle étudie l'être en soi, sans forme, sans soutien extérieur, sans action définie sur ce qui le borne et le limite, tandis que la science l'envisage surtout dans ses manifestations et ne se rapproche que par degrés de l'inconnu qui gît sous les phénomènes. Ces deux méthodes représentent chacune une opération légitime de l'esprit : aller de l'objet au sujet, ou inversement du sujet à l'objet, n'est-ce pas franchir le même intervalle, passer sur le même abîme?

Étudier les rapports de la substance corporelle avec la substance cachée qui en règle les mouvemens, tel est le grand problème de la métaphysique, tel est aussi le but final de la science. La première parle plus volontiers de l'âme, la seconde de la vie; mais nous

ne connaissons pas mieux l'âme que la vie, et sous ces termes différens se cache sans doute un seul et même mystère. Le principe de la vie est-il différent du principe de l'âme? lui est-il au contraire identique? Qui a raison des matérialistes, qui identifient la matière et l'esprit, des vitalistes, qui interposent la vie comme un lien entre le corps et l'âme, des animistes, qui font de l'âme la source et le principe non-seulement des phénomènes intellectuels, mais encore des fonctions organiques? Telles sont les graves questions que je voudrais examiner à l'aide des plus récens travaux de la métaphysique et de la science. Ce n'est pas d'ailleurs l'école physiologique de Montpellier qui a inventé le vitalisme, ni Stahl qui a découvert l'animisme : on peut retrouver dans l'antiquité la plus reculée les germes de ces grandes doctrines. En effet, on comprend à peine que l'homme existe sans se demander à lui-même, en termes plus ou moins précis, ce qu'il est par rapport au reste du monde, par quoi il diffère de la matière inerte, si le principe secret qui le fait vivre et penser doit mourir avec lui ou lui survivre; mais ces questions redoutables ne prennent pas la même forme dans tous les esprits, et chez le même homme il est des heures où elles sont rejetées comme un poids inutile, d'autres où elles s'imposent avec une irrésistible autorité. Ce qui est vrai pour l'homme est aussi vrai pour l'humanité. L'un des plus vifs attraits de l'histoire de la philosophie est de nous montrer les défaillances, les conquêtes, les transports successifs d'une grande âme qui se développe à travers le temps et dans des milliers de canaux. Un regard rapide jeté sur de récens travaux montrera quelles solutions nombreuses a reçues déjà le problème de l'âme de la part des matérialistes, des animistes et des vitalistes en France et en Allemagne; nous essaierons ensuite de montrer dans quels termes il se pose actuellement entre les diverses écoles, et quelle lumière il doit attendre des sciences naturelles ainsi que des sciences historiques.

I.

La distinction réfléchie de ce que nous entendons par l'âme et par le corps n'était pas aussi nette, aussi complète dans l'antiquité qu'elle l'est devenue pour nous. Pendant longtemps, on peut le dire, le spiritualisme et le matérialisme sont demeurés presque confondus, comme deux fleuves qui mêlent leurs eaux. Chez les Grecs, amoureux de la beauté plastique, on reconnaît une tendance instinctive à sacrifier l'esprit à la matière. Thalès aperçoit dans l'âme une force, un principe d'activité et de mouvement; mais les notions sur l'essence corporelle et l'essence spirituelle sont alors si mal dégagées les unes des autres que le même philosophe, voyant l'aimant pro-

duire le mouvement dans le fer, n'hésite pas à le douer d'une âme.

C'est dans l'école pythagoricienne qu'on peut remarquer un premier effort vers ce qu'on pourrait nommer l'analyse de l'âme; elle tenta d'opérer la classification des fonctions et des attributs. Pythagore distinguait l'âme raisonnable, éternelle, issue de l'âme universelle, harmonie servant d'écho à l'harmonie générale du monde, d'une autre âme déraisonnable et éphémère. Anaxagore sépara nettement l'âme sensitive et l'âme raisonnable, il en douait les animaux comme les hommes; seulement l'âme raisonnable, unie à un corps d'animal, restait condamnée à l'infériorité. Dans ce système, on le voit, c'est le corps qui achève l'âme et en limite le développement. Épicure accordait encore moins à la force spirituelle, il ne reconnaissait pas la distinction entre l'âme sensitive et l'âme raisonnable; mais son analyse eut pour effet de mieux approfondir les phénomènes de la sensibilité. Ce fut lui qui pressentit la distinction si bien établie par la physiologie moderne entre la vie animale proprement dite et la vie végétative.

Platon sacrifia sans hésiter la matière à l'esprit : comparant l'âme à un pilote dont le corps serait le vaisseau, il proclama que leur union est une violence momentanée et la mort une délivrance, doctrine au moins séduisante et idéale. Bien que Platon vît dans l'âme un principe unique et éternel, il y distingua trois fonctions, la sensibilité, le désir et la raison. Les deux premières ne sont en jeu que pendant le court mariage de l'âme avec la matière; une fois affranchie, l'âme cesse d'être sensitive et appétitive, et elle ne trouve l'immortalité que dans la raison.

Aristote ne reconnut pas l'indépendance complète de l'âme et du corps comme avait fait Platon; il ne creusa pas, comme celui-ci, un abîme entre les deux substances. Il regardait surtout l'âme comme une force, comme un principe d'activité; suivant lui, l'âme n'est pas le corps, mais elle ne peut exister sans le corps, de même qu'il ne saurait y avoir de pesanteur sans corps pesans, de lumière sans corps lumineux. Cette doctrine peut être interprétée au profit de plus d'une théorie; l'antiquité et les stoïciens principalement la poussèrent jusqu'au matérialisme, les philosophes chrétiens cherchèrent à la réconcilier avec le spiritualisme. Toutefois le spiritualisme des pères de l'église fait à la matière une bien plus large place que le spiritualisme moderne; il abandonne au corps non-seulement la sensibilité, mais encore le sens commun, la mémoire, une espèce de jugement : il ne réserve que la raison la plus subtile à l'*animus* immortel. Saint Thomas, l'ange de l'école, avait, pour prendre le mot de Pascal, reconnu bien des droits à la *bête;* il trouvait mauvais que Platon, dans son sublime dédain, eût prétendu que la destinée de l'âme était, non pas d'être unie avec le corps,

mais de s'en séparer définitivement. Il ne les considérait pas, quant à lui, comme complets l'un sans l'autre; il ne plaçait pas l'âme dans un point particulier de notre corps : elle est partout, elle en est la forme substantielle, elle ne diffère pas du principe vital. « L'âme, écrivait-il, est tellement la réalité du corps animé, que c'est par elle qu'il est corps, qu'il est corps organique et faculté vivante. » Cette doctrine fut la croyance générale du moyen âge. L'âme unie au corps jouit de sa vie complète; séparée de lui, elle ne fait qu'une sorte de rêve; le dogme de la résurrection de la chair complète celui de l'immortalité de l'âme. Aussi le catholicisme, dont la force a consisté surtout à se mettre en harmonie avec les besoins les plus instinctifs, les plus spontanés de la nature humaine, a-t-il senti la nécessité de donner la résurrection du corps comme complément à l'immortalité. Si nous désirons une vie future, c'est autant et souvent plus pour les autres que pour nous-mêmes. Ce qui nous répugne et nous attriste, c'est la pensée de voir disparaître et se perdre dans le néant ceux que nous aimons, que nos mains, nos lèvres, nos yeux ont cherchés, ceux dont la vie a enveloppé la nôtre de liens si doux et si forts que nous les avons crus indestructibles. Nous voulons qu'ils revivent, mais notre pensée ne peut les revêtir de l'immortalité que sous la forme qui nous est familière, et bien que cette forme ait varié avec le temps et les années, notre espérance l'immobilise et la revêt des traits qui nous ont le plus vivement frappés. La mère, penchée sur le berceau de son nouveau-né, peut-elle le voir dans le ciel autrement qu'avec les grâces innocentes de l'enfance? Les poètes ont compris ce besoin de notre nature; quand Virgile, Dante, nous promènent dans l'enfer et le ciel, qu'y retrouvons-nous? La terre. Lorsqu'il n'écoute que ses espérances, l'homme se dérobe à la froide raison pour se laisser emporter par le sentiment.

Le divorce entre l'esprit et la matière ne fut jamais complet aux yeux des disciples de l'école aristotélique, et les philosophes réformateurs qui aspirèrent à fonder des doctrines indépendantes restèrent soumis sur ce point aux habitudes de leur temps. Bacon, exclusivement physicien, n'admettait qu'un esprit vital et corporel, bien qu'invisible. Van Helmont donna une forme précise à la doctrine qui porte aujourd'hui le nom de *vitalisme;* il admit que le principe qui nous fait vivre est distinct de l'âme. Ce principe, nommé par lui *archée*, sert de trait d'union entre la substance spirituelle et la substance corporelle. Partout où il y a de la vie, il y a des archées : chaque organe a le sien; mais ils sont, dans l'être vivant, subordonnés à un archée central, qui lui-même est dans l'homme sous la dépendance de l'âme.

Descartes déchira le lien ontologique qui unissait l'esprit et la

matière : il attribua au premier la pensée, au second l'étendue, et les laissa, en face l'un de l'autre, dans un état d'opposition éternelle. Jusqu'à lui, tous les docteurs, soit théologiens, soit philosophes, avaient donné une étendue aux esprits, infinie à Dieu, finie aux anges et aux âmes raisonnables. Le grand philosophe renouvela la métaphysique, scinda la substance en deux, sans toutefois expliquer l'action réciproque des deux parties. Où il n'y avait point de pensée, il ne vit qu'un mouvement matériel : les animaux furent réduits à l'état de simples automates; l'âme de l'homme fut confinée dans la pensée, la besogne secondaire de la sensibilité fut abandonnée à des esprits animaux. Rien n'est plus curieux que d'observer ces grandes révolutions intellectuelles qui s'opèrent dans l'humanité. Tandis que durant tant de siècles les attributs de l'étendue et de la pensée étaient restés à peu près confondus dans toutes les théories, ils furent tout d'un coup détachés l'un de l'autre, et le monde se vit dédoublé. Tous les esprits acceptèrent l'incompatibilité de l'étendue et de la pensée, et la doctrine cartésienne a laissé des traces si profondes qu'aujourd'hui encore il n'est pas un esprit philosophique qui n'en subisse l'influence, et qui, même en protestant contre elle, ne montre les traces de la chaîne qu'il a brisée.

Le fondateur du vitalisme, van Helmont, avait essayé de rejoindre les deux substances par un principe vital intermédiaire; la tentative que fit Leibnitz dans la même intention est bien connue, c'est l'originale théorie de l'harmonie préétablie. Dieu intervient ici directement : il tient dans ses mains les fils qui doivent mouvoir le corps et ceux qui doivent mouvoir l'âme; toutes les modifications de l'une correspondent à certaines modifications de l'autre, réglées dès l'origine des choses. Ce système ingénieux a de quoi plaire, mais il est si artificiel que la pensée le repousse avec une force invincible, presque sans le secours du raisonnement. Une âme qui représente essentiellement le corps, un corps instrument essentiel de l'âme, cette âme et ce corps néanmoins étrangers l'un à l'autre, et liés seulement par la volonté extérieure de la Divinité, voilà le système leibnitzien.

Vers la même époque prenait naissance une doctrine bien différente, qui subordonnait complétement la substance matérielle à la substance spirituelle : c'est l'*animisme* de Stahl, le physiologiste de Halle et l'auteur célèbre de la *Vraie théorie médicale*. La matière fut réconciliée avec l'esprit en devenant son esclave docile, son expression extérieure et spontanée, son œuvre perpétuelle. Ici l'âme bâtit le corps; c'est une force intelligente qui choisit ses matériaux dans le monde inorganique, les associe, leur imprime une forme spéciale, les revêt de propriétés nouvelles, compose des organes et les groupe de manière à concourir au développement de l'être vivant :

la nutrition, la circulation du sang, la respiration, sont ses manifestations, aussi bien que la pensée. Aucun des actes observés dans le corps vivant ne s'accomplit par le corps seul, mais par l'âme, principe et cause de la vie. C'est elle, selon Stahl, qui conserve le corps, qui le développe, qui l'approprie à ses fins, car il est fait pour elle et par elle, bien loin qu'elle soit faite pour lui et par lui. Voilà, dira-t-on, une âme bien savante! Si elle connaît ses organes, comment les laisse-t-elle dépérir dans la maladie sans leur donner ce qui pourrait leur rendre la santé? Comment permet-elle à la mort de s'en emparer, puisqu'elle peut leur donner la vie? Elle est donc liée par quelque fatalité dans ses rapports avec l'organisme, bien que celui-ci soit son œuvre immédiate? Nous touchons ici à la partie la plus délicate du problème de l'âme.

Cette substance inconnue doit-elle être identifiée avec le *moi*, ou, autrement dit, toute opération de l'âme doit-elle être accompagnée du phénomène de la conscience et de la liberté? Ou bien peut-on admettre que l'âme ne se révèle à elle-même et n'est libre que dans certains actes, et qu'elle peut, à côté et au dessous des opérations de la pensée, poursuivre un travail sourd et latent dans le domaine des objets qui touchent directement à la vie? L'école cartésienne a confondu l'âme avec le *moi*, les animistes doivent reconnaître que le *moi* n'est qu'une des expressions de l'âme, et qu'elle subsiste encore là où il n'y a plus ni conscience ni liberté, dans le sommeil, dans l'extase, dans la folie, dans l'accomplissement instinctif et spontané de toutes les fonctions organiques. La physiologie et la psychologie se trouvent ainsi confondues. Au degré le plus bas des phénomènes animiques sont les fonctions de la vie nutritive, régulières dès le principe, déterminées par un instinct qui ne se trompe jamais, aussi parfaites dans l'embryon que dans l'adulte. Les fonctions de relation tiennent une place plus haute; par elles, l'être est mis en rapport avec le monde extérieur; l'âme est obligée de faire l'éducation des sens et de diriger les mouvemens des organes locomoteurs : toute sa sollicitude est tenue en suspens durant la période où ces mouvemens et ces sensations demeurent encore désordonnés. A mesure que les actes de cette vie de relation s'accomplissent plus aisément, avec la sûreté de l'habitude, l'âme, moins préoccupée, en perd peu à peu la conscience; elle entre plus librement dans le monde de la pensée, mais elle ne cesse pas d'agir instinctivement dans tous les phénomènes vitaux.

Un tel système est-il matérialiste? est-il spiritualiste? On ne peut, ce semble, répondre avec certitude à cette question. Identifier le principe vital avec le principe de l'âme, ce peut être logique; mais sans aucun doute c'est rapprocher les phénomènes intellectuels des phénomènes vitaux, que nous sommes naturellement disposés à re-

garder comme des phénomènes de l'ordre purement matériel. Dans l'animisme de Stahl, les phénomènes organiques ne sont point, il est vrai, rapportés au corps, et en ce sens Stahl s'éloigne du matérialisme; mais au lieu d'être rapportés à l'âme *pensante* et ayant conscience de ses opérations, ils le sont à l'âme non pensante, agissant sans volonté, sans idées, ou du moins sans la conscience de cette volonté et de ces idées. Ce contraste entre les opérations conscientes et inconscientes d'un agent unique a frappé beaucoup d'esprits, et la théorie qui porte le nom de *vitalisme* n'a d'autre objet que de l'effacer et d'attribuer à des agens séparés ces opérations différentes : sont-elles pourtant de nature à faire admettre une force double, pour expliquer d'une part ce qui se rattache à l'organisation proprement dite, de l'autre ce qui sort de l'âme pensante? Cela peut sembler d'autant plus douteux que la conscience nous abandonne et nous fait défaut non-seulement dans l'accomplissement de certains actes organiques, mais encore au milieu même de la pensée. Celle-ci nous entraîne souvent, nous assujettit, nous enlève dans de nouveaux cercles, sans que nous opposions, comme individus consciens, aucune résistance. Quelque chose nous réveille tout d'un coup, comme au milieu d'un rêve, et ce n'est qu'alors, par une réaction subite, que nous faisons un retour sur le chemin que nous avons parcouru, et que notre pensée se manifeste à la conscience. Or, si l'âme cessait d'être l'âme dans les momens où elle cesse d'avoir conscience d'elle-même, à quel guide serions-nous donc livrés quand nous suivons le vol capricieux de certaines idées que notre mémoire associe confusément et sans règle apparente? Qui n'a subi l'oppression d'une pensée qu'il n'avait point appelée, et qui se dressait sans cesse en face de la volonté rebelle? Qui n'a éprouvé des pressentimens et ne s'est senti frappé par l'aiguillon d'une idée complétement imprévue? Qui n'a, en descendant dans les cercles de son être intérieur, pénétré jusqu'à des pensées, des images, des combinaisons, des espérances qui, un moment après, révélées à la conscience, l'ont remplie de trouble et quelquefois de honte? Il y a donc dans l'âme elle-même, dans ses opérations purement idéales, quelque chose d'inconscient, de fatal, une part soustraite à la liberté, à la raison. C'est donc à tort qu'on invoque le phénomène de la conscience pour dédoubler l'être intérieur en deux et distinguer l'âme du principe vital.

C'est pourtant ce qu'ont fait tous les vitalistes depuis Barthez jusqu'à nos jours : aussi leurs théories sont-elles moins intéressantes au point de vue des rapports de l'âme avec un principe vital hypothétique qu'au point de vue de la physiologie proprement dite. Médecins pour la plupart, les vitalistes ont cependant montré que l'explication des phénomènes de l'être vivant demeure incomplète

quand on veut faire intervenir uniquement les forces inorganiques, la lumière, la chaleur, la gravitation, l'affinité chimique, l'électricité. C'est là, on peut l'affirmer, le côté capital des doctrines vitalistes. En dehors des forces mécaniques, physiques et chimiques, elles reconnaissent des forces spéciales aux êtres vivans qui servent aux premières de contre-poids et d'auxiliaires. Sur ce point, toutes les écoles vitalistes sont d'accord : elles ne diffèrent que lorsqu'il s'agit de définir les forces plastiques qui donnent la forme à l'être vivant. Barthez, le célèbre fondateur de l'école physiologique de Montpellier, ne reconnaissait qu'une force vitale, cause unique qui produit tous les phénomènes de la vie dans les corps humains; mais la difficulté qu'éprouvèrent les vitalistes à définir sûrement le *principe vital*, à montrer comment il se distingue à la fois et du corps et de l'âme, fit qu'ils se sont bornés peu à peu à rechercher en face de chaque phénomène particulier la force particulière qui le produit. On fut conduit de la sorte à rejeter l'unité du principe vital, à localiser les forces vitales dans les organes divers, l'irritabilité dans le muscle, la sensibilité dans le nerf, etc. Une fois sur cette pente, on arrive aisément à regarder la matière comme susceptible de s'organiser elle-même, c'est-à-dire au matérialisme. C'est là en effet qu'est venu aboutir le vitalisme dans l'école de Paris, rivale de celle de Montpellier. L'*organicisme* est le nom barbare donné à la doctrine qui a longtemps régné dans l'Académie de Médecine de notre capitale. Suivant les adeptes de cette théorie, la force est une faculté propre, inhérente au corps organisé, une loi de la vie. Bien plus, c'est la vie elle-même, l'ensemble des phénomènes qui la composent; la force vitale n'est plus une cause, un agent propre à expliquer l'organisation, c'est un phénomène, un effet de cette organisation elle-même. M. Cayol, qui a longtemps défendu cette doctrine dans *l'Union médicale*, comparait la force vitale à l'attraction en disant qu'elle est la loi des corps organisés, comme l'attraction est la loi des corps inorganiques. La vie n'est ainsi qu'un effet, une manière d'être de l'organisme, comme l'attraction est la manière d'être des corps graves : la cause véritable, unique, est dans Dieu. On touche ainsi d'une part au matérialisme, de l'autre au mysticisme; on accorde tout à la matière, mais on se couvre prudemment du nom de la Divinité.

Les discussions, d'abord resserrées dans le théâtre étroit où la vie semble confiner à l'âme et l'âme à la vie, sortent forcément de ces limites, et une logique invincible pousse certaines doctrines vers le matérialisme pur et simple, les autres vers l'idéalisme proprement dit. L'esprit de mesure particulier à notre pays retient d'ordinaire les esprits sur ces pentes fatales; mais en Allemagne ils se laissent emporter sans résistance : les théories y revêtent des formes plus

systématiques et plus originales. Il n'est plus question de vitalisme au-delà du Rhin, le matérialisme s'y affirme audacieusement; des écrivains, des savans, animés d'un zèle ardent, d'un talent incontestable, déchirent tous les voiles de l'ancienne métaphysique, la frappent avec la fureur des iconoclastes qui brisaient les idoles. Enivrés par les découvertes de la science moderne, amis ardens du progrès politique et social, ils accusent la métaphysique d'avoir endormi trop longtemps leur patrie dans les sophismes et les chimères, de l'avoir rendue indifférente à la liberté en lui montrant toutes choses soumises à d'éternelles et nécessaires contradictions. Charles Vogt, Moleschott et leurs élèves mettent leur matérialisme au service du radicalisme politique. Le premier, arrivé jeune à la renommée en collaborant aux travaux d'Agassiz et auteur d'ouvrages scientifiques très estimés, prit place à l'extrême gauche du parlement de Francfort en 1848, et y prononça quelques discours pleins d'éloquence; aujourd'hui proscrit, il a trouvé un asile à Genève, où il est devenu professeur de géologie et membre du conseil d'état. Suivant Vogt, le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile; le corps n'est qu'une combinaison particulière de substances soumises à divers mouvemens, l'âme n'est que la résultante des forces complexes développées dans l'organisme animal. Ces doctrines sont exposées dans les *Tableaux de la Vie animale* du professeur de Genève et dans ses *Lettres physiologiques*. « Le développement des facultés intellectuelles, dit Vogt, marche de front avec le développement du cerveau, avec le perfectionnement de ses parties, avec la consolidation de sa substance, absolument de la même façon que dans d'autres organes le développement de la fonction marche de pair avec le développement de l'organe. Il faudrait par conséquent admettre pour ces fonctions la même théorie que pour celles du cerveau, et prétendre que les fonctions de la vue, de l'ouïe, de la circulation du sang et de la respiration ne sont pas non plus inhérentes aux organes, et qu'elles se maintiennent après l'anéantissement des organes, de telle sorte que la vision, l'ouïe, la circulation et la respiration subsisteraient encore après la mort, alors même que l'œil et l'oreille, le cœur et les poumons seraient depuis longtemps anéantis et décomposés. Qu'il soit absurde d'admettre une pareille chose, cela saute aux yeux. — Ainsi, dira-t-on, voilà la porte ouverte au simple matérialisme! Quoi! l'homme, tout comme l'animal, serait une machine, sa pensée le résultat d'une organisation déterminée, la libre volonté détruite par conséquent! Chaque modification de la fonction supposerait dans l'organe un changement matériel qui le précéderait ou plutôt qui aurait lieu en même temps! Je ne puis répondre qu'en disant : En vérité, c'est ainsi qu'il en est; il en est vraiment ainsi. »

Aux premiers rangs de l'école positive en Allemagne, nous trouvons M. Moleschott, professeur de physiologie à Zurich. Dans ses lettres adressées au fameux chimiste Liebig et réunies sous ce titre : *le Cercle de la Vie*, la doctrine de l'âme, de l'immortalité, de la liberté humaine, l'hypothèse des causes finales sont attaquées avec une éloquente vigueur. Il n'y a pour M. Moleschott d'immortel que la matière, livrée à d'incessantes transformations. Les forces ne peuvent se concevoir en dehors de la substance matérielle, et l'âme ne peut se comprendre en dehors du corps. Une force sans agent matériel qui la supporte est une représentation absolument dénuée de réalité, une conception abstraite et privée de sens. « Pour défendre, dit-il, l'existence de la force vitale, on s'appuie sur ce que nous ne pouvons produire ni animal ni plante; mais sommes-nous donc en état d'engendrer à notre gré tout minéral composé, alors même que nous en connaissons parfaitement la composition? Et pourtant qui attribue à la montagne une force vitale? » Toute la science de la vie n'est plus qu'une extension de la chimie et de la physique, la pensée se réduit à un mouvement de la matière cérébrale, comme le son résulte du mouvement de l'air, la lumière de celui de l'éther. Nous sommes plongés dans une mer de substances en mouvement, et nous ne sommes nous-mêmes qu'un flot parmi les flots de cet océan infini. Quant à notre volonté, elle est la conséquence nécessaire de tous les mouvemens qui nous sollicitent, et, comme la planète est fixée à son orbite, elle se lie invinciblement à une loi naturelle et générale. « Si un homme d'état, écrit l'impitoyable écrivain, ou plus vraisemblablement quelque savant de cabinet nous opposait que quiconque nie la liberté de la volonté ne peut conquérir la liberté, je répondrais que celui-là est libre qui a acquis la conscience où se trouve son être vis-à-vis de la nature, des rapports de son existence, de ses besoins, de ses désirs et de ses exigences, des limites et de la portée de son activité. »

Il y a bien d'autres noms à citer encore après ceux de Vogt et de Moleschott, pour montrer avec quelle énergie l'Allemagne réagit en ce moment contre les doctrines métaphysiques dont elle s'était enivrée pendant la première moitié de ce siècle. Le dogme fondamental de la nouvelle école, c'est qu'il n'y a point de force sans substance. Il n'y a de réel, d'éternel que la substance, que l'atome. Écoutez M. Dubois-Raymond, l'habile physiologiste de Berlin. « Matière et force se complètent l'une par l'autre et se supposent réciproquement; isolées, elles n'ont aucune consistance, » écrit-il dans la préface de son grand ouvrage sur *l'Électricité animale*. M. Hermann Burmeister, professeur à Halle et zoologiste éminent, affirme comme Vogt, comme Moleschott, que l'âme n'est qu'une résultante de forces inhérentes à des substances réunies dans un organisme ani-

mal éphémère. M. Büchner, professeur à Tubingue, a, dans ses livres intitulés *Force et Matière* et *Esprit et Nature*, ramené le matérialisme moderne à l'antique théorie atomistique. « L'atome, ou la plus petite partie indivisible et fondamentale de la matière, est le dieu auquel toute existence, la plus infime comme la plus élevée, est redevable de l'existence. Existant de toute éternité, l'atome prend part, dans une évolution éternelle et sans trève, aujourd'hui à cette formation, demain à cette autre, et il reste identique à lui-même au milieu de toutes ces transformations, toujours le même, immuable. Le même atome qui aida jadis à former la pierre, l'air, l'eau, forme aujourd'hui une partie de ton corps, et prendra peut-être part dans un moment au travail intellectuel le plus compliqué, pour quitter ensuite son théâtre d'activité, rentrer dans la circulation permanente de l'échange matériel et suivre les voies les plus diverses. Ne reconnais-tu pas ici quelque chose qui est partout condition et cause de toutes choses, sans quoi ni la forme, ni la pensée, ni le corps, ni l'esprit, ni en général aucune existence ne serait possible, et qui par conséquent, dans l'éternelle métamorphose de tous les phénomènes, est seule digne du nom de principe? Cette chose unique est l'atome ou la substance! »

Dans ce concert de voix qui célèbrent en Allemagne la substance matérielle se rencontrent toutefois des discordances : l'idéalisme conserve encore des adeptes et d'éloquens défenseurs. Je n'en voudrais d'autre preuve que la popularité posthume qui s'attache au nom et aux œuvres de Schopenhauer. Ce philosophe éminent, qui toute sa vie ne put briser le cercle d'indifférence et d'oubli où s'aigrissait son génie, trouve aujourd'hui des admirateurs passionnés. Il séduit par la profondeur et l'originalité des vues, par la vigueur de son style et jusque par cette tristesse amère et hautaine qui de l'idéalisme l'a poussé jusqu'au quiétisme ou plutôt jusqu'au *nirvâna* bouddhique. Schopenhauer débute par le scepticisme absolu de Kant et frappe de suspicion la réalité du monde extérieur et des apparences éphémères. Comment sort-il du doute? Ce n'est pas à la façon de Descartes, en disant : « Je pense, donc je suis. » C'est en faisant appel à la volonté. Sa formule est : « Je suis, parce que je veux être. » La volonté est la force maîtresse du monde, consciente dans l'homme, inconsciente dans la nature; c'est l'activité qui crée tous les phénomènes, aussi bien intellectuels que matériels. « Le corps, écrit Schopenhauer dans son principal ouvrage, intitulé *le Monde en tant que volonté et représentation*, n'est pas autre chose que la volonté se traduisant visiblement, la volonté objectivée. » C'est par elle que s'explique notre foi à l'immortalité. Si nous ne voulions pas vivre demain, nous ne pourrions vivre aujourd'hui; mais vouloir vivre demain, n'est-ce pas vouloir vivre toujours?

Comme la volonté est la chose en soi, la substance interne, l'essence du monde, comme d'autre part la vie, le monde visible, le phénomène n'est que le miroir de la volonté, le philosophe allemand en conclut que la vie accompagnera la volonté aussi invinciblement, aussi inséparablement que l'ombre suit le corps. Pour vivre toujours, il n'est besoin que de le vouloir. Il ne prononce pas avec hésitation le fameux *to be or not to be*, il croit fermement qu'il ne dépend que de lui de prolonger le mariage de la volonté à une forme qui en soit l'instrument. Mais quoi ! si ce mariage n'était pas heureux, si cette immortalité n'était qu'une chaîne, si rien ne pouvait la briser, pas même le suicide, parce que celui-ci ne frappe que le corps, que nous resterait-il à faire, sinon à tuer en nous-mêmes la volonté de vivre? Vous tous qui êtes fatigués de l'ironie du destin, des labeurs mesquins de la vie quotidienne, blessés dans vos espérances, vos désirs, cherchez l'oubli de vous-même, sacrifiez votre individualité, plongez-vous dans le fleuve Léthé du renoncement. « Ainsi, dit Schopenhauer, dans la contemplation de la vie et de la pratique des saints, nous reconnaissons la sombre impression de ce néant qui flotte, comme dernier but, derrière toute vertu et toute sainteté, et que nous craignons de dissiper, de même que les enfans ont peur des ténèbres. Je le confesse volontiers, ce qui reste après la destruction complète de la volonté semble, à tous ceux qui sont encore pleins de la volonté de vivre, un pur néant; mais à l'inverse aussi, pour ceux chez lesquels la volonté s'est détournée d'elle-même et s'est niée, tout ce monde si réel, ce monde avec tous ses soleils et ses voies lactées, n'est plus à son tour que néant. » Ainsi cette philosophie, qui assoit sa base sur la volonté, a pour couronnement la destruction même de la volonté. L'œuvre de Schopenhauer, si riche en détails, en aperçus profonds, ressemble à un palais bâti sur le bord de la mer; on admire les somptueuses façades, les longs portiques, on se promène dans les allées bien dessinées, parmi les massifs de verdure; mais bientôt on arrive sur la plage où l'océan ouvre ses abîmes et murmure ce chant monotone qui invite la pensée à l'éternel repos.

Nous avons opposé Schopenhauer aux matérialistes allemands contemporains; mais l'école animiste compte d'autres représentans au-delà du Rhin. M. Hermann Fichte, le fils du célèbre philosophe, a cherché à rajeunir l'animisme dans son *Anthropologie;* il reconnaît à l'âme une existence réelle et individuelle. Dans son système, chaque âme particulière organise elle-même le corps qui lui est approprié; ce dernier n'est pas, comme dans la doctrine de Schopenhauer, une volonté objectivée, c'est une âme manifestée dans le temps et dans l'espace. L'âme serait donc étendue? Oui et non, car si elle n'est pas limitée géométriquement par le corps, elle a cepen-

dant une demeure propre, ce que M. Fichte nomme un *corps intérieur* (*innerer Leib*), doué de la vertu organisatrice et passant par des évolutions successives depuis la naissance jusqu'à la mort. C'est là l'idée neuve, mais étrange et difficile à saisir, de l'*Anthropologie*. Le corps intérieur, ce lien mystique entre le corps et l'âme, n'est-ce pas sous un autre nom l'*archée* de van Helmont?

Parmi les physiologistes allemands qui se rattachent aux doctrines spiritualistes, il faut encore citer Carus, le célèbre correspondant de l'Institut de France, qui fut honoré de l'amitié de Goethe. Il faut remonter jusqu'à Platon pour trouver quelque chose d'analogue à la doctrine du savant professeur, exposée systématiquement dans un livre récent, *Nature et Idée*. Comme le titre l'indique, les corps ne sont pour Carus que des idées objectives; l'âme est l'indestructible idée du corps, inconsciente en ce qui ne regarde que les transformations organiques proprement dites, consciente dans le domaine de la pensée, mais toujours principe et cause de tous les phénomènes de l'être vivant, depuis la pensée jusqu'à l'acte de la nutrition. L'âme n'est pas localisée, elle n'est point comparable à l'araignée au centre de sa toile : elle a son siége dans toutes les cellules vivantes, dans chaque monade organisée, dont chacune est en quelque sorte un résumé de l'univers.

II.

Quelle impression laisse à notre esprit l'examen de tant de systèmes? à quel point fixe peut-on s'arrêter? Un fait semble hors de conteste : c'est la nécessité de faire intervenir, pour l'explication de la vie et de la pensée, autre chose que les propriétés connues de ce qu'on appelle vulgairement la matière. Dans les corps inorganiques, les combinaisons dépendent de forces inhérentes aux substances mêmes qui se combinent; mais dans un composé vivant, la puissance qui forme et entretient les organismes ne réside pas uniquement dans les propriétés des élémens : il y a autre chose qui fait équilibre à l'affinité chimique et aux forces physiques. Quel sera cet agent nouveau? sera-t-il simple ou complexe? Le vitalisme est impuissant à définir ce principe, qu'il interpose entre le corps et l'âme. Les animistes laissent incertaine toute limite entre les phénomènes intellectuels et les phénomènes organiques, et n'en montrent pas encore assez nettement tous les liens. Dans l'examen du problème de l'âme, on se place à un point de vue trop étroit, trop anthropologique. Que l'on se demande d'abord quelle est la différence capitale, essentielle, fondamentale entre le règne inorganique et le règne organisé, et la réponse à cette question fournira une méthode sûre pour explorer les phénomènes généraux du monde organisé, dont

l'homme fait partie, où il occupe la place la plus élevée, mais où il y a pourtant quelque chose à côté de lui.

Si l'on médite sur les caractères particuliers de la matière inerte et de celle qui est organisée, on saisira aisément un trait de dissemblance frappant par son universalité : la substance inorganique est indépendante du temps, la substance organique en est dépendante; elle en est, comme diraient les géomètres, une fonction, c'est-à-dire que le mouvement du temps y développe des variations continuelles. Le minéral ne change jamais, il est aujourd'hui ce qu'il était hier, ce qu'il était il y a des siècles. Sans doute des agens extérieurs chimiques et physiques peuvent l'altérer, le décomposer; mais il ne porte point en lui-même une cause d'altération, et en ce sens il n'est point une fonction du temps. Cette inertie, ce défaut de variation ôte aux objets pris dans le règne inorganique tout caractère d'individualité. Un cristal n'est point un individu : il jouit bien de formes spéciales, mais les limites n'ont ici rien de fixe et de déterminé. Ce cristal peut être considéré comme l'agrégat d'une infinité de petits cristaux semblables, je puis le décomposer à l'infini, et dans chaque partie retrouver toutes les propriétés fondamentales du tout.

L'être organisé au contraire, par cela même qu'il se modifie dans le temps, jouit d'une certaine individualité qui s'attache à l'ensemble des organismes auxquels le temps imprime des changemens; chacune de ses molécules est indestructible isolément, mais leur ensemble changeant constitue un petit monde qui est l'individu. On ne peut comprendre une variation sans une force qui la produise : toutes les variations de l'être organisé doivent donc être rapportées à des forces corrélatives; mais ces variations sont de plus d'une espèce. Prenez l'homme : s'il change d'heure en heure et d'instant en instant, c'est d'abord parce qu'il est organisé; mais il a ce caractère en commun avec tous les autres animaux et tous les végétaux. Il y a une certaine vie végétative répandue dans tout le monde, dont il prend sa part, et qui représente un certain ordre de variations dans le corps humain.

A côté de ces variations, on en observe d'autres. L'homme n'est pas attaché au sol comme la plante : il a une vie de relation et des organes qui en sont les instrumens. Les actes de sa vie animale ne sont pas arbitraires, ils sont déterminés par l'espèce à laquelle il appartient. Quelle est la force qui le tient soumis aux exigences de l'espèce et l'obligera à en perpétuer le type? C'est l'instinct. Enfin le cercle de l'activité personnelle et libre est rempli par une force qui constitue l'individualité, et qui est l'âme par excellence. L'âme de la plante ne renferme que les forces destinées au développement de

la vie végétative, l'âme de la bête contient, avec celle de la plante, des forces d'une espèce nouvelle; l'âme de l'homme renferme à la fois l'âme de la plante, l'âme de la bête, et une âme douée des plus hautes facultés intellectuelles. Je ne veux pas attacher plus d'importance qu'il ne faut à ces mots : âme de la plante, âme de la bête, si peu susceptibles d'une définition rigoureuse. Ce qu'il importe seulement de bien comprendre, c'est qu'il y a dans les forces auxquelles est soumis notre être une hiérarchie ordonnée. Stahl et les animistes vont trop loin quand ils placent les manifestations de l'âme, qui sont accompagnées de conscience, sur le même rang que la force organisatrice qui se manifeste d'après une nécessité aveugle. Les premières nous caractérisent comme individus et nous distinguent de tout le reste de la création, la seconde ne nous appartient pas en propre, et n'agit en nous que comme elle agit autour de nous. « La conscience, dit Müller, manque aux végétaux avec le système nerveux, et cependant il y a chez eux une force d'organisation agissant d'après le prototype de chaque plante. » La conscience, qui ne donne lieu à aucun produit organique et ne forme que des idées, est un résultat tardif du développement lui-même, et elle est liée à un organe dont son intégrité dépend, tandis que le premier mobile de toute organisation harmonique continue d'agir jusque sur le monstre privé d'encéphale. L'âme, en tant qu'elle n'est que la force d'organisation, se manifestant d'après des lois rationnelles, doit donc être soigneusement distinguée de l'âme qui crée les idées avec intention et conscience. Cette simple distinction n'est même pas suffisante : la psychologie ne fera vraiment de progrès qu'autant qu'elle s'efforcera de faire une analyse complète de l'âme, comme les chimistes ont fait l'analyse de la matière. Il reste à démêler dans l'homme la part de l'âme libre et consciente et la part de l'espèce, car nous ne sommes pas seulement des agens individuels, nous faisons partie d'une vaste collection d'êtres formés sur un même type, notre histoire se mêle à leur histoire, nous héritons du passé de l'humanité, et nous transmettons notre legs à l'avenir. Outre l'individu, outre l'homme, il y a en nous la bête, le végétal, et, au-dessous de tout cela encore, l'être déjà soustrait à l'inertie physique, mais encore sans forme et indéterminé.

Une pareille analyse a de quoi tenter les philosophes autant que les physiologistes : les forces qui tiennent notre être en suspens sont sans cesse en lutte; c'est à ce point de vue qu'il faut étudier les étranges phénomènes du sommeil, de la folie, de la monomanie, de la mort elle-même. Dans chacune de ces phases, l'équilibre est différent. Dans l'état de sommeil, nous ne vivons plus en quelque sorte que de la vie végétative, et peut-être encore de la vie de l'espèce,

car certains instincts de l'espèce ne sont pas endormis. Le rêve, qu'on a quelquefois regardé à tort comme l'essor le plus libre de l'âme, le rêve fuit l'abstraction et l'idéal, et s'attache principalement aux images et aux objets concrets : l'âme pensante y laisse la place à l'âme sentante. La monomanie et la folie sont en un sens le contraire du sommeil : la vie de l'espèce s'y trouve sacrifiée, tous ses besoins y sont oubliés, la sympathie qui dans l'ordre naturel s'attache aux autres membres de l'espèce est étouffée ou du moins amortie; l'individualité triomphe et cherche par tous les moyens à satisfaire son idée fixe, ou furieuse ou patiente. L'âme, en cet état de défiance, entêtée, solitaire, devient parfois si indépendante de la force organisatrice qu'elle fait volontiers le sacrifice de tous les instincts et arrive à surmonter jusqu'à l'horreur naturelle de la mort. La plupart des médecins n'en doutent plus : le suicide est presque toujours l'effet d'une monomanie. Oublieux de tout, obsédé par une idée unique qui devient tout son monde, qui borne inflexiblement tous les horizons de sa pensée, qu'il aperçoit partout comme une hydre aux têtes renaissantes, le malheureux atteint de cette sombre folie se fuit en vain lui-même et demande enfin à la mort un repos qu'il ne peut trouver nulle part. Une blessure trop vive faite aux instincts de l'espèce, surtout aux instincts affectifs, détruit aussi tout l'équilibre de l'être humain, enlève à l'individualité toute énergie, la prive même de la triste puissance de manifester, de formuler la douleur, et plonge l'homme dans cet état qu'on nomme mélancolie, tombeau où il s'enterre encore vivant. Dans la maladie qu'on nomme la *manie ratiocinante*, certains instincts de l'espèce sont dans un état complet d'aberration, tandis que l'individu conserve encore toute la faculté du jugement et du raisonnement. Si les médecins étaient des philosophes, ou si les philosophes étaient des médecins, que d'observations précieuses ne posséderions-nous pas sur tous ces étranges phénomènes! L'analyse la plus détaillée que j'en connaisse est renfermée dans *les Maladies de l'ame humaine*, ouvrage du physiologiste allemand Schubert, qui fut autrefois un des professeurs de M[me] la duchesse d'Orléans, et resta ensuite en correspondance avec cette éminente princesse. Il avait compris que la maladie, en interrompant l'équilibre des forces qui travaillent harmonieusement pendant la santé, nous éclaire infiniment sur les rapports de l'âme et du corps : c'est ainsi qu'une montre brisée laisse mieux voir le mécanisme qui la mettait en mouvement.

Au lieu de se placer de plain-pied dans l'âme comme dans un centre, on peut s'en approcher par degrés et en parcourir tous les cercles; au lieu de poser l'homme comme le sujet immédiat de la philosophie, partons du monde extérieur, inerte, livré aux forces physiques et chimiques : qu'en voyons-nous sortir? Un autre monde

où les formes s'individualisent, et dont la mobilité continuelle atteste la présence de nouveaux agens : minéraux, plantes, animaux, s'en détachent et nous apparaissent comme les degrés d'évolution de plus en plus élevés de la nature. Et l'homme? Il se montre au sommet de cette vaste série, espèce parmi les espèces, individu dans son espèce. Mais entre l'espèce et l'individu n'y aurait-il pas encore quelque chose? Entre le type humain tel qu'il peut se définir anatomiquement et ce même type tel qu'il se manifeste dans chacun de nous en tant qu'agent libre et isolé, ne reste-t-il pas une lacune? Oui sans doute, et cette lacune est comblée par l'histoire même du genre humain, car nous appartenons à des races, à des variétés humaines, et nous recevons tous l'héritage d'un long passé; nous avons, s'il est permis d'employer cette expression, une âme historique, nous sommes l'un des anneaux d'une longue chaîne. L'âme individuelle jette une note plus ou moins sonore; mais cette note entre dans l'harmonie d'un concert et se mêle à un chant qui sans cesse grandit et se développe.

Les Allemands, également épris de la métaphysique et des sciences d'érudition, ont toujours su faire à celles-ci leur part dans leurs grandes constructions philosophiques: ils ont cherché, pour employer leurs expressions favorites, l'être dans le devenir, le devenir dans l'être. Il n'est pas un seul des grands penseurs allemands de notre époque qui ne soit préoccupé de saisir le développement d'une idée rationnelle dans le mouvement de l'histoire et dans la succession des diverses civilisations qui ont pris successivement sur notre terre le sceptre de la pensée humaine. Hegel sans aucun doute a débuté par la logique, c'est-à-dire par la métaphysique; mais il s'est immédiatement occupé de chercher l'application des lois de sa logique et dans le monde de la matière et dans celui de l'esprit, c'est-à-dire dans la nature et dans l'histoire. L'avidité avec laquelle le public a dans notre pays accueilli les travaux de cette critique où l'histoire contrôle la philosophie montre que l'esprit français n'est pas aussi rebelle qu'on pourrait le croire à des considérations qu'on s'imagine parfois condamner sans appel, lorsqu'on les relègue parmi les rêveries germaniques. Quelle différence dans les temps! Au siècle dernier, on applaudissait aux spirituelles plaisanteries de Voltaire sur la Bible; aujourd'hui l'on étudie les œuvres les plus austères de l'exégèse. Le monde homérique est mieux connu de nous qu'il ne l'était des Romains, tant l'érudition a pénétré profondément dans l'étude des monumens de la civilisation grecque. En nous retournant vers le passé, nous voyons s'ouvrir de toutes parts des avenues que l'ignorance et le fanatisme religieux avaient longtemps fermées, mais au bout desquelles brillent les trésors intellectuels les plus précieux.

Si grandes que soient encore les découvertes qu'il reste à faire, il est un principe dont on peut dès à présent s'emparer : l'humanité n'a pas toujours été exactement semblable à elle-même; les idées qui constituent notre patrimoine le plus précieux ont eu leur histoire; les civilisations, qui ne sont autre chose que l'ensemble des idées dominantes à une certaine époque et dans un certain pays, n'ont pas été les copies serviles les unes des autres; la flamme de l'esprit s'est déplacée, mais en même temps elle a grandi. Cette âme historique, dont les premiers mouvemens, les manifestations les plus spontanées, demeurent encore perdus dans les ténèbres du passé, s'est développée d'âge en âge, de nation à nation; elle ne s'est jamais fixée définitivement sur une esthétique, une philosophie, une religion particulière. Heureux ceux qui peuvent assister à une de ces floraisons de l'esprit humain durant lesquelles l'art, la foi, la science, tout se renouvelle; les âmes, poussées par un vent favorable, suivent alors des rives nouvelles, et le monde semble se colorer d'une lumière plus vive. Ces beaux transports ne peuvent toujours durer, mais ils ne sont point perdus. Rien ne s'égare, rien n'est inutile. L'impulsion ici donnée se propage ailleurs, s'étend, jamais ne s'arrête. Il n'est point d'astronome qui ne porte en lui Newton. La civilisation grecque n'a pas péri, elle remplit encore tout le monde civilisé. Qui n'est païen devant la Vénus de Milo ou les médailles de la Grande-Grèce? Homère revit dans chacun de ses lecteurs. Platon n'est pas mort, il ne mourra jamais. Elle retentit encore et retentira à travers tous les siècles, cette parole grave et douce qui, dans le sermon sur la montagne, donnait des consolations aux faibles, aux simples, aux opprimés. Qui n'en est ému, comme s'il l'entendait sortir des lèvres saintes d'où elle tombait?

On peut craindre que la critique et l'érudition ne fassent dans l'homme une part trop grande à l'âme ethnologique ou historique, et ne rétrécisse trop le domaine de l'individualité. Il y a là sans aucun doute une mesure difficile à trouver; mais ce danger ne saurait nous aveugler sur l'existence dans l'âme d'un élément qui représente l'action générale de l'humanité sur chaque individu, suivant les temps, les lieux et les circonstances. Ne nions pas la liberté de l'homme, mais comprenons que la liberté elle-même ne se conçoit pas sans des luttes et des résistances, et nul effort n'est plus méritoire que celui qui s'exerce au nom d'une volonté personnelle contre la tyrannie que veulent nous imposer l'opinion, la tradition, la coutume, le bon sens, qui n'est autre chose que la raison de l'âme historique. Qui ne sait que ce sont là les forces les plus difficiles à vaincre, parce qu'elles trouvent des auxiliaires puissans en nous-mêmes? Nous voulons respirer l'air de la liberté, mais nos poumons sont accoutumés à l'atmosphère du siècle, de la nation, de la fa-

mille, d'une coterie. Le héros digne de ce nom est celui qui étouffe en lui-même, pour n'écouter que la voix de la vérité, toutes ces voix caressantes ou irritées qui lui disent de mentir, de ne pas se mettre en dehors des courans qui entraînent la multitude et conduisent aux succès faciles. Est-ce donc diminuer la part de la grandeur morale que d'avouer combien sont lourds et résistans les obstacles dont elle doit triompher? L'homme sans doute est libre; mais y a-t-il donc tant d'hommes libres? Les foules font-elles autre chose que d'obéir à cette âme collective qui parle en chacun de nous? Beaucoup même n'ont pas besoin d'écouter cette voix, et, ne réclamant aucune part dans la vie historique de l'humanité, se laissent vivre d'une vie purement animale. Les défenseurs les plus décidés de la liberté humaine ne doivent pas méconnaître cette force qui nous rive à nos contemporains et à nos aïeux par le sang, les liens physiques, les influences morales, religieuses et sociales. Nationalité, patriotisme, que sont-ils autre chose que les formes les plus nobles de cette puissance qui nous saisit dès le berceau et étouffe si souvent en nous la voix de la vérité et de la raison?

L'âme historique est, on peut le dire, l'âme humaine par excellence; les animaux n'ont pas d'histoire, et l'âme des bêtes est une âme purement spécifique. Les instincts s'y perpétuent sans s'altérer; les individus ne semblent nés que pour conserver un type et pour occuper une place dans un tableau. Quelques espèces, il est vrai, ont disparu après avoir longtemps vécu; mais ont-elles pour cela une histoire? On ne peut en dire rien d'autre, sinon qu'elles ont été et qu'elles ne sont plus. N'est-ce pas faire injure à notre dignité que de comparer le renouvellement monotone des phénomènes du règne animal au drame de l'histoire, où les races, les nations, les époques expriment des idées, des passions, des aspirations toujours nouvelles? L'âme qui parle dans l'histoire est pour ainsi dire la mer qui porte l'âme personnelle, individuelle et libre, mer qui a ses tempêtes et ses calmes, ses courans et ses écueils. Notre liberté consiste à y chercher notre chemin en prenant pour phare et pour pôle les lumières idéales de l'esprit. Que le flot nous repousse ou qu'il nous favorise, que nous avancions ou que nous reculions, notre œil doit rester fixé sur le but; notre gloire n'est pas dans le succès, mais dans l'effort.

Le problème de l'âme a de tout temps été l'objet principal de la métaphysique; mais, on le voit, il se pose aussi en face de la science, quand, s'élevant par degrés au-dessus des lois qui régissent l'ensemble du monde, elle aborde l'étude des êtres organisés, et enfin celle de l'homme et de la grande famille humaine. Une transition simple et naturelle fait passer l'esprit du monde inorganique au monde organisé, de la pierre au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal

à notre propre espèce. Toutefois la métaphysique et la science emploient des méthodes différentes : la première envisage l'âme comme un tout indivisible, comme une entité idéale qui se suffit à elle-même, et se passe du monde extérieur; la science au contraire cherche à en faire l'analyse, l'envisage sous des faces diverses, l'étudie par le dehors et dans ses rapports avec l'ensemble de la création. Il n'est pour ainsi dire aucune branche des connaissances humaines qui ne fournisse quelque élément à cette curieuse analyse : n'est-il pas temps que la métaphysique puise enfin dans les trésors accumulés par la physique, la chimie, la physiologie, la zoologie, l'ethnologie, l'histoire? Une science supérieure, générale, qui comprendrait à la fois les sciences naturelles et les sciences historiques, pourrait devenir la base solide d'une philosophie dont les doctrines, établies *à posteriori* et non préconçues comme celles de la vieille métaphysique, seraient le résumé de tous les événemens, de tous les rapports, de toutes les lois dont ce monde est l'expression à la fois permanente et éphémère, toujours ancienne et toujours nouvelle.

Sans doute une pareille science restera toujours inachevée; mais quelle doctrine pourrait tenir l'esprit humain au repos? Accuser l'érudition et la science de ne fournir que des solutions incomplètes, c'est un reproche qu'on peut aisément retourner contre la philosophie spéculative : combien n'a-t-elle pas déjà élevé d'édifices qu'elle déclarait immortels et dont nous n'apercevons plus que les ruines! Au lieu de flotter sans cesse entre les systèmes les plus opposés, depuis le matérialisme le plus brutal jusqu'à l'idéalisme le plus insaisissable, qu'elle s'allie de bonne foi à la science et assoie enfin les croyances humaines, non sur une certitude absolue (elle n'est pas à notre portée), mais sur une certitude relative, appuyée sur un ensemble de lois de plus en plus compréhensives. Des tentatives récentes, comme celles de M. Tissot, un philosophe qui cherche des secours dans la science, de M. Carus, un physiologiste qui essaie de fonder une métaphysique, montrent que des esprits distingués sont tout prêts à signer cette alliance. Des deux parts, on y trouvera des avantages : la science ne perd rien de sa rigueur quand elle assigne à ses recherches un but élevé et général; la philosophie éclaire le problème de l'âme, quand elle demande à la physiologie pourquoi les phénomènes de la vie ne peuvent s'expliquer par le simple jeu des forces physiques et chimiques, à la zoologie quelle est la nature de l'instinct, à la médecine quel rôle appartient au corps dans les maladies de l'âme, à l'âme dans celles du corps; quand elle interroge l'ethnologie afin d'apprendre en quoi les races diffèrent les unes des autres, l'histoire et l'érudition pour

savoir de quelle façon les idées ont pris naissance et se sont développées dans le monde et la succession des temps.

La véritable analyse de l'âme n'est-elle pas toute dans une semblable étude? N'y a-t-il pas un principe immatériel en action dans le *cosmos*, dans la plante, dans la bête, dans l'homme? Comme des cercles de plus en plus étroits convergent vers un centre commun, ainsi toutes les forces que nous voyons en jeu dans le monde, sur la terre, dans les groupes des êtres organisés, se concentrent dans l'âme humaine comme dans un foyer. Il y a en nous plusieurs idées qui nous déterminent, l'une comme être organisé, l'autre comme animal, une autre comme homme; ces idées ont une résultante unique, qui n'est autre que l'âme. C'est ce qu'ont bien compris les animistes; seulement l'âme, telle qu'ils la définissent, possède toutes ces idées en propre, elle les crée, elle tire tout de son propre fonds. L'âme de Stahl bâtit jusqu'à ses organes, donne au corps la forme qui fixe le genre et l'espèce. Résoudre la question de l'âme dans ces termes, c'est trop sacrifier le général à l'individuel et méconnaître l'essence du principe idéal répandu dans le monde. Tout ce qui dans l'univers infini est une fonction du temps, tout ce qui a une histoire ne peut être que le développement extérieur d'une loi, d'une idée divine : exclu de l'infini dans le temps, ce qui revêt une forme ou une vie passagère y rentre par la pensée. L'espèce animale est éphémère, elle a un début et une fin; elle pense ses propres lois dans ce que nous appelons l'instinct. Cette conscience collective se retrouve dans l'homme en tant qu'il appartient à une espèce animale particulière; mais ne sent-on pas aisément que cette force spécifique, répartie entre des millions d'individus, n'appartient pas en propre à l'âme, comme le prétendent les stahliens? C'est quelque chose qui s'impose à nous et nous vient du dehors. Comment appeler cet autre sentiment qui nous anime en notre simple qualité d'êtres vivans, appartenant à la création organique de notre planète, création qui a eu son commencement et qui aura sa fin? Il ne faut rien dédaigner dans notre être intérieur : si ces manifestations sourdes et obscures de la vie n'éveillent pas en nous le phénomène de la conscience, elles n'en sont pas moins nécessaires; elles sont la base, le fondement sur lesquels l'esprit personnel et libre élève son édifice hardi.

Il n'y a pourtant pas de doute que l'attention du penseur se portera toujours avec prédilection sur cette partie de nous-mêmes qui nous rattache directement à la vie de l'humanité et sur celle qui limite la libre personnalité, sur l'âme historique et sur ce que j'appellerai l'âme individuelle. Comment s'en étonner? C'est dans ce domaine que s'agitent nos intérêts les plus chers et les plus pressans; la cu-

riosité y devient de l'émotion, le doute de l'inquiétude. Nous cherchons le redoutable secret de notre sort en remontant le flot de l'histoire et en descendant dans les abîmes de notre propre pensée. Nous sentons que toute notre grandeur est dans la raison et dans la liberté. Les triomphes du génie, le noble spectacle du droit en lutte contre la force, les élans et les transports de l'âme religieuse, le drame humain en un mot, voilà ce qui enchaînera toujours le plus fortement notre esprit; mais dans son silence et sa majesté le monde a aussi quelque chose à nous apprendre. Sous les innombrables spectacles qu'il nous montre, nous trouvons aussi une pensée. Pour nous bien comprendre nous-mêmes, il faut que nous comprenions également ce qui est hors de nous. Quand nous avons reconnu ou du moins deviné les lois, les idées divines auxquelles les corps servent d'expression, nous pouvons porter un regard plus fermé sur notre destinée et notre avenir. Nous devons reconnaître l'immortalité de notre substance matérielle, parce qu'aucune des molécules qui la composent ne peut périr; mais nous savons que ces élémens, aujourd'hui réunis dans le microcosme humain, doivent se dissocier et retomber dans l'inertie inorganique. Immortels dans notre chair, nous le sommes également dans notre âme, parce que chacune des idées qu'elle résume émane de la pensée divine. La création organique peut disparaître sur notre planète glacée par le refroidissement, l'espèce peut être anéantie et succomber dans sa lutte contre d'autres espèces, des peuples ont péri sans laisser d'histoire, les individus succombent par milliers chaque jour; mais une pensée se développe à travers ces événemens : Dieu vit dans le temps, dans la création, dans l'histoire, dans l'homme. Ce qui en nous est divin ne peut périr; notre individualité seule, c'est-à-dire notre forme passagère, doit s'évanouir. Le vase se brisera, mais le parfum qu'il recèle conservera toute sa force. Nous rêvons, nous désirons ardemment l'immortalité sous notre figure actuelle, parce que notre imagination, enchaînée par les sens, est impuissante à la concevoir autrement. Cette soif de l'infini est le plus beau privilége de notre nature. Sans doute il est inutile de chercher à pénétrer les mystères de l'avenir; nous ne saurons jamais rien sur ce monde d'où, comme dit le poète anglais, nul voyageur n'est jamais revenu. Étudions-nous toutefois dans le présent, analysons notre âme, comprenons nos devoirs envers la création animée, envers notre espèce, notre temps, notre pays et envers nous-mêmes. Notre tâche achevée, nous n'aurons plus, suivant une expression restée grande dans sa banalité apparente, qu'à remettre notre âme à Dieu.

AUGUSTE LAUGEL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août 1861.

Il nous faut décidément renoncer à l'espoir de plaire jamais à certains apologistes officieux du gouvernement. Nous avons été transformés en impardonnables pessimistes pour avoir défini sans nous mettre en colère un trait saillant de la situation actuelle. Notre crime est d'avoir été frappés du contraste qui dans cette situation sépare la France des autres grands états. Ceux-ci sont presque tous affaiblis par des déchiremens intérieurs; leur avenir est un problème redoutable posé par les divisions intestines qui les tourmentent et les paralysent dans le présent. Nous au contraire, nous avons tous les attributs de la force; nous sommes une puissance ramassée sur elle-même. Notre unité, en face des antagonismes nationaux qui divisent d'autres états, semble doubler notre pouvoir. Il est permis peut-être à un grand peuple de s'arrêter un moment avec satisfaction devant le spectacle de sa supériorité relative sur les autres peuples; il y a plus de patriotisme que d'égoïsme à se complaire un instant dans la conscience de la force de son pays. Nous nous sommes laissés aller tant soit peu à cet entraînement, et d'intelligens adversaires n'auraient pas dû être fâchés de nous surprendre dans cette effusion passagère. Il est vrai que, tout en prenant acte à notre guise de la prééminence dont la France jouit à l'égard du continent grâce à l'admirable cohésion de ses ressources et de ses forces, nous avons combattu ce mouvement d'orgueil en nous rappelant qu'il n'est plus permis aujourd'hui à une nation de se féliciter de l'affaiblissement moral et matériel de ses rivales. Il n'est plus pardonnable en effet d'ignorer que la vraie grandeur n'est point au prix de l'abaissement des autres, mais est attachée au contraire à l'élévation du niveau général, au commun effort, à l'émulation généreuse par laquelle tous s'élèvent à la fois. La vie morale des peuples, comme leur vie matérielle, se ressent aujourd'hui plus vivement que jamais de cette solidarité. Au point de vue matériel, cette mutuelle dépendance est assez manifeste : les intérêts de finance, de commerce, d'in-

dustrie éprouvent, au sein même des états les plus favorisés, le contre-coup des souffrances auxquelles les intérêts analogues sont en proie au sein des pays minés par les infirmités et les perturbations politiques. Dans le domaine moral, la contagion du mal et la réciprocité d'action ne sont pas moins promptes et efficaces. Il est donc salutaire de ne point oublier, lorsque l'on considère les embarras des autres peuples, que la France, malgré les avantages de sa position présente, n'est pas à l'abri de l'influence fâcheuse et générale que ces crises particulières peuvent exercer au-delà des pays qu'elles troublent. Une vue plus pénétrante, plus ferme et plus juste, devrait même porter la France à aller plus loin et à se demander sérieusement si elle ne peut pas beaucoup, par l'influence morale de son exemple, pour apaiser les désordres qui l'entourent et indirectement la menacent, et si cette façon d'exercer son influence ne serait pas pour elle le plus sûr moyen de se préserver des dangers auxquels l'expose l'état présent du monde.

La France exerce sur les peuples une double action : elle agit sur eux par ses exemples et par les craintes qu'elle leur inspire. Il n'y a nulle vanité de notre part à le dire, et en l'affirmant nous n'encourrons aucun démenti de la part de ceux qui se montrent le plus jaloux de notre ascendant : nous ne pouvons faire un mouvement sans que tout le monde nous imite. Nous avons donné un développement grandiose à nos ressources militaires, et nous avons depuis quelques années fait des guerres qui ne nous étaient point imposées par la nécessité. Qu'est-il arrivé? Les préoccupations guerrières ont pris la première place dans la vie des autres peuples. Grands et petits nous singent. Si l'Allemagne, avec ses lenteurs et ses ambages, s'applique à organiser le contingent et le commandement fédéral, si dans ce travail elle laisse échapper de bizarres paroles, si par exemple, comme cela vient d'arriver au parlement wurtembergeois, le général Miller, ministre de la guerre, ayant à expliquer les vues des états secondaires réunis l'an dernier dans la conférence de Wurtzbourg, déclare que ces états ont voulu arranger les choses de telle façon qu'ils puissent, en cas de péril, mettre 200,000 hommes sur le Rhin en attendant que la Prusse et l'Autriche parviennent à s'entendre, avouons que c'est nous qui en sommes cause. Si les *gentlemen* et les bourgeois d'Angleterre sont devenus des soldats amateurs, si lord Palmerston leur décerne ses plus spirituelles flatteries, s'il présente une portion d'entre eux comme valant des soldats de ligne, s'il voit en eux ce bouclier que l'Angleterre ne doit point déposer même en nous tendant la main, interrogeons-nous : n'est-il pas vrai que c'est nous qui involontairement avons suscité les volontaires anglais? Jusqu'où ne s'est pas étendu ce choléra guerrier? N'a-t-il pas traversé les mers? Certes il y avait des causes profondes de déchirement entre le nord et le sud des États-Unis. Le moraliste politique oserait-il cependant affirmer que la manie guerrière qui a éclaté en Europe n'est pour rien dans la passion malheureuse pour ces jeux de soldats qui s'est emparée des deux fractions de l'Union améri-

caine? D'où est venue à ces planteurs et à ces négocians la singulière vanité de se faire zouaves, et qui dira quelle part on doit faire à cette vanité parmi les causes de la guerre civile?

La France n'a pas le seul privilége d'inspirer aux autres une rage d'imitation: elle fait trembler ses voisins. Ce sentiment d'appréhension qu'elle inspire varie, il faut le reconnaître, suivant la forme qu'elle donne à son gouvernement. On ne ressent cette terreur maladive à notre endroit que lorsqu'on nous croit capables d'employer à l'improviste notre force d'agression. On se défie surtout de nous quand on suppose que nous pouvons avoir une politique secrète, et lorsque la nature de nos institutions n'amène pas le grand jour de la publicité et de la discussion sur nos desseins et sur nos mouvemens. Or quels sont les effets de cette défiance timorée qui s'attache à nous, et dont il faut bien reconnaître la réalité, quelque injuste ou puérile qu'elle puisse parfois nous paraître? Ces effets sont graves au point de vue politique, au point de vue économique, au point de vue du progrès social des diverses nations. La sagesse la plus ordinaire indique que les relations internationales sont exposées à d'incessans dangers, lorsqu'elles sont corrompues par le soupçon et par la crainte. L'observation la moins attentive nous montre dans les budgets de tous les états l'enflure funeste des dépenses militaires, dépenses destructives des capitaux qu'elles absorbent, et dont l'exagération enlève chaque année des sommes considérables au capital général, au véritable fonds commun qui fait vivre et qui remunère le travail. Tout ce qui est donné par surcroît, en fait d'application intellectuelle, d'énergie morale et de capitaux, aux préoccupations militaires étant un détournement opéré au préjudice des grands facteurs du travail, on voit quelle doit être la conséquence au point de vue social. Le mouvement par lequel s'élèvent les classes inférieures de l'humanité est au moins ralenti, s'il n'est même exposé à s'arrêter. Mais quelle que soit l'importance de ces conséquences, nous n'avons point en ce moment l'intention de les analyser; nous nous bornerons aujourd'hui à en signaler une seule, qui se rapporte plus particulièrement à l'état présent de l'Europe.

A l'exception des nations occidentales, toute l'Europe est travaillée par ce que l'on appelle la question des nationalités. Nous ne sommes point disposés, on le sait de reste, à déprécier la question des nationalités, à traiter dédaigneusement les griefs et les plaintes des peuples qui ne sont point en possession de leurs droits légitimes. Il y a deux moyens possibles de résoudre les questions de nationalité : l'esprit de transaction ou la force. Pour notre compte, nous préférons hautement le moyen des transactions à l'emploi de la force. Les transactions seules font les conquêtes solides. La force au contraire est une arme qui se retourne toujours en définitive contre les nationalités. La raison en est simple : le recours à la violence entraîne des guerres générales; la guerre place dans la délimitation des états les raisons stratégiques au-dessus de toutes les autres considérations. L'on aura beau faire : après une guerre générale provoquée par les questions de nationa-

lité, c'est la géographie militaire qui dictera toujours les conditions qui devront mettre fin à la lutte. Au point donc où en est maintenant en Europe la question des nationalités, nous croyons que la France peut exercer une influence décisive sur le choix de la solution qui prévaudra. Il dépend d'elle peut-être de faire dominer l'esprit de transaction, ou de laisser aller les choses à ces extrémités où le recours à la violence devient inévitable. Or, pour exercer l'action bienfaisante pour les autres, bienfaisante pour elle-même, que nous lui attribuons, la France n'a point à s'immiscer dans les querelles des peuples ou à exciter les ombrages des gouvernemens étrangers : il lui suffira d'agir sur elle-même pour agir sur les autres. Si l'état de choses actuel dure indéfiniment, si la France peut demeurer suspecte d'avoir une politique secrète, si la défiance et la manie des armemens continuent à dominer les gouvernemens européens, il ne nous semble pas probable que le grand débat des nationalités se calme : il tendra de jour en jour à devenir plus irritant. Comment en serait-il autrement? La crainte et l'espoir de voir éclater une conflagration générale encourageront à la fois à l'obstination les gouvernemens et les peuples. Les gouvernemens craindront de faire des sacrifices funestes aux conditions vitales de leur existence; les peuples, espérant tout obtenir d'une perturbation européenne, ne voudront rien relâcher de leurs exigences. La perspective est plus douloureuse encore, si l'on songe que les gouvernemens accusés de faire violence aux nationalités qui se plaignent ne seront point seuls dans cette lutte, qu'ils y seront soutenus, eux aussi, par les prétentions et la fierté des nations dominantes qu'ils représentent, et que tout peut finir par des guerres de races. Que l'on réfléchisse à l'autre hypothèse. Supposez que les gouvernemens menacés fussent guéris de la crainte d'avoir à soutenir une guerre européenne, crainte qui seule peut justifier leurs armemens et leurs résistances aux vœux légitimes des nationalités; supposez que celles-ci dussent renoncer à se servir, comme d'une arme, de cette propre crainte de leurs gouvernemens : la voie des transactions, demeurant seule ouverte, serait bientôt parcourue, et les adversaires y pourraient trouver des positions profitables pour le présent et fécondes pour l'avenir. La liberté franchement introduite dans les institutions intérieures de la France, le couronnement promis de l'édifice véritablement accompli, seraient la pacification efficace et immédiate de l'Europe.

On nous trouve peut-être chimériques; mais s'il est vrai qu'il importe que le monde sorte le plus tôt possible des incertitudes, des obscurités, des anxiétés où il s'énerve, qu'on veuille bien nous indiquer une diversion plus puissante et plus salutaire que celle que nous appelons de nos vœux. En tout cas, notre chimère n'offense point la gloire extérieure de la France, puisque c'est d'elle-même, d'un acte de son initiative, que nous attendons le coup de théâtre qui pourrait rendre à tous une sécurité durable. Elle ne blesse pas davantage nos intérêts intérieurs : que demandons-nous à notre pays? De pratiquer la charité bien ordonnée, celle qui commence par soi-

même, convaincus que le plus grand service que la France puisse rendre aujourd'hui aux autres peuples, c'est de se restituer à elle-même les plus larges libertés politiques.

On dit que le pays est devenu indifférent aux libertés publiques. En est-on bien sûr? Il serait difficile d'affirmer quoi que ce soit sur la pensée intime du pays en matière de libertés, alors qu'on ne possède pas complétement la liberté essentielle, celle qui unit d'un lien collectif toutes les autres, celle qui en est la réalisation la plus complète, puisqu'elle leur donne le mouvement et la parole, la liberté de la presse. Quelle que soit au surplus l'action de la pensée libérale sur la France, il faut bien que l'idée et le mot de liberté aient conservé chez nous une grande puissance, puisque des orateurs très peu prodigues d'encouragemens libéraux les ont sans cesse à la bouche, semblables à ces prophètes de l'ancienne loi que Dieu contraignait à prononcer malgré eux des paroles dont apparemment ils ne comprenaient ou ne goûtaient pas toujours le sens. Que sont les harangues prononcées par MM. de Morny et de La Guéronnière à l'ouverture de leurs conseils-généraux, sinon des discours sur la liberté? Malgré l'incorrection de leurs doctrines, qu'il nous soit permis de les remercier, puisqu'ils rendent au moins à la liberté le service d'en ramener le beau nom dans la controverse. Aussi ne voulons-nous point traiter avec sévérité la méprise qu'a commise M. de Morny en déclarant les libertés octroyées préférables aux libertés contractuelles, et en rangeant parmi les libertés d'octroi les développemens donnés par le décret du 24 novembre à la publicité des discussions du sénat et du corps législatif. M. de Morny, malgré tout son esprit, manque peut-être un peu d'esprit philosophique : la distinction qui existe entre le fait et le droit a échappé à sa sagacité d'homme pratique. On lui a reproché trop durement son mot de *libertés octroyées,* expression malheureuse en effet qui eût été mieux à sa place dans la bouche de M. Ravez, le président *in the blue ribbon* des chambres des députés de Louis XVIII et de Charles X. C'est à l'idée surtout qu'il fallait s'en prendre. Le régime actuel est sorti d'un plébiscite. L'empereur a fait la constitution en vertu d'une délégation de la souveraineté populaire. Il règne par la volonté du peuple. L'empire est une monarchie consentie. Il n'est pas admissible que le fondé de pouvoirs octroie à son mandant les pouvoirs qu'il a reçus de lui. Les principes de 89 sont une des conditions du contrat, et toutes les libertés politiques, même celles dont la jouissance est momentanément interrompue pour nous, sont comprises dans les principes de 89. L'empereur a fait de l'achèvement promis de ces libertés l'objet d'une métaphore fameuse qui consacre nos droits en soutenant nos patientes espérances. En fait de libertés, quelles que puissent être les apparences au point de vue pratique, il peut y avoir revendication, restitution, reprise : il ne saurait en France être question d'octroi. Voilà pour la cause libérale française, sous l'empire de la constitution actuelle, le point de droit que M. de Morny, trahi par sa pensée, a semblé méconnaître : inadvertance sans importance, dont il ne

restera que le souvenir assez piquant d'une théorie de la restauration définitivement renversée par la révolution de 1830, et qui, malgré cet échec, a eu la bonne fortune d'errer un instant en 1861 sur les lèvres du président du corps législatif de l'empire.

Nous avons dit notre pensée sur une des raisons qui empêcheront peut-être les nationalités souffrantes de l'Europe orientale d'entrer en arrangement avec leurs gouvernemens; mais l'irritation de ces peuples a des causes particulières, nous le reconnaissons, dont il n'est point au pouvoir d'étrangers bienveillans d'atténuer les effets. Nous entendons parler ici de la Hongrie et de la Pologne. Le spectacle de ce qui se passe dans ces deux pays suggère plusieurs réflexions générales et des conclusions qui devraient être acquises à l'expérience des gouvernemens civilisés. En voyant l'énergie patiente avec laquelle les sentimens nationaux se manifestent dans la Pologne et la Hongrie, on est frappé de l'impuissance, par conséquent de l'inutilité, ou pour mieux dire du danger funeste des systèmes de compression. La Pologne pendant trente ans, la Hongrie pendant douze ans, ont été soumises à la plus écrasante tyrannie. Les manifestations de la pensée étaient étouffées chez ces deux peuples. On ne laissait pas sortir un mot qui pût trahir ce qui se passait dans leur cœur. Pendant ces longues années, les sectateurs du principe d'autorité, les pédans et les frivoles, ont eu de quoi triompher. Le bâillon y mettant bon ordre, voilà des peuples dont on n'entendait pas le moindre soupir. Y a-t-il encore une Hongrie? y a-t-il eu une Pologne? Le despotisme avait pu par momens croire qu'il avait achevé son œuvre. Quelque chose est déplacé en Europe : un choc extérieur atteint les gouvernemens oppresseurs, et voilà que les deux peuples reparaissent, affaiblis matériellement par une longue infortune, mais moralement trempés par l'éducation de la douleur et doués d'une vitalité opiniâtre. Ainsi l'on a tout employé, la soldatesque lancée contre les foules, les supplices, les proscriptions, les prisons, l'exil, tout l'art de la police à intercepter l'électricité de la pensée humaine, et l'on s'aperçoit que l'on n'a rien fait, que l'on n'a pas déraciné un juste grief, que l'on n'a pas détruit un souvenir ou une espérance; on se retrouve en présence de la même Pologne et de la même Hongrie que l'on avait voulu altérer, disloquer, défigurer par la force. Ne peut-on pas demander, devant ces miracles de résurrection, à quoi servent donc les résistances et les compressions implacables des gouvernemens? La faiblesse, la vanité du pouvoir absolu, n'éclatent-elles point dans de tels faits? N'est-il pas visible que tout pouvoir despotique est atteint, malgré l'apparence et l'ostentation de la force, d'une incurable débilité? Ne sera-t-il pas démontré enfin que c'est une inepte insolence que de vouloir gouverner les peuples sans leur participation et contre leur volonté, et qu'il n'y a d'états forts que ceux où le pouvoir est l'émanation continue et sincère de l'opinion publique?

C'est surtout la Russie et l'Autriche, pour lesquelles la leçon de l'expérience est toute fraîche, qui en devraient faire leur profit dans les difficiles

circonstances qu'elles traversent. Les gouvernemens de ces deux pays ne peuvent plus aujourd'hui se méprendre sur l'inefficacité et les dangers du système de violence qui a conduit les choses au point où nous les voyons. La Pologne comprimée n'est point une force pour la Russie, la Hongrie gouvernée contrairement à sa constitution historique est une cause d'affaiblissement et de ruine pour l'Autriche. A Pétersbourg comme à Vienne, ces faits reconnus devraient devenir le point de départ de politiques nouvelles. En même temps que l'on est amené à constater les conséquences funestes des vieux systèmes, on devrait, à Vienne et à Pétersbourg, se pénétrer d'un sentiment de justice qui serait seul capable de ramener à des idées de conciliation les populations désaffectionnées. Il faudrait savoir supporter sans colère les défiances de ces populations, défiances excitées par tant d'années de mauvais traitemens, et qui ne peuvent s'effacer en un jour. La longanimité, la tolérance, la patience, sont non-seulement le devoir, mais l'intérêt des gouvernemens de Russie et d'Autriche dans leur conduite envers la Pologne et la Hongrie. L'empereur Alexandre semble décidé à faire aux Polonais des concessions importantes. Il est certain pourtant que ces concessions ne satisferont point les Polonais : si le gouvernement russe veut arriver à une conciliation, il ne devra ni s'étonner ni s'indigner de l'opposition que rencontreront ses bonnes intentions. Il est des temps où il importe aux gouvernemens de savoir supporter les conséquences des fautes qu'ils ont antérieurement commises, et ce n'est qu'à ce prix qu'ils peuvent, s'il en est temps encore, regagner la confiance des peuples. Nous croyons que la réconciliation de la Hongrie avec le gouvernement autrichien présentait moins de difficultés au fond que l'apaisement de la Pologne. Il ne semble pas en effet que la majorité des Hongrois veuille réellement séparer les destinées de leur pays de celles de l'empire autrichien.

Peut-être le cabinet de Vienne eût-il dû moins chicaner sur les questions de légalité constitutionnelle; peut-être si l'empereur, faisant bon marché des vétilles légales, se fût adressé avec cordialité aux sentimens généreux de la Hongrie, la transaction eût été facile à conclure. La question entre l'empereur d'Autriche et la Hongrie est celle des libertés contractuelles et des libertés d'octroi que le président de notre corps législatif a évoquée par hasard chez nous il y a peu de jours. Les Hongrois n'acceptent pas la constitution du 20 octobre, parce qu'elle est octroyée; leur éloquent organe, M. Deak, ne partage point l'opinion de M. de Morny; il préfère avec ses compatriotes le droit contractuel et historique aux concessions bénévoles de la couronne; nanti d'un titre ancien et bilatéral, il ne veut pas l'échanger contre un titre nouveau, dans lequel la couronne s'attribue un droit constituant qu'elle ne possède point en Hongrie. Pour ramener à lui la Hongrie, l'empereur n'avait peut-être qu'à reconnaître le contrat sur lequel repose la constitution hongroise, et en même temps à demander l'ouverture d'une négociation avec la diète, afin d'introduire dans la constitution les amendemens exigés par le progrès des temps et par les nécessités de l'em-

pire, dans la puissance duquel la Hongrie trouve de son côté une partie de son prestige en Europe. Il nous paraîtrait si utile à la cause libérale européenne qu'un gouvernement parlementaire pût s'établir en Autriche, que malgré les fautes commises, malgré la dissolution de la diète de Pesth, nous voudrions espérer encore que la rupture entre l'empereur d'Autriche et la Hongrie pourra être évitée. Nous croyons que l'empereur François-Joseph est entré avec sincérité dans les voies du gouvernement libéral et parlementaire; mais la droiture des intentions, si elle commande le respect, ne suffit point toujours pour atteindre au succès. Il faut souvent y joindre l'esprit et la bonhomie. Il y a des temps où il faut savoir dénouer une situation en disant que Paris vaut bien une messe. Nous souhaitons que l'empereur d'Autriche n'ait point laissé échapper une de ces occasions qui réclament l'union d'une inspiration heureuse à un véritable esprit de justice.

La Pologne et la Hongrie sont aujourd'hui les deux grandes scènes où s'engage la lutte des nationalités. Ce phénomène du réveil des revendications des franchises nationales se montre aussi dans des régions plus éloignées et moins exposées aux regards de l'Europe. Il y aurait de l'injustice à dédaigner ces petits théâtres où l'on s'agite aussi au nom du droit. Nous signalerons donc en passant le mouvement d'opinion qui se produit en Finlande. Quand la grande principauté de Finlande passa sous la suzeraineté russe, le traité de Frederikshamn, en 1809, lui garantit la conservation de ses lois et de sa constitution. Le principal organe de cette constitution, qui est la même que celle de la Suède, est la diète, composée des députés des quatre ordres. Sans cette diète, nulle réforme et nulle loi importante ne peuvent être légales. Cependant le gouvernement russe n'a pas convoqué une seule fois en cinquante ans la diète finlandaise. De là un double malheur : point de réformes dans un pays où le commerce, l'industrie, et à certains égards l'esprit public ont cependant suivi les progrès du siècle, et, s'il y a eu nécessairement quelques lois nouvelles, une violation ouverte du droit. Telle était depuis cinquante ans la situation, quand un manifeste impérial, daté du 21 mars (10 avril) 1861, institua une commission qui devait se réunir le 20 janvier 1862, avec certaines attributions administratives et le droit de préparer les lois. Les projets de cette commission, approuvés par l'empereur, devaient même avoir force de loi *jusqu'à la diète prochaine*. Les Finlandais protestent contre cette création nouvelle. Dans les villes, dans les campagnes, on signe des adresses à l'empereur. On se plaint de la commission projetée, et parce qu'elle empiéterait sur les fonctions du sénat, et parce qu'elle usurperait, en faisant des lois, les droits des états-généraux, que l'on craint, pour tout dire, de ne voir pas plus convoqués à l'avenir qu'ils ne l'ont été depuis l'annexion. Les Finlandais d'ailleurs rendent justice à l'empereur Alexandre; ils accusent surtout leur conseil de gouvernement, composé de nationaux, il est vrai, mais d'hommes imbus des erremens de l'ancien gouvernement russe, et qu'intimide la perspective d'une diète à la-

quelle ils auraient des comptes à rendre. On assure que le prince Gortchakof aurait lui-même exposé à l'empereur ses doutes sur la légalité de la mesure qui institue la commission. Les Finlandais, plus heureux que d'autres, aiment donc à compter sur la bienveillance de l'empereur; ils espèrent que leur souverain leur donnera raison contre leurs compatriotes intéressés qui composent le conseil administratif, et leur rendra enfin une constitution qu'ils ne veulent point oublier, quoiqu'aucun d'eux ne l'ait vue pratiquée depuis l'annexion de la Finlande à la Russie.

Parmi les affaires de nationalités qui défraient à peu près exclusivement la politique courante, la moins attrayante était certainement celle du Holstein, et l'on ne sera pas fâché de la voir disparaître du rôle, au moins pour quelque temps. Le Danemark a consenti à renoncer pour cette année à la part qui était imputée au Holstein sur les dépenses générales de la monarchie, part de contribution qui avait été fixée sans le consentement des états. La diète de Franfort a en conséquence sursis à l'exécution fédérale, et a pris ses vacances, qui dureront jusqu'à la fin d'octobre. D'après les dépêches qui ont été publiées, il semblerait que c'est la Prusse qui a pris l'initiative de cette transaction provisoire. Il est inutile de dire que l'opinion, pas plus en Danemark qu'en Allemagne, n'a favorablement accueilli cette demi-solution. Le Danemark a fait une excellente contenance pendant le dernier épisode de ce vieux procès : quelques Danois regrettent presque qu'il n'ait pas été procédé à l'exécution fédérale, à laquelle ils étaient prêts à faire un vigoureux accueil. Qu'ils se consolent en voyant la pénible impression que cet ajournement, on n'ose pas dire cet arrangement de la question holsteinoise a produite en Allemagne, car, bien qu'on ait peine à comprendre qu'il en soit ainsi, il n'est point d'affaire où l'amour-propre germanique soit plus vivement engagé. Les Allemands belliqueux se plaignent à tort du rôle que la Prusse aurait joué en cette circonstance. On a parlé de cette question du Holstein dans l'assemblée générale du *National Verein,* qui s'est réunie à Heidelberg. On s'y est entretenu de la Hesse-Électorale. On y a pris des résolutions en faveur du tir et de la gymnastique, et pour la création de la flotte allemande. La contribution que l'association a votée pour la flotte sera déposée entre les mains du ministre de la marine de Prusse. Le *National Verein* a motivé une de ses résolutions sur ce que « il n'y a pas en ce moment de pouvoir central en Allemagne. » Cela est peu respectueux pour la diète de Francfort. L'association unitaire allemande a commis sans doute des indiscrétions et des imprudences. Un des membres les plus libéraux de la chambre wurtembergeoise, M. Mohl, frère du représentant de Bade à la diète, a reproché vertement à l'association de se montrer trop partiale en faveur de la Prusse. Cependant, malgré les critiques méritées qu'elle a encourues, l'association a fait depuis son origine de notables progrès, et c'est une manifestation de l'opinion allemande dont il y a lieu de tenir compte. Quelques faits statistiques communiqués à l'assemblée de Heidelberg donneront une idée de l'importance de l'association.

Elle est formée de 15,000 membres, fort inégalement répartis d'ailleurs parmi les divers états de la confédération. La Prusse fournit à elle seule la moitié de ce nombre. La Bavière et le Wurtemberg y ont peu de représentans. Les Hesses, Bade et Nassau y figurent au contraire pour une grande part, si l'on compare le chiffre des membres qu'ils comptent dans l'association à la population de ces petits états.

C'est une coïncidence étrange qu'au moment où de grands états en Europe sont ébranlés ou inquiétés par les antagonismes de races qui existent dans leur sein, les États-Unis travaillent à s'approprier et à perpétuer chez eux un des maux qui inquiètent le plus douloureusement la vieille Europe. La difficulté de la Russie et de l'Autriche est de dominer sur deux nations qu'elles ont conquises par les armes, qu'elles se croient obligées de gouverner comme des pays conquis, et qu'elles sont, pour le moment du moins, hors d'état de conduire à une civilisation supérieure. Dans la phase où sont engagées maintenant les hostilités entre le nord et le sud de l'ancienne Union américaine, le gouvernement du président Lincoln se crée une tâche non moins pénible que celle qui pèse sur les gouvernemens européens dont nous venons de parler. Sans doute, si le nord eût eu une organisation militaire puissante, s'il eût pu opérer rapidement et pénétrer au cœur des états séparés, peut-être eût-il réussi à provoquer dans ces états quelque manifestation favorable au maintien de l'Union; on eût pu traiter la sécession comme l'œuvre d'un parti rebelle qui aurait dominé par la force la masse de la population demeurée loyale, et l'union se fût promptement et facilement rétablie par la défaite du parti vaincu. Aujourd'hui il est impossible de nourrir de telles illusions sur la portée et la durée de la lutte. Les sommes colossales et les énormes contingens d'hommes que le président a obtenus du congrès pour continuer la guerre annoncent assez que l'on croit à une lutte difficile, coûteuse et prolongée; mais s'il en est ainsi, comment les états du nord ne s'aperçoivent-ils pas qu'ils rendent eux-mêmes la séparation inévitable? Nous ne sommes plus au temps où il est possible de réduire par la guerre des populations aussi fières et énergiques que celles des états du sud, et où l'on peut faire la conquête de régions aussi vastes que celles qui sont occupées par ces populations. Que seraient pour l'Union les états du sud, si l'on parvenait à les conquérir? Une Irlande des mauvais jours, une Hongrie, une Pologne. Pour garder à ses flancs une pareille plaie, l'Union américaine serait obligée d'abandonner ses institutions, de s'asservir elle-même, car comment une république fédérale pourrait-elle gouverner par la force un si grand territoire et tant de millions d'hommes hostiles à sa domination? Nous ne sommes point surpris qu'en considérant l'impasse où sont arrivés les États-Unis, plusieurs personnes commencent à parler de la nécessité d'un prompt arrangement entre les deux sections de la république. Il faut prendre garde aussi au côté de cette désolante crise qui affecte les intérêts européens. La prolongation de la guerre, c'est la durée du blocus qui ferme les ports du sud, c'est la sus-

pension indéfinie du commerce pour les états du sud, c'est par conséquent le coton retenu en Amérique et l'Europe en disette de la matière première principale de son industrie. La France et l'Angleterre peuvent-elles s'exposer à une crise industrielle qui prendrait les proportions d'une crise sociale pour attendre que les états du nord rétablissent à loisir la constitution fédérale dans le sud? Les réserves de coton dont dispose l'Europe ne sont évaluées qu'à une quantité suffisante pour défrayer une consommation de cinq ou six mois. Le temps presse donc. Il est impossible qu'on ne le sente pas aux États-Unis, et c'est encore sur l'évidence de la nécessité d'une prompte solution exigée par les intérêts de l'Europe que se fondent ceux qui comptent sur un dénoûment prochain et brusque de la guerre civile. Pour notre part, nous n'aurons pas la présomption de prédire, sur ce point pas plus que sur d'autres, que c'est la logique qui aura raison.

Ce n'est pas la faute des inintelligens ennemis de l'Italie renaissante, si à ses débuts elle ne trouve pas, elle aussi, dans les provinces de Naples, sa Pologne, son Irlande, sa Hongrie. Incurable mauvaise foi de l'esprit rétrograde, qui transforme en héros d'une nationalité indépendante des voleurs de grand chemin, des soldats débandés qui fuyaient, il y a un an, devant quelques poignées de volontaires, des paysans entraînés par de tristes cupidités de spoliation agraire! Et ce sont des conservateurs qui se félicitent de la durée de ces désordres! M. le baron Ricasoli a noblement réfuté dans son manifeste ces exagérations malsaines; il a établi les différences qui interdisent d'assimiler le brigandage napolitain aux luttes malheureuses, mais héroïques, qui ont accompagné en d'autres temps et en d'autres pays des transformations politiques nécessaires. Quoi d'étonnant si le nouveau royaume n'a pas pu étouffer en un jour ces désordres? Quoi de surprenant si la présence du roi François II à Rome, si la prolongation même du pouvoir temporel que conserve nominalement la papauté, ont encouragé les malfaiteurs des provinces napolitaines et ont augmenté les difficultés du gouvernement italien? Il n'était pas même nécessaire, pour que de tels effets fussent produits, que des excitations et des subsides fussent envoyés de Rome à cette insurrection de pillards. Nous nous permettrons, sur ce point, de rectifier une des assertions du baron Ricasoli. Certes nous ne sommes pas suspects de partialité en faveur de la cour de Rome : nous n'avons pas à nous louer du traitement qu'elle a infligé au dernier numéro de la *Revue* pour un article où nous nous étions imposé comme un devoir la modération la plus attentive; cependant nous ne serons pas injustes envers la cour de Rome, et nous dirons simplement que c'est à tort qu'elle est accusée par M. Ricasoli de fomenter les expéditions qui ont été lancées sur les provinces napolitaines. Nous croyons savoir que le cardinal Antonelli voit avec une répugnance sincère les bandes formées sur le territoire romain, et qu'il transmet assez volontiers à nos autorités militaires les renseignemens que sa police lui apporte sur ces tristes entreprises. Au surplus, l'échafaudage que l'on a bâti sur les désordres napolitains ne tardera point à s'écrouler.

Des lettres de Naples, écrites par des personnes qui viennent de visiter les provinces voisines, nous apprennent qu'il n'y a là aucun danger sérieux. L'apparence seule de l'énergie suffit pour ramener les populations, plus peureuses encore qu'effarouchées. Les derniers renforts que l'on envoie au général Cialdini suffiront sans doute pour rendre le gouvernement maître de tout. Naples est gaie et animée, et il n'y a rien à craindre sur les dispositions de cette ville, qui est la plus peuplée de l'Italie, et dont la tranquillité constante pendant la dernière alerte est un témoignage qui mérite assurément d'être compté.

La pacification des provinces napolitaines est une tâche qui n'est certes point au-dessus des forces de l'Italie, et c'est une question d'honneur pour le gouvernement d'en venir à bout sans recevoir aucun concours, même indirect, de l'étranger. Comme nous le disions récemment, c'est par la pacification de Naples que l'Italie doit préparer la solution de la question romaine. Et en effet que pourra la réaction, que l'on dit si forte à Rome, quand les provinces du sud seront rentrées dans l'ordre? La France pourra-t-elle, après une telle démonstration, s'exposer à favoriser indirectement une nouvelle éruption de guerre civile en maintenant par la présence de ses troupes l'état de choses qui dure encore à Rome? Nous ne pouvons le croire. C'est parce que nous pensions que tout devait être subordonné à l'arrangement des affaires napolitaines que nous nous permettions de conseiller aux Italiens de faire trève aux questions personnelles et d'ajourner les questions de cabinet. Il paraît que l'on approche de la solution que nous désirons, puisque M. Minghetti, assure-t-on, songe plus sérieusement que jamais à se retirer, l'abolition prochaine de la lieutenance de Naples s'écartant des idées qu'on lui connaît sur la division régionale et sur les nécessités particulières des provinces du sud de la péninsule. M. Minghetti est un des plus sincères libéraux de l'Italie; c'est l'homme qui représente le mieux à Turin ce côté du caractère de M. de Cavour, qui était composé de tolérance et de laisser-faire. C'est aussi l'homme du cabinet qui serait le plus propre à entrer en rapports avec la cour de Rome le jour où le nouveau gouvernement devrait introduire ses premiers élémens dans la ville éternelle. Nous n'avons point souhaité la retraite de M. Minghetti; mais, s'il s'y décide, il conservera à l'Italie, par une abdication opportune, une des intelligences les plus distinguées qui la puissent servir dans l'avenir.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LES DERNIERS COMBATS EN COCHINCHINE.

Une première période de la campagne de Cochinchine, celle que terminait glorieusement la prise du grand fort de Ki-oa, a déjà été racontée dans

la *Revue* (1). La prise de Ki-oa ne marquait point cependant le terme de nos opérations militaires dans cette partie de l'extrême Orient, et quelques détails, quelques souvenirs sur les épreuves noblement supportées après une première victoire montreront la guerre de Cochinchine sous une face moins brillante peut-être, mais non moins digne d'une attention sympathique, car si l'ennemi s'est dérobé volontiers devant nos armes, c'est contre un climat redoutable qu'il a fallu trop souvent soutenir des luttes presque aussi meurtrières que celles du champ de bataille.

Quand la colonne expéditionnaire, composée des marins français et des troupes espagnoles, entra victorieuse dans le grand fort de Ki-oa le 25 février 1861, elle fut frappée par un spectacle de trouble et de destruction. Les maisons étaient trouées par les boulets; quelques-unes brûlaient. Ces maisons étaient petites et basses comme celles de Sébastopol. Des blessés qui portaient sur la poitrine le petit écusson rouge et brodé des soldats annamites étaient étendus çà et là le long du rempart intérieur; quelques-uns étaient couchés sur le côté, d'autres soufflaient bruyamment, le nez dans le sable, qu'ils ensanglantaient. En quelques endroits, sur le sol, des plaques qui ressemblaient à des rognures de fer-blanc, et qui servent de monnaie, brillaient au soleil. Nous avançâmes encore, et après avoir été maintenues en rang, mises à l'appel, enfin après avoir reçu l'indication de leurs logemens, les compagnies purent s'établir dans les maisons récemment occupées par les vaincus. Le riz cuit pour la journée était encore déposé sur des étagères; il formait de grosses pelotes très compactes, jaunâtres, où devait entrer quelque condiment particulier, et qui ne tentèrent personne. Des vases grossiers en faïence renfermaient, avec des spatules en fer, la chaux préparée pour le bétel. Le sol était couvert de paquets de sapèques. Entre le toit et les poutres, il y avait des éventails et de faux cheveux, soyeux et brillans, des ornemens de femme sans doute. Quelques matelots qui avaient entendu raconter les histoires du palais d'été de Pékin ne voulaient pas croire à toute cette misère, et frappaient le bois et la terre; mais tout sonnait plein. Lorsqu'ils furent las de rechercher ces trésors chimériques, on dut les ramener à la réalité, c'est-à-dire les envoyer prendre leurs sacs, qu'ils avaient déposés à près d'une lieue de là, dans un champ, avant de livrer l'assaut. Des philosophes qui dédaignaient l'or et l'argent ramenèrent des cochons de lait et des poules qui vaguaient dans le camp. Le soir, toutes les marmites étaient pleines; malheureusement le vin manquait. On fit cuire du riz par les *coolies*, et on essaya de boire du thé: c'était un triste régal, mais il fallut bien s'en contenter.

Les journées du 26 et du 27 février furent consacrées presque entièrement au repos. Les troupes qui avaient formé l'attaque de droite en avaient surtout grand besoin. Le soir du 27, on prit pour trois jours de vivres. La nuit était encore épaisse le lendemain matin quand la colonne s'ébranla. Les clairons sonnèrent, l'air était frais, la marche paraissait légère; mais lorsqu'il s'agit de sortir de Ki-oa, le chemin qu'on avait ouvert se défonça sous le poids de l'artillerie, et les anciens trous de loups reparurent. Il fallut les combler en hâte et refaire la route. Le soleil brillait au-dessus de la

(1) Voyez la livraison du 1er mai 1861.

plaine immense que commande la ville du Tribut (Tong-kéou) lorsque l'armée expéditionnaire se déploya en bataille. Nous marchions sur les forts de Tong-kéou. Les chasseurs à pied et l'infanterie espagnole étaient à droite, l'artillerie et les fusées au centre, l'infanterie de marine à gauche; les marins se trouvaient en réserve. Bientôt les boulets des gingols et des pierriers firent voler à nos pieds de petits nuages de poussière. Nous demeurâmes immobiles, et les pièces d'artillerie, qui s'avançaient au trot par batterie, s'arrêtèrent à leur tour. Un déchirement métallique vibra dans nos oreilles, puis le bruit en grondant sembla bondir dans la plaine. L'action était engagée. L'intention de l'amiral était de ménager nos forces, si rudement employées dans la matinée du 25 février. A quelques centaines de mètres devant nous, les bois taillis s'étaient couronnés de fumée blanche. L'artillerie partit au trot par batterie; les troupes appuyèrent ce mouvement, et les chasseurs à pied furent lancés à droite et à gauche en tirailleurs. Quelques instans après, un officier d'état-major se dirigea vers nous et nous prévint que les Français venaient d'occuper la position. On trouva quelques cadavres dans les broussailles; les autres avaient été enlevés. L'ensemble de l'ouvrage de Tong-kéou se composait de trois forts, dont les défenses accessoires paraissaient inachevées. Point de couronnemens en bambous piquans. L'ennemi perdit dans cette journée une partie importante de ses approvisionnemens : 1,400 tonneaux de riz, de gros canons et une somme considérable en monnaie de zinc.

Derrière les forts était un pauvre village où ma compagnie fut logée. La chambre qui nous échut était tout ensanglantée par le séjour des blessés de Ki-oa. Les murs étaient encore souillés de caillots noirâtres et de cheveux collés. Un obus avait éclaté dans le toit, qui s'effondrait à moitié. Derrière cette triste maisonnette était un jardin de choux avec quelques plants de tabac. A trois heures de l'après-midi, on sonna le réveil. Les *coolies* reprirent les bambous sur leurs épaules, meurtries par la marche du matin : les uns enlevèrent nos cantines, les autres nos échelles, nos grappins emmanchés, nos clayonnages, car nous croyions toujours marcher d'assaut en assaut. Le convoi suivit en trottinant la queue de l'armée. Les compagnies s'étaient formées en dehors des cahutes qu'elles venaient de quitter. Une chaleur torride rendait intolérable le peu de vêtemens que nous avions sur le corps. La poussière collait à la peau, le thermomètre marquait 44 degrés au soleil. Un groupe de cavaliers s'avança, et, nous dépassant, s'arrêta devant les chasseurs à pied. Ces troupes, qui passent pour les plus robustes, presque épuisées, regardaient avec admiration l'amiral Charner, qui donnait des ordres, sans que rien, dans sa contenance et dans son geste, indiquât la fatigue. La route de Tong-kéou à Rach-tra, où nous devions camper le soir, est une sorte de sentier encaissé entre des arbustes rabougris. Il n'y avait rien dans ce paysage qui rappelât la végétation désordonnée des forêts vierges. Le sol était un sable plus fin que de la cendre. On faisait des pas très courts : nos souliers nous paraissaient de plomb. Cette marche fut une des rudes épreuves de la campagne de Cochinchine. Des hommes tombèrent morts, foudroyés par ce ciel d'airain; d'autres devinrent fous subitement. Un vieux second maître du *Monge*, porte-drapeau d'une compagnie de marins, s'accroupit sur le bord de la route, et se prit à bégayer comme un en-

fant de trois ans. Son sourire idiot faisait mal à voir. Une heure après, il était mort. Vers quatre heures, la route était encombrée de traînards. Un pauvre marin-abordeur, souillé de terre que la sueur détrempait sur son front, était étendu la tête en bas, serré et bridé, comme un animal de somme, par sa corde à grappin et les courroies de ses étuis à *revolver*, sans compter le poids d'une grenade logée sur le ventre dans une poche de grosse toile à voile. Qui l'eût reconnu? Deux jours auparavant, sous un feu violent, il arrivait comme un lion, et défonçait la porte du deuxième fort de Ki-oa. Des *coolies*, la tête appuyée sur les cantines, semblaient morts de fatigue et de chaleur. Les soldats qui les conduisaient s'étaient arrêtés sous le poids du même accablement. Un de ces pauvres mercenaires, un Cantonais, qui était joli comme une femme et qui avait quinze ans, pleurait en levant ses yeux fendus en amande, pleins d'une sorte de langueur bestiale, et disait : « Malade, capitaine! »

On arriva cependant. Le soleil venait de disparaître; mais nous pûmes encore distinguer le fort du Rach-tra au milieu des grands arbres qui l'entourent. Deux pièces commandaient la route, qu'elles prenaient en enfilade. Les préparatifs devinrent inutiles : l'armée annamite avait pris la fuite. On ne trouva d'autres traces de son passage que des haillons souillés de sang sur la route et les cadavres de six chrétiens décapités. Le fort renfermait des caisses de lingots d'argent et des sapèques soigneusement enfilées et ficelées. Il y avait environ pour 20,000 francs d'argent et 50,000 francs de monnaie de zinc.

Le bois cessait à partir du fort, et l'on découvrait un plateau qui s'inclinait vers un marais sans fin, coupé par une chaussée qui conduit aux limites de la Cochinchine et du Cambodge. Quatorze jonques de guerre, abritées par des toitures en paille, étaient alignées le long de cette chaussée depuis la prise de Saigon. Quelques feux commençaient à s'allumer; des hommes parcouraient l'esplanade avec des brassées de paille. Les ordonnances s'oubliaient pour faire du thé à leurs officiers. Les tentes-abris s'élevaient près du sol, et l'on entendait dans la plaine le bruit des pioches et des masses sur les piquets; mais il y avait peu de cris humains. Bientôt les feux s'éteignirent, et la nuit ne fut plus troublée que par le cri d'une variété de grenouille qui mugit comme un veau, et par les appels des factionnaires, toujours émouvans en temps de guerre, et que les vieux soldats savent si bien moduler : « Sentinelles, prenez garde à vous! » un long appel, suivi d'un commandement rapide.

Cette nuit, que tant de gens fatigués n'auraient pas cédée pour un empire, parut trop longue à tous ceux qui n'avaient pas de moustiquaires. Les moustiques de Rach-tra ont un aiguillon qui produit l'effet d'un coup de lancette. Les marins s'en consolèrent à la façon des anciens navigateurs, en baptisant le lieu de noms allégoriques : le camp de Tay-theuye s'appela le camp des Moustiques, et le fort de Rach-tra prit le nom de fort des Têtes-Coupées. Ces cadavres de chrétiens annamites gisaient encore sur la route. Étaient-ce des martyrs qui avaient confessé leur foi au prix de leur vie ou simplement des prisonniers exécutés dans un élan de férocité sauvage exaltée par la défaite de Ki-oa? C'est ce que nous n'avons pu savoir. Ces cadavres étaient couverts de vêtemens ternes pareils à ceux des paysans anna-

mites. Les têtes étaient plutôt arrachées que décollées, et l'on y voyait des entailles qui attestaient la férocité ou la maladresse du bourreau. Les bras étaient grêles, les troncs amaigris et cerclés par les côtes, et du cou sortait hideusement le bout de l'épine dorsale. Sur ces visages, il n'y avait plus une goutte de sang; la peau, couleur de cire, se collait sur les pommettes; une sorte de sourire extatique semblait errer sur les lèvres. Contre la haie, tout près, se trouvait un champ d'oignons, et toute la journée ce ne furent que des allées et venues au milieu de ces misérables restes. Le soir pourtant, on les ensevelit.

Tous les renseignemens qui parvinrent au quartier-général annoncèrent la disparition de l'armée annamite. C'était beaucoup déjà que d'avoir exploré le pays dans une partie que l'ennemi avait toujours jugée inattaquable. Notre domination était assurée. L'amiral organisa la défense de Tay-theuye et rentra avec l'armée à Ki-oa. Nous avions repris nos anciens cantonnemens depuis deux jours, lorsqu'une lettre du contre-amiral Page fit connaître que l'armée annamite allait essayer de se concentrer à Tran-ban, et qu'une poussée vigoureuse la ferait peut-être tomber en notre pouvoir. On parlait de ses éléphans de guerre, des bagages qu'elle traînait après elle : déjà on la voyait acculée, se retournant dans une défense désespérée. Le soir même de l'avis, le chef de bataillon Comte partit en avant avec le 2e bataillon de chasseurs à pied, l'infanterie espagnole et une demi-batterie de 4. Il alla jusqu'à Tran-ban, se mit en communication avec le capitaine Galley, de la canonnière la *Dragonne*. La *Dragonne* et une canonnière en fer, en poussant jusqu'à Tay-ning, firent tomber en notre pouvoir le fort et le pays compris entre Tay-ning et Tran-ban. Cette fois les troupes n'emportèrent que le plus léger fourniment possible. La tente-abri, roulée comme une couverture, contenait du biscuit pour trois jours et de la viande cuite. La colonne passa près du pont de Tong-kéou, sous lequel l'eau des pluies coule aussi large qu'un fleuve. La ville du Tribut fut laissée sur la gauche, et l'on entra dans les bois qui mènent à Oc-moun et à Rach-tra. Toutes les heures, les trompettes et les clairons sonnaient la halte. Les chasseurs jetaient leur fourniment à terre, et s'étendaient sans plus de souci de l'alignement. Les marins, plus préoccupés de la discipline, perdaient bien quelques minutes debout, sans trop oser bouger. Plus tard cependant nous apprîmes à faire comme les autres. Ainsi se montraient dans ces petits détails les différences d'origine des corps de l'armée expéditionnaire. On les eût cherchées vainement sur le costume, qui était devenu le même pour toutes les troupes; à part les casques, les *salacos* ou le chapeau de paille, on n'eût pas distingué aisément un chasseur d'un marin ou d'un artilleur.

Cette marche devait être sans résultat. Malgré les reconnaissances qui explorèrent le nord, l'est et l'ouest du saillant de Tay-theuye, on ne découvrit d'autres restes de l'armée annamite que quelques fuyards retenus dans les villages par la peur, la maladie ou la faim. Les miliciens étaient redevenus des paysans. Cette armée de trente mille hommes qui défendait Ki-oa n'existait plus. Son général en chef, blessé grièvement au bras, s'était retiré à Bien-hoa. On a dit depuis qu'en continuant la première marche, celle du 28 février, on aurait pu joindre l'ennemi et le forcer à se rendre. C'eût été une entreprise difficile : les ponts étaient coupés; d'ailleurs les forces

humaines ont des limites, et il faut se souvenir qu'on opérait sous un ciel meurtrier, dans un pays plat coupé de canaux, de marais et de rizières, et dont l'air charrie la peste. Les troupes, après les combats du 24 et du 25 février, étaient hors d'état de marcher les trois jours suivans. Enfin on n'avait pas assez de cavalerie pour faire des prisonniers.

La marche sur Rach-tra fut la dernière opération de guerre dans la province de Saigon, désormais conquise définitivement. Aujourd'hui les fortifications de Ki-oa sont rasées. De ces lignes immenses, qui semblaient construites par un des souverains absolus de l'antiquité, il ne reste plus rien. On a pourtant conservé le réduit sur lequel les Français échouèrent avec perte, il y a deux ans, malgré toute la valeur européenne. Il a pris le nom du colonel Testard, tué glorieusement devant Ki-oa.

Le 15 mars, les troupes occupèrent leurs anciens logemens dans la ville chinoise. Nous reprîmes ainsi la vie que nous avions déjà menée, et, comme il arrive assez souvent, on fit des comparaisons chagrines entre l'état présent et le passé. Autrefois il fallait supporter bien des fatigues et des privations : pas de vin, peu de biscuit, une couchette au coin des bois, et pour plafond le toit d'un gourbi; mais c'était l'imprévu, la guerre enfin avec son excitation. Maintenant la vie était plate et tout unie. On allait commencer l'école du soldat, et l'on irait ainsi par alinéas jusqu'à l'école de bataillon, se levant tôt, se couchant de même. On logeait dans les granges, où ne manquaient ni les scorpions ni les serpens, sans compter un insecte malfaisant que personne ne put jamais ni saisir ni voir, et dont la bave faisait gonfler la peau et donnait la fièvre. Beaucoup de projets naquirent à cette époque : il y était généralement question de Bien-hoa et de My-thô. Le vice-amiral Charner fit étudier les diverses routes qui mènent à My-thô. Cette place, entrepôt considérable, commande le Cambodge. Les reconnaissances furent unanimes pour déclarer que le chemin par terre, coupé par des rizières, était impraticable pour l'artillerie et même pour les troupes. Les passes du Cambodge étaient barrées; l'*arroyo* Rack-nun-ngu était rendu inextricable par des obstacles de toute sorte. L'amiral décida cependant que les opérations sur My-thô seraient entreprises, et qu'on essaierait de faire tomber la place en la prenant par le Cambodge, dont on forcerait les estacades, et par l'*arroyo,* qu'on déblaierait coûte que coûte. Le 27 mars, une partie des marins et des Espagnols furent embarqués sur l'*arroyo* Rack-nun-ngu, qui débouche à quelques centaines de mètres de My-thô. Chaque jour fut signalé par la destruction d'un barrage ou la prise d'un fort. Les canonnières en fer s'avançaient sur cet étroit cours d'eau à la façon d'une artillerie montée. Des compagnies de fantassins les soutenaient sur le rivage. On marcha ainsi pendant quinze jours les pieds dans la vase, sous un soleil de plomb, détruisant les barrages, les jonques coulées et chargées de pierres, les arbres déracinés. La nuit, il fallait se garder contre les brûlots et les attaques. Le choléra vint à se déclarer, et plus de cent hommes moururent. Rien ne put arrêter la colonne. Elle marchait d'abord sous les ordres du capitaine de frégate Bourdais, qui commandait le *Monge*. Plus tard, le 4 avril, quand le chiffre en fut augmenté, l'expédition fut placée sous le commandement du capitaine de vaisseau du Quilio, qui prit pour chef d'état-major le chef de bataillon du génie Alizé.

Le capitaine de frégate Bourdais commença les opérations contre My-thô le 27 mars. Il avait sous ses ordres la *Mitraille*, capitaine Duval, la canonnière en fer n° 18, capitaine Peyron, la canonnière n° 31, capitaine Mauduit-Duplessix. Le capitaine Bourdais était l'homme le moins capable de se laisser attendrir ou rebuter. On savait qu'il ne ménagerait rien pour réussir. C'est ce qu'il fit avec une exagération fébrile qui a frappé fortement ceux qui l'ont vu à l'œuvre. Un boulet de 10 l'arrêta net le 10 avril, au moment où il atteignait le but. Il avait alors son guidon sur la canonnière n° 18 du lieutenant de vaisseau Peyron. La canonnière ne s'en avança pas moins comme un être animé, doué d'audace et de résolution. La décharge qui avait tué le capitaine de frégate Bourdais était la dernière. Lorsqu'on débarqua au pied du fort, il était évacué.

L'armée assaillante se composait alors de neuf cents combattans; elle avait deux pièces de 2 rayées, deux pièces de 4 rayées, huit obusiers de montagne. Les avant-postes furent établis à 1,200 mètres de My-thô. Le lendemain, dans la soirée du 11 avril, une reconnaissance se porta jusqu'à 200 mètres de la citadelle. Au même moment, les feux de l'escadrille de l'amiral Page paraissaient sur le Cambodge. L'amiral venait de forcer les estacades, sous le feu des forts, avec la *Dragonne*, capitaine Galley, la *Fusée*, capitaine Bailly, le *Lily*, capitaine Franquet, et le *Sham-Rock*, capitaine Rieunier. Cette heureuse coïncidence épouvanta les Annamites, qui évacuèrent la place après avoir incendié leurs magasins de riz.

Tels sont les résultats obtenus en deux mois par l'armée de Cochinchine contre des ennemis presque sauvages et sous le plus terrible des climats, malgré le choléra et la peste. Les Annamites disaient aux Français : « Vous êtes des lions, mais nous sommes des renards, et nous vous prendrons; » mais ils furent frappés de vertige par la prise de My-thô, et ce coup a suffi pour les abattre. En quarante-cinq jours, une petite armée de trois mille hommes a triomphé d'un gouvernement absolu, ferme, puissamment centralisé, et qui n'est pas affaibli par la rébellion comme celui de la Chine. Elle a dispersé une armée qui ne manque pas de bravoure, bien organisée, qui combat, non pas avec des flèches comme les Tartares de Pa-li-kiao, mais avec d'excellens fusils à pierre, qui obéit aveuglément, qui sait se garder et élever de solides retranchemens avec une rapidité extraordinaire. Elle a culbuté des lignes savamment fortifiées, enlevé un camp formidable, pris les forts de Tong-kéou, de Rach-tra, de Tay-ning, et tant d'autres moins importans. L'ennemi a brûlé ses magasins, ses arsenaux, ses jonques de guerre; les plus belles provinces de l'Annam sont conquises, l'esprit militaire de la seule armée de l'Asie est abattu. Douze cents lieues carrées de terrain sont à nous, le cours du Cambodge est exploré jusqu'à Chandoc, et la puissance du nom français, reconnue par les rois sauvages du Lao et tous les tributaires du roi de Siam, se fait sentir aujourd'hui jusqu'aux sommets des monts Himalaya.

LÉOPOLD PALLU.

LE GÉNÉRAL SCOTT A SAN-FRANCISCO.

C'était en octobre 1859; je me trouvais à San-Francisco, de retour d'une excursion aux mines du nord de la Californie. A cette époque venait d'éclater

le différend entre le cabinet de Washington et celui de Saint-James pour la possession de l'île San-Juan, un maigre îlot de la Colombie britannique dont les Américains, pionniers même chez les autres, s'étaient emparés à tort ou à raison. Le général Scott avait été envoyé de Washington, comme arbitre, par le gouvernement fédéral. Le choix était des plus heureux. Comme diplomate, Scott est d'une prudence consommée; comme militaire, il a presque toujours eu la main heureuse et il a pris au moins une fois Mexico, que les Américains s'amusent ainsi à prendre et à quitter, en attendant l'occasion de s'en emparer une fois pour toutes. L'opinion publique était donc en grand émoi. On se plaisait à rappeler que Scott avait connu à Paris, en 1804, le *général des généraux,* Napoléon. Tout jeune alors, il était venu, disait-on, assister avec d'autres officiers au sacre de l'empereur, au nom des États-Unis. Aussi tous les journaux américains de San-Francisco ne se faisaient aucun scrupule de comparer ensemble Napoléon et Scott. Depuis la mort du premier, celui-ci était même resté, suivant leurs propres expressions, *the greatest general in the world,* le plus grand général du monde.

Le général Scott n'était plus, comme on voit, de la première jeunesse; mais ses quatre-vingts ans passés et ses titres à l'estime publique en faisaient un père conscrit des plus vénérables et des plus glorieux. Dernièrement, sous l'impression de la triste déroute de Manassas, mes souvenirs se reportaient sur le vieux guerrier et sur cette réception sympathique qui lui était faite, il y a deux ans, par la grande cité californienne. Peut-être l'intérêt qui s'attache en ce moment au chef de l'armée du nord justifiera-t-il ce rapide retour vers un épisode déjà lointain, mais qui n'est pas sans jeter quelque lumière sur les mœurs militaires des États-Unis, comme sur l'influence qu'elles peuvent exercer dans la guerre actuelle.

Au mois d'octobre 1859, le général Scott était donc le plénipotentiaire de la plus grande puissance du Nouveau-Monde vis-à-vis de l'une des plus grandes de l'ancien; mais aux États-Unis, où l'égalité règne en souveraine, on évite l'éclat et le décorum, et c'est avec un seul aide-de-camp que Scott s'était embarqué sur le vapeur public. En compagnie de tous les autres passagers, il touchait à Aspinwall, traversait avec eux l'isthme de Panama en chemin de fer, avec eux se rembarquait sur le Pacifique, et tous ensemble arrivaient ainsi à San-Francisco le matin d'un beau dimanche d'octobre. Pour Scott, le *steamer* n'avait pas fait un tour de roue plus vite, le piston de la machine à vapeur n'avait pas donné un coup de plus par minute.

Afin de ne pas troubler le service divin, qu'on célébrait à terre, le général, qui avait déjà rempli à bord ses devoirs religieux, attendit pour descendre que l'heure des offices fût passée. Alors seulement il débarqua. Quelques vieux vétérans de la guerre du Mexique, quelques compagnies de gardes nationales vinrent le recevoir sans éclat. Le canon seul avait signalé son arrivée, et une musique militaire avait célébré sa venue. C'est à peine si un simulacre de revue avait lieu. Le général ému reconnaissait ses compagnons d'armes parmi quelques invalides. Au milieu des hussards noirs, des chevau-légers, des fusiliers californiens, il trouva une jeunesse ardente, toute prête à marcher sous ses ordres au premier signal, si la patrie était en danger. Ces soldats à favoris et à faux-cols savaient manier le mousquet; que fallait-il de plus? A côté d'eux étaient rangées les gardes françaises,

commandées par d'anciens troupiers de nos guerres d'Afrique. Tout le monde s'était porté au-devant de Scott, et personne n'avait voulu manquer à l'appel.

La revue terminée, le général monta en voiture. Le modeste véhicule, peut-être loué sur place, était traîné par deux chevaux, et le cocher était plus que simplement vêtu. A côté de l'illustre envoyé, que son âge seul signalait à l'attention publique, et qui ne portait aucune décoration, aucun uniforme chamarré d'or et de broderies, était assis l'un des premiers fonctionnaires du pays, d'une tenue non moins bourgeoise. C'est dans ce démocratique équipage que l'on se mit à parcourir la ville. Dans la principale rue, la belle rue dite de Montgomery, le général passa au-dessous d'un arc de triomphe d'un style des plus primitifs; on l'avait jeté la veille même de la fenêtre d'une maison à l'autre maison vis-à-vis. Autour de cet arc étaient entrelacées quelques guirlandes avec le nom des victoires remportées par le vénérable guerrier. Les noms mexicains et indiens qu'on lisait autour du cintre indiquaient suffisamment quels avaient été les ennemis battus. Tel était, avec les coups de canon, le seul luxe officiel déployé; encore n'est-il pas prouvé que l'élan spontané des citoyens, que l'on respecte toujours en Amérique, n'eût pas seul fait en ce cas tous les frais de la réception.

Le cortége continuant sa marche, quelques gardes nationaux vinrent s'y joindre, à cheval ou à pied. Dans le nombre, je reconnus des Français, justifiant, sous le ciel californien, l'amour de notre nation pour l'éclat des fêtes publiques. En tête marchaient les sapeurs, dont plusieurs avaient oublié leur barbe, et avec eux la musique, qui faisait entendre de réjouissantes fanfares. Appelés par le bruit, plusieurs citoyens de bonne volonté vinrent grossir le cortége, sans façon et sans qu'on les en empêchât. Je les vois encore : il y en avait en paletot et en blouse, en veste ou en habit. Ils marchaient avec dignité et presque avec orgueil, et leur figure rayonnait de joie. Puis, comme pour couronner cette fête de famille, aucune trace de *policeman*.

Au milieu des hourras frénétiques, répétés à chaque instant trois fois suivant l'habitude américaine, on arriva enfin à l'hôtel où le général avait fait retenir ses appartemens. Dans le parcours, le vieux soldat saluait galamment le public, surtout les dames aux fenêtres, et montrait à la foule sa tête blanche et son visage serein. Quelques jours après, il partait pour San-Juan sur le vapeur postal. Apportant un grand esprit de calme et de conciliation dans une affaire que le général américain Harney avait singulièrement envenimée, il n'eut qu'à paraître pour pacifier le différend et fixer les conditions d'un accord avec le représentant anglais. Par le retour du vapeur, il rentra à San-Francisco. L'infatigable vieillard avait fait en mer près de trois mille lieues pour remplir sa mission; il en fit presque autant pour s'en retourner à Washington plus modestement qu'il n'était venu, et tout fut dit.

La réception faite à Scott par les habitans de San-Francisco m'avait montré combien l'esprit militaire aux États-Unis se ressent des libres et familières allures propres aux mœurs américaines. Chefs et soldats semblent ne former qu'une seule famille. En dehors des troupes fédérales, d'ailleurs

très peu nombreuses (1), et engagées en grande partie à l'étranger au moyen de primes, comme l'armée anglaise, c'est la milice, formée dans chaque état par l'initiative des citoyens, qui représente surtout ce libre esprit militaire particulier aux Américains. Les milices nomment leurs officiers, choisissent leurs uniformes, règlent les jours de service, sans que l'état ait rien à y voir. Toutefois, dans un moment de crise comme celui que traversent à cette heure les États-Unis, les cadres des milices sont renforcés, et elles rentrent momentanément sous la direction du gouvernement fédéral, avec lequel même elles signent un engagement limité. Reste l'armée des volontaires, qu'on ne recrute que dans les temps de danger public, et qui ne dépend que de l'Union. C'est cette armée qui compose à présent toute la force effective et réelle dont disposent les états du nord. Recrutée un peu partout sur la surface des états restés fidèles, elle offre dans son ensemble un singulier mélange de nationalités et de costumes. C'est là que le zouave, si à la mode depuis Sébastopol et Solferino, a porté son air martial et ses allures dégagées. Grâce à ces avantages naturels, le zouave reçoit une haute paie. Les autres volontaires ont été engagés au prix énorme, mais non toujours payé, de 11 dollars, soit 55 francs par mois, non compris la nourriture, l'habillement et les armes, que l'Union leur délivre libéralement.

Le mauvais côté d'une pareille organisation, c'est que l'armée n'est pas centralisée. Un coup de main décisif lui devient difficile, et des débâcles comme celle de Manassas s'expliquent trop aisément; mais ne peut-on remédier à quelques inconvéniens de ce système sans trop affaiblir l'action que l'initiative individuelle est si jalouse d'exercer dans les sociétés de race anglo-saxonne? C'est une des questions que la guerre actuelle pourra servir à résoudre, et c'est un des titres qu'elle offre, parmi tant d'autres, à l'intérêt de l'Europe. Les mœurs publiques aux États-Unis n'en gardent pas moins, dans leur simplicité antique, un charme austère que le passage du général Scott à San-Francisco me fit vivement apprécier. Si dans ce moment le peuple américain donne à l'Europe le triste exemple d'une lutte fratricide, il faut espérer que ce spectacle, navrant pour tous les amis de la liberté, ne sera pas de longue durée, que la paix se fera bientôt, et que le général Scott, toujours plein de vigueur, sera ici, comme à San-Juan, l'heureux arbitre de deux partis qui peut-être ne demandent qu'à s'entendre.

L. SIMONIN.

Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie, par M. Ernest Grandidier (2).

Une faveur bien naturelle s'attache de nos jours aux voyages d'exploration. Il ne s'agit plus seulement d'agrandir le domaine de la science, d'observer et de comparer les phénomènes de la nature sous les différentes latitudes, d'inscrire sur le livre toujours ouvert de nos botanistes le nom d'une plante nouvelle et de peupler les archives du Muséum. Les voyageurs mo-

(1) De 15 à 16,000 hommes au plus, cantonnés sur toute la surface de l'Union.
(2) 1 volume in-8°, chez Michel Lévy.

dernes ont compliqué ou plutôt complété la mission purement scientifique de leurs devanciers par l'étude attentive des ressources économiques et commerciales que les régions encore inexplorées peuvent offrir à la population surabondante et à l'industrie du vieux monde. Ils s'inspirent de la passion qui absorbe notre siècle, ils sont à la recherche de ce qui peut être utile : aussi les voit-on principalement encouragés et honorés par les nations industrielles. On se souvient de l'accueil que l'Angleterre a fait récemment au docteur Livingstone : certes le courageux explorateur de l'Afrique australe rapportait à ses compatriotes de curieuses relations sur un pays inconnu; voyageur, il avait bravé bien des périls; missionnaire du christianisme, il avait accompli l'œuvre la plus méritoire à laquelle puisse s'élever le dévouement religieux. Tout cela pourtant n'eût point suffi pour exciter à un tel degré l'attention et l'intérêt de l'Angleterre. Ce qui a fait le succès, la grande popularité de M. Livingstone, c'est qu'il a signalé une contrée d'où les manufactures de Manchester pourront un jour tirer des approvisionnemens de coton, et des peuplades qui pourront être accessibles non pas seulement à la civilisation, mais encore à la consommation des calicots; c'est qu'en même temps il a tracé la route à suivre pour pénétrer au milieu de cette contrée et de ces peuplades. La découverte probable d'une matière première et d'une couche de consommateurs, voilà ce qui a excité l'enthousiasme du peuple anglais. Cet enthousiasme paraîtra sans doute peu poétique, mais il n'en est pas moins légitime. Il indique aux voyageurs quel doit être désormais le but de leurs explorations. Il ne leur interdit pas de rencontrer des aventures et de les raconter, de recueillir des observations scientifiques, de récolter des plantes, de piquer des insectes, et de mériter ainsi les suffrages de l'Institut; mais il leur conseille de s'attacher par-dessus tout à l'étude des faits qui peuvent servir la grande cause du travail en provoquant la découverte et l'échange des produits utiles.

Ces réflexions me sont inspirées par la lecture d'une relation de voyage dans l'Amérique du Sud, au Pérou et en Bolivie. Accompli par MM. Grandidier, qui ont fraternellement associé leur fortune et leurs loisirs de jeunesse dans cette rude entreprise, le voyage a été raconté par l'un d'eux, M. Ernest Grandidier, dans un livre où respire ce sentiment, cette passion de l'utile qui doit animer les explorateurs au temps où nous sommes. Un court chapitre suffit pour décrire Lima et les Liméniennes, qui ont défrayé tant de récits de voyages. Nous sommes entraînés sans retard par-delà le seuil où s'arrêtent les touristes vulgaires, et nous pénétrons au cœur de la région américaine, dans les régions du Cuzco, où se retrouvent enfouis sous les ruines les souvenirs des Incas. Ces contrées, autrefois riches et populeuses, sont aujourd'hui misérables et désertes. La conquête espagnole leur a été fatale, et depuis l'indépendance le Pérou ne s'est point relevé : une population de moins de deux millions d'âmes végète sur un vaste territoire qui renferme de fertiles plaines, des mines d'or, de larges fleuves, toutes les ressources dont les contrées tropicales ont été si libéralement dotées par la Providence. M. Grandidier expose rapidement les causes multiples de la décadence dans laquelle est tombé le Pérou. Ses observations, qui pourraient

s'appliquer à la plupart des républiques de l'Amérique du Sud, annoncent un esprit juste, habitué à l'étude sérieuse des hommes et des choses, dégagé des exagérations de système et de parti-pris où s'égarent trop souvent les voyageurs transportés au milieu d'une société lointaine. Une réserve pourtant nous paraît nécessaire. M. Grandidier croit pouvoir attribuer en partie les difficultés actuelles du Pérou à la récente abolition de l'esclavage et de l'impôt de capitation qui pesait sur les tribus indiennes. Il est bien vrai que l'Indien, délivré du travail servile et ne se voyant plus pressé par l'obligation d'acquitter l'impôt personnel, s'abandonne à ses instincts naturels de paresse et d'indolence; mais n'y a-t-il donc, pour le soumettre à la loi du travail, d'autre procédé que la servitude? Ce n'est point sans regret que j'ai lu dans l'ouvrage de M. Grandidier l'apologie de ce moyen, que la législation européenne a définitivement proscrit et flétri. Comment blâmer l'abolition d'un régime sous lequel le Pérou est tombé dans la condition misérable où nous le voyons aujourd'hui? Il vaut mieux, là comme ailleurs, en créant au sein de la population récemment affranchie les besoins nouveaux du bien-être et même du luxe, provoquer l'éveil du travail libre, et cet infaillible procédé exercera son action à mesure que se développeront les rapports politiques et commerciaux du pays avec l'Europe. Or c'est précisément en vue de faciliter l'ouverture plus directe de ces relations que MM. Grandidier ont tenté leur voyage d'exploration, à la recherche d'une voie de communication fluviale entre le Pérou et l'Océan-Atlantique. Explorer cette voie, qui serait, selon eux, le *rio* Madre de Rios, tel était leur projet. Comment n'a-t-il point été réalisé? M. Ernest Grandidier indique les obstacles qui lui ont barré la route, obstacles qui défiaient les forces humaines, et qu'il était à la fois téméraire et honorable d'affronter. Il pense que l'exploration sera moins difficile par le Brésil, en remontant le cours de l'Amazone jusqu'aux affluens, parmi lesquels on retrouvera sans doute la rivière Madre de Dios. Il montre par d'excellentes raisons à quel point la France, l'Angleterre, les États-Unis et le Brésil sont intéressés à percer la route directe qui doit conduire leurs *steamers* au pied des Cordillères. C'est là l'enseignement utile de ce voyage exécuté à travers l'Amérique et raconté avec une extrême sobriété de détails personnels et avec une modestie parfaite qui garantit l'exactitude du récit. L'ouvrage de M. Ernest Grandidier n'est point destiné à amuser les oisifs, peut-être même la physionomie pittoresque de la nature américaine y est-elle trop constamment voilée; mais l'auteur a voulu rendre compte d'une exploration scientifique et commerciale, et non point écrire des impressions de voyage. Les nombreux renseignemens qu'il a recueillis sur l'une des régions les moins connues du Nouveau-Monde sont tout à fait dignes de fixer l'attention.

C. LAVOLLÉE.

V. DE MARS.

at
gé
es
r-
ile
de
ue
a-
de
du
'ai
on
on
où
au
en-
ble
rts
en
ier
nu-
ble,
ent
qui
u'il
ion
us-
dre
gle-
qui
ent
ex-
ga-
oint
de
ar a
nos
qu'il
nde